

# Wilhelm Busch: Jésus notre destin

**J**ésus notre destin, tel était le thème général choisi par le pasteur Busch pour son travail d'évangélisation.

**L**i avait beaucoup de plaisir à travailler parmi la jeunesse d'Essen. Mais il aimait tout aussi passionnément son ministère de prédicateur itinérant. Des milliers de personnes venaient l'écouter prêcher l'évangile.

**L**i était convaincu que la bonne nouvelle de Jésus-Christ est le message le plus extraordinaire de tous les temps.

**V**oulez-vous écouter ce message? Il suffit de vous placer en esprit parmi ses auditeurs, et vous ne tarderez pas à découvrir que «Jésus notre destin» est un sujet d'une importance capitale pour le monde et pour notre vie.



Collection **eby**



**Wilhelm Busch**  
**Jésus notre destin**



**Wilhelm Busch**

# **Jésus**

**notre destin**

Collection **ebv**

Publié en allemand sous le titre

«Jesus unser Schicksal»

© 1967 Aussaat- und Schriftenmissions-Verlag, Neukirchen-Vluyn

Traduction d'Etienne Huser

Edition française

© Editions Brunnen Verlag Bâle

6<sup>e</sup> édition 2004

Graphique: Gerd Meussen

Imprimé en Allemagne  
par Ebner & Spiegel, Ulm

ISBN 3-7655-7101-6

## *Jésus notre destin*

Tel était le thème général que le pasteur Busch avait choisi pour la grande campagne d'évangélisation organisée à Essen en 1938.

Il avait beaucoup de plaisir à travailler parmi la jeunesse d'Essen. Mais il aimait tout aussi passionnément son ministère de prédicateur itinérant. Quantité de personnes furent interpellées au cours des conférences qu'il a données dans les villes et les campagnes, à l'Est et à l'Ouest, en Allemagne et ailleurs dans le monde.

Qu'il était heureux de voir les foules s'assembler pour l'entendre prêcher l'évangile! Il était convaincu que la bonne nouvelle de Jésus-Christ était le message le plus extraordinaire de tous les temps.

Les gens venaient l'écouter par milliers. Et pourtant, chacun de ses auditeurs avait l'impression que Wilhelm Busch s'adressait à lui personnellement. C'était là un des traits caractéristiques de sa prédication. Grâce à la bande magnétique, il continue à parler individuellement à chaque lecteur de son livre, poursuivant ainsi sa tâche de messager de Jésus-Christ, crucifié et ressuscité.

«Jésus notre destin», tel était au fond le thème principal de son travail d'évangélisation. Voulez-vous écouter ce message? Il suffit de vous placer en esprit parmi ses auditeurs, et vous ne tarderez pas à découvrir que «Jésus notre destin» est un sujet d'une importance capitale pour le monde et pour notre vie.

Les éditeurs



## *Dieu, je veux bien, mais pourquoi me faudrait-il Jésus?*

Un vieux pasteur comme moi qui a travaillé toute sa vie dans les grandes villes entend répéter à longueur d'année les mêmes refrains. En voilà un : «Comment Dieu peut-il permettre cela?» Et en voilà un autre : «Caïn et Abel étaient frères. Caïn a tué Abel. Où Caïn a-t-il bien pu trouver sa femme?» Mais voici celui qu'on me rabâche le plus souvent : «Pasteur, vous parlez toujours de Jésus. C'est du fanatisme. Peu importe la religion que l'on a. L'essentiel est d'avoir du respect pour ce qu'il y a là-haut, pour l'invisible.»

C'est clair comme le jour, n'est-ce pas ? Goethe, mon illustre compatriote – il était de Francfort comme moi – avait déjà dit quelque chose de semblable : «Le sentiment est tout ; le nom n'est que bruit et fumée . . .» Que nous parlions d'Allah, de Bouddha, du destin ou de «l'Être suprême», cela n'a aucune espèce d'importance. Ce qui compte, c'est de croire en quelque chose. Vouloir préciser en quoi serait du fanatisme. C'est bien ce que pense au moins la moitié d'entre vous, n'est-ce pas ? Je revois devant moi cette dame d'un certain âge qui me disait : «Pasteur, vous nous assomez avec votre baratin sur Jésus. N'a-t-il pas lui-même dit : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père» ? Tout le monde y trouvera une place!» Mes amis, c'est là une très grave erreur.

Je me trouvais un jour à Berlin, à l'aéroport du «Tempelhofer Feld». Avant de pouvoir accéder à l'avion, il a fallu nous soumettre au contrôle des passeports. Devant moi se tenait un grand monsieur – je le revois : une véritable armoire à glace avec un énorme plaid sous le bras – qui tendit, d'un geste vif, son passeport au douanier. Celui-ci lui dit :

– Minute ! votre passeport est périmé.

L'homme lui répliqua :

– Ne soyez pas si tatillon, voyons ! L'essentiel est d'avoir un passeport !

– Pas du tout, déclara le douanier d'un ton ferme et décidé. L'essentiel est d'avoir un passeport en règle.

Il en va de même pour la foi. Ce qui importe, ce n'est en fin de compte pas le fait de croire, de croire en n'importe quoi. Car tout le monde croit – à sa manière. Tout récemment, quelqu'un me disait :

«Je crois qu'avec un kilo de bœuf, on peut faire un bon bouillon.» C'est aussi une sorte de foi, quoique un peu maigre – vous voyez ce que je veux dire. Non, ce qui compte, ce n'est pas d'avoir une certaine foi, mais la vraie foi, celle qui vous permet de vivre quand tout devient obscur autour de vous, qui vous sert d'appui quand vous risquez de succomber à la tentation et qui vous aide à mourir. La mort est un bon test de l'authenticité de votre foi.

Or, il n'existe qu'une foi valable, la seule qui vous permette de vivre et de mourir valablement. C'est la foi en Jésus-Christ, le Fils de Dieu. Il est vrai que Jésus a dit : «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.» Mais il n'y a qu'une seule porte qui y conduit : «Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.»

Jésus est la porte. Je sais bien que les gens ne veulent pas entendre cela. Sur Dieu, ils sont prêts à discuter pendant des heures. L'un se fait telle image de lui, l'autre telle autre. Mais Jésus ne donne pas matière à discussion. Je vous le répète : il n'y a que la foi en Jésus, le Fils de Dieu, qui sauve et qui permet de vivre et de mourir en paix.

A quel point ceci peut sembler ridicule à certaines personnes, vous le constaterez en écoutant la petite anecdote que je vais vous raconter et qui vous fera sans doute sourire. Ceci s'est passé à Essen, il y a déjà bien des années. En parcourant la ville, je rencontre deux hommes qui sont arrêtés sur le trottoir, vraisemblablement des mineurs. L'un d'eux me salue :

– Bonjour, Pasteur.

En m'approchant, je lui demande :

– Vous me connaissez ?

Il se met à rire et dit à l'autre :

– C'est le pasteur Busch. Un gars sympa.

Je le remercie. Mais il continue :

– Seulement, hélas, il a une araignée au plafond !

Indigné, je m'emporte un peu :

– Quoi ? Une araignée au plafond ? Comment pouvez-vous dire cela de moi ?

Et le voilà qui répète :

– Le pasteur Busch, c'est vraiment un gars sympa. Seulement, il ne cesse de parler de Jésus.

Réjoui, je lui réponds :

– Mon cher, je n'ai pas d'araignée au plafond. Dans cent ans, vous serez dans l'éternité. A ce moment-là, la seule chose qui

comptera sera si, oui ou non, vous avez connu Jésus. Car c'est cela qui déterminera où vous irez – au ciel ou en enfer. Dites-moi, connaissez-vous Jésus?

Se tournant en riant vers l'autre mineur, il s'exclame :

– Tu vois, le voilà qui recommence !

C'est aussi ce que je veux faire maintenant. Il y a une parole de la Bible qui me servira de tremplin. La voici : «Celui qui a le Fils de Dieu a la vie.» Vous avez peut-être entendu parler de Jésus au catéchisme, mais vous ne l'avez pas. «Celui qui a le Fils de Dieu – écoutez bien : celui qui l'a – a la vie», dès maintenant et pour l'éternité ! «Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.» C'est la Parole de Dieu qui le dit. Vous connaissez le proverbe : «Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras !» C'est pourquoi je voudrais dans votre intérêt vous persuader de recevoir Jésus-Christ et de lui confier votre vie. Car sans lui, la vie est bien misérable.

A présent, je vais vous dire pourquoi il n'y a que Jésus qui compte, pourquoi la foi en lui est la seule vraie foi. Ou plutôt, permettez-moi de m'exprimer d'une façon un peu plus personnelle : je voudrais vous dire pourquoi il me faut Jésus et pourquoi je crois en lui.

## **Jésus est la révélation de Dieu**

Lorsque quelqu'un me dit : «Je crois en Dieu. Mais pourquoi me faudrait-il Jésus ?», je lui réponds : «Ce que vous dites ne tient pas debout. Dieu est un Dieu caché. Sans Jésus, nous ne savons absolument rien de lui.»

Les hommes peuvent certes se fabriquer un Dieu ; «le bon Dieu», par exemple, qui ne laissera pas tomber un brave Allemand s'il ne boit pas plus de cinq chopes de bière par jour ! Mais Dieu, ce n'est tout de même pas cela ! Allah, Bouddha – ce ne sont que des projections de nos désirs. Mais Dieu ? Sans Jésus, nous ne savons rien de lui. Jésus le révèle. En la personne de Jésus, Dieu est venu à nous.

Je voudrais illustrer cela de la façon suivante. Imaginez une épaisse nappe de brouillard. Derrière cette nappe, il y a Dieu. Comme les hommes ne peuvent pas vivre sans lui, ils se mettent à le chercher. Ils essaient de pénétrer dans la nappe de brouillard. C'est ce que font les différentes religions. Par elles les hommes essaient de trouver Dieu. Elles ont toutes en commun le fait de s'être égarées dans le brouillard et de n'avoir pas trouvé Dieu.

Dieu est un Dieu caché. Un homme du nom d'Esaië l'a bien

compris. C'est pourquoi il s'est écrié: «Nous ne pouvons accéder jusqu'à toi. Oh! si tu déchirais les cieus, et si tu descendais . . .» Eh bien, figurez-vous que Dieu a entendu ce cri! Il a déchiré la nappe de brouillard et est descendu jusqu'à nous, en Jésus-Christ. Lorsque les anges ont proclamé en chœur dans les champs de Bethléhem: «Il vous est né un Sauveur. Gloire à Dieu dans les lieux très hauts!», Dieu est venu à nous. Et maintenant, Jésus nous dit: «Celui qui m'a vu a vu le Père.»

Sans Jésus, j'ignorerais tout de Dieu. Il est la seule instance auprès de laquelle je puis obtenir une certitude sur Dieu. Comment ose-t-on seulement affirmer: «Je peux me passer de Jésus»!

## **Jésus est l'amour libérateur de Dieu**

Il faut que je vous explique cela. Il y a quelque temps, j'ai été interviewé par un journaliste.

– Pourquoi faites-vous ce genre de conférences?

– Je les fais parce que j'ai peur que les gens aillent en enfer.

– Voyons, il n'y a donc pas d'enfer!

– On verra bien. Dans cent ans, vous saurez si c'est vous qui aviez raison ou la Parole de Dieu. Dites-moi, vous est-il déjà arrivé de craindre Dieu?

– Comment! On n'a pas besoin d'avoir peur du bon Dieu!

– Mon cher, vous n'êtes vraiment pas dans le coup. Si vous vous faisiez une idée juste de Dieu, vous sauriez qu'il n'y a rien de plus terrible que le Dieu saint et juste, le juge de nos péchés. Pensez-vous qu'il fermera les yeux sur vos fautes? Vous parlez du «bon Dieu». La Bible parle tout autrement de lui. Voici ce qu'elle dit: «C'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.»

Vous est-il déjà arrivé de craindre Dieu? Si ce n'est pas le cas, vous n'avez même pas commencé à voir clair sur la terrible réalité de la sainteté de Dieu et sur celle de votre péché. Mais si c'est le cas, vous ne tarderez pas à vous poser la question: «Comment puis-je subsister devant Dieu?» Je crois que la plus grande bêtise de notre époque est de ne plus craindre la colère de Dieu. C'est en effet le symptôme d'un affreux endurcissement, lorsqu'un peuple ne prend plus au sérieux le Dieu vivant et sa colère contre le péché.

Le professeur Karl Heim nous a raconté qu'au cours d'un voyage en Chine, il s'est rendu à Pékin. Là, on l'a conduit au sommet d'une montagne où se trouvait un autel qu'on avait surnommé l'«autel du ciel». On lui a expliqué qu'à l'occasion de la

«nuit de la réconciliation», des centaines de milliers de personnes se rendaient sur cette montagne, chacun portant un lampion. Puis l'empereur y montait – à cette époque-là la Chine était encore gouvernée par des empereurs – et offrait un sacrifice de réconciliation pour son peuple. En nous racontant cela, le professeur Heim a ajouté: «Ces païens savaient ce qu'est la colère de Dieu et ressentaient leur besoin de réconciliation.»

Et l'Européen cultivé pense qu'il peut tranquillement parler du bon Dieu, et que celui-ci se contente de voir les gens payer gentiment l'impôt ecclésiastique\* ! Remettons-nous plutôt à craindre Dieu! Car nous avons tous péché. Pas vous? Mais si, bien sûr!

Lorsque nous aurons réappris à craindre Dieu, nous nous poserons la question: «Comment échapper à la colère de Dieu? Qui nous en délivrera?» C'est alors que nos yeux s'ouvriront et que nous comprendrons que Jésus est l'amour libérateur de Dieu. «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.» Mais il ne peut le faire au détriment de la justice. Il ne peut fermer les yeux sur le péché. C'est pour cette raison qu'il a donné son Fils pour le salut, pour la réconciliation du monde.

Venez avec moi à Jérusalem. Là, à l'extérieur de la ville, se trouve une colline. Nous y voyons des milliers de personnes. Et au-dessus des têtes de tous ces gens se dressent trois croix. L'homme sur la croix de gauche est un pécheur comme nous. Celui de droite également. Mais regardez celui du milieu. Cet homme, couronné d'épines, n'est autre que le Fils du Dieu vivant.

Chef couvert de blessures,  
Meurtri par nous pécheurs,  
Chef accablé d'injures,  
D'opprobres, de douleurs,  
Des splendeurs éternelles  
Naguère environné,  
C'est d'épines cruelles  
Qu'on te voit couronné.

Pourquoi est-il cloué à une croix? Cette croix est l'autel de Dieu! Et Jésus est l'agneau de Dieu qui porte le péché du monde et le réconcilie avec Dieu.

Tant que vous n'avez pas trouvé Jésus, la colère de Dieu demeure sur vous, même si vous ne le savez pas, même si vous le

\* Tout Allemand inscrit sur les registres d'une Eglise d'Etat paie d'office un impôt annuel pour les besoins du culte.

niez. Seul celui qui vient à Jésus jouit de la paix de Dieu : «Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui.»

Permettez-moi d'illustrer cela par un exemple banal. Pendant la Première Guerre mondiale, j'ai servi dans l'artillerie. Nous avions des canons avec un bouclier de chaque côté. Un jour, nous nous sommes retrouvés en première ligne sans un seul bataillon d'infanterie. Et justement cette fois-là, nous avons subi une attaque de chars d'assaut – de «tanks» comme nous les appelions à l'époque. Une grêle de balles de l'infanterie ennemie pleuvait sur les boucliers de nos canons. Mais ceux-ci étaient tellement épais que nous étions à l'abri derrière eux. Et j'ai pensé à ce moment-là : «Il suffirait que je lève la main pour qu'elle soit criblée de balles – et pour que je sois perdu, car je perdrais tout mon sang. Mais ici, derrière le bouclier, je suis en sécurité.»

Et, voyez-vous, c'est un peu cela que Jésus est devenu pour moi. Je sais que sans Jésus, je serais anéanti par le jugement de Dieu. Sans Jésus, quoi que je fasse, je n'aurais jamais le cœur en paix. Sans Jésus, je ne pourrais pas mourir sans éprouver une terrible angoisse. Sans Jésus, je courrais à la perdition éternelle. Et il n'y a pas l'ombre d'un doute qu'elle existe, cette perdition éternelle; attendez un peu, et vous verrez! Mais si je m'abrite derrière la croix de Jésus, je suis en sécurité comme derrière un bouclier. Et je puis savoir qu'il est mon Réconciliateur, mon Sauveur. Oui, Jésus est l'amour libérateur de Dieu.

Ecoutez-moi bien. «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.» C'est pour cela qu'il a donné son Fils aussi pour votre salut à vous, pour votre réconciliation avec Dieu.

Et n'ayez point de cesse que vous n'ayez obtenu cette paix de Dieu, ce salut!

## **Jésus est le seul qui puisse résoudre le plus grand problème de notre vie**

Savez-vous quel est ce problème? Oh, bien sûr, pour les gens d'un certain âge, c'est leur vésicule ou leur vessie malade. Pour les jeunes, par contre, c'est «la fille» ou «le garçon». Ainsi, chacun a son problème. Mais, croyez-moi, le plus grand problème de notre vie est notre culpabilité devant Dieu.

Pendant des dizaines d'années, j'ai travaillé parmi la jeunesse. Et j'étais sans cesse à l'affût de nouvelles illustrations pour faire comprendre cela aux jeunes. Je voudrais utiliser ici une des

images dont je me suis servi cette fois-là. Je leur ai dit: «Imaginez que, par nature, nous ayons un gros anneau de fer autour du cou. Et que, chaque fois que nous commettons un péché, on y soude un maillon. J'ai une pensée impure, et c'est un maillon. Je suis insolent à l'égard de ma mère, et c'est un autre maillon. J'ai mal parlé d'une tierce personne, et c'est encore un maillon. J'ai passé une journée sans avoir prié, comme si Dieu n'existait pas, et c'est un nouveau maillon. J'ai été malhonnête, j'ai menti, et c'est un maillon de plus.»

Essayez de vous représenter la longueur de la chaîne que nous traînons derrière nous – celle de notre culpabilité, bien sûr. Même si cette chaîne ne se voit pas, la culpabilité devant Dieu est une réalité. Or, elle est énorme. Et nous la trimbillons partout avec nous. Je me suis souvent demandé pourquoi les gens n'étaient pas plus joyeux et plus contents. Les choses ne vont pourtant pas trop mal. Ne devraient-ils pas être heureux ? Mais ils ne le sont pas. Et ils ne peuvent pas l'être, parce qu'ils traînent partout la lourde chaîne de leur culpabilité. Or, personne ne peut les en débarrasser, pas même un pasteur, un prêtre ou un ange. Dieu lui-même ne peut pas tout bonnement la leur ôter, parce qu'il est juste: «Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi.»

Mais il y a Jésus. Il est le seul qui puisse résoudre le plus grand problème de notre vie, parce qu'il est mort pour nos fautes. En mourant, lui le juste pour nous les coupables, il les a expiées. C'est pour cela qu'il est capable de nous enlever la chaîne de notre culpabilité. Et qu'il est le seul à pouvoir le faire.

Je puis le dire par expérience, c'est une vraie délivrance que de savoir nos péchés pardonnés. C'est la plus grande libération que l'on puisse expérimenter. Et cela non seulement face à la vie, mais aussi face à la mort. Pour vous, vieillards, c'est une chose de mourir et de savoir vos péchés pardonnés, c'en est une autre d'entrer dans l'éternité avec tout le poids de vos fautes. C'est affreux d'y penser!

Je connais des gens qui ont dit toute leur vie: «Je suis bon. Je fais ce qui est droit.» Et un jour, ils meurent et sont obligés de lâcher la dernière main amie. Ils découvrent alors que la barque de leur vie est entraînée par le courant de l'éternité – à la rencontre de Dieu. Ils n'ont rien pu emporter: ni leur petite maison, ni leur compte en banque, ni leur livret de caisse d'épargne. Rien, sinon leur culpabilité. Et ils vont ainsi se présenter devant Dieu! C'est effrayant! Mais c'est là le sort des hommes. Et si vous dites: «C'est ainsi qu'ils meurent tous!», ils mourront effectivement tous ainsi. Mais vous, vous n'avez pas besoin de mourir ainsi. Jésus accorde

le pardon des péchés. C'est la plus grande libération que vous puissiez expérimenter – et cela dès maintenant.

J'étais un jeune de 18 ans quand j'ai su par expérience ce qu'est le pardon des péchés. Ma chaîne s'est rompue et est tombée. Comme le dit le cantique :

Tes péchés sont pardonnés !

O parole de vie

Pour l'esprit tourmenté !

Ils le sont par Jésus-Christ.

Je souhaite que vous l'entendiez, vous aussi, cette parole de vie. Approchez-vous de Jésus, aujourd'hui même. Il vous attend. Et dites-lui : «Ma vie est gâchée. J'ai commis des tas de fautes. Je n'ai jamais voulu l'avouer. Au contraire, j'ai toujours dit du bien de moi-même. Maintenant, je t'apporte mes fautes. Et je veux croire que ton sang ôte toute ma culpabilité.» C'est une chose merveilleuse que le pardon des péchés.

Au 17<sup>e</sup> siècle vivait en Angleterre un homme du nom de Bunyan. Pendant de longues années, cet homme a été en prison à cause de sa foi. Ce genre de situation a existé de tout temps. La Parole de Dieu mise à part, les prisons sont ce qu'il y a de plus stable dans ce monde. Là, dans sa cellule, Bunyan a écrit un merveilleux livre qui est d'actualité encore aujourd'hui. Il y compare la vie du chrétien à un voyage plein d'aventures et d'embûches. Le livre commence ainsi :

Un homme vit dans la ville de Destruction. Tout d'un coup, l'inquiétude l'envahit et il se dit à peu près ceci : «Il y a quelque chose qui ne va pas. Je n'ai pas la paix. Je suis malheureux. Il faudrait que je parte d'ici.» Il parle de tout cela à sa femme. Celle-ci lui dit : «Tes nerfs sont à bout. Tu as besoin de repos.» Mais cela ne l'avance guère. L'inquiétude subsiste. Un beau jour, il se décide : «Il n'y a rien à faire. Il faut à tout prix que je quitte cette ville.» Et il s'enfuit en courant. Dès les premières enjambées, il sent qu'il a un lourd fardeau sur le dos. Il voudrait s'en décharger, mais il n'y arrive pas. Plus il avance, plus son fardeau lui pèse. Jusqu'alors il n'en avait pas tellement senti le poids. Il trouvait tout naturel de l'avoir sur le dos. Mais en s'éloignant de la ville de Destruction, ce fardeau devient de plus en plus pesant. Finalement, il peut à peine continuer sa route. C'est très péniblement qu'il gravit un sentier de montagne. Car son fardeau est devenu insupportable. A un tournant du chemin, il voit soudain une croix se dresser devant lui.

Il se sent défaillir, s'effondre devant la croix, s'y cramponne et lève les yeux vers elle. A cet instant précis, il sent son fardeau tomber de son dos et le voit disparaître dans l'abîme avec fracas.

C'est une belle illustration de l'expérience faite par celui qui s'approche de la croix de Jésus-Christ.

Jésus, Jésus mon Sauveur,  
A l'ombre de ta croix,  
Devant ton immense douleur,  
Je t'adore et je crois.  
Là mes ténèbres sont lumière,  
Et mon fardeau n'est plus !  
Humble à tes pieds, dans la poussière,  
Tiens-moi toujours, Jésus !

J'ai le pardon de mes péchés, parce que mon Sauveur a souffert à ma place. La chaîne de ma culpabilité m'est ôtée. Mon fardeau n'est plus. Oui, il n'y a que Jésus qui puisse nous faire un tel don : celui du pardon de nos péchés.

## **Jésus est le bon Berger**

Vous avez sans doute tous ressenti, à certains moments de votre existence, comme on peut être terriblement seul et comme la vie paraît alors vide de sens. Et la pensée a soudain surgi dans votre esprit : «Il y a quelque chose qui me manque. Mais quoi ?» Je vais vous le dire. Il vous manque le Sauveur vivant.

Je viens de vous raconter que Jésus est mort sur la croix pour expier nos fautes. Retenez bien cette phrase : «Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui.» Ensuite, on l'a déposé dans un tombeau, un caveau creusé dans le roc. Puis on a roulé une lourde dalle de pierre sur l'entrée du sépulcre. Et pour être tout à fait tranquille, le gouverneur romain y a fait apposer les scellés et l'a fait garder par une escouade de légionnaires. J'imagine qu'il y avait parmi eux de grands gaillards qui avaient fait la guerre dans tous les pays du monde : en Gaule (la France actuelle), en Germanie (donc en Allemagne), en Asie et en Afrique. C'étaient des gars couverts de cicatrices. Ils se tenaient donc là, à l'aube du troisième jour, le bouclier au bras, la lance dans la main droite et le casque sur la tête. On pouvait se fier à un légionnaire romain quand il montait la garde. Or, la Bible dit : «Un ange du Seigneur vint rouler la pierre.» Et Jésus sortit de la tombe. C'était un

spectacle tellement effrayant que les soldats en perdirent connaissance. Quelques heures plus tard, Jésus rencontre une pauvre fille. La Bible dit que Jésus avait chassé d'elle sept démons. Cette fille est en larmes. Jésus s'approche d'elle. Et la fille ne s'évanouit pas. Au contraire, elle se réjouit en reconnaissant le Seigneur ressuscité, et elle s'écrie: «Maître!» Elle est réconfortée, parce qu'elle sait que Jésus, le bon Berger, est vivant et qu'il est près d'elle.

Et c'est pour la même raison, voyez-vous, que moi je tiens à Jésus. J'ai besoin de quelqu'un qui me prenne par la main. La vie m'a entraîné dans des eaux profondes. A cause de ma foi, j'ai été jeté en prison par les nazis. Là, par moments, j'ai pensé: «Encore un pas, et tu vas sombrer dans les ténèbres de la folie – et tu ne pourras plus leur échapper.» Mais Jésus s'est approché de moi. Et tout est rentré dans l'ordre. Je peux en témoigner.

J'ai vécu une soirée en prison où l'on aurait dit que l'enfer s'était déchaîné. Il y avait eu un arrivage de détenus qui devaient être transférés dans un camp de concentration. Ces gens n'avaient plus aucun espoir. Parmi eux il y avait des criminels et des innocents, des Juifs. Un samedi soir, ils ont tout à coup été saisis par le désespoir et se sont mis à hurler tous en même temps. Vous ne pouvez pas vous imaginer la scène. Tout un bâtiment plein de gens en proie au désespoir, qui crient et qui tapent contre les murs et les portes de leur cellule. Les gardiens commencent à s'énerver, tirent des coups de revolver au plafond et courent d'une cellule à l'autre, distribuant des coups à droite et à gauche. Moi, je suis assis dans ma cellule et je me dis: «C'est ainsi que cela doit être en enfer.»

On peut difficilement décrire une telle situation. Mais à ce moment-là, la pensée me vint: «Jésus! Bien sûr qu'il est là!» Croyez-moi, tout ce que je vous raconte, c'est du vécu. A l'intérieur de ma cellule, j'ai dit doucement, très doucement: «Jésus! Jésus!! Jésus!!!» Et en trois minutes, le silence était rétabli. J'ai fait appel à lui, voyez-vous, et personne ne m'a entendu à part lui – et les démons ont dû battre en retraite. Ensuite, malgré l'interdiction formelle, j'ai chanté à pleine voix:

Bienheureux qui t'aime,  
Jésus, bien suprême,  
Source du bonheur.  
Verse dans mon âme  
De ta sainte flamme  
La divine ardeur.

Et tous les détenus ont entendu ce chant. Les gardiens n'ont pas soufflé mot, même pas quand j'ai entonné la deuxième strophe :

Au sein de l'épreuve,  
Ton Esprit m'abreuve  
D'un calme divin.  
En toi mon asile,  
Mon âme est tranquille  
Et mon cœur serein.

Mes amis, à cette occasion-là j'ai pu expérimenter ce que cela signifie d'avoir un Sauveur vivant.

Comme j'y ai déjà fait allusion, il nous faudra tous passer par un moment de très grande détresse, celui de la mort. Quelqu'un m'a un jour fait le reproche : «Vous, les pasteurs, vous faites toujours peur aux gens en leur parlant de la mort.» A quoi j'ai répondu : «Je n'ai pas besoin d'inspirer ce genre de crainte à qui que ce soit, parce que nous avons par nature tous peur de mourir.» Et quel réconfort, au moment de la mort, de pouvoir tenir la main du bon Berger ! Mais on me dit – et c'est vrai : «L'homme d'aujourd'hui a moins peur de mourir que de vivre. La vie est bien pire pour lui que la mort.» Cependant, mes amis, je peux vous assurer que Jésus vous aidera aussi à vivre.

Je ne puis m'empêcher de vous raconter encore une autre histoire. Je m'en suis souvent servi comme illustration. C'est un récit incroyable et pourtant véridique. J'avais fait la connaissance d'un industriel à Essen. C'était une de ces personnes toujours de bonne humeur, qui me disait volontiers :

– Pasteur, vous avez raison d'encourager les jeunes à bien se conduire. Tenez, voilà un billet de cent marks pour votre œuvre!

Mais quand je lui demandais :

– Et vous, où en êtes-vous ?

Il se hâtait de me répondre :

– Laissez-moi, Pasteur, je me suis fait une conception personnelle du monde.

Vous voyez le genre : un brave homme, mais aussi éloigné de Dieu que l'est de l'ouest.

Un jour, j'ai dû présider un service de mariage, ce qui n'est pas toujours très gai dans nos vastes églises dépouillées. Les jeunes mariés sont venus, accompagnés d'une dizaine de personnes. Ils étaient perdus dans cette immense église ! Mon industriel enjoué était l'un des témoins. Le pauvre homme me faisait vraiment pitié. Il se tenait là, vêtu d'un frac très élégant, le haut-de-forme à la main,

et il ignorait totalement comment se comporter dans une église. On pouvait lire sur son visage qu'il était en train de se dire : «Dois-je m'agenouiller ? Ou faire le signe de croix ? Je ne sais pas au juste !»

J'ai essayé de le mettre un peu à l'aise en le débarrassant de son haut-de-forme. On se mit ensuite à chanter un cantique qu'il ne connaissait naturellement pas. Mais il fit au moins semblant de se joindre aux autres. Essayez de vous imaginer ce monsieur. Il était parfaitement capable d'évoluer dans n'importe quel cercle mondain. Or, voilà que quelque chose d'extraordinaire se produisit. La mariée était monitrice à l'école du dimanche. Aussi, au cours de la cérémonie, une trentaine de fillettes entonnèrent pour elle un cantique du haut de la galerie. De leurs douces voix d'enfant, elles commencèrent la première strophe :

Bon Sauveur, berger fidèle,  
Conduis-nous par ton amour ;  
Et de ta main paternelle . . .

Je regardai du côté de mon homme et pensai soudain : «Qu'est-ce qui lui prend ? Se sent-il mal ?» Il s'était effondré, les mains devant le visage, et commençait à trembler. Je me suis dit : «Il lui est arrivé quelque chose. Il faut vite que j'appelle un médecin !» Mais je m'aperçus qu'il pleurait à chaudes larmes. Et les enfants continuaient à chanter :

Et de ta main paternelle,  
Nourris-nous au jour le jour.  
Dans tes riches pâturages,  
Apprends-nous à te chercher ;  
Que sous tes divins ombrages  
Nous sachions toujours marcher . . .

Et cet homme, ce grand industriel, était assis sur son banc et pleurait. Tout d'un coup, j'ai compris ce qui venait de se passer. Il a dû soudain se dire : «Ces enfants ont ce que je n'ai pas : ils ont un bon Berger. Moi, je suis un pauvre solitaire, un homme perdu !»

Et vous aussi, qui que vous soyez, homme ou femme, vous n'irez pas loin, si vous ne pouvez dire comme ces enfants : «Je suis heureux de faire partie du troupeau de Jésus-Christ, de l'avoir pour Sauveur et pour Berger.» Non, vous n'irez pas loin. Faites donc le nécessaire pour pouvoir le dire à votre tour.

## Jésus est le Prince de la vie

Il y a déjà bien des années, j'ai fait un camp dans la forêt de Bohême. Après le départ des jeunes, j'ai dû attendre toute une journée qu'on vienne me chercher en voiture, et j'ai passé la nuit dans un vieux pavillon de chasse qui avait jadis appartenu à un roi. A l'époque, il n'était habité que par un garde forestier. Le bâtiment était à moitié en ruines. Il n'y avait pas d'électricité. Mais il y avait une immense salle de séjour, avec une cheminée dans laquelle on avait fait un peu de feu. On posa une lampe à pétrole sur la table et on me souhaita bonne nuit. Dehors, la tempête hurlait. La pluie tombait à verse à travers les sapins autour de la maison. C'était l'endroit rêvé pour une bonne histoire de brigands. Or, juste ce soir-là, je n'avais rien à lire. Et voilà que je trouve sur le rebord de la cheminée une petite brochure. Je me mets aussitôt à la parcourir à la lueur de la lampe à pétrole. Jamais je n'avais lu quelque chose d'aussi terrifiant. Un médecin y passait sa colère sur la mort. Page après page, on pouvait lire à peu près ceci :

«O mort, le pire ennemi du genre humain ! J'ai lutté toute une semaine pour t'arracher une vie et je pensais déjà lui avoir fait passer le cap, quand tu t'es dressée en ricanant au chevet de son lit et tu l'as empoignée – et tout était peine perdue. J'ai beau guérir les hommes, je sais qu'en fin de compte la lutte est vaine, quand tu arrives avec ta main squelettique. O mort, tu es une menteuse, une ennemie !»

Et ainsi, sur chaque page de la brochure, il assouvissait sa haine implacable contre la mort. Puis vint le passage le plus terrible : «O mort, point final, point d'exclamation !» Je cite littéralement : «Malédiction ! si seulement tu n'étais qu'un point d'exclamation ! Mais quand je te regarde, tu te transformes en un point d'interrogation. Et je me demande si, oui ou non, tu es un point final ! Et si c'est non, que vient-il après ? O mort, exécration point d'interrogation !»

Voilà où l'on en arrive ! Et je peux vous assurer qu'avec la mort, tout n'est pas fini. Jésus, qui était parfaitement au courant, a dit : «Spacieux est le chemin qui mène à la perdition, mais resserré est le chemin qui mène à la vie.» Les dés sont jetés dès ici-bas. C'est pour cela que je me réjouis d'avoir un Sauveur qui, d'ores et déjà, donne la vie, qui est la vie et qui conduit à la vie. C'est la raison pour laquelle j'aime tant l'annoncer aux autres.

Pendant la Première Guerre mondiale, nous avons combattu pendant des semaines près de Verdun, alors qu'une des plus terribles batailles y faisait rage. Entre les deux lignes de défense, il

y avait des monceaux de cadavres. Toute ma vie, je n'ai pu chasser de mes narines l'odeur fade de ces cadavres. Chaque fois que je me trouve devant un monument aux morts, je respire à nouveau cette odeur de Verdun, l'odeur des cadavres. Et chaque fois que je me dis : « Dans cent ans, nous tous, nous ne serons plus là », cet horrible relent de mort me monte au nez. Ne le sentez-vous pas également ?

Mais dans ce monde de mort, il en est un qui est ressuscité des morts ! Et il nous dit : « Je vis, et vous vivrez aussi. Croyez en moi ! Venez à moi ! Convertissez-vous à moi ! Entrez dans mon royaume ! Et je vous conduirai à la vie. » N'est-ce pas merveilleux ? Comment peut-on vivre dans ce monde de mort sans ce Sauveur qui est la vie et qui mène à la vie éternelle ?

Ces jours passés, j'ai lu une vieille lettre que le professeur Karl Heim a fait imprimer. Elle a été écrite par un soldat chrétien qui est tombé en Russie pendant la Seconde Guerre mondiale. Dans cette lettre, on peut lire à peu près ceci : « Ce qui se passe autour de nous est atroce. Quand les Russes tirent avec leurs orgues de Staline, nous sommes tous pris de panique. Et quel froid ! Et toute cette neige ! C'est affreux ! Mais je n'ai aucune crainte. Si je devais mourir, ce serait merveilleux. D'un seul bond, j'entrerais dans la gloire. La tourmente prendrait fin, je verrais mon Seigneur face à face, et son éclat m'envelopperait. Non, je n'aurais aucune objection à tomber ici sur le champ de bataille. »

C'est ce qui lui est arrivé peu de temps après. En lisant cette lettre, je n'ai pu m'empêcher de penser : « Quelle chose étonnante qu'un jeune homme n'ait pas la moindre peur de mourir, simplement parce qu'il connaît Jésus ! »

Oui, Jésus est le Prince de la vie. Et il donne aux siens la certitude de la vie éternelle.

A l'occasion du Kirchentag de Leipzig, une réception était donnée à l'hôtel de ville. Les sommités administratives et les dignitaires de l'Eglise y étaient réunis. On a prononcé des discours qui n'engageaient à rien pour éviter, dans la mesure du possible, de se marcher sur les pieds. Heinrich Giessen, qui était à l'époque secrétaire général du Kirchentag, devait clore la cérémonie. Je le vois encore se lever et dire : « Vous nous demandez, Messieurs, quelle sorte de gens nous sommes. Je vous le dirai en une phrase : Nous sommes des gens qui prient : « Oh mon Dieu, rends-moi pieux pour que je puisse entrer aux cieux ! » Puis il se rassit. C'était effarant de voir à quel point les gens ont été bouleversés.

Pendant la guerre de Trente ans, Paul Gerhardt a composé ces vers :

Je veux marcher en avant  
Sur le chemin de la vie.  
Mais ce n'est que pour un temps  
Que je vais rester ici.  
Car j'approche chaque jour  
Un peu plus de ma patrie,  
De ce bienheureux séjour  
Que mon Père m'a promis.

Je vous souhaite de poursuivre ainsi, vous aussi, votre route à travers le monde.

Pourquoi vous faut-il Jésus ? Tout, oui absolument tout, dépend de votre relation avec lui !

## *Pourquoi suis-je sur terre ?*

Tout tourne autour de cette question. Pourquoi suis-je dans ce monde ? Quel est le sens de ma vie ?

Un industriel de la ville d'Essen m'appelle un jour au téléphone. Il est très ému. « Pasteur, venez vite ! » Immédiatement je file chez lui. A mon arrivée, il m'accueille par ces mots : « Mon fils s'est tué d'un coup de revolver. » Je connaissais ce jeune homme. Il était étudiant. Il avait tout ce qu'il voulait. Il était jeune, riche et beau. De plus, il jouissait d'une parfaite santé. Depuis longtemps déjà, il possédait sa propre voiture. Et il n'avait jamais été impliqué dans une affaire louche. Or, c'était ce jeune homme-là qui venait de se tirer une balle dans la tête ! Il laissait pour toute explication ces quelques lignes : « Je n'ai plus de raison de continuer à vivre. Je mets donc fin à ma vie, car elle n'a pas de sens. » Un témoignage bouleversant, n'est-ce pas ?

La question du sens de la vie est primordiale. Elle l'est d'autant plus que nous n'en avons qu'une seule à vivre. Avez-vous déjà réfléchi à ce que cela implique pour vous : une seule vie à vivre ?

Lorsque j'allais à l'école, je n'étais pas un as en mathématiques. Mon maître ne montrait aucune compréhension pour ma façon de résoudre les problèmes. Quand j'avais fini les devoirs de calcul, il méconnaissait royalement mon don de trouver la mauvaise réponse et barbouillait mon cahier d'encre rouge. Quand un de ces cahiers était tout barbouillé, il m'arrivait de le jeter, même avant qu'il ne soit tout à fait rempli, et d'en acheter un autre, tout beau, tout propre. Cela me permettait de recommencer à zéro. Ne serait-ce pas merveilleux si l'on pouvait en faire de même avec la vie ? Vous pouvez me croire, des millions d'êtres humains, au moment de leur mort, se disent : « Si seulement je pouvais recommencer à zéro ! Je ferais les choses tout autrement. »

On peut s'acheter un nouveau cahier et recommencer à zéro – mais on ne peut faire de même avec la vie. Nous n'avons qu'une seule vie à vivre. Ce doit être terrible de l'avoir gâchée parce qu'on l'a mal vécue ! Nous n'avons qu'une seule vie à vivre. Si nous l'avons perdue, c'en est fait de nous pour l'éternité ! Ce que j'ai à vous dire doit être pris au sérieux. C'est une question de vie ou de mort !

Un long troupeau de vaches est passé ce matin devant l'hôtel où je loge. J'étais justement en train de réfléchir à ce que j'allais dire lors de ma conférence. Je pensai : «Ces vaches ont de la chance. Elles n'ont pas besoin de se demander pourquoi elles sont dans ce monde. Pour elles, la chose est claire : elles sont là pour donner du lait et, quand elles ne peuvent plus en donner, pour fournir de la viande.» Vous comprenez ce que je veux dire. L'animal n'a pas à réfléchir au sens de la vie. En cela l'homme se distingue de la bête. Malheureusement, il existe une foule de gens qui vivent – et qui meurent – sans s'être une seule fois posé la question : «Au fond, quel est le but de ma vie ?» Ils ne sont pas différents de l'animal. De cette façon, la limite entre l'homme et la bête est vite franchie. Oui, un homme n'est véritablement homme que lorsqu'il se demande : «Pourquoi suis-je sur terre? Pourquoi suis-je homme? Quel est le but de ma vie?»

## Réponses superficielles et irréfléchies

A la question : Quel est le but de ma vie ? on peut donner toute une série de réponses superficielles et irréfléchies. Voilà des années, je les ai reçues toutes à la fois. C'était en 1936, en pleine période hitlérienne. Des étudiants de Münster, en Westphalie, m'avaient prié de venir discuter avec eux sur le thème : «Quel est le sens de la vie ?» Ils me firent comprendre dès le début qu'ils ne voulaient pas d'un exposé, mais d'une libre discussion sur le sujet.

– D'accord, leur dis-je, vous n'avez qu'à commencer. Quel est le sens de notre vie ? Pour quelle raison sommes-nous sur terre ?

Comme la discussion avait lieu pendant la période hitlérienne, tout naturellement un jeune se leva et déclara :

– Je suis là pour mon peuple. C'est un peu comme la feuille et l'arbre. La feuille n'est rien, l'arbre est tout. Je suis là pour mon peuple.

– Je veux bien. Mais dites-moi : l'arbre, pourquoi est-il là ?

Silence. Cela, il ne le savait pas. Au lieu de résoudre le problème, il n'avait fait que le repousser. Je repris :

– Mes amis, vous ne devez pas donner ce genre de réponse qui ne fait que reculer le problème. Quel est le sens de notre vie ? Pour quelle raison sommes-nous sur terre ?

Un autre étudiant déclara :

– Je suis sur terre pour faire mon devoir.

– Nous voilà au cœur de l'énigme. Quel est mon devoir ? Moi, je crois que mon devoir est de vous annoncer la Parole de Dieu.

Mathilde Ludendorff croit que son devoir est de nier l'existence même de Dieu. Qu'est-ce que le devoir ?

Un haut fonctionnaire me dit un jour : « Pasteur, entre nous soit dit, du matin au soir je ne fais que signer des documents. Mais je sais que si un jour ils venaient tous à brûler, le monde continuerait à tourner malgré tout. Je souffre d'avoir à me livrer à une activité aussi vide de sens. » Qu'est-ce que le devoir ? Sous le Troisième Reich, des milliers de S. S. ont assassiné des centaines de milliers d'êtres humains. Et quand on les fait comparaître devant un tribunal, ils disent tous : « Nous avons fait notre devoir. Nous avons reçu des ordres. » Croyez-vous que ce soit le devoir d'un homme d'assassiner d'autres hommes ? Moi, je ne peux pas le croire. J'ai donc dit à ces étudiants :

— C'est là le cœur de l'énigme. Qu'est-ce que le devoir ? Qui peut me le dire ? Nous voilà de nouveau dans l'impasse !

Ces jeunes gens prirent un air pensif. Puis l'un d'entre eux se leva et déclama avec fierté :

— J'appartiens à une vieille famille noble. Je peux retracer la lignée de mes ancêtres jusqu'à la seizième génération : des nobles de la souche la plus pure. N'y a-t-il pas de quoi remplir une vie, si l'on veut perpétuer une si noble race ?

Je ne pus que lui répondre :

— Je regrette. Si l'on ne sait pas pourquoi ont vécu ces seize générations, cela ne vaut pas le peine d'en ajouter une dix-septième.

Vous voyez bien, on peut donner nombre de réponses superficielles et irréflechies. Chez nous, on lit souvent dans les journaux, en tête des faire-part de décès, cette formule qui fait frémir :

Rien que travail ne fut ta vie.  
A toi jamais tu n'as pensé.  
Tu t'es pour les tiens dépensé :  
Ton devoir tu l'as accompli.

Chaque fois que je lis ces lignes, cela me met hors de moi. Je ne peux m'empêcher de penser : « C'est un faire-part pour un cheval ! » Ai-je tort ? Un cheval ne fait que travailler. Mais je ne crois pas qu'un être humain ne soit sur terre que pour trimer. Ce serait bien triste. Si c'était là tout le sens de la vie, mieux vaudrait se suicider dès l'âge de dix ans. « Rien que travail ne fut ta vie... » Cela me donne des frissons ! Non, ce n'est pas là non plus le sens de notre vie.

Un autre étudiant me dit encore au cours de notre discussion :

– Voyez-vous, je deviendrai médecin. Et si je peux sauver des vies humaines, n'est-ce pas là une belle raison de vivre ?

– C'est bien beau ce que vous dites là, ripostai-je. Mais si vous ne savez pas pour quelle raison l'homme vit, cela n'a pas de sens de vouloir lui sauver la vie. Il serait préférable de lui faire une injection pour qu'il meure de suite.

N'interprétez pas mal ce que je viens de dire. Surtout n'allez pas raconter que j'encourage l'euthanasie ! Ce que je voulais dire, c'est que la réponse donnée n'était pas, en fin de compte, une solution à notre problème, au problème du sens de la vie.

Entouré de tous ces étudiants, c'est avec effroi que j'ai pris conscience du fait que même l'homme cultivé de notre époque se laisse vivre sans savoir au juste pourquoi il est dans ce monde.

Quand on a vécu la tragédie nazie, on est tenté de répondre, comme certains étudiants à Münster : «La vie n'a de toute façon pas de sens profond. Si je suis né, c'est par pur hasard, il ne faut pas y chercher une raison. Jouir au maximum de la vie : voilà ce que nous pouvons faire de mieux.»

Telle est sans doute la plus forte tentation pour l'homme qui, subitement, vient à penser : «Ma vie est absurde. Elle n'a aucun sens. Si mes parents ne s'étaient pas mariés, je n'aurais pas été conçu et je ne serais pas né. C'est par pur hasard que j'existe. Au fond, ma vie est tout à fait absurde.» Et si cet homme a des difficultés dans sa vie, il n'y a qu'un pas de là au suicide. «Pourquoi continuer à vivre ? Si tout n'est que hasard et absurdité, autant en finir avec la vie !»

Savez-vous qu'en Allemagne fédérale, le nombre des suicides est supérieur à celui des accidents mortels de la route ? Savez-vous qu'environ 50% des victimes sont des jeunes de moins de 30 ans ? C'est la preuve la plus bouleversante qu'à notre époque nous ne trouvons plus de sens à la vie. J'ai souvent parlé à ces gens qui affirment : «La vie est tellement absurde. Je la ruinerai par le plaisir et la jouissance, ou j'y mettrai fin par le suicide.» Je leur ai posé la question : «Et si la vie avait tout de même un sens, et que vous la viviez comme si elle n'en avait pas ? Arrivés au terme de votre vie, que pensez-vous qu'il adviendra de vous ?» Il y a dans la Bible une parole qui peut nous effrayer : «Il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement de Dieu.» Il faut connaître cette parole de la Bible pour se poser, avec tout le sérieux nécessaire, la question : Pourquoi suis-je sur terre ? Comment mourir et faire face au jugement de Dieu, si nous sommes passés à côté du sens même de notre vie ? Tel est l'enjeu de la question.

## Qui peut nous donner une réponse ?

Qui dans ce monde peut me donner une réponse à la question que je me pose : Pourquoi suis-je sur terre ? Mon église ? Non. Mon curé ou mon pasteur ? Pas davantage. Il est dans la même situation que moi. Les savants ? Les philosophes ? Eux non plus ne sont pas capables de répondre à ma question. Un seul peut le faire, celui à qui nous devons la vie, celui qui nous a créés : Dieu.

Je prendrai un exemple tout simple. J'entre un jour dans un appartement. Un garçon y est assis. Il bricole avec du fil électrique et des ampoules. Je lui demande : « Dis donc, quel genre de machine infernale es-tu en train de fabriquer ? Qu'est-ce que cela va donner ? » Il essaie de me l'expliquer, mais j'avoue ne rien y comprendre. Je me dis : « Personne ne peut deviner ce que cela donnera. Seul celui qui le fait peut en connaître le but et l'utilité. »

Ainsi en est-il de notre vie. Seul celui qui nous a créés peut dire pourquoi il nous a créés. En d'autres termes, à la question : Pourquoi suis-je sur terre ? nous ne pouvons obtenir de réponse que par révélation. Dieu doit nous le dire. Si je n'étais déjà un lecteur assidu de la Bible, cette question m'obligerait à la lire. Car il me serait insupportable de ne pas savoir pourquoi je suis dans ce monde maudit.

L'expression « monde maudit » vous semble-t-elle trop forte ? Elle se trouve dans la Bible. Il suffirait, d'ailleurs, que vous passiez six mois avec un pasteur d'une de nos grandes villes pour comprendre ce que je veux dire, quand je prétends que le monde est sous une terrible malédiction. Et je ne pourrais pas supporter d'y vivre, si je n'avais pas la réponse donnée par la révélation de Dieu. Oui, c'est dans la Bible que Dieu répond à notre question sur le sens de la vie. Et c'est pour cette raison que la Bible est d'une importance capitale. Je connais des gens qui prennent un air de supériorité et qui disent :

– Mais voyons, nous ne lisons pas la Bible !

Je ne puis que leur répondre :

– Pour moi, vous n'avez jamais sérieusement réfléchi à la question : Pourquoi suis-je sur terre ?

Je vais vous résumer la réponse de la Bible en une phrase : Dieu nous a créés pour que nous devenions ses enfants.

Comme un père aime à se retrouver dans son fils, Dieu a fait l'homme « à son image ». Dieu veut que nous devenions ses enfants. Des enfants qui lui parlent et à qui il parle, des enfants qui l'aiment et qu'il aime. Vous arrive-t-il de prier ? C'est une rude épreuve pour un père quand son fils ne lui parle pas pendant des

années. Et un homme qui ne prie pas ne parle pas avec son Père céleste.

Oui, Dieu aimerait que nous soyons ses enfants. Des enfants qui lui parlent, qui l'aiment et qu'il aime. C'est pour cette raison que nous sommes sur terre. Comprenez-moi bien : je ne suis pas en train de parler d'église, de doctrine, de religion, mais je parle du Dieu vivant. C'est lui qui vous a créé pour que vous deveniez son enfant. L'êtes-vous devenu ?

Je dois faire un pas de plus. Nous devons devenir enfants de Dieu, mais nous ne le sommes pas par nature. Tout au début de la Bible, il est dit : «Dieu créa l'homme à son image.» Ensuite, la Bible fait le récit d'une très grave catastrophe. Dieu avait fait de l'homme un être libre, capable de choisir, et cet homme s'est dressé contre Dieu. Il a pris le fruit défendu. C'était sa façon de dire à Dieu : «Je veux être autonome. Je peux me débrouiller sans toi.» Ce n'est pas qu'Adam ait douté de l'existence de Dieu. Il a voulu échapper à son autorité : «Je mènerai ma vie à ma guise!»

Cela me fait penser à une histoire. L'autre jour, un homme m'a arrêté dans la rue :

– Pasteur Busch, m'a-t-il dit, vous parlez tout le temps de Dieu. Mais je ne peux pas le voir. Dites-moi comment le trouver .

– Faites-bien attention à ce que je vais vous dire, lui ai-je répondu. Imaginez qu'il existe une machine à remonter le temps et qu'à l'aide de cette machine, je remonte au tout début de l'histoire de l'humanité. Je me promène un soir dans le jardin d'Eden. Vous connaissez sans doute l'histoire de la chute. Eh bien, derrière un buisson, je rencontre Adam, le premier homme.

– Bonsoir Adam, lui dis-je en le saluant.

– Bonsoir Pasteur Busch, me répond-il.

– Tu t'étonnes de me voir ici ? lui dis-je. Et je lui explique : C'est par mégarde, par une erreur de fonctionnement des décors du théâtre de ce monde que j'ai abouti dans le jardin d'Eden.

– Tu as l'air songeur, me dit-il, à quoi penses-tu ?

– Vois-tu, je suis en train de réfléchir à la question qu'un homme vient de me poser : «Comment puis-je trouver Dieu ?»

Adam éclate de rire et il me répond :

– Le vrai problème n'est pas comment trouver Dieu. Car il est là. Soyez honnête, Pasteur Busch, ce qui vous préoccupe, vous autres, c'est plutôt comment vous débarrasser de lui. Car le gros problème, c'est que l'on n'arrive pas à se défaire de Dieu.

Adam n'aurait-il pas raison ? Dieu est là. On peut le trouver. Mais on ne peut pas s'en débarrasser. Quand je réfléchis à l'évolution de la pensée humaine au cours de ces trois derniers siècles, je

constate qu'on a tout essayé pour se débarrasser de Dieu. Mais on n'y a pas réussi. Au fond, mes amis, vous croyez tous que Dieu existe, mais vous ne voulez pas de lui. Vous faites un peu comme tout le monde, vous laissez la question de Dieu en suspens. Vous ne niez pas son existence, mais vous ne voulez pas de lui. Vous n'êtes pas ses ennemis, mais vous n'êtes pas non plus ses amis. Le plus grand problème de votre vie reste sans solution.

Dans un de ses livres, un médecin suisse prétend que tout homme subit de graves dommages psychiques, de véritables traumatismes, s'il ne résoud pas les grandes questions de la vie. Et il continue : «Nous autres Occidentaux, nous souffrons du manque de Dieu. Nous ne nions pas son existence, mais nous ne sommes pas à lui, nous ne voulons même pas de lui. De ce fait, nous souffrons du manque de Dieu.» C'est ce que je crois, moi aussi.

Lorsque j'entends dire un peu partout : «L'homme moderne se désintéresse de Dieu», je ne puis que répondre : «L'état de l'homme moderne est grave. Moi-même j'en suis un, pourtant je m'intéresse à Dieu. Je ne crois pas être vieux jeu pour autant. Mais c'est un fait très alarmant que l'homme moderne ne prenne pas la question de son salut plus au sérieux.» Je citerai, une fois de plus, un exemple tout simple. Imaginez un apprenti cuisinier. Un jour, le chef cuisinier dit de lui :

– Ce garçon ne s'intéresse absolument pas à la cuisine.

Je lui pose la question :

– Mais à quoi s'intéresse-t-il donc ?

– Aux disques et aux filles, me répond le chef.

– Il faudra vous mettre au niveau de ce garçon et ne lui parler, à l'avenir, que de disques et de filles.

– Jamais de la vie, réplique le chef. S'il ne s'intéresse pas à la cuisine, il a manqué sa vocation.

Vous voyez où je veux en venir. Notre vocation est de devenir enfants de Dieu. Lorsque l'homme moderne s'en désintéresse, il manque à sa vocation d'homme. Il est inutile dans ce cas de discuter avec lui de toutes sortes de choses, possibles ou impossibles, même si le sujet l'intéresse. Ce qu'il faut faire, c'est lui dire et lui redire : «Vous ne commencerez à être homme que quand vous serez devenu enfant du Dieu vivant!»

## **La réponse de Dieu à la question des questions**

Je le répète, par nature nous ne sommes pas enfants de Dieu, mais nous sommes sur terre pour le devenir. Il faut donc que

quelque chose se passe dans notre vie. Par ces lignes, je voudrais y contribuer. Je ne cherche pas à vous divertir. Non, mon seul but est d'aider ceux dont le cœur est disposé à trouver un sens à leur vie.

C'est un fait, nous ne sommes pas des enfants de Dieu, nous n'aimons pas Dieu, nous violons ses commandements, nous ne nous soucions pas de lui, nous ne prions pas – à la rigueur nous arrive-t-il de tirer la sonnette d'alarme lorsque nous sommes en difficulté ! Il est donc vital de savoir que répondre à la question des questions : « Comment devient-on enfant du Dieu vivant ? » J'aurais envie de distribuer du papier et des crayons et de vous demander d'écrire comment, selon vous, on devient enfant de Dieu. Je pense que les uns diraient : « En étant bon », et les autres : « En croyant au bon Dieu. » Mais tout cela ne suffit pas ! La question des questions reste posée : « Comment devient-on enfant du Dieu vivant ? »

La réponse à cette question capitale, je ne puis l'avoir, elle aussi, que par révélation. Il faut que ce soit Dieu lui-même qui me dise comment il me reçoit comme son enfant. Même un pasteur ne peut l'imaginer. Or, la Bible donne une réponse très claire. La voici : uniquement par Jésus ! Mes amis, quand je viens à parler de Jésus, mon cœur bat plus fort, mon pouls est plus rapide. J'entame le thème de ma vie. Oui, pour devenir enfant de Dieu, il me faut passer par Jésus.

Il y a un verset dans la Bible qui, traduit littéralement, dit ceci : « Jésus est venu du monde de Dieu dans ce monde. » De nos jours, on nous répète constamment que la Bible est fondée sur une image dépassée du monde : le ciel est en haut, la terre est en bas. C'est une erreur ! La Bible n'a pas cette vision du monde. Elle dit de Dieu : « Tu m'entoures par derrière et par devant. » C'est tout autre chose. Même si je fuyais sous terre, Dieu y serait. La Bible a ce que nous appellerions en langage moderne une vision multidimensionnelle du monde. Nous vivons dans un monde à trois dimensions. Il y a la longueur, la hauteur et la largeur. Mais il existe d'autres dimensions. Et Dieu se place dans une autre dimension. Il est tout près, à portée de main. Il nous accompagne. Il nous voit sur nos voies d'égarement. Mais il nous est impossible de renverser le mur qui nous sépare de cette autre dimension. Dieu seul peut le faire. Il l'a renversé et est venu à nous en Jésus.

Dans le Nouveau Testament, un autre texte, traduit littéralement, dit de Jésus : « Il est venu dans son propre bien – le monde, en effet, lui appartient – et les siens ne l'ont pas reçu. » Voilà toute l'histoire de l'évangile jusqu'à nos jours : Jésus vient – et l'homme ferme la porte. « Il est venu dans son propre bien, et les siens ne

l'ont point reçu.» Normalement, après cela, il devrait y avoir un point, un point final. Car, à vue humaine, cela devrait mettre fin aux relations de Dieu avec l'homme. Mais, chose étonnante, il y a une suite. Et quelle suite ! «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» C'est donc en recevant Jésus que l'on devient enfant de Dieu. Lui avez-vous déjà ouvert la porte de votre vie ? «A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.»

J'étais jeune officier pendant la Première Guerre mondiale, et je vivais loin de Dieu. Or, c'est à cette époque-là que j'ai cru en Jésus et que je l'ai reçu. L'expérience que j'ai faite a totalement bouleversé ma vie. Et depuis, jamais je n'en ai eu le moindre regret. Pourtant, pour suivre Jésus, j'ai dû prendre des chemins difficiles. J'ai fait de la prison. Et j'ai été maintes fois dans la détresse. Mais même si j'avais une centaine de vies à vivre, dès que j'aurais la faculté de penser, je me cramponnerais à cette parole : «A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» Car au moment où je suis devenu enfant de Dieu, ma vie a pris un sens. Peu importe ce que je suis : que je sois pasteur ou balayeur de rue, directeur général ou serrurier, ménagère ou institutrice, ma vie n'a de sens qu'à partir du moment où je suis enfant de Dieu. Oui, il vous faut recevoir Jésus ! Ce n'est qu'alors que votre vie aura un sens.

Il est intéressant d'étudier, dans cette optique-là, les personnages du Nouveau Testament. L'un d'entre eux était une femme du nom de Marie de Magdala. Sa vie était totalement dépourvue de sens. Il est dit d'elle – seule allusion à son passé – qu'elle était possédée de sept démons. Moi-même je connais des gens qui sont possédés de douze démons ! Cela devait être terrible, une vie dominée par les sens, une vie d'esclave ! Elle a dû souffrir, la pauvre femme, de vivre une existence aussi absurde. Et voilà qu'un jour, Jésus, le Sauveur, le Fils de Dieu, entre dans sa vie et en chasse les démons. Il le peut et il le fait. A partir de cet instant, Marie appartient à Jésus. Désormais sa vie a un sens. Mais le moment vient où elle doit assister à la crucifixion et à la mort de Jésus. La terreur s'empare alors d'elle : «L'existence absurde d'autrefois recommence !» Le matin du troisième jour après la crucifixion, elle pleure, à genoux, dans le jardin où se trouve le tombeau de Jésus. Car elle est venue au tombeau et l'a trouvé vide. La pierre a été roulée, et il n'y a pas trace du corps de Jésus. C'est pour cette raison qu'elle pleure. Je comprends parfaitement cette femme. Perdre Jésus me mènerait, moi aussi, au tréfonds d'une existence dépourvue de sens. Oui, je la comprends. «Le

Seigneur n'est plus là! Ma vie n'a plus de sens.» Mais voilà que soudain, elle entend une voix derrière elle: «Marie!» Elle se retourne et voit Jésus, le Ressuscité. Sur son visage, des larmes de joie succèdent aux larmes de désespoir. Et un cri jaillit du plus profond de son âme: «Rabbouni! Mon maître!»

L'exemple de cette femme me confirme que l'on n'a pas besoin des grandes idées de la philosophie pour trouver la solution au problème du sens de la vie. Même l'homme le moins cultivé sait pertinemment que sa vie n'a pas de sens. Et il se pose la question: «Pourquoi suis-je sur terre?» Veut-il une réponse à sa question? Il n'a qu'à faire comme Marie de Magdala. Il n'a qu'à recevoir Jésus. Comme elle, il devient alors enfant de Dieu. Et sa vie, comme celle de Marie, est vécue dès ce moment-là à la lumière d'un dessein profond et grandiose, celui de Dieu.

Sachant tout cela, je voudrais vous supplier, vous aussi, de recevoir Jésus. Il vous attend. Parlez-lui. Il est tout près de vous. Ce serait merveilleux si l'un ou l'autre d'entre vous lui disait aujourd'hui pour la première fois: «Seigneur Jésus, ma vie n'a pas de sens. Approche-toi de moi, comme tu t'es approché de Marie de Magdala.»

Au moment où je reçois Jésus, il se passe une véritable révolution dans ma vie. Jésus me fait bénéficier de sa mort, véritable coup de grâce donné à tout mon passé. Je puis aussi ressusciter avec lui et vivre une vie nouvelle, une vie d'enfant de Dieu. Il me donne son Esprit et change ainsi mes goûts et ma façon de penser. Recevez Jésus, et vous connaîtrez toutes ces choses par expérience! Oui, c'est vrai, celui qui reçoit Jésus commence une existence toute nouvelle. Lorsqu'on devient enfant de Dieu, c'est non seulement sa façon de penser, mais toute sa façon de vivre qui change.

Au siècle dernier vivait en Westphalie un cordonnier du nom de Rahlenbeck. On l'avait surnommé «le pasteur piétiste» à cause de son ardeur à marcher sur les traces de Jésus. C'était un homme d'une grande richesse spirituelle, un homme béni de Dieu. Un jour, un jeune pasteur vint le voir.

– Pasteur, lui dit Rahlenbeck, vos études de théologie ne sont pas une garantie de salut. Il vous faut recevoir Jésus.

– Mais je l'ai donc, répondit le pasteur. Son image est accrochée au mur de mon bureau.

Et le vieux Rahlenbeck de lui répliquer:

– Au mur de votre bureau, Jésus reste bien tranquille et paisible. Mais si vous le faites entrer dans votre vie, cela fera du bruit.

Je souhaite qu'il y ait du bruit aussi dans votre vie. Que vous

puissiez tirer un trait sur le passé et louer votre Père céleste d'avoir fait de vous son enfant, d'avoir ainsi donné un sens à votre vie et de vous permettre dorénavant de l'honorer par vos actes, paroles et pensées.

Vous l'avez sans doute compris, ce dont je vous parle, ce n'est ni une manie religieuse, ni l'opinion personnelle d'un pasteur, mais une question de vie ou de mort, de vie éternelle ou de mort éternelle.

Le Seigneur Jésus dit : «Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui.» Il vous le dit à vous aussi : «Voici, je me tiens à la porte de ta vie. Ouvre-moi, et je donnerai un sens à ta vie.»

Un vieux mineur vint un jour me trouver et me dit : «Pasteur, il faut que je vous parle.» Il avait bien ses soixante-dix ans. Et voici ce qu'il me raconta : «A l'âge de dix-sept ans, j'ai assisté à une réunion d'évangélisation. Là, j'ai senti que Jésus m'appelait. Mais je me suis dit : «Si je prends ces choses au sérieux et que je reçoive Jésus, je parie que tous mes copains se moqueront de moi. Non, je ne peux pas le faire.» Et je suis sorti en courant.» Et il conclut : «Me voici au terme de ma vie. Je suis vieux et je reconnais que ma vie a été un échec. Elle l'a été parce que, cette fois-là, je n'ai pas répondu à l'appel de Jésus.»

Mes amis, nous n'avons qu'une seule vie à vivre. La question : Pourquoi suis-je sur terre ? est de ce fait d'une importance capitale. Dieu a donné une réponse claire et nette à cette question. Cette réponse est en Jésus, le Crucifié et Ressuscité. Et ce Jésus se tient à présent à votre porte et il frappe. Ouvrez-lui votre vie. Vous ne le regretterez jamais !

## *Je n'ai pas le temps!*

Lorsqu'on invite les gens à mes conférences, ils répondent le plus souvent : «Je n'ai pas le temps!»

Lors d'un séjour en maison de repos, j'avais à ma table un monsieur d'un certain âge, avec lequel je m'entendais très bien. «Voilà un bon vivant!» ne pouvais-je m'empêcher de penser quand je voyais avec quel plaisir cet homme de belle prestance savourait les mets qu'on lui servait ou quand je le regardais sommeiller, confortablement installé au soleil. Peu à peu, le caractère superficiel de nos conversations s'est mis à me tourmenter.

Quelqu'un me dira peut-être : «Qu'y a-t-il de mal à cela?» Voyez-vous, je suis convaincu que Dieu est la plus grande réalité de ma vie. Celle-ci a totalement changé quand j'ai compris quelle œuvre grandiose il avait accomplie : «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» C'est terrible de voir un homme négliger un tel salut. Et c'était manifestement le cas de mon compagnon de table. Que va-t-il ressentir quand il devra comparaître devant Dieu ?

Un jour, à table, je lui ai remis une brochure que j'avais écrite, en disant : «J'aimerais bien que vous lisiez ce petit livre. Il parle d'expériences faites avec Dieu. Ce sont des choses qui font réfléchir.» Savez-vous comment il a réagi ? Il m'a remercié chaleureusement. Puis il m'a dit : «Ici, je suis en convalescence. Mais peut-être trouverai-je à la maison un moment pour lire votre brochure.» Et il l'a mise de côté. Cela m'a bien attristé. Car je savais que plus jamais cet homme n'aurait le temps comme ici, en maison de repos. En fait, il ne voulait pas prendre le temps de penser à Dieu. Il est dangereux d'agir ainsi. Aussi est-il tout à fait indiqué d'en parler.

### **Un étrange état de fait**

Au fond, pourquoi n'avons-nous jamais le temps? J'aimerais attirer votre attention sur un état de fait qui me déroute et que personne n'a jamais pu m'expliquer.

Il y a une centaine d'années, quand un commerçant de Stuttgart voulait traiter une affaire avec des gens d'Essen, il lui fallait, en diligence, cinq jours pour l'aller et cinq pour le retour. Cela faisait en tout dix jours de voyage et, disons, deux jours de tractations pour conclure un marché. Presque la moitié d'un mois y passait. De nos jours, il suffit qu'un négociant donne un coup de téléphone – grâce à l'automatique, il n'a même plus besoin de passer par une opératrice – et il aura économisé douze jours. Or, parmi les hommes d'affaires que je connais, je n'ai pas l'impression qu'il y en ait un seul qui ait douze jours à revendre ! Au contraire, chacun me dit : « Je n'ai pas le temps ! » Comment cela se fait-il ?

Lorsque, dans mon enfance, je me rendais chez mes grands-parents dans le Jura souabe, c'était une véritable expédition d'aller en train d'Elberfeld à Urach. Aujourd'hui, grâce au TEE, on peut faire le même trajet en cinq heures. Les gens devraient logiquement avoir plus de temps ! Autrefois, c'était la semaine de soixante heures, aujourd'hui c'est celle de quarante. Pourtant, personne n'a le temps ! Comment cela se fait-il ?

A notre époque, on fait tout pour nous simplifier la vie. Or, ma mère lisait tous les jours quatre chapitres de la Bible et elle avait le temps de prier pour tous les siens. Il n'existait alors ni machine à laver ni appareil ménager. Elle avait à s'occuper de huit enfants qui ne portaient pas de linge en nylon et dont elle devait raccommo-der toutes les chaussettes. Et elle avait le temps de lire ses quatre chapitres de la Bible par jour ! Et vous, avez-vous le temps de le faire ? Sans doute que non ! Comment cela se fait-il ?

Tout est mis en œuvre aujourd'hui pour nous faire gagner du temps – et personne n'a le temps ! Pouvez-vous m'expliquer cela ? J'ai beau réfléchir, c'est une chose que je n'arrive pas à comprendre. La seule explication que je puisse suggérer – on n'aime pas l'entendre, mais je n'en connais pas d'autre – c'est que, dans les coulisses, il y a quelqu'un qui nous harcèle. Quelqu'un qui s'arrange pour que les hommes n'aient jamais le temps et qui, comme le dompteur au cirque, ne cesse de faire claquer son fouet pour les faire aller au trot. C'est aussi ce que dit la Bible. Ce quelqu'un existe – et il s'appelle le diable. Quoi que vous puissiez en dire, il y a une « puissance des ténèbres ».

Récemment, un homme me disait au cours d'une conversation qu'il en avait fini avec le christianisme. Je lui ai répondu :

– Quelle erreur ! Le diable vous a sous son emprise. C'est lui qui va en finir avec vous !

Et lui de dire avec le sourire :

– Mais le diable, ça n'existe pas !

La Bible nous raconte que Jésus fut conduit par le diable sur une montagne très élevée d'où l'on avait une vue étendue. Le diable écarta les rideaux – et Jésus put voir, en esprit, tous les royaumes du monde et leur gloire. Puis il lui dit : «Je te donnerai toute cette puissance, et la gloire de ces royaumes ; car elle m'a été donnée, et je la donne à qui je veux. Si donc tu te prosternes devant moi, elle sera toute à toi.» C'est un des passages de la Bible qui me touche profondément. Le Seigneur Jésus, en effet, ne contredit pas le diable. Il admet que celui-ci détient le pouvoir sur ce monde.

Je n'hésiterai pas à dire qu'il faut être aveugle ou stupide pour ne pas admettre qu'il existe une puissance des ténèbres ! Autrement, comment expliquer notre monde ? Je ne prendrai que deux ou trois exemples.

Je pense à tous ces gens qui sont esclaves de leur vice. Au beau milieu de la nuit, je reçois un jour la visite d'un chef d'entreprise. Il avait manifestement abusé de l'alcool, mais il était encore suffisamment lucide pour pouvoir me dire : «Aidez-moi, je vous en prie ! Il faut que je boive, je ne peux pas faire autrement ! Mon père était buveur. J'ai hérité cela de lui. Je ne peux pas m'en empêcher !» Si vous saviez combien de personnes soupirent au fond d'elles-mêmes : «Je ne peux pas m'en empêcher !» Qui donc les fait marcher à la baguette ? Vous n'avez qu'à examiner d'un peu plus près toute la misère de notre époque et vous vous rendrez compte que la Bible dit vrai : il existe une puissance des ténèbres.

Pensez encore au désordre qui règne à notre époque dans le domaine sexuel. J'ai connu un homme qui avait une famille charmante, une femme ravissante – et qui, un beau jour, est tombé sous la griffe d'une employée de son entreprise. Je suis allé le voir et je lui ai dit : «Mon cher ami, vous êtes en train de ruiner votre vie et celle de votre famille, et de perdre le respect de vos enfants.» Je le revois, assis devant moi, ce magnat de l'industrie, et je l'entends me répondre :

– Pasteur, je n'arrive pas à lâcher cette fille, vraiment je ne le peux pas !

Dans une telle situation, ne sent-on pas l'emprise de la puissance des ténèbres ?

Somerset Maugham, le célèbre écrivain anglais, a écrit un gros livre intitulé *Servitude humaine*. Avec quelle facilité les hommes ne se laissent-ils pas asservir ! Vous, les aînés, rappelez-vous votre soumission à Hitler. «J'ai cru que deux fois deux faisaient vingt. Je l'ai cru parce que le Führer l'avait dit.» Vous ne pouvez pas nier qu'il y ait une puissance des ténèbres, que le diable existe.

Goethe, le grand poète allemand, a écrit *Faust*, cette tragédie si poignante. Puisque vous êtes des gens cultivés, je présume que vous connaissez la pièce :

Une jeune fille du nom de Marguerite y joue un rôle important. C'était une enfant pure, mais elle a été séduite. Son frère, voulant sauver l'honneur de la famille, trouve la mort dans le combat avec le séducteur de sa sœur. Pour que son amant puisse la rejoindre, Marguerite fait boire un somnifère à sa mère, ce qui provoque la mort de celle-ci. Et lorsque l'enfant naît, Marguerite le tue – comme ceux qui, de nos jours, pratiquent l'avortement. De quelle faute ne se rendent-ils pas coupables ! A la fin, la jeune fille se tient là – elle est responsable d'un triple meurtre : de celui de son frère, de celui de sa mère et de celui de son enfant – et dit cette parole bouleversante :

Mon Dieu ! Ce qui m'y a poussé  
était pourtant si beau, si pur !

Goethe n'était pas bête. Il montre bien dans *Faust* que le diable était derrière toute cette affaire.

En tant que pasteur dans une grande ville, je suis constamment aux prises avec ce genre de problème. Et quand quelqu'un vient me dire : «Le diable n'existe pas», je ne puis m'empêcher de lui demander : «De quel patelin perdu sortez-vous donc ?», bien que même là le diable soit sans doute à l'œuvre.

Hélas, j'ai aussi constaté que le diable existe en voyant à quel point de vrais chrétiens peuvent être aveugles et ignorer leurs propres fautes. Telle chrétienne, par exemple, est égoïste à l'extrême. Elle harcèle sa belle-fille jusqu'à la rendre folle, mais elle ne s'en rend pas compte. Pourtant, c'est une femme pieuse ! Vous, les gens pieux, n'oubliez pas de demander à Dieu de vous garder de la puissance des ténèbres !

Voyez-vous, il est absolument impossible d'expliquer pourquoi notre monde est ce qu'il est, si l'on n'a pas compris que, derrière les coulisses, il y a le diable, la puissance des ténèbres – cette puissance qui travaille dans un but bien précis et qui nous tient continuellement en haleine. C'est pour cela que nous n'avons jamais le temps. Le diable met tout en œuvre pour que nous n'ayons pas le temps de réfléchir et de découvrir que l'on peut être libéré de la puissance des ténèbres. C'est de cette délivrance que je voudrais vous parler en deuxième lieu.

## Une merveilleuse réalité

Oui, la merveilleuse réalité, c'est qu'il existe un moyen d'être libéré. Mes amis, comme je suis heureux de pouvoir vous annoncer une si bonne nouvelle! En Rhénanie, un genre de bouffon se produit pendant le carnaval, et je me suis souvent demandé ce qu'il pensait de ses joutes oratoires, le soir, dans sa chambre quand il s'était démaquillé. S'il était honnête, il devrait se dire: «Je gagne mon argent en disant des bêtises, en racontant des histoires équivoques qui salissent l'esprit.» Et il finirait par en avoir des nausées de dégoût! Comme je suis content de pouvoir parler de cette grande et merveilleuse réalité: il y a une possibilité de délivrance pour ceux qui veulent échapper à l'emprise de la puissance des ténèbres.

L'apôtre Paul décrit la position du chrétien en ces termes: «Dieu nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour, en qui nous avons la rédemption, la rémission des péchés.» Être chrétien, ce n'est donc pas en premier lieu avoir été baptisé et confirmé ou payer l'impôt ecclésiastique. Non, c'est avoir subi une transformation de toute son existence, avoir été arraché aux griffes de la puissance des ténèbres et avoir commencé une nouvelle vie sous les ordres d'un nouveau Maître.

Pour illustrer cela, je vais vous raconter une histoire que je tiens d'un collaborateur de la Mission populaire de Berlin. Ce missionnaire s'occupait d'un homme qui s'adonnait à la boisson. De tels liens sont très durs à briser. Un jour, il apprend que cet homme, sous l'effet de l'alcool qu'il venait d'absorber en grande quantité, a fracassé ses meubles et roué sa femme de coups. Il décide donc d'aller le voir. Il était cinq heures de l'après-midi. L'homme, assis dans la cuisine, buvait un café. Son petit garçon de cinq ans était assis à côté de lui. Le visiteur lui dit gentiment bonjour. Puis il lui demande: «Les choses ont de nouveau mal tourné?» L'homme grince des dents et se lève d'un bond. Sans dire un mot, il va dans la chambre voisine et revient avec une corde à linge. Puis il ligote – toujours sans mot dire – le petit sur sa chaise. Le missionnaire se dit: «Qu'est-ce qu'il est en train de faire? Est-il encore soûl?» Mais il le laisse faire. Quand celui-ci a fini de ficeler son fils, il fait un nœud; puis il crie:

– Lève-toi!

– Mais je ne peux pas! dit le gamin en sanglotant.

Alors l'ivrogne se tourne vers le missionnaire, son visage prend une expression poignante, et il lui dit:

– Vous avez entendu : «Mais je ne peux pas!» C'est pareil chez moi. Je ne peux pas.

Sur ce, le missionnaire plonge la main dans sa poche, en sort un couteau et – sans se soucier des dégâts qu'il est en train de faire – se met à trancher la belle corde neuve. Puis il dit calmement au petit :

– Lève-toi.

Le garçon se lève, et le missionnaire, s'adressant à l'ivrogne, fait :

– Eh bien, voilà !

– Bien sûr, réplique l'autre, vous avez coupé la corde.

Alors le missionnaire lui dit :

– Quelqu'un est venu couper toutes les cordes qui nous lient : il s'appelle Jésus.

Il y a des milliers de gens dans ce monde qui peuvent en témoigner :

Jésus est venu, les chaînes se brisent,  
Les liens de la mort se cassent en deux.  
Le libérateur est entré en lice.  
Les sauvant pleinement, le Fils de Dieu  
Mène à la gloire des pécheurs qu'on méprise.  
Jésus est venu, les chaînes se brisent.

Quelle réalité merveilleuse ! Il existe un moyen d'être délivré de la puissance des ténèbres.

En troisième lieu, il faut que j'aborde

### **Mon sujet proprement dit**

Quel est-il ? La délivrance s'opère par Jésus. C'est donc de lui que je dois maintenant vous parler. Et en vous parlant de Jésus, je suis au cœur même de mon sujet.

Je me souviens avoir été invité dans un club de Noirs à New-York. Vous connaissez les tensions raciales aux Etats-Unis. Dans le hall du club se trouvait une statue de marbre sur un socle. Il était évident qu'elle ne représentait pas un Noir. J'étais étonné que des Noirs aient érigé un monument à un Blanc à cet endroit-là. J'ai donc demandé à un gentleman noir : «Cher ami, qui est cet homme ?» Il se déroula alors une scène que je n'oublierai jamais. Le Noir fixa la statue et déclara très solennellement : «C'est Abraham Lincoln, mon libérateur !» Je me souvins alors comment

– bien longtemps avant que ce jeune Noir soit né – le président Lincoln avait, au prix d'années de guerre, acquis la liberté aux Noirs. Le jeune homme n'était pas encore né. Mais s'il pouvait maintenant vivre libre, c'était grâce aux droits qu'Abraham Lincoln lui avait acquis sur de sanglants champs de bataille. En montant l'escalier, je revoyais cet homme debout devant la statue et l'entendais murmurer: «Abraham Lincoln, mon libérateur!»

C'est ainsi que je voudrais me placer devant la croix de Jésus et m'écrier: «Jésus, mon libérateur!»

Il y a une phrase étrange dans la Bible. La voici: «La loi de l'esprit de vie m'a affranchi de la loi du péché et de la mort.» Il existe des lois de la nature. Lorsque je tiens un mouchoir et que je le lâche, il tombe à terre à cause de la pesanteur. On ne peut rien y changer. Mais si je le rattrape, il cesse de tomber. Ce qui veut dire que s'il intervient une force plus grande que la loi de la pesanteur, celle-ci est neutralisée. Par nature, nous sommes soumis à la loi du péché et de la mort. Nous tombons tous, nous dévalons la pente vers la perdition éternelle. Nous le savons bien. Il faut donc qu'une force plus grande s'interpose et nous arrête dans notre chute. C'est le seul moyen de stopper la dégringolade. Et cette force plus grande, Dieu nous l'a donnée en Jésus pour notre salut, pour notre libération. Jésus a ôté au diable son pouvoir. Et avec la force du Saint-Esprit que Jésus nous accorde, nous pouvons vivre une vie nouvelle, une vie de liberté.

C'est curieux, mais le monde n'arrive pas à se débarrasser de Jésus. Savez-vous pourquoi? Quelqu'un a dit un jour que Jésus était comme un corps étranger dans ce monde. Et de fait, il l'est: un corps étranger venu du ciel! Qui donc est ce Jésus? Il faut que je m'attarde un peu sur ce point, car tout dépend de l'idée que vous vous faites de lui. Ne cherchez pas vos renseignements sur lui dans la première revue qui vous tombe sous la main. Ne vous laissez pas induire en erreur par des gens qui ne le connaissent pas. Seul le Nouveau Testament nous fournit les données exactes pour savoir qui est Jésus. Luther l'a formulé – d'après ce qu'il a trouvé dans la Bible – de la façon suivante: «Il est vrai Dieu, engendré par le Père de toute éternité, et vrai homme, né de la vierge Marie.» A la fois Dieu et homme! En lui se rencontrent le ciel et la terre!

Jésus est «vrai homme».

Il a pleuré près de la tombe de Lazare. Et j'imagine qu'il a aussi ri, lorsqu'il a dit à ses disciples: «Regardez les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent, et ils n'amassent rien dans des greniers; et votre Père céleste les nourrit.» Oui, je le vois éclater de

rire, lui, mon Sauveur : « Ces moineaux effrontés ! Ils ne s'occupent de rien, et pourtant, ils mangent à leur faim et deviennent gros et gras ! » Quel homme extraordinaire, ce Jésus !

Il nous est rapporté qu'un jour il a prêché, et qu'immédiatement après, il a donné à manger à 5000 hommes – 5000 hommes, faut-il préciser, sans compter les femmes et les enfants ! Si, de nos rassemblements chrétiens, nous excluons les femmes, il ne resterait plus grand monde ! Quelle imposante assemblée, là, autour du Seigneur Jésus : 5000 hommes sans compter les femmes et les enfants ! Et il n'avait pas de microphone. Il devait avoir une voix de stentor ! Oui, ce Jésus était un homme formidable !

Voici une des scènes les plus impressionnantes du Nouveau Testament. Ponce Pilate, le gouverneur romain, avait fait flageller Jésus. On lui avait mis une couronne d'épines sur la tête. Son visage était couvert de sang. Son dos était meurtri. Il avait encore des traces de crachats sur la figure. Il n'était plus qu'une épave. Et c'est ainsi qu'on l'amène dehors. Pilate le regarde intensément, puis il se tourne vers le peuple. Montrant Jésus du doigt, il s'écrie, bouleversé : « Voici l'homme. » Pilate voulait dire par là : « J'ai vu beaucoup de ces bipèdes, mais c'étaient des loups affamés, des tigres altérés de sang, de fins renards, des paons vaniteux, des singes ! Jésus, lui, est un homme. » Peut-être Pilate a-t-il eu un instant de lucidité : « Jésus est le genre d'homme que nous devrions être. » L'autre jour, quelqu'un m'a dit :

– Jésus était un homme comme nous.

Et je lui ai répondu :

– Jésus était un homme, bien sûr, non pas comme nous le sommes, mais comme nous devrions l'être.

Jésus était l'homme idéal, tel que Dieu l'avait conçu. Quand on vous dit :

– Jésus était un homme comme nous,  
posez donc la question :

– Etes-vous vraiment comme Jésus ?

Jésus est aussi « vrai Dieu, engendré par le Père de toute éternité ».

Je voudrais pouvoir vous parler de cela pendant des heures. Vous décrire, par exemple, une scène qui s'est déroulée sur le lac de Génésareth. Les disciples, dans leur bateau, ont été surpris par la tempête. En un instant le pont est inondé. Puis le mât se brise. « Il n'y a pas là de quoi effrayer un pêcheur ! » ont-ils dû se dire avec un brin de fierté, car parmi eux, il y avait en effet des pêcheurs expérimentés. Mais ils ont quand même fini par prendre peur,

oui, ils ont été gagnés par la panique et se sont écriés : «Mais où est Jésus? Ah oui, il dort dans la cabine.» Et les voilà qui se précipitent dans la cabine – l'eau s'y engouffre derrière eux – et le secouent pour le réveiller : «Maître! Nous coulons!» Je vois Jésus monter sur le pont. Au cœur même de la tempête. Nous voulons toujours enfermer Jésus dans des églises bien sages! Mais il s'avance au milieu de la tourmente. Saviez-vous cela? On aurait dit que la tempête allait le balayer par-dessus bord. Mais il étend la main et dit d'une voix forte, majestueuse, à la mer en furie : «Silence! Tais-toi!» Et à l'instant même, les vagues se calment et les nuages se déchirent.

Un jour, quand j'ai raconté cette histoire à mes enfants, mon petit garçon m'a dit :

– A ce moment-là, le tonnerre était fichu.

– Oui, ai-je confirmé, le tonnerre était fichu.

Le soleil brille à nouveau. Et les disciples se jettent à genoux : «Quel est donc cet homme? Il n'est pas comme l'un de nous!» Ils ont fini par trouver la réponse à leur question : Jésus est Dieu devenu homme!

Cela, ils ne l'ont pleinement compris que le matin de Pâques, quand Jésus est sorti vivant de la tombe. Mes amis, je ne vous raconte pas des histoires. Je n'oserais pas tenir ces propos, si je n'avais pas la certitude qu'en vérité, le Dieu vivant est venu vers nous en la personne de Jésus, le Ressuscité.

Mais là où j'aime le mieux le contempler, c'est à la croix. Là il est vraiment à la fois «Dieu et homme». Je voudrais vous le dépeindre, lui qui certes a été couronné, mais d'une couronne d'épines – pour être tourné en dérision! Ses mains, si puissantes, sont percées de clous. Et sa tête, il la penche. Puis il expire.

Chef couvert de blessures,  
Meurtri par nous pécheurs,  
Chef accablé d'injures,  
D'opprobres, de douleurs.

Regardez-le, ce Jésus! Placez-vous devant lui et posez-vous la question : «Pourquoi est-il attaché là?» Posez-la, jusqu'à ce que vous trouviez la réponse : «Là, sur la croix, il me délivre de la puissance des ténèbres. Il m'arrache à l'emprise du diable.» Je ne peux ici que vous donner les grandes lignes. En vous identifiant à Jésus sur la croix, vous pouvez, en le contemplant, croire, savoir et saisir : «Là, sur cette croix, j'ai été racheté de la puissance des ténèbres pour devenir un enfant de Dieu, un affranchi du Sei-

gneur.» Vous n'avez plus besoin de vous laisser harceler par le diable. Au contraire, grâce à la croix, vous pouvez vous dire : «Finie l'emprise du diable ! Jésus est le plus fort. Le Crucifié m'a affranchi et a fait de moi un enfant de Dieu.»

Laissez tomber toute cette problématique insensée de notre époque ! Voyez plutôt les réalités en face. Nous pouvons être libérés et devenir enfants de Dieu. Dieu a rempli toutes les conditions pour que cela soit possible, en nous donnant Jésus, qui a été crucifié et qui est ressuscité – pour nous.

Je sais que quand on commence à parler de «Dieu», les gens sont souvent mal à l'aise. Pourquoi cela ? Ah, c'est que nous sommes tous dans la même situation que le fils prodigue dont parle la Bible. Celui-ci était parti de chez lui. Et loin de la maison, il était devenu très malheureux. Il aurait bien aimé rentrer chez son père, mais il avait peur et il n'osait tout simplement pas. Pourquoi ? Parce qu'il y avait trop de choses qui s'étaient mises entre lui et son père.

Ainsi il y a quantité de gens qui ne s'approchent pas de Dieu, parce qu'ils pensent au fond d'eux-mêmes : «Il y a trop de choses entre Dieu et moi. Nous n'avons plus rien en commun.» Et ils ont tout à fait raison. Ils sont en effet sous la domination de la puissance des ténèbres et ne peuvent, de ce fait, avoir aucune communion avec Dieu. Mais que vous en semble ? Si Jésus est venu nous sauver de la puissance des ténèbres et faire de nous des enfants de Dieu, ne peut-il pas aussi écarter ce qui fait obstacle entre Dieu et nous ? C'est bien ce qu'il a fait en mourant sur la croix. Nous pouvons trouver auprès de lui le pardon de nos péchés. Oui, c'est vrai : ce Sauveur crucifié pardonne toutes nos fautes. Paul a compris cela lorsqu'il a écrit : «Dieu nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour.» Par nature, nous sommes le jouet du diable. Mais Jésus, le Fils de Dieu, nous délivre en nous offrant le pardon de nos péchés.

Et Dieu nous laisse le temps d'accepter le salut qui est en Jésus-Christ.

## **De quelqu'un qui, lui non plus, n'avait pas le temps**

Non, je n'ai pas tout à fait fini. Je voudrais vous parler maintenant d'un homme qui, lui non plus, n'avait pas le temps. Il est question de lui dans le Nouveau Testament. C'était un homme influent, un gouverneur romain. Il s'appelait Félix. Un nom merveilleux, car

Félix veut dire «heureux». Il avait une femme du nom de Drusille et un prisonnier du nom de Paul. Un jour, ayant du temps libre, il dit à sa femme: «Viens, nous allons un peu interroger Paul.» Et ils se dirigent ensemble vers la salle d'audience. Ils s'y installent en grande pompe. A droite et à gauche, il y a des légionnaires romains. Puis on fait entrer le prisonnier. Le gouverneur lui fait signe de parler. Et Paul commence un de ses discours pleins de puissance. Je voudrais aussi savoir parler ainsi. Le ton devient de plus en plus sérieux. Soudain, la présence du Dieu tout-puissant se fait sentir dans la salle. Paul parle de la justice qui devrait caractériser la fonction d'un juge. Cela va droit au cœur de Félix. Il pense à tous les cas où il a accepté des pots-de-vin. Puis Paul se met à parler de pureté. Cette fois-ci, c'est Drusille qui a failli tomber à la renverse. «Eh bien, en voilà un qui n'est pas du tout dans le vent!», pense-t-elle. Et quand Paul va jusqu'à dire: «Dieu veut ces choses», le feu leur monte, à tous deux, au visage. Paul commence alors à discourir sur le jugement de Dieu et la perte qui risque de s'ensuivre. A ce moment-là, Félix bondit de son siège et dit à Paul:

«Un instant! Tout ce que tu dis est bien beau! Et cela a, sans doute, son importance! Quand j'aurai de nouveau le temps, je te rappellerai. Mais pour le moment, retire-toi! Je n'ai plus le temps de t'écouter.» Et il le fait reconduire dans sa cellule. Or, il n'a plus jamais eu le temps...

Et je crains que si nous ne prenons pas le temps de laisser Dieu nous parler de la justice, de la pureté et du jugement à venir, il en sera un jour pour nous comme il en a été pour Félix. Nous sommes mal à l'aise quand nous nous trouvons face à la réalité de Dieu, n'est-ce pas? Et que faisons-nous? Nous nous précipitons vers la salle de cinéma la plus proche ou nous tournons le bouton de notre téléviseur. Ainsi, nous restons dans une ambiance qui ne nous crispe pas. Et nous laissons les choses telles quelles.

N'est-ce pas terrible de devoir dire de quelqu'un qu'il a laissé les choses telles quelles tout le long de sa vie? Alors que le Fils de Dieu est venu et qu'il nous dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles! Je pardonne le passé. Par ma mort, je vous rachète et je vous fais entrer dans le royaume de Dieu! Je vous fais don du Saint-Esprit pour que vous deveniez des hommes nouveaux!» – nous faisons: «Bof!» et laissons les choses telles quelles! Il y a certains chrétiens chez qui il n'y a plus la moindre trace de vie spirituelle; mais ils ne s'en rendent pas compte, et cela ne les dérange même pas. Oh! mes amis, j'espère qu'il n'en est pas ainsi pour vous. Je vous souhaite ce qu'il y a de plus merveilleux: que

vous ne laissez pas les choses telles quelles, mais qu'elles soient toutes faites nouvelles, grâce à Jésus !

## **De quelqu'un qui, lui, a le temps**

Pour terminer, il faut que je vous dise quelque chose de très important : nous resterons des gens harcelés aussi longtemps que nous serons sous l'emprise du diable. Mais je connais quelqu'un qui a le temps et qui est prêt à vous le consacrer : il s'agit de Jésus, le Sauveur ressuscité. Il y a des femmes qui se plaignent : « Mon mari n'a jamais le temps pour moi ! » Des maris qui se lamentent : « Ma femme n'a jamais le temps pour moi ! » Et des enfants qui réclament : « Nos parents n'ont jamais le temps pour nous ! » Ecoutez-moi bien. Jésus, lui, a le temps – et il a le temps pour vous !

Je viens de découvrir cela d'une façon toute nouvelle ces jours-ci. La semaine dernière, j'avais de gros problèmes, que je ne peux pas vous exposer en détail maintenant. Mais il nous arrive parfois d'être mêlés à certains conflits typiques de notre époque. J'étais tellement abattu que ma femme m'en fit la remarque : « Tu fais une de ces têtes !... Mais je peux te comprendre. » Le rouge m'est monté au visage – vous comprenez pourquoi – et j'ai couru dans la forêt. Là, dans le silence, j'ai parlé à mon Sauveur : « Seigneur Jésus, il faut que je t'explique toute cette triste affaire... » et je lui ai tout dit. Il a pris le temps de m'écouter – j'ai pu tout lui raconter en détail. En un tour de main, deux heures avaient passé. Puis j'ai ouvert mon Nouveau Testament. En le lisant, j'ai eu l'impression que chaque mot était une réponse que Dieu m'adressait personnellement. J'étais tout heureux en rentrant chez moi. Je venais de faire une découverte toute nouvelle : Jésus a le temps pour moi !

Il y a une très belle histoire dans le Nouveau Testament. Un aveugle est assis au bord de la route, en train de mendier. Il a en main une sébile en bois. Et quand quelqu'un passe, il la lui tend, en criant : « L'aumône, s'il vous plaît ! » Soudain, il entend approcher toute une foule de gens. Et il se dit : « Qu'est-ce que c'est ? Une procession ou un bataillon ? » Finalement, il demande à haute voix : « Qu'est-ce qui se passe ici ? » Et quelqu'un hurle près de lui : « C'est Jésus qui entre dans la ville. » Cela fait tilt dans son esprit. Il a déjà entendu parler de Jésus. Oui, il croit que Jésus est le Fils de Dieu. Aussi se met-il à crier : « Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi ! Jésus, Fils de Dieu, secours-moi ! » Cela énerve les gens, et ils lui disent : « Ne crie pas si fort ! Nous voulons entendre ce que Jésus est en train de dire. » Mais l'aveugle continue à appeler : « Jésus,

Fils de Dieu, aie pitié de moi!» Il crie même plus fort que jamais. Alors les gens commencent à se fâcher et ils le menacent: «Si tu ne te tais pas, on va te taper dessus!» Une foule en colère est une chose dangereuse. Mais l'aveugle ne se laisse pas impressionner. «Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi!» S'il s'était adressé à moi, je lui aurais probablement dit: «Ecoute-moi bien! Il faut que tu comprennes que Jésus est en route pour le Calvaire. Il va mourir pour les hommes. Le monde court à sa ruine à cause de ses fautes. Et Jésus veut régler le problème du péché en se chargeant du péché du monde et en faisant ainsi la paix avec Dieu. Puis il va ressusciter et vaincre la mort. Tu vois bien qu'il s'agit de questions à l'échelle mondiale. Ce n'est donc pas le moment de l'importuner.» Mais l'aveugle crie toujours de toutes ses forces: «Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de moi!» Alors vient une des plus belles paroles du Nouveau Testament: «Jésus s'arrêta.» «Oh Seigneur Jésus! ai-je envie de dire quand je dois me rendre à une réunion importante, je ne veux être dérangé par qui que ce soit!» «Jésus s'arrêta, et dit: Appelez-le», lisons-nous dans la Bible. Jésus, qui est sur le point de s'attaquer au problème le plus grave de ce monde, a le temps de s'occuper de cet aveugle. Voilà ce que vaut un homme à ses yeux!

C'est aussi ce que vous valez à ses yeux. Pensez-vous qu'il y ait quelqu'un d'autre au monde pour qui vous ayez autant de valeur? Et vous n'avez pas le temps pour lui? Le diable réussit bien à vous mener par le bout du nez!

On m'a raconté un jour une histoire incroyable. Un bateau était sur le point de couler. Un steward courait dans les coursives, hurlant: «Tout le monde sur le pont! Le bateau coule!» Il passa aussi devant les cuisines. Le chef, insouciant, faisait rôtir ses poulets. «Je dois d'abord faire mon devoir!» s'écria-t-il tout en continuant à retourner ses poulets. Et il coula avec eux! L'homme d'aujourd'hui me fait la même impression: «Jésus? Il n'est plus d'actualité! Il ne m'intéresse pas! Je n'ai pas le temps!» Ainsi le monde court, sans Jésus, tout droit en enfer.

Il me semble qu'il faudrait respecter les priorités. Si Dieu nous offre le salut, il est absolument prioritaire de l'accepter. Je voudrais que vous vous placiez devant la croix de Jésus-Christ et que vous répétiez avec l'auteur du cantique:

Ton amour me réclame,  
Me voici, cher Sauveur!  
Prends mon corps et mon âme  
Pour prix de ta douleur.

Oui, mon âme ravie  
Désormais ne veut plus  
Que vivre de ta vie,  
A ta gloire, ô Jésus!

## *Attention, danger de mort!*

Pour venir ici, j'ai pris l'autoroute. Alors que j'y roulais à grande allure, le thème de ma conférence me trottait par la tête: «Attention, danger de mort!» Vous savez aussi bien que moi que de nos jours, en général, on ne meurt plus dans son lit, âgé et rassasié de jours. On périt plutôt dans un accident ou on a un infarctus. Autrefois, les gens vivaient jusqu'à 90 ans, puis ils se couchaient pour ne plus se relever. Aujourd'hui, cela ne se passe plus ainsi. Un avion explose au-dessus de l'océan: il y a 320 morts. Un autocar manque un virage et dévale la pente: il y a 40 morts. Une explosion se produit dans une usine: il y a encore des morts. Au fond des mines du bassin de la Ruhr, il y a constamment des hommes qui laissent leur vie. Et en l'espace de trente ans, deux guerres mondiales ont sévi. La première a fait deux millions, la seconde cinq millions de victimes, rien que pour l'Allemagne. Nous sommes littéralement environnés de dangers.

Quand j'y réfléchis à tête reposée, je me dis souvent: «Les chances pour que nous mourions tranquillement dans notre lit sont minimales.» Supposez un instant que vous ayez un accident mortel ce soir à dix heures. Cela pourrait arriver, n'est-ce pas? Où seriez-vous à onze heures? Qu'advierait-il de vous? Y avez-vous déjà réfléchi?

### **Le sérieux de la situation**

Je vais vous raconter une belle histoire que je tiens de mon grand-père – un excellent conteur. Un jour, un jeune homme vient trouver son vieil oncle et lui dit:

– Mon oncle, tu peux me féliciter. Je viens d'être reçu au bac!

– C'est bien, mon garçon. Voici un billet de 50 francs, tu t'achèteras quelque chose qui te fera plaisir. Et maintenant, dis-moi, quels sont tes projets?

– A présent, je vais commencer mes études. Je veux faire du droit.

– Très bien. Et ensuite?

– Ensuite, je pense faire un stage au tribunal de grande instance.

– Parfait. Et après?

– Après, je serai juge assesseur à la cour d’appel.  
– Excellent. Et après ?  
– Après, mon oncle, je tâcherai de trouver chaussure à mon pied  
– je me marierai et je fonderai une famille.  
– Bravo. Et après ?  
– Oh, après, j’espère devenir un homme influent – un président de cour d’appel ou un procureur de la République.  
– Formidable. Et après ?  
– Eh bien, mon oncle – le jeune homme commence à s’énerver – je pense que je vieillirai et qu’il faudra un jour que je prenne ma retraite.

– Sans doute. Et après ?  
– J’imagine que je m’installerai dans une belle région, que je me ferai construire une petite maison et que je me mettrai à cultiver des fraises.

– Bien. Et après ?

L’impatience gagne le jeune homme.

– Après, il faudra bien mourir un jour.

– Ah bon ! Et après ?

Le jeune homme ne rit plus. Une peur panique l’envahit.

– Oui, je mourrai. Et après ?

– Et après ? demande l’oncle avec insistance.

– Mon oncle, je n’ai encore jamais réfléchi à cela.

– Comment ! Tu viens de passer ton bac et tu es assez stupide pour ne pas voir plus loin que le bout de ton nez ! Un homme à qui Dieu a donné la raison ne devrait-il pas être un peu plus prévoyant ? Qu’y aura-t-il après ?

Vite, le jeune homme répond :

– Mon oncle, ce qu’il y a après la mort, personne ne peut le savoir.

– Tu as tort, mon garçon. Il en est un qui sait parfaitement tout ce qui se passe après la mort. C’est Jésus. Il a dit : « Large est la porte, spacieux est le chemin qui mènent à la perte . . . Mais étroite est la porte, resserré le chemin qui mènent à la vie. » Après la mort vient le jugement de Dieu. L’on peut être soit perdu, soit sauvé.

Je ne puis faire autrement que vous secouer et vous dire : « Il ne suffit pas d’ébaucher des projets jusqu’à la tombe. Il faut aussi penser à ce qui vient après ! »

Du temps où je m’occupais des jeunes, il m’arrivait souvent de leur dire : Si je veux faire réparer une paire de souliers, je ne m’adresse pas à un garagiste. Les garagistes sont des gens sympathiques, mais ils ne s’y connaissent pas en chaussures. Je porte mes souliers chez le cordonnier. Si ma voiture est en panne,

je ne la fais pas dépanner par un cordonnier, mais par un garagiste. Si je veux acheter des petits pains, je ne vais ni chez le boucher ni chez le charcutier. Ce sont des gens très bien, mais ils ne s'y connaissent pas dans la fabrication des petits pains. Si j'ai envie de petits pains, je vais chez le boulanger. Et si ma conduite d'eau a une fuite, je fais venir le plombier. Bref, dans chaque cas, je m'adresse à un homme de métier. Mais quand il s'agit de savoir ce qui vient après la mort, nous écoutons Pierre et Paul ou bien nous nous fions à nos propres idées floues et embrouillées. Pour trouver une réponse à cette importante question : Qu'y a-t-il après la mort ? ne devrions-nous pas, plus que jamais, faire appel à un spécialiste ? Et qui est-il ?

Il n'en existe qu'un seul. C'est le Fils de Dieu qui est venu de l'au-delà et qui a été lui-même au séjour des morts. Il est mort sur la croix et il est revenu à la vie. Il s'y connaît parfaitement. Et c'est lui qui nous dit : «Tu peux courir à la perdition. Mais tu peux aussi aller au ciel.» Et si vingt-cinq professeurs me prouvaient par  $A > B$  qu'après la mort tout est fini, je leur dirais : «Sauf le respect que je vous dois pour tous vos titres universitaires, vous n'êtes pas experts en la matière. Car vous n'avez encore jamais été dans l'autre monde. Mais je connais quelqu'un qui y a été : Jésus. Et lui en parle tout autrement que vous.»

De nos jours, les hommes se comportent, à leurs risques et périls, comme si avec la mort, tout était fini, ou comme si on allait automatiquement au ciel lorsqu'on est baptisé et qu'on a été enterré par un pasteur ou un prêtre. L'enfer grouillera un jour de gens qui sont baptisés et ont été enterrés par un pasteur ou un prêtre. Oh ! je voudrais vous en convaincre : vous êtes en danger de mort ! Tôt ou tard, nous devons tous comparaître devant le tribunal de Dieu.

Je dois avouer, en toute franchise, que c'est pour cette raison que je me tiens aujourd'hui devant vous. Dans ma jeunesse, je n'aurais jamais pensé que je monterais un jour en chaire. J'étais jeune officier pendant la Première Guerre mondiale. Notre régiment avait subi d'énormes pertes. J'étais un officier comme les autres, ni meilleur ni pire qu'eux. Mais si quelqu'un m'avait dit à ce moment-là : «Un jour, tu iras prêcher dans les églises», je lui aurais ri au nez. Car à l'époque, j'étais loin de Dieu. Mon père me demanda un jour :

– Ne crois-tu donc pas en Dieu ?

Et je lui répondis :

– Je ne suis pas assez sot pour nier l'existence de Dieu. Il faut en effet une bonne dose de sottise pour être athée. Mais, ai-je ajouté,

jusqu'ici, Dieu ne s'est pas trouvé sur ma route. Il ne m'intéresse donc pas.

Peu de temps après cet entretien – c'était pendant l'offensive allemande en France – j'étais assis avec un camarade, un jeune lieutenant comme moi, dans un fossé près de Verdun. Nous attendions l'ordre d'avancer. Et nous nous sommes mis à raconter – tous ceux qui étaient à l'armée savent de quoi je parle – des histoires obscènes. Je venais justement de terminer une de mes plaisanteries de corps de garde et, à mon étonnement, mon camarade ne riait pas.

– Eh, Kutscher – c'était son nom – pourquoi ne ris-tu pas ?

A cet instant précis, il s'affala sur le côté, et je vis qu'il était mort. Un minuscule éclat d'obus l'avait atteint en plein cœur. Et me voilà, avec mes dix-huit ans, debout devant le cadavre de mon camarade. D'abord cela ne m'a pas touché :

– Qu'est-ce que tu peux être malpoli, mon vieux, de foutre ainsi le camp avant que j'aie fini de raconter ma blague ! ai-je fait en plaisantant.

Mais l'instant d'après, la pensée s'emparait de moi : « Où est-il maintenant ? »

Je me revois, dans ce fossé, au moment où, comme une lumière aveuglante, plus insoutenable que l'éclat d'une explosion nucléaire, la vérité se fit jour en moi : « Il comparaît à présent devant le Dieu saint. » Au même instant, l'autre idée me saisit : « Si j'avais été assis à sa place, c'est moi qui aurais été touché – et je comparais maintenant devant Dieu. » Non pas devant un bon Dieu quelconque, mais devant le Dieu qui a révélé sa volonté, qui a donné des commandements que j'ai tous transgressés – comme d'ailleurs vous aussi. Il existe des gens dont les péchés crient jusqu'au ciel et qui vous disent malgré tout : « Ma ligne de conduite, c'est : « Bien faire et laisser dire ! » » Quel mensonge ! Moi, je savais à ce moment-là que j'avais péché contre tous les commandements de Dieu et que, si une balle devait m'atteindre, je comparais immédiatement devant Dieu. Il n'y avait pas l'ombre d'un doute que j'irais en enfer. Je fus interrompu dans ma réflexion par l'arrivée de nos gars qui amenaient les chevaux. « En avant ! » Je montai en selle. Au moment de quitter mon camarade mort, je joignis les mains pour la première fois depuis des années et je priai : « Oh mon Dieu, ne permets pas que je meure au combat avant d'avoir la certitude que je n'irai pas en enfer ! » Je n'ai pas besoin de vous cacher qu'un peu plus tard, je suis allé voir un aumônier et que je lui ai posé la question :

– Pasteur, que faut-il que je fasse pour ne pas aller en enfer ?

– Mon lieutenant, m'a-t-il répondu, ce qui compte pour le moment, c'est de vaincre, de vaincre, de vaincre.

– Vous ne le savez pas vous-même, lui ai-je répliqué.

N'est-il pas bouleversant de penser que des milliers de jeunes gens allaient mourir sans que personne ne pût leur dire ce qu'il fallait faire pour être sauvé? Et ce au sein d'un peuple soi-disant chrétien! J'aurais probablement été assez désespéré si un beau jour – je ne peux pas entrer dans les détails – un Nouveau Testament ne m'était tombé entre les mains. Je revois l'endroit où je me trouvais à ce moment-là : une ferme française à l'arrière du front. «Un Nouveau Testament! Sans doute peut-on y lire ce qu'il faut faire pour ne pas être damné», me suis-je dit. Mais comme je ne m'y retrouvais pas, je me suis mis à lire au hasard, tantôt par-ci, tantôt par-là. Et voilà que mon regard tomba sur cette phrase : «Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.» Cela me fit l'effet d'un coup de foudre. «Pécheur», je l'étais. Personne n'avait besoin de m'en convaincre. Ne voulez-vous pas enfin l'admettre, vous aussi, et avouer devant Dieu et devant les hommes : «Je suis pécheur»? Cessez donc d'essayer de vous justifier! Cette fois-là, je n'avais plus besoin d'un pasteur. «Pécheur», je l'étais. C'était clair pour moi. Et «être sauvé», je le voulais. Je ne savais pas ce que cela signifiait exactement. Mais j'avais compris qu'«être sauvé» voulait dire sortir de l'état dans lequel je me trouvais et avoir la paix avec Dieu. «Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.» Si Jésus pouvait faire cela, il fallait à tout prix que je le trouve! Cela devait durer encore quelques semaines. J'ai cherché quelqu'un qui pouvait me faire connaître Jésus. Mais personne n'a pu me conduire à lui. Alors, j'ai fait ce que j'aimerais que vous fassiez tous. Je me suis enfermé – c'était lors d'une nouvelle offensive – dans une vieille ferme française. Elle était à moitié démolie, et les gens l'avaient abandonnée. Mais une pièce était restée intacte. Il y avait la clef dans la serrure. Je suis donc entré, j'ai verrouillé la porte de l'intérieur, puis je suis tombé à genoux et j'ai dit : «Seigneur Jésus, dans la Bible il est écrit que tu es venu de la part de Dieu pour «sauver les pécheurs». Je suis un de ces pécheurs. Je ne peux rien te promettre pour l'avenir, car je sais que j'ai mauvais caractère. Mais je ne voudrais pas aller en enfer, si je devais être tué par une balle. Pour cette raison, Seigneur Jésus, je veux me donner à toi tout entier. Fais de moi ce que tu voudras!» Il ne s'est pas produit de dé clic. Il n'y a rien eu de spécial. Mais en sortant de la chambre, j'avais trouvé un Maître, un Maître auquel j'appartenais désormais.

Et de jour en jour – j'avais dix-huit ans à l'époque – j'ai mieux

compris que les hommes sont sous une terrible menace, qu'ils sont en danger de mort. On vit sans avoir le pardon de ses péchés. Avez-vous la certitude que les vôtres sont pardonnés? Sinon, comment espérez-vous subsister quand vous comparâtes devant le tribunal de Dieu? On vit sans avoir la paix avec Dieu. On vit sans se convertir. On a bien un petit vernis de christianisme, mais au fond, il y a ce cœur misérable qui n'est pas en paix, parce qu'il n'a pas changé pour un sou! Mais Dieu ne veut pas que nous allions en enfer. Non, Dieu ne le veut pas. «Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.» Et c'est pour cette raison qu'il a envoyé son Fils. Mais, mes amis, il faut aussi que nous venions à Jésus. Il faut que nous lui appartenions. La façon dont la chrétienté traite Dieu et le salut qui est en Jésus-Christ – tant en Allemagne que dans les autres pays – ne présage rien de bon! Et j'en frémis. Attention, nous sommes en danger de mort! Nous allons au-devant du jugement de Dieu.

Dans mon groupe de jeunes, j'avais un très gentil garçon. Au début, il venait régulièrement à l'étude biblique. Cela se passait à l'époque hitlérienne. Un beau jour, on l'obligea à suivre des cours d'endoctrinement nazi. A partir de ce moment-là, il s'est détaché du groupe. Je ne l'ai pas revu pendant longtemps. Et voilà qu'un jour, je me suis trouvé nez à nez avec lui.

– Bonjour Günther.

– Heil Hitler! me répondit-il.

– Günther, comment vas-tu? Cela fait un bon bout de temps qu'on ne t'a pas vu?

Il s'est alors redressé et m'a dit:

– J'ai pour devise: «Bien faire et laisser dire.» Et si, une fois ou l'autre, je ne devais pas bien faire, et qu'il y ait effectivement un Dieu, j'en répondrais en toute honnêteté devant lui. Mais je n'ai pas besoin d'un bouc émissaire, d'un Jésus qui serait mort pour moi.

Je peux voir, en esprit, des millions de personnes qui partagent sa façon de voir les choses: «Voici ma ligne de conduite: «Bien faire et laisser dire.» Quant au reste, je saurai en répondre devant Dieu.»

Mes amis, je ne voudrais pour rien au monde invoquer le devoir fidèlement accompli quand je me trouverai devant Dieu; car je sais que si je me plaçais sur ce terrain-là, j'irais au-devant d'une condamnation certaine. Et vous pouvez y compter: un jour, il nous faudra comparaître devant le tribunal de Dieu. Laissez-moi donc vous avertir! Cela me fait froid dans le dos quand je pense à la façon dont les hommes vont au-devant du jugement de Dieu.

Certaines œuvres du sculpteur Ernst Barlach sont impression-

nantes. Mais il a également écrit une pièce de théâtre : «Boll le soiffard». Le personnage qui a donné son nom à ce drame est un propriétaire foncier qui est toujours entre deux vins. Un jour, après avoir bien mangé et bien bu, il se rend à l'heure où le soleil est le plus chaud sur la place du marché de sa petite ville. Et le voilà tout à coup devant l'église. Sur ses portes sont sculptés quatre chérubins en train de sonner de la trompette. Et comme il fixe ces chérubins du regard, il a soudain l'impression qu'ils s'animent et se mettent, au son de leur trompette, à annoncer le Jugement dernier : «Le moment est venu pour l'humanité de comparaître devant le tribunal de Dieu.» Et Barlach écrit textuellement : «Sortez, vous les morts, de vos tombes ! N'essayez pas d'invoquer la décomposition de votre corps ! Non, sortez !» Boll le soiffard commence à comprendre : «Je ne peux pas échapper à Dieu. Un jour, je comparaitrai devant lui dans toute ma misère !»

Au fond, nous savons tous que nous n'irons pas très loin avec notre propre justice : «Bien faire et laisser dire.» Le jugement de Dieu approche. Toute notre justice y fondra comme la neige au soleil.

Je sais bien que, de nos jours, on n'aime pas entendre ce message. Quand j'affirme : «Si tu ne te convertis pas à Jésus, tu iras en enfer !», on me répond avec un sourire : «Quoi ? En enfer ? C'est un concept moyenâgeux ! Mais cela n'existe pas !» Chaque fois que j'entends ce genre de réplique, je repense à l'histoire que je vais vous raconter.

Cela se passe pendant la dernière guerre. Je dois faire une visite. Je me mets donc en route, et voilà qu'en chemin je suis surpris par une attaque aérienne. Je me précipite vers l'abri le plus proche et attends que l'alerte soit passée. Puis, je me remets en route et j'arrive à la cité où je dois faire ma visite. Elle est encore intacte. Mais j'ai l'impression que la vingtaine de maisons de cette cité sont toutes abandonnées. Il n'y a pas un chat. Sur le coup, je pense : «Tu dois rêver ! Ce n'est pas possible : les maisons sont toutes intactes – et les gens seraient partis ?» Je rencontre le chef de la défense passive de cette cité. Je lui demande :

– Pourquoi les gens sont-ils tous partis ?

En guise de réponse, il me prend par le bras, me conduit à l'intérieur d'une des maisons de la cité et m'accompagne à l'une des fenêtres qui donne sur l'arrière. De là, je peux voir les maisons en cercle autour d'une pelouse – et au beau milieu de la pelouse, une bombe énorme, aussi grande que la chaudière d'une locomotive à vapeur. Je lui dis :

– Elle n'a pas éclaté.

– Non, me répondit-il, c'est une bombe à retardement.

Ce genre de bombe est des plus traîtres. Elle n'explose pas en touchant le sol, mais cinq ou même vingt heures plus tard. Lorsque les gens ont quitté les abris, l'engin explose.

– Ici, tout le monde s'est enfui, m'explique mon interlocuteur. Entendez-vous le tic-tac ?

On pouvait effectivement entendre le bruit de la minuterie du détonateur. D'un moment à l'autre, la bombe pouvait exploser.

– Venez, dis-je au chef de la défense passive, il ne fait pas bon rester ici.

Nous faisons quelques pas en arrière, là où nous sommes un peu abrités au cas où la bombe exploserait. Au même instant, je vois un spectacle étrange. Toute une volée de moineaux arrive et se pose tranquillement sur la bombe. Il y en a un qui s'installe même tout devant, sur le détonateur. Je crie :

– Hé, les moineaux, il y a danger de mort !

Mais il me semble les entendre piailler en réponse à ma mise en garde :

– Ha, ha ! Nous savons de quoi il retourne. Qui, à notre époque, croit encore aux bombes ! Il n'y a pas le moindre danger.

Les gens, de nos jours, font preuve d'autant d'inconscience lorsqu'ils se mettent à rire du péril qui les menace. Dieu nous a déjà parlé très sérieusement par sa Parole et par les jugements dont il a frappé notre peuple. Et le Fils de Dieu est venu, il a été crucifié et il est ressuscité. Chacun devrait donc comprendre qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est saint. Hélas, quand un homme se lève et dit aux gens : « Attention, vous êtes en danger de mort ! Recherchez le salut de vos âmes ! », ils ricanent et disent : « Ha, ha ! Qui croit encore ces balivernes ! »

Il arrive que la Bible tienne aussi des propos ironiques. Elle ne fait qu'une fois allusion à l'athéisme, dans cette phrase : « L'insensé dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu ! » Voilà tout ce qu'elle dit de l'athéisme. Il n'y a d'ailleurs selon elle rien d'autre à dire.

## **Le sauvetage**

Une fois déjà, Dieu a frappé le monde d'un châtement terrible. Cette fois-là, un homme et sa famille furent les seuls à être sauvés. Cet homme s'appelait Noé. Dieu lui avait donné des directives pour construire une arche avant de déclencher la catastrophe. Connaissez-vous l'histoire du déluge ? Si vous ne la connaissez pas, soyez un peu confus, mais ne l'avouez à personne ! Avant cet affreux

cataclysme, Dieu avait donné l'ordre à Noé d'entrer dans l'arche avec toute sa famille. Et lorsqu'ils y furent entrés, Dieu ferma la porte derrière eux.

Le monde, voyez-vous, va au-devant du juste jugement de Dieu. Mais il existe une arche de salut: la grâce qui nous est offerte en Jésus-Christ. Il est venu du monde de Dieu dans notre monde de misère. Il est mort pour nous sur la croix. Même si vous avez de la peine à comprendre mes paroles, cela, vous devriez le saisir. Si Dieu a laissé mourir son Fils d'une mort aussi horrible, le salut qu'il nous a acquis doit être suffisant pour sauver le pire des pécheurs. Il est ressuscité des morts. Il nous appelle à lui par le Saint-Esprit. Jésus est l'arche du salut. Et comme Dieu a dit jadis à Noé: «Entre dans l'arche, toi et toute ta maison!», il vous supplie maintenant par ma bouche: Mettez-vous à l'abri de la grâce de Jésus-Christ! Faites le pas vers la paix de Dieu! Lâchez tout ce qui pourrait vous arrêter! Dites à votre Sauveur: «Voici un très grand pécheur qui vient à toi!» Déposez toutes vos fautes au pied de la croix! Croyez que le sang de Jésus a aussi coulé pour vous et dites-lui: «Seigneur, je te livre ma vie tout entière.» C'est ce que signifie «entrer dans l'arche».

«Attention, danger de mort!» Combien d'entre nous vont au-devant du jugement de Dieu sans salut, sans protection! Cependant, la grâce de Dieu est immense. Et elle est toujours là. Croire veut dire faire le pas hors de la sphère du jugement de Dieu pour entrer dans celle de la grâce de Jésus-Christ. Faire ce pas n'est pas un jeu d'enfant. Mais cela nous sauve du danger, d'un danger de mort.

Albert Hoffmann, le pionnier bien connu de l'œuvre missionnaire en Nouvelle-Guinée, m'a raconté une histoire que je n'ai jamais oubliée. Je lui avais dit:

– Frère Hoffmann, j'ai un rude combat à mener pour vivre en chrétien. Ce n'est pas un jeu d'enfant, même pour un pasteur, de se soumettre à Jésus-Christ dans un monde comme le nôtre, qui sert Satan et qui se précipite en enfer au pas de course.

– Laisse-moi te raconter une expérience que nous avons faite, me répondit-il. En Nouvelle-Guinée, nous avons l'habitude de donner des cours de catéchisme aux Papous qui voulaient devenir chrétiens pour leur permettre de bien connaître Jésus. Puis, un dimanche, on les baptisait. C'était toujours l'occasion d'une grande fête. Beaucoup de païens y assistaient chaque fois. Mais c'était la veille que les néophytes vivaient le moment décisif. On allumait un grand feu. Les candidats au baptême s'approchaient. Ils portaient tout leur attirail fétichiste dans les bras: objets

magiques, statuettes d'idoles et amulettes. S'avancant près du feu, ils jetaient ces vestiges de leur vie passée dans les flammes. A l'occasion d'une telle soirée, j'ai observé, un jour, une jeune femme qui s'approchait du feu, les bras chargés de statuettes et d'amulettes. Mais au moment où elle voulut y jeter ces objets, elle ne put s'y résoudre. La pensée dut lui traverser l'esprit: «Cela faisait partie de la vie de mes ancêtres. Tout mon passé y est enraciné. Je ne peux tout de même pas m'en séparer.» Et elle recula. Mais au même moment, une autre pensée s'imposa à elle: «Dans ce cas, je ne peux pas appartenir à Jésus.» Elle fit donc de nouveau trois pas en avant, mais l'instant d'après, se sentant absolument incapable de se détacher de ces choses, elle recula encore une fois. Alors, je suis allé vers elle, poursuivit le missionnaire, et je lui ai dit: «Cela t'est trop pénible. Il est préférable que tu réfléchisses encore un peu. Tu pourras te présenter au prochain service de baptême.» Là-dessus, la jeune femme réfléchit un instant, fit trois pas rapides en avant, jeta les affaires au feu et perdit connaissance.

Je me souviendrai toujours de ce que le missionnaire Hoffmann, cet homme du Siegerland au visage buriné comme s'il était sculpté dans le bois, me dit en terminant: «Je pense que seuls ceux qui ont vécu une conversion authentique peuvent comprendre le bouleversement de cette femme.»

Mes amis, il n'y a qu'un pas jusqu'à l'arche: échapper au danger de mort en se jetant dans les bras de Jésus. Mais faire ce pas n'est pas un jeu d'enfant. Il implique une rupture totale avec le passé. Pourtant, il est impossible de s'en tirer à meilleur compte.

Ai-je été suffisamment clair? Cela me bouleverse toujours de voir combien de gens courent à leur perte éternelle, malgré les avertissements qu'ils ont reçus. Dieu ne veut pas cela. Il veut que vous soyez sauvés. C'est pour cette raison qu'il a envoyé son Fils et que celui-ci a expié vos fautes. A présent, il ne vous reste plus qu'à reconnaître votre culpabilité et à accepter, par la foi, l'œuvre de salut que Jésus a accomplie pour vous.

A l'occasion d'une de mes nombreuses convocations par la Gestapo, à l'époque hitlérienne, on m'a fait attendre dans une pièce où il n'y avait que des casiers dans lesquels on avait empilé des tas de dossiers. Et de chaque dossier sortait une languette. Sur chaque languette se trouvait un nom: «Meier, Karl» ou «Schultze, Friedrich». Pendant cette interminable attente, environné de tous ces casiers, j'ai remercié Dieu de ne pas avoir à passer ma vie ici en compagnie de ces dossiers. Et comme je m'ennuyais, je me mis à lire les noms sur les languettes: «Meier,

Karl», «Schultze, Friedrich». Tout d'un coup, je lus: «Busch, Wilhelm»! Il y avait donc un dossier à mon nom! Comme par enchantement, les casiers ne me semblaient plus du tout ennuyeux. Il y avait là, sur une de ces étagères, mon dossier à moi. Je brûlais d'envie de le sortir de son casier et de voir ce que ces gens avaient bien pu écrire à mon sujet. Mais je n'ai pas osé risquer la chose. J'ai toutefois littéralement tremblé en me disant: «Voilà mon dossier!»

Il en a été de même pour la croix de Jésus. Il y a eu une période dans ma vie où rien ne m'ennuyait plus que l'évangile. Chaque fois qu'on me versait un petit verre, cela m'intéressait bien davantage – jusqu'au jour où j'ai vu, pour la première fois, la croix de Jésus sous son vrai jour: «Tout cela a trait à mon dossier. Il y est question de ma culpabilité et de mon salut.» Depuis ce jour-là, la croix de Jésus est du plus haut intérêt pour moi. Oh, regardez-le donc, l'homme à la couronne d'épines! Il est le sauveur par excellence. Là, sur la croix, s'opère votre sauvetage et le mien. Cela vous concerne, même si vous ne le savez pas encore.

## **De la mort à la vie**

«Attention, danger de mort!» Je voudrais vous le montrer encore sous un autre angle. Lorsque le sujet m'a trotté par la tête: «Attention, danger de mort! Stop! Allons, fais demi-tour! Cherche ton Sauveur!» la pensée m'est soudain venue: «En danger de mort ne peut se trouver que celui qui est en vie.» Lorsqu'un autocar a manqué le virage et dévalé la pente et que tous les occupants sont morts, ils ne sont plus en danger de mort. Vous comprenez où je veux en venir? Vous êtes en danger de ne jamais vraiment accéder à la vie, de traverser la vie comme un mort et d'être finalement rejeté comme un mort. Me suis-je exprimé assez clairement? Le danger qui vous guette est de passer carrément à côté de la vie. La Bible dit très clairement: «Celui qui a le Fils de Dieu a la vie. Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.»

J'ai rencontré récemment une demoiselle de Berlin, qui enseigne les langues.

– Pardon, Mademoiselle, lui ai-je dit, un pasteur a peut-être aussi le droit d'être une fois impoli. Dites-moi, quel âge avez-vous?

Généralement, cela ne se fait pas de demander son âge à une demoiselle, mais un vieux pasteur peut bien se le permettre exceptionnellement.

– Huit ans, me répondit-elle sans la moindre hésitation.

– Minute, fis-je, surpris. Huit ans ? Vous enseignez trois langues et vous n'avez que huit ans ?

Elle se mit à rire et m'expliqua :

– Il y a huit ans, j'ai rencontré Jésus-Christ. Et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à vivre. Auparavant, j'étais morte.

J'étais stupéfait.

– Vous dites cela de façon amusante.

Elle me cita alors le texte : «Celui qui a le Fils de Dieu a la vie. Celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie.» Et elle poursuivit :

– Autrefois, je n'avais pas de Sauveur, je ne vivais pas vraiment. Je me contentais de gagner de l'argent et de m'amuser – mais ce n'était pas vivre.

N'était-ce pas une affirmation courageuse ? Effectivement, celui qui ne se livre pas à Jésus par un acte volontaire ne peut pas dire qu'il vit. Oui, sans Jésus nous ne savons même pas ce qu'est la vie. Seul celui qui a le Fils de Dieu a la vie.

Il y a bien des années, un jeune homme est venu me voir. Je lui ai demandé :

– Qu'est-ce qui t'amène ?

– Je ne le sais pas moi-même, m'a-t-il répondu. Mais j'ai bien l'impression que ce que je mène, ce n'est pas une vie.

Etonné, je le questionne :

– Comment ? Mais tu as une bonne place de serrurier et tu gagnes pas mal d'argent ?

– Ce n'est pas une vie, répète-t-il. Le lundi serrurier, le mardi serrurier, le mercredi serrurier, le jeudi serrurier, le vendredi serrurier, le samedi le football et le dimanche le cinéma et les filles. Ce n'est pas une vie !

– Mon ami, lui ai-je dit, tu as tout à fait raison. Tu as déjà fait du chemin pour comprendre que cela, ce n'est pas une vie ! Je vais te dire ce que c'est que vivre. Chez moi, il y a eu une volte-face formidable. C'était au moment où Jésus s'est fait connaître à moi, lui qui est mort et ressuscité pour moi. Il est devenu mon Sauveur, il m'a réconcilié avec Dieu. Lorsque j'ai saisi cela, je lui ai donné mon cœur. Et imagine-toi, depuis ce moment-là, j'ai la vie.

Ce jeune homme a fini, lui aussi, par la trouver. Récemment, je l'ai revu à Fribourg.

– Eh bien, lui ai-je demandé, où en sont les choses ? As-tu maintenant l'impression de vivre ?

Il me répondit, le visage rayonnant :

– Oui, à présent je vis.

Il est en effet un chrétien très vivant. Il dirige un groupe de jeunes

et conduit d'autres personnes à Jésus-Christ, celui en qui il a lui-même trouvé la vie.

M'avez-vous compris? Vous êtes en danger de mort, vous risquez de passer à côté de la vie, de connaître le christianisme par ouï-dire sans y trouver le salut.

J'ai un ami qui est commerçant. Récemment il a été invité par un gros fabricant qui avait une belle villa dans un parc magnifique. Il y avait une centaine d'invités. Dans la cohue de la fête, mon ami s'est trouvé à un moment donné tout près de son hôte et lui a dit :

– Mon cher, vous êtes comblé. Vous vivez comme un roi : une belle propriété, une usine importante, une femme charmante, de ravissants enfants.

Cet homme lui a répondu :

– Oui, vous avez raison, je suis gâté.

Puis soudain il devint très sérieux et dit :

– Mais ne me demandez pas comment ça va là-dedans !

Et, du doigt, il désigna son cœur.

Quand je marche dans la rue, il m'arrive souvent de penser : « Si les gens étaient sincères, ils s'arrêteraient tous et crieraient : « Ne me demandez pas comment ça va là-dedans, dans mon cœur ! » Ils n'ont pas la paix. Leur conscience les accuse. Ils se sentent coupables.

Il n'en est qu'un qui puisse nous guérir. Pensez-y, Dieu voit notre misère. Par nous-mêmes, nous ne pouvons aller vers lui. Mais dans son grand amour, lui est venu à nous en Jésus-Christ. C'est là le message étonnant que j'ai à vous annoncer : « Dieu a tant aimé le monde . . . » Moi, je ne l'aurais pas aimé. Moi, je l'aurais rossé à coups de matraque, ce monde plein de souillure, de méchanceté, de bêtise. Mais Dieu l'a aimé. Les bras m'en tombent. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné Jésus, son Fils, afin que tous ceux qui acceptent son amour ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle. » Dites-moi, que peut-il faire de plus que livrer son Fils à la mort pour que vous ayez la vie ?

Je voudrais terminer par une belle histoire. Un soir, après la prédication, un jeune homme s'approcha de Charles Haddon Spurgeon, le grand prédicateur anglais, et lui dit :

– Pasteur, vous avez raison : il me faut, moi aussi, rencontrer l'homme du Calvaire et devenir enfant de Dieu. Je me convertirai bien un jour.

– Un jour ? demanda Spurgeon.

– Mais oui, plus tard.

– Plus tard ? Et pourquoi pas aujourd'hui ?

Le jeune homme répondit d'un air un peu embarrassé :

– Je voudrais bien être sauvé et, pour cette raison, je pense un jour me convertir à Jésus-Christ, mais auparavant, je voudrais un peu profiter de la vie.

Spurgeon éclata de rire et lui dit :

– Jeune homme, vous manquez d'ambition. A moi, il ne me suffirait pas de profiter un peu de la vie. Je veux beaucoup plus que cela. Je veux la vie dans toute sa plénitude, Or, dans la Bible, il est écrit – il lui montra le passage : «Jésus dit : Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils soient dans l'abondance.»

Il faut que je vous avoue que chaque fois qu'une de mes conférences touche à sa fin, j'ai une impression pénible, car je me dis : «Tu n'es pas arrivé à exprimer les choses assez clairement.» Permettez-moi donc de revenir brièvement sur ce que j'ai dit. Dieu a laissé mourir Jésus sur la croix pour nous, pécheurs perdus, pour que, d'ores et déjà, nous ayons la vie. Quand je me réveille le matin, je peux chanter ma joie d'être devenu enfant de Dieu, parce qu'en lui j'ai trouvé la vie. Oui, Jésus est venu nous donner la vie déjà ici-bas, nous préserver du jugement à venir et nous accorder la vie éternelle.

Lorsqu'on sait cela, on peut poursuivre joyeusement sa route.

Laissez-moi utiliser une dernière illustration. C'était un soir de novembre. Il tombait un mélange de pluie et de neige. Deux hommes passèrent sur la route. Le premier marchait sans manteau, le col de sa veste remonté. Il ne semblait pas s'en faire d'être tout trempé. Il pouvait aller n'importe où, cela lui était égal, car il n'avait pas de chez-soi. C'est ainsi que la plupart des hommes cheminent dans ce monde. Ils n'ont pas de but. Et vous, où allez-vous ? C'est désolant de ne pas avoir de but. Le philosophe athée Nietzsche dit dans un poème :

Les corbeaux en croassant filent  
A tire-d'aile vers la ville.  
Bientôt la neige va tomber –  
Malheur à qui n'a pas de foyer !

Et vous, avez-vous une demeure éternelle ? Un deuxième homme apparaît sur la route. Il doit faire face à la même tempête, à la même boue, à la même pluie, à la même neige. Mais il siffle une chanson et marche d'un pas allègre. Pourquoi ? Parce qu'il voit au loin les lumières de sa maison. Là, il a son foyer. Là, il sera bien au chaud. Il fait fi des difficultés de la route. C'est ainsi que les

hommes qui appartiennent à Jésus-Christ et qui ont trouvé la vie en lui traversent le monde.

Dieu a dit à Noé: «Entre dans l'arche.» De même, je vous en prie, cherchez un coin tranquille. Jésus y est présent. Vous pourrez lui parler et lui vider votre cœur. Quelqu'un m'a demandé:

– Ne peut-on pas avoir un entretien avec vous?

Je lui ai répondu:

– A quoi bon? Ce n'est pas avec moi, c'est directement avec Jésus que les gens doivent parler!

C'est ce qu'il vous faut, à vous aussi.

## *Que devons-nous faire ?*

Dans une des nombreuses lettres que je reçois, quelqu'un me posait récemment la question suivante: «Dans vos prédications, proclamez-vous vos propres convictions ou simplement la doctrine de votre Eglise?» Je lui ai répondu: «Je transmets le message de la Bible.» Et à votre adresse, j'ajouterai: «Tant que vous n'écoutez que les opinions du pasteur Busch, vous serez frustrés. Car elles ne vous seront pas d'une grande utilité. Ce qu'il vous faut, c'est entendre la voix de Jésus ou – comme il le disait en parlant de lui-même – celle du bon Berger. Mon rôle à moi est de contribuer avec mes faibles moyens à ce que soit un peu mieux perçue cette voix du berger de nos âmes.»

Si nous abordons à présent l'examen de la question: «Que devons-nous faire?» il est particulièrement important que ce soit le Seigneur Jésus qui vous donne la réponse et que vous entendiez effectivement la voix du bon Berger.

### **Mettez un terme à votre incrédulité**

Durant les longues années de mon ministère dans les grands centres, en écoutant les arguments que l'on oppose au message chrétien, j'ai vu transparaître à travers eux tant d'incrédulité que j'aimerais en premier lieu vous supplier – car il en va du salut de votre âme – de mettre un terme à votre attitude incrédule.

Pendant la dernière guerre, à côté de mon travail parmi les jeunes, on m'avait confié un certain temps l'aumônerie d'un grand hôpital. J'allais un jour frapper à la porte d'un malade lorsque je vis une jeune infirmière accourir de l'autre bout du couloir et me dire tout essoufflée:

– S'il vous plaît, Monsieur le Pasteur, n'entrez pas dans cette chambre.

– Et pourquoi pas? lui demandai-je.

– Cet homme refuse catégoriquement toute visite d'un pasteur. Si vous allez le voir, il vous mettra dehors.

Et elle désigna du doigt le nom inscrit sur la porte. Il s'agissait d'un homme d'affaire connu dont j'avais souvent entendu parler.

– Mademoiselle, répondis-je, je vous assure que je suis doué d'une patience à toute épreuve.

Puis je frappai à la porte.

– Entrez! dit une forte voix d'homme.

J'entrai. Un vieux monsieur aux cheveux gris était allongé sur le lit.

– Bonjour, je suis le pasteur Busch.

– Ah, répondit-il, j'ai beaucoup entendu parler de vous. Je vous permets volontiers de me faire une petite visite.

– C'est très gentil de votre part, m'exclamai-je avec joie.

Mais il poursuivit :

– Seulement, ne me cassez pas la tête avec votre christianisme !

– Pas de chance, fis-je en riant, c'est justement de cela que je venais m'entretenir avec vous.

– Il n'en est pas question, répliqua-t-il du geste et de la voix. J'en ai fini avec la religion. Enfant, on me faisait de force ingurgiter les Psaumes et, quand je ne les savais pas, je recevais une claque. Adulte, j'ai balancé tout cela et me suis construit ma propre philosophie avec pour modèles des hommes comme Darwin, Haeckel et Nietzsche.

Du coup, la moutarde me monte au nez, car malheureusement je m'emporte beaucoup trop facilement.

– Ecoutez-moi bien, cher Monsieur. Lorsqu'un jeune de 16 ans, en pleine période d'adolescence, me dit avoir fait de Nietzsche son maître à penser, je souris et pense en moi-même : «Après tout, ce n'est qu'un phénomène de transition. Tu finiras bien par découvrir que les philosophes modernes eux-mêmes ne croient plus en ceux qui leur avaient servi de modèles.» Mais lorsqu'un vieillard comme vous, qui a déjà un pied dans la tombe, me sort de telles choses, c'est affreux ! Vous êtes gravement malade. Pensez-vous, lorsque vous comparâtes devant Dieu, lui débiter de telles sornettes ? Je vous en prie !

Il me regarde d'un air abasourdi. Manifestement, il n'a pas l'habitude qu'on lui parle sur ce ton. Mais soudain, la pensée me traverse l'esprit : «Doucement, ne nous emballons pas ! Ici, à l'hôpital, on n'a pas le droit d'exploser.» C'est alors qu'une grande compassion pour ce pauvre homme m'envahit. Je change de ton et me mets, malgré son refus initial, à lui parler de Jésus qui veut aussi être son bon Berger à lui. Il soupire profondément :

– Oui, ce serait très beau. Mais que faire de ma philosophie ? Dois-je jeter par-dessus bord tout ce à quoi j'ai cru ma vie durant ?

– Mais bien sûr, cher Monsieur, lui dis-je, le cœur plein de joie. Jetez par-dessus bord tout ce qui ne vous sert à rien face à

l'éternité. Et faites-le aujourd'hui plutôt que demain. Avec une incrédulité cousue de fil blanc comme la vôtre, on ne peut ni vivre ni mourir en paix. Ensuite jetez-vous dans les bras ouverts du Fils de Dieu qui est mort pour nous racheter. Il veut aussi devenir votre Sauveur.

A cet instant précis, l'infirmière entra, tout étonnée de nous trouver en train de converser si familièrement. De la main, elle me fit signe, et je compris qu'il était temps de partir. Je serrai longuement la main du vieillard et quittai la chambre en silence. J'ignore s'il a fait ce que je lui ai dit. Car il est mort dans la nuit.

Cette fois-là, j'ai constaté avec effroi que même des gens cultivés se laissent mener par le bout du nez par des hommes comme Darwin, Haeckel et Nietzsche, compromettant leur salut éternel par une incrédulité fondée sur des arguments fallacieux. C'est pourquoi je voudrais avant tout vous supplier de jeter pardessus bord tous ces raisonnements superficiels qui étayaient votre incrédulité. Faites-les disparaître ! Votre incrédulité ne vaut pas un sou. La Bible dit : « Il y a un seul Dieu et un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ. »

J'étais un jour assis en face d'un homme – un solide gaillard, taillé comme une armoire à glace, auquel j'avais donné le surnom de « Monsieur Tortillard » à cause du motif de son pull. Sa femme avait péri dans un bombardement, et ses deux fils étaient tombés au front. Un pauvre malheureux. J'étais venu lui rendre visite. A peine avais-je pris place qu'il se mit à m'accabler d'invectives :

– Monsieur le Pasteur, fichez-moi la paix avec votre christianisme ! J'en ai vu, dans la vie, et à présent je ne crois plus en rien !

Je me mis à rire. Puis, je lui dis :

– Impossible ! Il vous arrive de prendre le train, n'est-ce pas ?

– Oui.

– A chaque fois, vous allez sans doute trouver le mécanicien pour lui demander de vous montrer son permis de conduire !

– Ah non ! On peut se fier aux chemins de fer pour qu'ils s'assurent que leurs mécaniciens . . .

– Comment ! m'exclamai-je, vous montez dans un train sans vérifier au préalable que l'homme qui le conduit est apte à le faire ? Vous lui confiez votre vie – sans la moindre garantie ? Ça alors ! Confier sa vie à quelqu'un, c'est bel et bien croire. Ne dites surtout plus que vous ne croyez en rien. Dites plutôt : « Je ne crois en rien, sauf aux chemins de fer. »

– Eh bien . . .

Je continue à le questionner :

– Allez-vous de temps en temps à la pharmacie ?

– Oui, répond-il, j'ai très souvent des maux de tête et je vais à la pharmacie chercher des cachets.

– Mais vous savez probablement que certains pharmaciens ont vendu par mégarde du poison à leurs clients. Vous faites sans doute analyser vos cachets avant de les prendre ?

– Non, Monsieur le Pasteur. Un pharmacien diplômé connaît son métier, il ne va donc pas me jouer un tour pareil.

– Comment ! fis-je d'un air étonné, vous avalez vos cachets sans les avoir fait analyser ? Vous confiez votre vie au pharmacien ? Vous prenez ses médicaments sans la moindre méfiance ? Moi j'appelle cela de la foi ! Mon cher Monsieur, ne dites plus que vous ne croyez en rien. Dites plutôt : «Je ne crois en rien, sauf aux chemins de fer et au pharmacien.»

Et j'ai ainsi multiplié les exemples. En fin de compte, je lui ai fait part de ma propre expérience :

– Un beau jour, j'ai trouvé sur ma route celui que Dieu nous a envoyé, qui est ressuscité des morts et qui a les marques des clous dans ses mains – preuve éloquente qu'il m'a aimé jusqu'à donner sa vie pour moi. Personne d'autre au monde n'a fait autant pour moi que Jésus ! Personne ne mérite ma confiance comme lui ! Croyez-vous que Jésus ait menti, ne fût-ce qu'une seule fois ?

– Non.

– Je ne peux en dire autant de qui que ce soit d'autre. Je me suis donc dit : «Tu peux confier ta vie à Jésus, il est digne de foi.» Et je l'ai fait.

– Est-ce aussi simple que cela ? me demanda-t-il.

– Oui, aussi simple que cela, lui répondis-je. Vous faites confiance à droite et à gauche, à toutes les personnes possibles et imaginables – sauf à celui qui seul est parfaitement fiable. Jetez donc par-dessus bord tous les arguments fallacieux sur lesquels s'appuie votre incrédulité. Puis confiez votre vie au Seigneur Jésus.

J'ai lancé un jour le défi suivant à des centaines de jeunes : «Je donnerai une prime d'un million de francs à celui qui me trouvera une seule personne qui ait regretté d'avoir reçu Jésus-Christ dans sa vie !» Certes, je n'avais pas ce million, mais je pouvais faire ce pari en toute tranquillité, car une telle personne n'existe pas. J'ai connu par contre bon nombre de gens qui ont regretté de ne pas l'avoir fait.

Aussi voudrais-je encore une fois vous supplier de mettre un terme à votre incrédulité. Faites confiance à celui qui a tout fait pour vous. C'est une affaire entre lui et vous. Recueillez-vous en un

endroit tranquille et dites-lui: «Seigneur Jésus, à partir d'aujourd'hui je veux t'appartenir!»

## **Mettez un terme à votre pharisaïsme**

La Bible dit: «C'est une parole certaine et entièrement digne d'être reçue, que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs.» A la lecture de ce texte, bien des gens bondissent, en s'exclamant: «Je ne suis pas pécheur; je n'ai commis aucun crime!» C'est à eux que je m'adresse à présent. Ce que vous affirmez là est archifaux! Essayez voir, le jour où vous comparâtes devant Dieu, de le lui dire en face: «Je ne suis pas pécheur. J'ai observé tous tes commandements.» Oseriez-vous le faire? Allons donc, mettez un terme à cette attitude pharisaïque! Cessez de croire – ou de faire croire – que tout est en règle. Rien n'est en règle, absolument rien!

Il y a de cela bien des années, j'ai eu une conversation avec un jeune de vingt ans dont je me souviendrai toute ma vie. Un jour donc, l'ayant rencontré, je lui dis:

– Mon cher Heinz, il y a un bon moment que je ne te vois plus à nos études bibliques et nos réunions de jeunes.

– C'est vrai, me répondit-il. Mais, Monsieur le Pasteur, j'ai entretemps réfléchi à la question. Vous parlez sans cesse de Jésus qui est mort pour les pécheurs. En ce qui me concerne, je ne ressens pas le besoin d'un bouc émissaire qui se charge de mes péchés. Si j'ai fait quelque chose de travers et que Dieu existe, j'en répondrai moi-même devant lui. La pensée d'un Sauveur, mort pour moi, me paraît dérisoire.

– Admettons, lui répliquai-je. Tu penses en appeler à la justice, lorsque tu comparâtras devant le Dieu saint. C'est ton droit. Il t'est permis de rejeter Jésus et de dire: «Je m'en remets à la justice.» Mais rends-toi compte d'une chose: en France, on est jugé par la loi française, en Angleterre par la loi anglaise – et devant Dieu par la loi divine. J'espère bien que tu n'as jamais enfreint un seul de ses commandements, sinon tu es perdu. Au revoir.

– Minute! reprit le jeune homme. Dieu n'est pas tatillon à ce point!

– Ha! Comment imagines-tu le Dieu saint? Suppose un instant qu'après avoir vécu honnêtement pendant cinquante ans, je commette un jour un larcin qui me prenne tout au plus trois minutes. La chose finit par se savoir, et je dois passer en justice. Au cours de l'audience, je m'exclame: «Monsieur le Juge, ne soyez

donc pas si tatillon ! Trois minutes de vol sont largement compensées par un demi-siècle de probité. Qui pousserait le scrupule jusqu'à m'accuser pour si peu ?» Sais-tu ce qui se produira ? Le juge me répondra : «Minute ! Ce qui m'intéresse présentement, ce ne sont pas vos cinquante années de probité, mais les trois minutes pendant lesquelles vous avez commis le larcin. La loi vous accuse pour ce délit-là.» Si un juge terrestre agit ainsi, Dieu ne vait-il pas en faire autant ?

Pourquoi ne pas plaider coupable devant Dieu ? Pourquoi ne pas reconnaître votre besoin de pardon ? Pourquoi ne pas admettre que vous êtes pécheur ? Mettez donc un terme à votre attitude pharisaïque et cherchez le Seigneur, qui est mort pour vos péchés et a ainsi payé votre dette à votre place. Recevez-le comme votre Sauveur, confessez-lui vos fautes et dites-lui : «Je me jette à tes pieds avec toutes mes souillures. Fais-moi grâce et purifie-moi par ton sang.»

## **Faites le pas décisif**

Une autre anecdote vous aidera à comprendre ce que je veux dire.

C'était au début de la période hitlérienne. Il fallait que je prenne contact avec un haut dignitaire nazi. Je le fis avec crainte et tremblement, car les pasteurs n'étaient pas spécialement bien vus par le régime. A mon grand étonnement, au lieu de me mettre dehors, cet homme m'écouta gentiment. A la fin de l'entrevue, je lui dis :

– Il m'est rarement arrivé d'avoir été traité avec autant de bienveillance par un de vos collègues. Je voudrais vous en remercier. Et puisque vous avez été si aimable, j'aimerais vous faire un beau cadeau et vous laisser le message qui m'a été confié : «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.»

Il me regarda un instant, puis il répondit :

– Inutile de m'en dire davantage. Mes parents sont croyants et m'ont enseigné ces choses dès ma tendre enfance. Mais...

Il posa une grande feuille de papier blanc sur la table, prit un crayon, tira un trait en travers de la feuille et continua :

– Voyez-vous, Monsieur le Pasteur, je sais tout cela. Mais pour l'avoir, il me faudrait franchir une ligne comme celle que je viens de tracer sur le papier. Je suis tout près – et il me montra du doigt un endroit à côté du trait. Mais il me reste à faire le pas décisif.

Puis il ajouta, un peu gêné :

– Toutefois, ma position sociale ne me le permet pas.

Je suis reparti tout triste. Cet homme est mort depuis longtemps. Sa position sociale ne l'a pas aidé à affronter l'éternité. Mais il avait compris que, pour entrer dans le Royaume de Dieu, il fallait faire le pas décisif et franchir la ligne.

En avez-vous le courage ? Cela en vaut la peine. Jésus vous attend, les bras grands ouverts. Faites donc le pas décisif, franchissez la ligne pour vous retrouver dans les bras de Jésus !

## **Renoncez à tout péché conscient**

Je connais un homme qui trompe sa femme. Un jour, je l'ai mis au pied du mur et lui ai dit :

– Vous vivez dans l'adultère. Vous rendez votre femme malheureuse. Vous irez en enfer.

Et lui de me répondre :

– Ce que vous dites est absurde. Je vais vous expliquer mon cas. Ma femme ne me comprend pas . . .

Puis il m'a raconté une longue histoire. Pourtant, au fond de lui-même, il savait très bien qu'il faisait mal.

Il y a des gens qui sont brouillés avec quelqu'un et qui vous disent : «C'est l'autre qui a commencé.» Quel que soit le conflit, c'est toujours la faute de l'autre. Personne n'a jamais commencé la bagarre, n'est-ce pas ? C'est toujours l'autre qui est fautif. Mais laissez-moi vous dire qu'aux yeux de Dieu, la querelle est aussi grave que le meurtre. Pourquoi n'y mettez-vous pas un terme ? Vous me direz sans doute : «Comment dois-je m'y prendre ?» Eh bien, je vais vous le dire : «Renoncez à tout péché conscient !»

Si seulement vous vous arrêtiez un moment pour vous poser la question : «Qu'est-ce qui ne va pas dans ma vie ? A quoi devrais-je mettre un terme ?» Au fond de vous-même, vous le savez très bien. Croyez-vous que Jésus vous accorde sa grâce, si vous continuez à pécher sciemment ? La Bible dit : «Faites demi-tour !» Le fils prodigue a laissé derrière lui son ancienne vie. Vous pouvez venir à Jésus tel que vous êtes : chargé et incrédule. Mais ensuite, il faut en finir avec tout ce qui vous entraîne à la perdition et dont vous savez fort bien que c'est mal.

Dans les nombreuses lettres que je reçois quotidiennement, il arrive souvent que les gens se fâchent et me disent : «Ce que vous dites est trop dur. Telle ou telle chose n'est pas un péché.» Puis ils citent des choses dont je n'ai jamais parlé. Je ressens alors à quel point notre conscience se révolte contre le règne de Jésus-Christ

sur notre vie. Pourtant, vous ne pouvez parvenir à une foi vivante ni la vivre, si vous n'avez pas le courage d'abandonner votre vie à Jésus pour en finir une bonne fois avec tout ce qui doit y disparaître. Renoncez, je vous en prie, à tout péché conscient.

## Parlez à Dieu

Savez-vous prier? Vous êtes peut-être capable de débiter machinalement une formule, mais prier? Certaines personnes se font une idée de la prière qui me ferait dresser les cheveux sur la tête, si j'en avais encore!

L'autre jour, j'étais en visite chez quelqu'un. Et la mère de famille de dire :

– Nous sommes aussi de bons chrétiens. Claire, viens par ici.

Lorsque sa fillette de quatre ans se fut approchée, elle continua :

– Montre au pasteur comment tu sais déjà bien prier.

Et la petite se mit à réciter une prière. Je l'interrompis aussitôt :

– Arrête, mon enfant. Il ne faut pas montrer au pasteur comment tu sais prier. Je t'en prie, ne le fais pas.

Prier, c'est tout autre chose. C'est parler au Dieu vivant dont on s'approche par Jésus-Christ et lui vider son cœur. Avez-vous déjà prié de cette façon-là?

Un évêque anglican du nom de Robinson a écrit un livre terrible intitulé *Dieu sans Dieu* où il dit, entre autres, que l'homme moderne ne sait plus prier. Sur ce point, je suis d'accord avec lui. Cet argument ne milite toutefois pas contre la prière, mais contre l'homme moderne. N'êtes-vous pas aussi de cet avis? L'évêque Robinson voudrait réviser la foi chrétienne de fond en comble, parce que l'homme moderne ne sait plus prier. Il me semble qu'il faudrait plutôt réapprendre à l'homme moderne à prier.

Hasardez-vous tout simplement à prier. Ne serait-ce que pour dire: «Seigneur, laisse-toi trouver!», ou «Seigneur, veuille me sauver, moi aussi!» ou «Seigneur, aide-moi à découvrir la vraie foi!» ou encore «Seigneur, pardonne mes péchés!» Lancez-vous à l'eau. On ne peut pas tout de suite faire de belles prières, comme celles que font les pasteurs ou les curés – livre en main et lunettes au nez. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire de faire de belles prières; pourvu que l'on commence par s'adresser au Dieu vivant d'un cœur sincère. Il faut vous lancer, le reste viendra tout seul.

Vous savez, la foi est une relation intime entre Dieu et moi. Dans ce cas, le dialogue est indispensable, vous êtes bien d'accord? Je lui parle, et lui me parle. Ceci m'amène au point suivant:

## Lisez la Bible

Comment Dieu parle-t-il aux hommes ? Il s'adresse à eux par la Bible. Il est donc absolument nécessaire que vous commenciez par la lire. La pensée vous viendra peut-être que, de nos jours, on ne lit plus guère la Bible. Hélas, ce n'est que trop vrai !

Souvent, au cours de mes visites, on me dit : « Oh, Monsieur le Pasteur, nous avons une vieille bible qui date de 1722. C'est un héritage de notre arrière-grand-mère. » Et l'on m'apporte cette énorme pièce de musée qu'à coup sûr plus personne ne lit. Malgré tout le respect que j'ai des vieilles bibles, allez donc vous acheter un petit Nouveau Testament. Il y en a qui sont plus petits que ma main. Certaines éditions sont très jolies. Procurez-vous un de ces Nouveaux Testaments modernes.

Et puis, réservez-vous chaque jour un moment pour le lire. Ecoutez tout simplement ce que Jésus vous dit au travers de ses pages.

Vous tomberez sans doute sur des passages que vous ne comprendrez pas. Poursuivez tranquillement votre lecture. A mes jeunes j'explique cela de la façon suivante : Un cultivateur brésilien m'a raconté qu'en arrivant dans ce pays, on lui fit la concession d'un terrain. Une fois sur les lieux, il se rendit compte que c'était une parcelle de forêt vierge. Il se mit alors à abattre les arbres, à déterrer les rochers et à déraciner les souches. Et un beau jour, il put atteler une paire de bœufs à la charrue et se mettre à labourer. Mais à peine eut-il fait trois pas que le soc de la charrue fut bloqué par la roche. Que fit-il à ce moment-là ? Courut-il chez lui chercher de la dynamite pour faire sauter la roche, la charrue et l'attelage ? Bien sûr que non ! Il dégagea le soc de la charrue, contourna l'obstacle et continua à labourer. Quand il eut fini, le résultat n'était pas brillant. Mais il sema tout de même et récolta un peu. L'année suivante, ce fut déjà mieux. Il put déterrer davantage de rochers et déraciner d'autres souches, ce qui facilita le passage de la charrue. Et la troisième année, cela fut encore plus aisé.

C'est ainsi que vous devriez lire la Bible. L'essentiel est de démarrer. S'il y a quelque chose que vous ne comprenez pas, tournez la difficulté et continuez. En commençant par le début du Nouveau Testament, après une liste de noms qui vous semblera sans doute ennuyeuse, vous trouverez tout d'un coup, encore au premier chapitre, le verset suivant : « Tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Vous vous direz alors : « Cela, je le comprends. C'est pour moi. » Laissez ainsi Dieu vous parler par la Bible. Prenez journallement le temps de la

lire. Et adressez en même temps cette requête à Dieu : «Seigneur, éclaire-moi. Donne-moi l'intelligence pour comprendre ta Parole. Ouvre mon cœur et mon esprit à ses enseignements.»

Encore une chose : ne permettez à personne de dénigrer la Bible. C'est un livre remarquable. Il n'existe pas d'ouvrage plus actuel et plus passionnant qu'elle.

Jeune soldat pendant la Première Guerre mondiale, j'étais chargé d'une mission de reconnaissance près de Verdun. C'était le soir, à l'heure du crépuscule. J'étais assis au bord d'un ravin. Et voilà que, juste avant la tombée de la nuit, j'aperçois soudain une cuisine roulante ennemie, sans doute partie un peu trop tôt, cahoter à travers un espace dénudé de la forêt. Jamais nous n'aurions imaginé que l'on pouvait passer par là. Mais cette cuisine roulante, qui n'avait pas attendu la tombée de la nuit, nous avait fait découvrir une des voies d'accès aux positions ennemies. Si une cuisine roulante pouvait s'y frayer un passage, les renforts d'infanterie et de munitions parviendraient également par là au camp ennemi. La laie en question était donc une voie stratégique que nous n'allions pas épargner. Au contraire, nous l'avons pilonnée toute la nuit.

La Bible est pour ainsi dire la voie de ravitaillement en vivres et en munitions par laquelle Dieu envoie des renforts aux chrétiens. Et le diable est assez rusé pour en faire l'objectif de ses tirs. La Bible est de ce fait en butte à d'incessantes attaques. Le gamin le plus bête dira : «Bof, il faut être complètement dingue pour lire un tel livre.» Et le professeur le plus savant cherchera à prouver que c'est un livre comme les autres. Vous avez compris. Sur ce point, ils sont tous d'accord : tir de barrage sur la Bible. Mais si vous voulez devenir enfant de Dieu et être sauvé, il ne faut pas en tenir compte. Ne permettez à personne de dénigrer la Bible. Elle affirme elle-même avoir été écrite par des hommes remplis et éclairés par le Saint-Esprit. Quand vous vous serez mis à la lire, vous ne tarderez pas à constater qu'un autre esprit, un esprit divin, l'anime.

Quelqu'un s'est un jour plaint à moi en ces termes :

– La Bible est pour moi un livre fermé. Je voudrais être sauvé, mais la lecture de la Bible ne m'apporte rien.

Je lui ai répondu :

– Priez Dieu de vous donner son Esprit. Demandez-lui, pendant des mois s'il le faut : «Seigneur, fais-moi don de ton Esprit pour que je puisse comprendre ta Parole et que j'accède à une foi vivante.» Vous pouvez me croire, Dieu vous répondra.

Il me reste à insister sur un dernier point :

## **Restez à l'écoute de la prédication de la Parole de Dieu**

Allez l'écouter là où elle est clairement proclamée. Je ne puis m'empêcher de vous avertir qu'il existe de nos jours des chaires où l'on annonce un évangile édulcoré. A votre place, ce n'est pas là que j'irais. Car ce n'est pas de la limonade que je veux, mais le vin pur de l'évangile. Vous ne tarderez d'ailleurs pas à remarquer si la bonne nouvelle est annoncée ou non. Heureusement, un peu partout, il y a encore des prédicateurs qui enseignent fidèlement l'évangile. Allez là, et restez à l'écoute de la Parole de Dieu. Joignez-vous à ceux qui veulent l'entendre coûte que coûte. Quelqu'un me disait récemment :

– Vous savez, je suis un individualiste.

Je n'ai pu que lui répondre :

– Jamais vous ne pourrez garder une foi vivante, si vous ne recherchez pas le contact avec d'autres chrétiens et n'allez pas là où la Parole de Dieu est annoncée.

Je voudrais à ce sujet vous raconter, avant de conclure, l'histoire d'une vieille dame que j'ai connue. Un jeune homme me dit un jour : «Ne nous racontez donc pas ces histoires de vieilles femmes!» Mais ce n'était que l'avis d'un jeune. La femme dont je vais vous parler a joué un rôle important dans ma vie. J'ai connu successivement trois ingénieurs qui sont devenus croyants grâce à elle. A ce moment-là, je me suis dit qu'une grande puissance spirituelle devait émaner d'elle et je suis allé la voir. C'était la veuve d'un mineur. Elle se réjouit de ma visite et me raconta comment elle était parvenue à la foi. Elle habitait à l'époque un ancien faubourg d'Essen qui depuis a été rattaché à la ville et dont le nom était Stoppenberg mais que nous avons surnommé Korkenhügel. La dame en question lut un jour dans le journal que deux nouveaux pasteurs allaient être consacrés à l'église Saint-Paul. Elle dit à ses amies : «A Essen, ceci est toujours un événement. Allons voir.» Elles coupèrent à travers champs, mais ce fut une longue trotte jusqu'à l'église Saint-Paul. A leur arrivée, l'imposant édifice était déjà plein à craquer, et elles durent rester debout, tout au fond de l'église. Un des pasteurs qui fut consacré, Julius Dammann, exerça par la suite une profonde influence sur la ville. Voici le récit que me fit la vieille femme :

– Julius Dammann monta pour la première fois en chaire et lut la parole de Jean : «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» Puis il se pencha vers l'assistance et dit : «De tous les mots de la Bible, il n'en est aucun que je redoute

autant que le mot *perdu*. Vous pouvez vous perdre éternellement, au point que Dieu lui-même se retire de vous. C'est cela l'enfer.» Moi, la petite jeune fille, debout au fond de la grande église, je n'entendis plus la suite du sermon. C'était comme si la foudre m'avait frappée. Je me disais et redisais : «Toi aussi, tu es perdue. Tu n'es pas en paix avec Dieu. Tes péchés ne sont pas pardonnés. Tu n'es pas enfant de Dieu. Tu es perdue.» Je suis rentrée chez moi comme dans un rêve. Trois jours plus tard, mon père me demanda si j'étais malade.

Elle essaya en vain d'expliquer à ses parents ce qui s'était passé. Tout ce qu'ils surent lui dire, c'est qu'elle était devenue folle, qu'elle était malade des nerfs. Personne ne comprit son angoisse mortelle à la pensée qu'elle était perdue.

Je vous souhaite ce qu'il y a de meilleur au monde et pourtant – ou plutôt à cause de cela – je voudrais que vous aussi, vous fassiez la même expérience et que, par l'action du Saint-Esprit dans votre cœur, vous puissiez dire à votre tour : «Je suis perdu.»

Elle poursuivit son récit :

– J'ai tourné en rond durant quatre semaines, complètement déboussolée. Puis j'ai lu dans le journal que le pasteur Dammann allait de nouveau prêcher. J'ai donc refait le trajet à pied de Stoppenberg à Essen. Tout le long du chemin, j'ai prié. La même prière – une strophe d'un cantique – me trottait par la tête :

O Dieu! toute ma prière  
Et mon vœu le plus ardent,  
C'est qu'en toi je trouve un Père  
Et que je sois ton enfant.

Elle arriva ainsi à l'église Saint-Paul. Dammann prêchait. L'église était comble, et, ne trouvant pas de place assise, elle dut à nouveau rester debout. Elle répéta une fois encore sa prière :

O Dieu! toute ma prière  
Et mon vœu le plus ardent,  
C'est qu'en toi je trouve un Père  
Et que je sois ton enfant.

Puis elle ouvrit son recueil de cantiques au numéro affiché. A son grand étonnement, c'était le cantique qu'elle venait de réciter : «O Dieu! toute ma prière . . .» Elle se dit : «Si tout le monde chante ce cantique dans un esprit de prière, quelque chose va sûrement se passer.» Puis le pasteur Dammann monta en chaire et lut à

nouveau un texte de L'Évangile de Jean: «Jésus dit: Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Amen.»

Elle reprit:

– C'était la deuxième fois que j'allais à l'église, et cette fois encore je n'ai entendu que ce verset car, à cet instant précis, tout était devenu clair pour moi: «Jésus le Ressuscité est la porte de la vie.» J'y suis entrée. Je n'ai plus rien entendu du sermon. Mais cela me suffisait pleinement. J'étais entrée dans la vie.

Il m'arrive de raconter cette histoire lorsque je rencontre des gens qui me disent:

– Oh, je ne vais pas à l'église. Je ne supporte pas ce genre d'atmosphère. Je préfère aller en forêt écouter le chant des oiseaux et le murmure du vent dans les arbres...

Alors je leur réponds:

– Jamais cette femme n'aurait eu la foi si elle n'était allée là où la Parole de Dieu était annoncée.

Que devons-nous faire? En finir avec l'incrédulité ou le pharisaïsme! Faire le pas décisif! Renoncer à tout péché conscient! Parler avec Dieu! Lire la Bible! Nous mettre à l'écoute de la prédication de la Parole de Dieu!

Chacun de ces points est important. Mais je voudrais pour terminer résumer en quelques mots une vérité qui est encore plus importante.

L'essentiel n'est pas ce que nous faisons, mais ce que Dieu a fait pour nous en Jésus-Christ. Voilà la bonne nouvelle que je suis heureux de vous annoncer: Jésus a tout accompli pour chacun d'entre nous. Il est venu à nous, il est mort pour nous, il est ressuscité pour nous, il est assis pour nous à la droite de Dieu. Il est le bon Berger qui fait tout pour ses brebis. Comme l'atteste l'auteur du Psaume 23: «Le Seigneur est mon berger. Je ne manquerai de rien...» Il énumère ensuite les grandes choses que le bon Berger fait pour lui. Mon ardent désir est que vous puissiez dire à votre tour: «Le Seigneur est mon berger.»

## *Comment Dieu peut-il permettre cela ?*

On lit en première page des journaux :

«Une catastrophe aérienne fait 64 morts.»

«Un nouveau tremblement de terre : 1200 morts et 6000 blessés.»

«Un accident au fond de la mine : il y a 7 morts.»

«Des écoliers attaqués au lance-flammes par un fou : dix enfants sont tués et d'autres grièvement blessés.»

Chaque fois qu'une nouvelle de ce genre est annoncée dans la presse ou à la télévision, on entend poser la question : Et Dieu ? Où est-il ? Pourquoi permet-il tout cela sans intervenir ? N'est-il pas tout-puissant ? Ou n'existe-t-il tout simplement pas ?

Des atrocités se commettent dans le monde. D'interminables procès ont révélé les horreurs des camps de la mort de Treblinka, d'Auschwitz. Les souffrances des enfants sont particulièrement révoltantes – des enfants torturés, assassinés, des enfants dont on abuse.

### **Comment Dieu peut-il permettre cela ?**

Cette question est souvent posée d'une manière irréfléchie par ceux qui veulent se donner bonne conscience dans leur indifférence à l'égard de Dieu.

A ces gens-là, nous n'avons rien à dire. Ici, nous ne nous adressons qu'à ceux pour qui cette question fait vraiment problème.

### **Dieu au banc des accusés ?**

Comment Dieu peut-il permettre cela ? Si, en posant la question, nous pensons porter une accusation contre Dieu, nous nous fourrons le doigt dans l'œil. Essayons d'imaginer la scène suivante :

Cela se passe dans une salle d'audience. Sur le siège du juge, c'est moi qui ai pris place, moi l'homme scandalisé et attristé par toute la souffrance de ce monde. Au banc des accusés est assis . . . Dieu.

Et voilà que du haut de mon siège de juge, moi l'homme révolté, je me mets à interroger Dieu: «Accusé, levez-vous! Comment avez-vous pu permettre tout cela?»

Cela ne va donc pas! Il est impensable que Dieu nous laisse occuper le siège du juge, qu'il se mette, lui, au banc des accusés et qu'il se laisse juger par nous. Sinon, il serait un Dieu minable, risible, impuissant – il ne serait pas Dieu du tout.

Notre Dieu est saint – et il est vivant! C'est lui qui occupe le siège du juge – et c'est nous qui sommes au banc des accusés!

Je me rappelle avoir un jour assisté, dans la période troublée de l'entre-deux-guerres, à une réunion tumultueuse. Lorsque l'orateur m'aperçut dans l'auditoire, il s'écria:

– Tiens, voilà le pasteur! Venez donc à l'avant.

Quand je me fus avancé, il me dit:

– Vous pensez qu'il y a un Dieu, n'est-ce pas? Eh bien, s'il existe, je le rencontrerai vraisemblablement après ma mort . . .

Je fis signe que oui. Et il poursuivit:

– Cela me fera plaisir. En effet, j'irai à sa rencontre et je lui dirai: «Tu savais que des enfants mouraient de faim, tandis que d'autres se gavaient – et tu n'as rien fait. Tu as permis qu'il y ait des guerres – que des innocents souffrent et que les responsables de ces tueries fassent joliment leur pelote. Tu n'as rien dit en face de toutes ces détresses, de l'injustice, de l'oppression, de l'exploitation.» Oui, je lui jeterai tout cela à la figure, à votre Dieu. Et savez-vous ce que je ferai ensuite? Je lui dirai: «Fous le camp! Descends de ton trône et va-t-en!»

Bon, il a réussi à me mettre en colère. Je lui coupe donc la parole:

– Très bien. Moi aussi je crierai avec vous: «Descends de ton trône et va-t-en.»

Dans la salle règne maintenant un silence de mort. L'orateur me regarde, stupéfait. Il doit avoir la pénible impression qu'il s'est trompé et que je ne suis pas le pasteur. J'aurais presque envie de rire en voyant la tête de tous ces gens. Et, du coup, l'ambiance n'est plus la même. On peut, à présent, se parler convenablement. Il ne faut surtout pas rater une telle occasion.

– Un Dieu, voyez-vous, qui se laisserait ainsi insulter par vous serait tout bonnement ridicule. Or, je peux vous assurer qu'un tel Dieu n'existe pas, à moins que ce ne soit dans votre imagination.

Un Dieu à qui vous pourriez demander des comptes, un Dieu qui se tiendrait devant vous comme un accusé devant son juge, ah non ! Un tel Dieu ne peut exister que dans un cerveau dérangé. Et je ne puis que dire : «Débarrassons-nous d'un tel Dieu ! Il faut une bonne fois en finir avec lui.»

– Mais vous êtes bien pasteur ? bafouille l'autre, quelque peu interloqué.

– Certainement ! Et c'est pour cela que je voudrais vous dire – j'élève la voix pour que tous puissent bien m'entendre – je voudrais vous attester qu'il en existe un autre, le vrai Dieu. A celui-là, vous ne pourrez pas demander des comptes. C'est lui, au contraire, qui nous fera comparaître devant son tribunal. Et, à ce moment-là, vous ne soufflerez mot. Il n'existe pas de Dieu à qui vous puissiez dire : «Va-t-en !» Mais il existe un Dieu saint, vivant, véritable. Et ce Dieu pourrait bien vous dire un jour : «Arrière de moi !»

Comment Dieu peut-il permettre cela ? Si, en posant cette question, nous prétendons demander des comptes au Dieu vivant, nous raisonnons complètement de travers et nous ne recevons certainement pas de réponse. Nous ne faisons que nous rendre ridicules.

## **Dieu, une bonne d'enfants ?**

Comment Dieu peut-il permettre cela ? demande l'homme effrayé et révolté à la pensée de toutes les choses terribles qui se passent dans le monde. Et cette question nous est posée, à nous les chrétiens. «Je vous en prie, donnez-nous une réponse, nous dit-on. C'est bien votre Dieu que nous accusons. Oui, il s'agit de votre Dieu. Qu'avez-vous à dire pour sa défense ?»

Alors, allons-nous voler au secours de Dieu pour l'excuser ou le défendre ?

Quelle idée absurde le monde ne se fait-il pas de Dieu, lorsqu'il s'attend à ce que nous l'excusions ou le défendions ! Il s'imagine Dieu comme . . . une bonne d'enfants, un genre de nurse que l'on aurait engagé pour maintenir l'ordre dans la nursery. S'il arrive un jour qu'un des enfants tombe par la fenêtre, tout le monde accourt et s'écrie, horrifié : «Où était donc la nurse ? Comment a-t-elle pu laisser arriver pareille chose ?»

Oui, c'est ainsi qu'on se représente Dieu. Il est de son devoir, pense-t-on, de veiller à ce que sur terre tout se passe bien. On ne fait pas grand cas de lui, pas plus d'ailleurs que l'on n'en fait de la bonne d'enfants dans une grande maison.

Mais voilà qu'un malheur arrive. Tout va de travers. Aussitôt, chacun se révolte et se demande où a bien pu passer la nurse céleste. Mais comme on ne peut pas lui demander de comptes – elle s'entoure de silence – on se tourne vers ses amis, les chrétiens. Comment votre Dieu peut-il permettre cela ?

Nous les chrétiens, nous serions bien bêtes si nous essayions de courir à la défense de Dieu !

Car il ne faut pas confondre Dieu avec une bonne d'enfants ! Où est-il donc écrit qu'il est de son devoir de veiller au bon ordre de ce monde d'infâmie et de sottise ? Dieu n'est l'obligé de personne. Il est le Maître !

## **Nier carrément l'existence de Dieu ?**

Il se passe tant de choses affreuses. Et Dieu ne dit rien !

Pour beaucoup, la conclusion semble évidente : il n'y a pas de Dieu. Il n'y a pas de Dieu qui soit le Maître du monde. Il n'y a pas de Dieu qui voie et qui entende tout.

Et l'on raye Dieu de sa vie. «On laisse aux théologiens le soin de venir à bout de ce problème.» Mais si, après tout, il y avait quand même un Dieu ? Si l'on avait trop facilement nié son existence ?

Il faut que nous le disions haut et clair : Dieu vit ! Il est là !

Et si l'on nous demande d'où nous vient une telle certitude, nous ne pouvons que répondre : «Dieu s'est fait connaître. Il est venu parmi les hommes en la personne de son Fils, Jésus-Christ. Depuis la venue de Jésus dans le monde, on ne peut plus nier l'existence de Dieu. Nier son existence, c'est faire preuve d'ignorance ou de mauvaise foi.»

## **La vision du monde qui se dégage de la Bible**

Si nous voulons comprendre ce qui se passe dans le monde, il nous faut savoir comment la Bible conçoit le monde. Sinon, nous ne viendrons jamais à bout de nos problèmes.

La Bible nous montre que le monde est sorti harmonieux et merveilleux de la main de Dieu, le Créateur. L'homme fut le couronnement de son œuvre créatrice. Dieu l'avait placé bien haut : il voulait faire de lui son partenaire. Ceci n'était toutefois possible que s'il était totalement libre.

Mais voilà que sur la première page de l'histoire de l'humanité s'inscrit une catastrophe : la chute. L'homme a fait mauvais usage

de sa liberté. Il s'est retourné contre Dieu. Il a voulu être son propre dieu. Et c'est ce qu'il veut encore être aujourd'hui.

La Bible nous rapporte dès ses premiers chapitres comment l'homme s'est détaché de Dieu en cédant au péché.

Et il a entraîné toute la création dans sa chute. On aurait dit qu'une écluse s'était ouverte. La souffrance, la mort, les larmes, la détresse, l'injustice ont envahi ce monde.

Oui, la Bible le dit clairement : le monde dans lequel nous vivons n'est plus tel que Dieu l'a voulu. Nous vivons dans un monde déchu, où règne le péché et où le diable, le «meurtrier» et le «menteur», a un tel pouvoir qu'il est appelé «le dieu de ce monde».

La Bible a donc une vision très réaliste du monde, une vision qui correspond point par point à la réalité.

Elle dit aussi que Dieu ne cherche pas encore à établir l'ordre dans ce monde en usant de contrainte. Il faut qu'il poursuive sa course jusqu'au bout. Tout ce qu'il y a d'affreux, d'effrayant, de mauvais doit parvenir à maturité, jusqu'au jour où Dieu y mettra un terme et créera «de nouveaux cieux et une nouvelle terre».

Mais ces forces nouvelles sont déjà secrètement à l'œuvre dans notre monde déchu. Car Dieu n'a pas tout bonnement abandonné ce monde. Il y a envoyé son Fils, le Seigneur Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour les pécheurs et qui est ressuscité des morts. Partout où des hommes croient en ce Jésus et l'accueillent, commence le monde nouveau, le monde à venir. Tous ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus le confessent : «Dieu nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour.» Par les disciples de Jésus, Dieu veut apporter consolation, paix, amour et secours à ce monde déchu.

Ceux-là ne se posent plus la question : Comment Dieu peut-il permettre cela ? Car ils savent qu'il ne peut en être autrement dans un monde déchu. Cependant ils viennent au secours de ce monde, de tout leur pouvoir. Et pour le reste, «ils attendent de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habitera.»

Mais il nous faut revenir à notre question : Comment Dieu peut-il permettre tant d'horreurs ? Car même si nous convenons qu'il est tout à fait normal que, dans un monde déchu, de tels événements se produisent, la question ne cesse de se poser de façon lancinante à ceux qui ont personnellement été touchés par ces malheurs.

Je pense à ces jeunes parents qui étaient très attachés à leur petit garçon. Un jour on leur ramena le corps de l'enfant, tué par un automobiliste en état d'ivresse.

En pareil cas, la question vous brûle les lèvres : Comment Dieu a-t-il pu laisser se produire une telle chose ?

## **Pouvons-nous comprendre les voies de Dieu ?**

Il me semble qu'un Dieu que je pourrais concevoir et comprendre avec mon intelligence ne serait pas Dieu du tout. Il ne serait qu'un homme comme moi. L'enfant ne comprend pas ce que fait son père. Et nous nous imaginons devoir toujours comprendre les voies de Dieu ?

Il y avait autrefois dans les livres de lecture une belle histoire que je vais vous raconter.

Il était une fois un vieil ermite qui murmurait toujours contre les voies de Dieu.

Mais ce qu'il vit, un jour, dans un rêve, le calma.

Un messenger de Dieu lui apparut et lui ordonna de le suivre. Ils arrivèrent à une maison où on leur fit bon accueil. Le maître de la maison leur dit : «Aujourd'hui, c'est un grand jour pour moi. Mon ennemi s'est réconcilié avec moi et, en signe d'amitié, m'a envoyé cette coupe en or.» Le lendemain, l'ermite s'aperçut que l'envoyé de Dieu emportait la coupe et il allait se fâcher, lorsque celui-ci lui dit : «Tais-toi ! Ce sont les voies de Dieu.»

Ils arrivèrent bientôt à une autre maison. L'hôte, un vieil avare, pesta contre cette visite importune et les envoya au diable. «Il nous faut partir d'ici», dit le messenger de Dieu et il donna la coupe en or à l'avare. L'ermite voulut protester . . . «Tais-toi ! Ce sont les voies de Dieu.»

Vers le soir, ils arrivèrent chez un homme tout triste parce que, malgré tout son travail, il n'arrivait à rien et était poursuivi par la malchance. «Dieu va te venir en aide», dit le messenger de Dieu, et en partant, il mit le feu à la maison. «Arrête !» cria l'ermite . . . «Tais-toi ! Ce sont les voies de Dieu.»

Le troisième jour, ils entrèrent chez un homme sombre et renfermé qui ne se montrait aimable qu'envers son petit garçon qu'il aimait tendrement. Quand ils partirent le lendemain, l'homme leur dit :

– Je ne peux pas vous accompagner, mais mon petit garçon ira avec vous jusqu'au pont. Ayez soin de lui.

– Dieu le protégera, répondit le messenger de Dieu.

Arrivé au pont, il poussa l'enfant dans le fleuve.

– Démon hypocrite, cria l'ermite, ce ne sont pas là les voies de Dieu . . .

A cet instant, le messager se changea en un ange environné de sa gloire céleste. «Ecoute-moi bien ! La coupe était empoisonnée. J'ai donc sauvé la vie de l'homme aimable, mais le vieil avare a trouvé la mort en y buvant. Le pauvre trouvera un trésor en reconstruisant sa maison, et cela le tirera de la misère pour le restant de ses jours. L'homme dont j'ai jeté l'enfant à l'eau était un grand pécheur, et l'enfant qu'il élevait serait devenu un criminel. La perte de son fils amènera le père à la repentance. Et l'enfant est bien là où il est. Voilà, tu as pu voir quelque chose de la sagesse et de la justice de Dieu. Incline-toi dorénavant devant le mystère de sa providence !»

Cette histoire, comme dit, se trouvait jadis dans les livres de lecture. Et les gens qui avaient lu dans leur enfance de telles histoires n'étaient pas si prompts à poser la question accusatrice : Comment Dieu peut-il permettre cela ? Ils savaient que nous ne pouvons pas comprendre les voies de Dieu.

Sans doute ne rencontrerons-nous pas d'ange sur notre route pour nous expliquer les choses, comme ce fut le cas de cet ermite. Il nous faudra avancer à tâtons dans l'obscurité et tout simplement prendre notre parti de ne pas comprendre les voies de Dieu.

Dieu nous dit par la bouche du prophète Esaïe :

Car mes pensées ne sont pas vos pensées,  
Et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Eternel.  
Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre,  
Autant mes voies sont élevées au-dessus de vos voies,  
Et mes pensées au-dessus de vos pensées.

Et un poète a écrit :

Seigneur, qui peut te comprendre,  
Approcher de ta lumière ?  
Qui peut voir le bout du chemin  
Par lequel nous conduit ta main ?  
Tu délies ce que nous lions,  
Tu détruis ce que nous créons.  
Nous n'en saisissons pas le sens,  
Mais nous pouvons te faire confiance.

### **Les chrétiens savent attendre**

Ceci est donc un fait : à la plupart de nos questions difficiles, nous n'obtenons pas de réponse ici-bas. Dieu ne nous a pas confié ses

secrets. Il nous faut en convenir, «ses pensées ne sont pas nos pensées».

Mais nous chrétiens savons que nous ne marcherons pas toujours à tâtons dans l'obscurité. Non, dans l'éternité toutes les énigmes seront déchiffrées.

Un chrétien qui était un homme d'expérience s'est servi un jour de l'illustration suivante : si l'on regarde l'envers d'un tapis persan, on ne voit qu'un inextricable enchevêtrement de fils qui semblent s'entrecroiser au hasard. Mais quand on retourne le tapis, un admirable dessin apparaît, et l'on découvre que dans cet apparent fouillis règne en fait un ordre parfait.

Ici-bas, nous ne voyons que l'envers du tapis des événements qui se déroulent autour de nous. Tout nous semble confus et absurde. Une fois dans l'éternité, nous pourrions admirer l'endroit du tapis. Alors nous serons étonnés de voir comment Dieu nous a conduits avec sagesse et méthode.

Nous ressemblons, dans notre état actuel, à un automobiliste qui roule la nuit. Il aimerait bien voir un peu le paysage qui se déroule devant lui. Mais les ténèbres qui l'entourent le voilent à ses yeux. Il ne distingue rien de ce qu'il voudrait voir. Toutefois, il a assez de lumière pour pouvoir rouler, car ses phares éclairent bien la route.

Ainsi en est-il pour nous chrétiens. Il y a bien des choses que nous voudrions connaître et savoir. Nous aimerions comprendre les plans de Dieu, pouvoir expliquer pourquoi Dieu permet ceci ou cela. Mais ici-bas, nous sommes encore dans la nuit. La plupart des choses nous sont cachées. Pourtant, dans sa Parole, Dieu nous donne suffisamment de lumière pour que nous puissions trouver le droit chemin. Sa Parole – la loi et l'évangile – éclaire la route devant nous comme des phares. Prenons soin que ces deux phares – la loi de Dieu et l'évangile de Jésus-Christ – nous conduisent sur la bonne voie, celle qui mène au but éternel.

Une fois parvenus dans l'éternité, le soleil se lèvera et nous verrons ce qui se trouvait à droite et à gauche de notre chemin. Nous connaîtrons ce qui nous était caché ici-bas. Et nous saurons pourquoi «Dieu a permis tout cela».

## **Actuellement, ne recevons-nous aucune réponse ?**

Comment Dieu peut-il permettre cela ? demandions-nous.

Et nous avons d'abord dû montrer clairement que nous n'avons pas le droit de nous adresser au Dieu saint comme à un homme.

On peut demander des comptes à un homme, mais pas à Dieu.

On peut soupçonner un homme d'avoir agi injustement. Mais Dieu ne commet jamais d'injustice.

On arrive à comprendre un homme. Mais ce n'est pas le cas de Dieu.

Il fallait dire tout cela aussi clairement et aussi simplement que possible. Ceci dit, nous allons à nouveau poser la question, cette fois-ci peut-être avec plus de sérieux : Comment Dieu peut-il permettre cela ?

Il y a bien une réponse dans la Bible. Mais l'homme n'aime pas l'entendre. Car, en posant sa question, l'homme aimerait bien envoyer Dieu sur le banc des accusés, alors que cette réponse renverse les rôles et l'y met, lui.

### **Chaque malheur est un avertissement et un appel**

Luc, le médecin, nous rapporte dans son Evangile un épisode qui touche au cœur même de notre question. Quelques personnes, toutes bouleversées et révoltées par une tuerie qui venait d'avoir lieu, vinrent trouver Jésus pour lui en faire part. A Jérusalem, on célébrait une des fêtes traditionnelles. Des sacrifices étaient offerts dans le temple. Comme toujours en pareille occasion, quand des milliers de juifs étaient rassemblés dans la capitale, la garnison romaine était sur le qui-vive. Or, cette fois, un grave accrochage se produisit. On n'a jamais exactement su ce qui l'avait déclenché. Mais il semblerait que quelques hommes venus de Galilée, ce pays épris de liberté, aient attiré l'attention des soldats romains. Il y eut une bagarre. Et bon nombre de Galiléens furent sauvagement massacrés.

Dans l'esprit des gens qui relatèrent ces faits au Seigneur Jésus, la question était sous-entendue : Comment Dieu a-t-il pu permettre cela ?

Quelques jours plus tôt, un autre malheur avait bouleversé les habitants de Jérusalem. Une haute tour aux murs épais s'était brusquement effondrée, ensevelissant dix-huit personnes sous les décombres.

Oui, dans les cœurs la question avait surgi : Et Dieu ? Quelqu'un qui cherchait sans doute une explication théologique à cet événement s'était dit : «Ceux qui ont péri étaient sans doute de grands pécheurs, et Dieu les a punis de cette façon-là.»

Mais Jésus rejeta cette explication, en laissant bien voir que nous ne pouvons pas sonder les secrets de Dieu. Puis il leur dit

quelque chose qui les fit tous frissonner jusqu'à la moelle, qui ferma la bouche aux uns et révolta les autres: «Si vous ne vous repentez, vous périrez tous également.»

Par là, le Seigneur nous montre clairement que chaque malheur, en dépit du mystère qui l'entoure, est un appel de Dieu, un avertissement qu'il adresse à ce monde qui vit loin de lui.

N'avons-nous pas besoin d'un tel signal d'alarme? Vous connaissez les commandements de Dieu.

«Je suis l'Eternel, ton Dieu... Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face.» Qu'avons-nous fait de ce commandement? Notre argent, notre auto, notre travail, notre santé, nos enfants sont devenus nos idoles, les dieux que nous servons.

«Souviens-toi du jour du repos, pour le sanctifier.» Pensons à tous ces dimanches sans la Parole de Dieu! Et les parents – les «vieux»! – comme nous les méprisons!

Puis vient le commandement: «Tu ne tueras point.» Quelle valeur notre époque attache-t-elle à la vie humaine? Que personne n'objecte: «Moi, je suis innocent dans ce domaine.» La Bible dit: «Celui qui hait son frère est un meurtrier.» Si cela est vrai – et c'est vrai – que d'homicides sont commis en secret dans nos maisons et dans nos entreprises!

Ensuite, c'est le commandement: «Tu ne commettras point d'adultère.» Combien de mariages brisés, dissous, détruits! On plaisante sur la pureté comme si elle était périmée. Au lieu de prendre les commandements de Dieu au sérieux, on parle tout au plus de «troubles sexuels».

«Tu ne déroberas pas.» Le vol commence par les livres qu'on emprunte et qu'on ne rend pas. Si tous les biens injustement acquis pouvaient crier, quel vacarme n'y aurait-il pas dans nos maisons!

«Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.» Qu'avons-nous donc fait de ce commandement-là? La vie publique et la vie privée sont empoisonnées par la calomnie. Une personne traîne l'autre dans la boue. Et l'envie? N'est-elle pas devenue un des ressorts de la vie politique?

Que disait Jésus? «Si vous ne vous repentez, vous périrez tous également.»

Dieu déchire les cieux et donne son Fils pour que nous obtenions par lui le pardon de nos péchés, la vie et le salut. Et que fait l'homme de ce don de Dieu? Il le rejette. Il prétend qu'il ne sait plus qu'en faire face aux problèmes qui se posent à lui.

Nous ne devrions plus demander si sottement: Pourquoi Dieu permet-il tous ces malheurs? Nous ferions mieux d'écouter ses

avertissements et ses appels à nous repentir comme le fils prodigue.

## Un Dieu dur ?

Quelqu'un me dira peut-être: «Si tous les malheurs sont des avertissements de la part de Dieu, il s'ensuit logiquement que c'est lui qui nous les envoie – qu'il en porte donc la responsabilité!»

Je lui répondrai: «Oui, c'est juste. Dans la Bible, il y a cette phrase effrayante: «Arrive-t-il un malheur dans une ville sans que l'Eternel en soit l'auteur?»»

Je me rappellerai toujours cette épouvantable nuit du premier grand bombardement d'Essen. Je me trouvais dans ma maison en feu. Tout autour, un monde en flammes! On ne pouvait éteindre l'incendie, car toutes les conduites d'eau avaient sauté. Au moment où j'allais céder au désespoir, je me suis souvenu de cette parole du prophète Amos: «Arrive-t-il un malheur dans une ville sans que l'Eternel en soit l'auteur?» Alors un grand calme se fit en moi. Je n'étais pas livré aux hommes ni au hasard, j'étais entre les mains du Père de notre Seigneur Jésus-Christ.

En même temps, j'eus le sentiment que, la plupart du temps, nous nous faisons une fausse conception de Dieu. Le moment est venu de nous défaire de ces notions que nous nous sommes forgées à son sujet et de nous en tenir à ce que Dieu nous a lui-même révélé.

Nos idées sur Dieu sont mièvres, puériles, niaises, bon marché. Dieu n'est pas le «bon vieux grand-papa» qu'on s'est imaginé. Et quand l'idée qu'on se fait de lui ne correspond pas à la réalité, on jette Dieu tout simplement par-dessus bord! Nous pouvons tranquillement larguer nos fausses conceptions de Dieu. Mais de Dieu lui-même, nous ne pourrions pas nous débarrasser. Tout au plus pourra-t-il, lui, se débarrasser de nous!

Où est-il écrit dans la Bible – qui est le témoignage que Dieu rend de lui-même – qu'il est «le bon Dieu»? Ne dit-elle pas plutôt qu'il est un «Dieu terrible», un «Dieu jaloux», un «Dieu caché»? Elle le compare à un lion qui rugit. Il est écrit textuellement: «De Sion l'Eternel rugit.» Et dans le Nouveau Testament: «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant.» Jésus, qui est mieux informé que tous nos professeurs, dit à son tour: «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne.»

Il est souvent dit dans la Bible que toute sagesse commence par la crainte de Dieu.

Quand nous lisons le dernier livre de la Bible où sont décrits les événements à venir, l'envie nous passe complètement de comparer Dieu à un bon vieux grand-papa. Car nous découvrons que Dieu peut être terriblement dur, parce qu'il est juste. Il ne ferme pas les yeux sur nos péchés. Dieu est la justice même. Il veille jalousement sur ses commandements.

Cela nous semble-t-il trop dur ?

Tant pis ! Dieu ne se conforme pas à l'idée que nous nous faisons de lui. C'est plutôt à nous, si nous ne voulons pas nous trouver tout sots, de nous régler sur la réalité de Dieu. Celui qui n'a aucune crainte de Dieu découvrira à ses dépens, au Jugement dernier, combien Dieu peut être terrible.

Et si quelqu'un nous réplique : « Nous ne croyons pas en un Jugement dernier ! », nous lui répondrons : « Peu importe ! Nous avons le temps d'attendre pour voir qui a raison : le moqueur incrédule ou la Parole éternelle de Dieu. Cette Parole atteste qu'il y aura un jugement dont tous les malheurs d'ici-bas ne sont qu'un avant-goût. »

Dans la Bible se trouve cette phrase : « Tu sauras et tu verras que c'est une chose mauvaise et amère d'abandonner l'Eternel, ton Dieu, et de n'avoir de moi aucune crainte. »

« Tu sauras et tu verras... » Cela sera l'expérience du monde dans son ensemble et de chaque individu en particulier.

Derrière la question : Comment Dieu peut-il permettre cela ? il y a une fausse conception de Dieu.

Cela nous semble-t-il trop dur ? Dieu ne veut pourtant pas notre perte. « Il veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. »

C'est pour cette raison qu'il a envoyé son Fils dans le monde. C'est pour cela que le Fils de Dieu est mort pour nous sur la croix. C'est pour cela que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts. C'est pour cela qu'il est dit aujourd'hui de Jésus : « Celui qui a le Fils de Dieu a la vie. »

Il dépend de nous de saisir le salut qui nous est offert et de devenir enfants du Dieu tout-puissant. Des enfants qui n'ont plus besoin d'avoir peur de lui parce qu'ils ont obtenu la rémission de leurs péchés.

Dieu veut notre salut. C'est pour cela qu'il nous avertit par sa Parole et par certains événements bouleversants : « Convertissez-vous ! Tournez-vous vers moi, et vous serez sauvés, vous tous qui êtes aux extrémités de la terre ! »

Parce qu'il en est ainsi, la Bible ose affirmer que «Dieu est amour». Mais c'est tout autre chose que de parler de l'inoffensif «bon Dieu».

Cette grande vérité s'est imposée à moi dans des circonstances particulièrement pénibles :

Un certain soir, je me trouvais dans une cour sinistre. La veille, notre ville d'Essen avait subi un terrible bombardement. On venait à peine de dégager un abri enseveli sous les décombres et d'en retirer les morts. Les victimes étaient allongées là, autour de moi, soixante-dix personnes que je connaissais pour la plupart. Il y avait des vieillards, des femmes et des enfants ! De chers petits enfants ! Ils étaient couchés là, étouffés, étranglés, morts !

Dans mon imagination, je voyais des enfants jouer au soleil sur une prairie en fleurs. C'est ainsi que les enfants devraient grandir ! Et pas comme cela !

Alors, un cri jaillit de mon cœur : «Dieu, où étais-tu donc ? Où es-tu maintenant ? Comment peux-tu permettre cela ?»

Il n'y eut pas de réponse. Seule une gouttière à demi arrachée grinçait désagréablement dans le vent du soir.

Et voilà qu'une image surgit dans mon esprit. Je vis Jésus sur la croix. «Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.» Cette croix m'apparut comme un genre de fanal, un signal de l'amour de Dieu, placé dans ce monde de misère. Je ne comprends pas les voies de Dieu. Je suis épouvanté en voyant comment il peut «abandonner» le monde. Mais là, de là croix de Jésus, rayonne la lumière. Là, je vois dans le cœur de Dieu. Là, il m'aime et veut, par son amour, m'attirer à lui.

## **A quoi cela peut-il servir ?**

Il arrive bien des malheurs dans le monde. Quand nous les apprenons par les journaux, la question surgit dans notre esprit : Comment Dieu peut-il permettre cela ?

Mais la question devient beaucoup plus angoissante lorsque nous sommes touchés personnellement. Quand, par exemple, un enfant nous est repris. Ou quand un coup dur vient bouleverser toute notre vie. La question ne se pose plus alors de façon purement théorique. Elle brûle en nous comme un feu : Pourquoi cela m'est-il arrivé à moi ? Comment Dieu a-t-il pu me faire cela ?

Nous ne trouvons pas de repos tant que nous n'avons pas reçu

de réponse. Dans ce domaine, un mineur du nom de Merle m'a énormément aidé.

C'était un homme grand et fort qui ne craignait ni Dieu ni diable. Mais un jour, il fut pris dans un éboulement au fond de la mine. J'appris qu'il resterait paralysé des membres inférieurs.

Je me suis donc mis en route pour lui faire une visite. Je l'ai trouvé chez lui, dans un fauteuil roulant, entouré de plusieurs de ses camarades. Lorsqu'il m'aperçut à la porte, il fit un boucan de tous les diables: «Eh bien, calotin! Où était donc ton bon Dieu quand les pierres me sont tombées dessus? Que le diable t'emporte avec toutes tes balivernes!»

Il était dans un tel état que je ne pus sortir un mot et que je dus repartir sans avoir ouvert la bouche.

Mais quelques mineurs – de vrais chrétiens – l'entourèrent dans sa détresse. Ils lui montrèrent le chemin qui mène à Jésus, la voie du salut. Un grand changement s'opéra en cet homme. Il obtint le pardon de ses péchés et fit la paix avec Dieu.

Un jour, je lui rendis visite et je le trouvai devant sa maison, dans la rue, assis dans son fauteuil roulant. Entre-temps, nous étions devenus de bons amis, au point de nous tutoyer.

Je m'assis près de lui, sur la marche du perron. Car je lisais sur son visage qu'il avait quelque chose d'important à me dire. Et cela ne tarda pas.

– Vois-tu, me dit-il, j'ai l'impression que je n'en ai plus pour bien longtemps. Mais je sais à présent où j'irai lorsque je fermerai les yeux. Quand je me trouverai devant Dieu, je tomberai à ses pieds et je lui dirai merci de m'avoir brisé la colonne vertébrale.

– Oh, que dis-tu là, Merle! m'écriai-je.

Il se contenta de sourire. Puis il m'expliqua:

– Si cela ne m'était pas arrivé, j'aurais continué sur ma mauvaise voie, loin de Dieu, jusqu'en enfer. Il a fallu que Dieu emploie les grands moyens pour me conduire à son Fils, mon Sauveur. Oui, ça a été dur. Mais c'était pour mon bien, pour mon salut éternel.

Il fit une pause. Puis il dit lentement:

– Mieux vaut entrer au ciel estropié que de sauter en enfer avec ses deux jambes valides.

Je lui pris la main.

– Merle, tu as été à rude école. Mais ça n'a pas été en vain. Tu as appris la leçon.

Et nous avons pensé avec tristesse à tous ces gens qui sont durement frappés, mais qui n'entendent pas, au travers de leur épreuve, Dieu les appeler avec amour.

Quand un malheur nous arrive, nous ne devrions pas penser:

Comment Dieu peut-il permettre cela? mais bien plutôt: A quoi cela peut-il servir? Que veut-il m'apprendre par là? Alors, nous comprendrons ce que dit l'auteur du cantique:

Dans le creuset de la douleur,  
Par la douceur de ton amour,  
Tu as su préparer mon cœur  
A se donner pour toujours,  
A n'avoir plus qu'un désir:  
Celui de te faire plaisir.  
O Dieu, mille fois merci  
De m'avoir ainsi conduit!

Un jour, un homme vint trouver un chrétien âgé et expérimenté. Il se mit à se plaindre des diverses épreuves qu'il avait à subir, puis il lui demanda:

– Pourquoi Dieu me fait-il cela, à moi? Comment peut-il permettre cela?

– Tu as déjà vu un troupeau de moutons, n'est-ce pas? répondit le vieillard. Il arrive souvent que certaines brebis fassent preuve d'indépendance et s'éloignent du berger. Le berger envoie alors le chien à leurs trousses. Celui-ci se met à aboyer et à les effrayer. Et les brebis, effrayées, se réfugient au plus vite auprès du berger. Eh bien, vois-tu, la souffrance joue un peu le rôle du chien de berger. D'abord, elle nous fait peur. Mais au fond, elle ne veut que nous ramener au bon Berger, au Seigneur Jésus-Christ. A présent, au lieu de te plaindre, va vite vers ton Sauveur qui soulage tous ceux qui sont fatigués et chargés!

### **La souffrance oblige l'homme à chercher sa force ailleurs**

A vrai dire, je ne sais pas comment un homme qui n'appartient pas à Jésus-Christ peut venir à bout des difficultés de la vie. Il n'arrive tout simplement pas à leur faire face. Il faut que, dans sa vie, tout aille comme sur des roulettes. Et si un malheur fond sur lui, il s'aigrit, commence à se lamenter et prend à partie Dieu et les hommes.

Au lieu de se demander: Pourquoi Dieu permet-il cela? au lieu de porter une accusation contre Dieu, il vaudrait mieux reconnaître sa faiblesse, sa fragilité, son incapacité de s'en sortir tout seul.

Je ne vois vraiment pas comment un homme peut se débrouiller sans Jésus.

A ceux qui croient en lui, Jésus donne une espérance certaine de vie éternelle. Et au fur et à mesure que, dans ce monde, l'horizon s'assombrit et devient de plus en plus menaçant, le disciple de Jésus apprend à tourner le regard vers le but éternel, vers le royaume céleste auquel il est appelé. Il existe un cantique, où l'auteur soulève la question: Pourquoi y a-t-il tant de larmes, tant de souffrance? Voilà la réponse qu'il donne:

Pour que dans nos affaires  
Aucun de nous n'oublie  
Que cette pauvre terre  
N'est pas notre patrie.

Et le poète Paul Gerhardt, qui a vécu pendant la guerre de Trente ans et qui a été témoin de bien des atrocités, a écrit ces vers:

Sur ma route ont fait rage  
D'effroyables tempêtes.  
Tonnerre et pluies d'orage  
M'ont fait baisser la tête.  
Sans jamais le mériter,  
Persécution, haine, envie  
Souvent j'ai dû endurer  
Patiemment durant ma vie.

Je veux aller de l'avant  
Sur le chemin de la vie.  
Mais ce n'est plus pour longtemps  
Que je vais rester ici.  
Car j'avance chaque jour  
Un peu plus vers ma patrie,  
Vers le céleste séjour  
Que mon Père m'a promis.

Certains de mes lecteurs souriront peut-être, en se disant: «Ce sont des histoires! On finit toujours par nous consoler en parlant du ciel.»

Laissez-moi vous raconter une anecdote.

Il y a de cela bien des années, j'étais pasteur dans un important district minier. Un jour, en faisant des visites, je suis tombé sur des gens qui étaient justement en train de fêter un anniversaire. Les bouteilles d'eau-de-vie circulaient, et dans tous les coins on hurlait et on braillait. Mais quand j'apparus dans l'embrasement de la

porte, il y eut un instant de calme. Puis un homme se mit à vociférer :

– Ah, le calotin ! Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Nous n'avons rien à foutre de vos balivernes. Nous vous cédon volontiers le ciel, à vous et aux moineaux.

– Comme c'est gentil ! lui répliquai-je, mais il y a quelque chose que je n'arrive pas à saisir. Vous ne pouvez céder à quelqu'un que ce qui vous appartient. Or, je crains fort que vous n'ayez pas de ciel à me céder. Il me semble que votre chemin conduit en enfer plutôt qu'au ciel. Qu'allez-vous donc nous céder, à moi et aux moineaux ?

Un court instant, l'homme parut embarrassé. Puis il reprit :

– Allons donc ! Les pasteurs finissent toujours par consoler les gens en leur promettant le ciel. Et vous pensiez le faire ici pour sûr.

– Quelle bêtise ! lui répondis-je. Je n'ai pas la moindre intention de faire espérer le ciel à des gens qui n'y ont aucun droit. Je voudrais plutôt vous exhorter à ne pas rester sur le chemin qui conduit en enfer. Et j'aimerais vous inviter à venir à Jésus, le Sauveur. Il offre, lui, le ciel à tous ceux qui l'acceptent.

Non, ne vous leurrez pas, l'espérance de la vie éternelle est un privilège que Jésus offre, par pure grâce, à ceux qui le «reçoivent».

Mais ces gens-là ne se demandent pas : Comment Dieu peut-il permettre telle ou telle épreuve ? Ils souffrent comme tous les autres. Ils essaient d'aider ce monde malheureux, tant qu'ils le peuvent. Mais dans la souffrance comme dans la joie, ils poursuivent leur route en chantant dans leur cœur les paroles du cantique :

Car j'avance chaque jour  
Un peu plus vers ma patrie  
Vers le céleste séjour  
Que mon Père m'a promis.

Il existe un petit poème de Nietzsche :

Les corbeaux, en croassant, filent  
A tire-d'aile vers la ville.  
Bientôt la neige va tomber –  
Malheur à qui n'a pas de foyer !

Tel est bien le mal de ce siècle : les hommes doivent affronter les

difficultés de la vie en n'ayant ni feu ni lieu. «Malheur à qui n'a pas de foyer!» C'est là la misère propre à notre époque.

Mettons-nous donc sérieusement à la recherche du Seigneur Jésus qui a dit: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.»

## *Notre droit à l'amour*

### **Une détresse accablante**

Quelle époque paradoxale que la nôtre! Alors que jamais les hommes n'ont vécu si proches les uns des autres – entassés et serrés comme ils le sont – jamais ils n'ont autant souffert de la solitude. Un jeune de seize ans m'a dit un jour :

– Je n'ai personne au monde.

– Voyons, lui ai-je répondu. Ne dis pas de bêtises. Tu as ton père.

– Bah! Le vieux, lorsqu'il rentre vers cinq heures de l'après-midi, grogne un peu, mange en vitesse et s'en va de nouveau.

– Et ta mère?

– Bof! Elle a du travail par-dessus la tête. Elle n'a pas le temps de s'occuper de moi.

– Et tes camarades de travail?

– On fait le boulot ensemble, c'est tout! Non, je n'ai personne à qui je puisse vider mon cœur.

Voilà ce que m'a dit un garçon de seize ans! Mais il n'y a pas que des jeunes pour connaître ce genre de solitude. Des femmes mariées sont seules tout en vivant avec leur mari, et vice versa. L'homme n'a souvent pas la moindre idée de ce qui tracasse sa femme. Et celle-ci ne se doute pas de ce qui tourmente son mari. Et on appelle cela un couple! Ainsi, nous finissons tous par vivre en solitaires!

Quand nos philosophes parlent de la solitude de l'homme d'aujourd'hui, ils ont l'oreille de tous nos contemporains. Car partout on réclame à grands cris la délivrance de la solitude. Or, cette nostalgie de sortir de notre isolement s'allie souvent à la force la plus grande qui soit en nous: notre instinct sexuel. Et alors, on est prêt à renverser tous les obstacles! Le jeune de seize ans se met à la recherche d'une amie qui le sauvera de la solitude. L'homme marié, qui vit aux côtés de sa femme et se sent seul, part avec sa secrétaire dans l'espoir qu'elle lui fera oublier sa solitude. L'étudiant, terriblement seul parmi les dix ou vingt mille jeunes de son université, se met avec une étudiante qui est aussi seule que lui.

Ainsi, la volonté d'échapper à la solitude se combine avec nos pulsions sexuelles, et c'est la raison pour laquelle nous vivons aujourd'hui dans un monde fortement sexualisé. De plus, des hommes d'affaires habiles – producteurs de cinéma et auteurs de romans – tirent un énorme profit du fait que l'homme cherche à résoudre son problème de solitude par le biais de la sexualité. On s'est donné le mot : plus de film sans au moins une scène d'amour, plus un livre sans au moins une histoire d'adultère !

Quand on observe les faits et gestes des gens autour de soi, quand on les voit flirter, courtiser, s'embrasser, on a l'impression qu'ils ont la belle vie.

Une jeune fille me disait un jour : « Pasteur, nous avons aujourd'hui des valeurs différentes de celles de nos grands-parents. Nous avons une nouvelle morale, une éthique nouvelle. » En entendant ce genre de chose, je serais presque tenté d'ôter mon chapeau – si j'en portais un – et de dire : « Mes respects, Mademoiselle ! »

Mais quand on a été pasteur dans une grande ville aussi longtemps que moi, on ne croit plus aux grands mots. Et je sais par expérience que toutes ces belles phrases ne sont qu'une façade derrière laquelle se cache une détresse accablante. Des jeunes qui ont des liaisons douteuses et qui ne viennent pas à bout de leurs problèmes. Des couples qui cherchent à sauver la face ou qui se séparent. Oui, une détresse accablante ! Et cette détresse, nous la connaissons tous. Car ce n'est pas des autres que je parle, mais de vous et de moi !

Il y a bien des années, j'ai fait une causerie sur un sujet semblable dans une petite ville de la Lippe. C'était une réunion destinée uniquement à des jeunes. En entrant dans la salle, je me suis dit : « Où t'es-tu fourré ? C'est un véritable enfer ici ! » Des garçons, des filles, dans une épaisse fumée de cigarette ! Certains des gars avaient tiré une bouteille de whisky de leur poche. Quelques filles étaient assises sur les genoux des garçons. « C'est là que tu dois parler ? Eh bien, mon vieux, il te faudra du courage ! » ai-je pensé. Puis j'ai commencé : « Dans le domaine sexuel, il existe une détresse poignante. » On aurait dit, à ce moment-là, que quelqu'un avait ouvert tous les volets. Je revois un des gars qui, d'un seul coup, fit descendre la fille qu'il avait sur les genoux. Il avait été touché. Brusquement, il régna un silence de mort dans la salle. Et je ne pus m'empêcher de penser : « A première vue, on aurait dit que tous n'éprouvaient que de la joie. Mais il s'est avéré que j'avais tout à fait raison : dans le domaine sexuel, il existe une détresse accablante. »

## D'où provient cette détresse ?

Voyez-vous, cette détresse provient du fait que nous ne savons plus ce qui est bien et ce qui est mal. Nous prétendons avoir dans ce domaine de nouvelles conceptions. Mais ne l'oublions pas : le péché n'est pas un mythe. Chaque fois que je pêche, un poids pèse sur ma conscience. C'est la réalité ! Malheureusement, on ne sait plus au juste ce qui est bien et ce qui est mal. Permettez-moi de poser quelques questions bien précises : Est-il bon ou mauvais d'avoir des rapports sexuels avant d'être mariés ? Et si l'on a fait un mariage malheureux, l'adultère est-il un besoin ou un mal ? Le lesbianisme auquel se livrent les filles est-il un péché ou non ? Et l'homosexualité entre hommes, ou avec de jeunes garçons, ou entre garçons, est-elle coupable ou légitime ? A-t-on raison ou tort de se masturber ? De demander le divorce ? En somme, qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal ? C'est de là que vient notre détresse. Des milliers de romans nous font croire que ce domaine n'a rien à voir avec le bien et le mal, et que de ce fait cette question ne se pose même pas. Etre mauvais camarade, c'est mal – mais le domaine de la sexualité se situe au-delà du bien et du mal. Prenez les films modernes : en gros plan, un baiser ; puis le rideau tombe et l'on voit des ombres qui s'enlacent derrière le rideau. Ce genre de scène fait tout simplement partie du film. Et il ne faut pas chercher à y voir le bien ou le mal. Est-ce exact ? Où est le bien, où est le mal ? Je me souviens comment, tout jeune homme, j'ai soudain vu clair et la question s'est mise à me tracasser : « Qu'est-ce qui est permis et qu'est-ce qui ne l'est pas ? »

Avant de pouvoir donner une réponse valable à cette question, il faut en poser une autre : « Qui décide, en fin de compte, de ce qui est bien et de ce qui est mal ? » Un jour, un jeune couple vint me voir. Elle, la fille légère aux yeux outrageusement fardés, lui, un instable aux doigts jaunis par la cigarette. Je leur dis :

– Avec vous, on sait au moins à quoi s'en tenir. Cela se remarque comme le nez au milieu de la figure.

Et la minette de risposter :

– Mais il n'y a rien de mal à cela, Monsieur le pasteur. Il n'y a rien de mal à cela.

– Une minute, lui répondis-je. Qui est en droit de dire si oui ou non il n'y a rien de mal à cela ?

Oui, qui nous dira ce qui est bien et ce qui est mal ? L'église ? Non ! Je ne me soumettrais pas à son verdict. Quand j'étais jeune, je ne voulais à aucun prix reconnaître l'autorité des pasteurs sur ma vie. Maintenant, j'en suis devenu un moi-même ! Qui a le droit

de dire ce qui est bien et ce qui est mal? La tante Amélie? Ma propre conscience? «Je fais ce que me dicte une voix intérieure!» Hum! Hum! Qui a le droit de dire ce qui est bien et ce qui est mal?

Nous voilà parvenus au point capital. S'il y a un Dieu vivant, qui soit le Maître de ce monde, c'est à lui de dire ce qui est bien et ce qui est mal! S'il n'y a pas de Dieu, vous pouvez faire ce que bon vous semble. Je ne vois pas très bien, moi non plus, pourquoi vous vous conduiriez comme il faut à cause de la tante Amélie. Mais face à ce problème, chacun doit se poser la question: Y a-t-il un Dieu, ou n'y en a-t-il pas? Je connais des gens qui vivent dans un désordre moral affreux, mais qui vous disent: «Moi aussi, je crois au bon Dieu.» Sans blague! S'il y a un Dieu, il a aussi son mot à dire dans le domaine sexuel. Il faut donc vous décider. Vous pouvez rayer Dieu de votre vie. Mais alors, vous mourrez en fonction de votre choix. Il ne faut pas vous imaginer qu'on peut dire jusqu'à 45 ans: «Je veux vivre sans Dieu!» et qu'ensuite, avec l'âge, on se décidera à devenir pieux. Cela ne marche pas! «Cherchez l'Eternel pendant qu'il se trouve», lisons-nous dans la Bible – et non pas: «quand cela vous convient»! Je le répète: s'il n'y a pas de Dieu, faites comme bon vous semble. Mais s'il existe, c'est à lui de vous dire ce qui est bien et ce qui est mal. Ne trouvez-vous pas que c'est logique?

Et je vous dis que Dieu existe, qu'il est vivant! Si vous me demandez comment je peux affirmer cela avec une telle assurance, je vous réponds: «Parce qu'il s'est révélé en Jésus-Christ.» Je voudrais faire entrer cela dans votre tête. Depuis que Jésus est venu, toute indifférence, tout scepticisme à l'égard de Dieu n'est que de l'ignorance ou de la mauvaise foi. Dieu existe! Et parce qu'il existe, c'est à lui de dire ce qui est bien et ce qui est mal. Vous pouvez le rayer de votre vie. Vous pouvez dire: «Nous avons d'autres principes moraux!» Mais je vous garantis qu'un jour, il vous faudra rendre compte à Dieu de votre vie.

En fait, c'est un vrai soulagement de découvrir que c'est à Dieu de dire ce qui est bien et ce qui est mal. Et dans sa Parole – dans la Bible – il le fait très clairement. Un homme m'a demandé un jour, tout étonné:

– Mais la Bible parle-t-elle aussi de ces choses?

Et je lui ai répondu:

– Oui, elle en parle. Dieu donne des directives très précises sur ce qui est bien et ce qui est mal dans le domaine sexuel.

M'avez-vous suivi? Nous devons donc nous demander: Qu'est-ce que Dieu a dit dans ce domaine? Je vais tâcher de résumer l'enseignement que la Bible nous donne sur ce point.

## Que dit Dieu ?

### *Dieu approuve la sexualité*

Dans un de ses poèmes, Tucholky affirme à peu près ceci : «Au-dessus de la ceinture, je suis chrétien ; au-dessous de la taille, je suis païen.» C'est absurde ! La Bible dit : «Dieu créa l'homme . . . il les créa homme et femme.» Il nous a créés avec notre sexualité. Je peux donc en parler ouvertement. Ce n'est pas un domaine tabou. Dieu a fait de moi un homme et de vous aussi, messieurs. Soyons donc des hommes – et non des pantins ! Et de vous, mesdames, il a fait des femmes. Soyez donc des femmes ! L'effort désespéré fait par certaines femmes pour être comme des hommes – ou par certains hommes pour être comme des femmes – est sans doute maladif. Vous m'avez compris. Soyez de vrais hommes et de vraies femmes ! «Dieu créa l'homme . . . il les créa homme et femme» – et pas un troisième sexe ! Dieu approuve notre sexualité. Il faut que je le sache. Et je n'ai rien à refouler dans ce domaine. La tension qui provient du fait que je suis homme ou femme remonte à la création.

Mais nous sommes une création déçue. Le monde n'est plus ce qu'il était quand Dieu l'a créé.

C'est pour cette raison que le domaine sexuel, à la fois si important et si délicat, est particulièrement menacé. Aussi Dieu l'a-t-il protégé.

### *Dieu protège la sexualité par le mariage*

Il approuve la sexualité et la protège par le mariage. Le mariage n'est donc pas un contrat social, mais une institution de Dieu.

Un psychiatre américain qui a écrit un gros livre sur le sujet, mais qui n'est pas chrétien, affirme ceci : «Rien n'a jamais été écrit à ce sujet qui égale en profondeur ce que l'on lit dans la Bible : «Dieu créa l'homme . . . il les créa homme et femme.» Et il poursuit : «Je ne suis pas chrétien. Mais je dis en tant que psychiatre que le mariage est tout juste ce qu'il nous faut.» Ceci, à condition qu'il y ait fidélité dans le mariage. Et non sept, huit, neuf ou dix mariages, comme chez les stars de Hollywood ! Que l'on nous présente cela comme un idéal est encore une des folies de notre époque et révèle notre profond désarroi. Dieu a institué le mariage, mais un mariage basé sur l'amour et la fidélité !

Et maintenant, je voudrais vous parler un peu du mariage. Mesdames, pour être de bonnes épouses, il ne suffit pas de faire

de bons petits plats à votre mari ou de recoudre ses boutons. Messieurs, ne pensez pas qu'après avoir donné à votre femme l'argent du ménage, vous n'avez plus à vous occuper d'elle. Selon le dessein de Dieu, le mariage doit vous délivrer tous deux de la solitude. Vous, les gens mariés, connaissez-vous ce genre de vie conjugale ? Non ? Alors il vous faudrait peut-être avoir un entretien entre quatre yeux et vous poser la question : « Que nous est-il arrivé ? Notre mariage devait nous sauver de la solitude ! » Dieu l'a bien dit au début : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide semblable à lui. » Comprenez-le bien, il voulait vous sortir de votre isolement.

Laissez-moi vous raconter une petite anecdote qui en dit long à ce sujet. Lorsque j'étais tout petit garçon, nous avons eu un jour le droit, ma sœur et moi, d'aller à un mariage dans la famille que nous avons à Stuttgart. C'était la première fois que j'assistais à un mariage, et tout me paraissait tellement intéressant. On est allé à l'église en calèche, puis il y a eu un grand repas à l'hôtel. Sur le menu, tout à fait à la fin, on pouvait lire : bombe glacée. Ma sœur et moi étions assis au bout de la table et nous brûlions d'impatience de voir arriver la bombe glacée. Mais elle mettait un temps interminable à venir, parce qu'un oncle après l'autre se levait pour faire un discours. Cela nous ennuyait terriblement. Pourtant l'un de ces discours est resté gravé dans ma mémoire. Un de nos oncles, voulant faire de l'esprit, s'écria : « Chers convives ! On raconte qu'au ciel il y aurait deux chaises, destinées aux époux qui n'ont jamais regretté une seconde de s'être mariés. » Puis il poursuivit : « Mais jusqu'à ce jour, ces chaises sont restées vides ! » A ce moment-là, il fut interrompu. Par-dessus la tête de tous les invités, mon père cria à ma mère qui se trouvait à l'autre bout de la table : « Maman, ces chaises seront pour nous ! » Je n'étais qu'un gamin, et je n'ai pas compris le sens profond de ces paroles. Mais une joie immense inonda mon cœur, parce que je ressentais la chaleur merveilleuse d'un foyer comme le nôtre. En est-il ainsi du vôtre ? C'est cela que Dieu a voulu pour vous !

A notre mariage, un collègue d'un certain âge nous a adressé à table des paroles très touchantes, basées sur le texte de la Genèse : « Je lui ferai une aide semblable à lui ». Voilà ce qu'il a dit : « En créant la femme, Dieu a donné à l'homme, non pas un despote qui cherche à le dominer, non pas une esclave qui se couche à ses pieds, non pas un objet qu'il peut mettre de côté, mais une aide qui l'entoure de son amour. »

J'ai été très impressionné en voyant mon père regarder ma mère, le jour de leurs noces d'argent, et en l'entendant lui dire :

«Pendant ces vingt-cinq ans, tu m'es devenue chaque jour un peu plus chère!» Je n'ai pu m'empêcher de penser à tous ces couples qui, en vingt-cinq ans de mariage, ont vu petit à petit leur amour dépérir. C'est effrayant! Il y a beaucoup d'époux qui devraient dire à leur conjoint: «Ecoute, je crois que nous devrions prendre un nouveau départ!» La chose est possible, croyez-moi.

J'en viens à mon troisième point. Il y a beaucoup de jeunes qui disent: «Nous n'avons pas encore l'intention de nous marier. Qu'en pensez-vous? Pouvons-nous faire tout ce dont nous avons envie?» A ces jeunes, je dirai:

### *Dieu veut une jeunesse pure*

Je sais que cela semble ridicule à notre époque. Mais croyez-vous que Dieu suive la mode? Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la Parole de Dieu!

Permettez-moi de vous présenter mes arguments. Il y a dans la Bible l'histoire d'un jeune homme qui s'appelait Isaac. Un jour, son père envoie quelqu'un lui chercher une femme. Et Isaac sort dans les champs et se met à prier, parce qu'il est convaincu que c'est Dieu qui va lui trouver une femme. Bien qu'il ne la connaisse pas encore, il lui reste déjà fidèle. Jeunes gens, vous qui ne pensez pas encore au mariage, vous pouvez être sûrs que, le moment venu, Dieu vous donnera la jeune fille qu'il vous faut. Et vous lui devez déjà fidélité. La réciproque aussi est vraie. Jeunes filles, restez fidèles à celui dont vous ignorez encore tout! Oui, c'est là la pensée que la Bible veut nous communiquer: Dieu veut une jeunesse pure.

Un psychiatre m'a déclaré un jour:

– Je suis certain qu'au fond, une jeune fille ne peut aimer qu'une seule fois. Elle ne donne son cœur qu'à un seul homme. Si elle a eu une demi-douzaine de flirts, elle est – excusez l'expression un peu forte, mais c'était un Souabe – foutue pour le mariage. Elle épousera peut-être le septième, mais elle pensera toujours au premier qu'elle a aimé.

– Tiens! ce que vous dites-là est fort intéressant, lui ai-je répondu. Par le biais de la psychiatrie, on arrive aux mêmes conclusions que la Parole de Dieu.

Je suis obligé de vous le dire aussi clairement que possible: les rapports sexuels avant le mariage, le lesbianisme, l'homosexualité, l'adultère, le divorce sont des péchés pour lesquels vous aurez un jour à répondre devant Dieu!

Je pourrais m'arrêter là. Je me souviens que, dans ma jeunesse,

cela m'a beaucoup aidé de savoir quelle était la volonté de Dieu et de me rendre compte qu'il était le seul à avoir son mot à dire dans ce domaine. Mais ce serait cruel de ma part d'en rester là et de ne pas passer à un autre point qui me semble très important.

## **Comment sortir de cette détresse ?**

Dans la Bible, il y a une histoire merveilleuse et bouleversante à la fois. Jésus, le Fils du Dieu vivant, est entouré par la foule. Soudain, on entend un tumulte. Les gens s'écartent. Et voilà qu'on voit arriver une troupe de prêtres et de badauds, traînant derrière eux une jolie jeune femme. Je n'ai pas de peine à me l'imaginer, là devant moi, les vêtements à moitié déchirés. Ils l'amènent devant Jésus et s'écrient : «Seigneur Jésus ! Nous avons surpris cette jeune femme en flagrant délit d'adultère. La loi de Dieu déclare que ce péché mérite la mort. Tu es toujours très miséricordieux, Seigneur Jésus, mais tu n'iras certainement pas à l'encontre de la volonté de Dieu. Nous aimerions t'entendre dire qu'il faut lapider cette femme à l'instant même.» Jésus regarde la jeune femme et répond : «Oui, Dieu prend la chose très, très au sérieux. Selon la volonté de Dieu, elle est passible de la peine de mort.» On voit les visages s'éclairer. Certains ramassent des pierres, car on lapidait les adultères. Mais Jésus reprend : «Un instant, je vous prie ! Celui d'entre vous qui n'a aucun péché à se reprocher – que ce soit en pensée, en parole ou en acte – jettera la première pierre.» Et il se baisse et écrit quelque chose sur le sable. J'aimerais bien savoir ce qu'il a écrit, mais ce n'est pas dit dans la Bible. Après un long moment, Jésus se relève. Tout le monde est parti. Seule la femme est encore là. Dans la Bible, nous lisons : «Accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un.»

Permettez-moi de vous poser une question : «Auriez-vous eu le droit de jeter la pierre à cette femme ? N'avez-vous rien à vous reprocher dans ce domaine ? Etes-vous parfaitement pur en pensée, en parole et en acte ? Auriez-vous pu jeter la première pierre ?» Personne ne répond ? Pas un seul ? Dans ce cas, nous ne sommes qu'une assemblée de pécheurs. Oui, voilà ce que nous sommes !

Cette fois-là, les gens ont commis une grave erreur. «Accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un.» Ils auraient dû, au contraire, dire à Jésus : «Tu vois, nous allons nous placer à côté de cette femme. Tu ne l'as pas condamnée. Aie aussi pitié de nous !» Je ne connais personne d'autre que Jésus qui puisse nous délivrer

de notre détresse sexuelle. Et en affirmant cela, je le fais pour avoir bénéficié moi-même de son secours. Quand je parle de Jésus, je n'énonce pas de belles théories. Il est intervenu dans ma vie et il le fait encore à cet instant. Un pasteur est un homme comme les autres. Il a besoin du Sauveur, tout autant que vous. J'ai pu expérimenter la puissance de salut de Jésus, et cela de deux façons :

### *Jésus pardonne nos fautes*

Aucun pasteur, aucun prêtre, même pas les anges ne peuvent le faire. La première pensée impure que vous avez eue et toutes vos chutes qui ont suivi sont des fautes irréparables. Elles vous accompagneront dans l'éternité jusque devant le tribunal de Dieu, à moins qu'au préalable vous n'ayez trouvé Jésus, que vous ne lui ayez confessé vos fautes et qu'il ne vous les ait pardonnées. Jésus est le seul qui puisse nous accorder ce pardon.

Placez-vous, en pensée, devant la croix de Christ et dites : «Je viens déposer ici tous mes péchés de jeunesse. Je te confesse toutes mes liaisons douteuses. Je ne veux rien te cacher.» Puis, levez le regard vers la croix et répétez les paroles du cantique :

Oui, je puis croire, oui, je veux croire  
Que Jésus-Christ est mort pour moi !  
Sa mort sanglante et triomphante  
Me rend libre par la foi.

Ecoutez ce que dit la Bible : « Le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous purifie de tout péché. »

Quelle parole libératrice !

J'ai dû aller à l'armée à l'âge de 17 ans et je vous assure qu'à la caserne on a tout fait pour me souiller l'esprit. Mais un beau jour, mes yeux se sont ouverts et en pensant à toutes ces saletés, je me suis écrié : «Qui me libérera de ma jeunesse gâchée ?» Alors j'ai compris que Jésus pouvait liquider mon passé et pardonner mes fautes. Je me suis tourné vers lui. Et maintenant, je ne voudrais pour rien au monde vivre sans lui.

J'ai dit un jour, lors d'une grande réunion à Düsseldorf, qu'en nous pardonnant nos fautes, Jésus liquidait notre passé. A la fin de la réunion, comme tout le monde s'en allait, je vis un homme de haute taille, très distingué, se faufiler à travers la foule pour me rejoindre à l'avant de la salle. Lorsqu'il m'eut rejoint, il me demanda, tout excité :

– Est-il bien vrai que, comme vous l’avez dit, on peut obtenir le pardon de ses fautes ?

– Oui, fut ma réponse. Dieu merci, j’en vis journellement.

Et il reprit :

– Je suis psychiatre. Bien des gens viennent me trouver avec leurs troubles psychiques. Ils ont des complexes. Mais ils ne savent pas de quoi ils proviennent. Le plus souvent, ce sont de vieilles fautes, dont ils ne peuvent – ou ne veulent – plus se souvenir. Il faut souvent que je passe des heures avec eux, pour essayer de faire remonter toutes ces histoires des profondeurs de l’inconscient. Mais mon pouvoir s’arrête là. Je peux mettre au jour la faute qui a été commise – le mensonge, la dispute, l’impureté. Mais j’ai souvent désespéré en pensant : si seulement je pouvais effacer la faute ! Et c’est pour cela, pasteur Busch, que je vous demande s’il y a réellement quelqu’un qui puisse nous débarrasser de nos fautes. Est-ce vrai, oui ou non ?

Joyeusement j’ai confirmé :

– Oui, Dieu merci.

Je me suis rendu compte que nous avons un message inouï, remarquable, dans le Nouveau Testament : Jésus pardonne nos fautes !

### *Jésus brise nos liens*

J’ai dit un jour à une charmante jeune secrétaire :

– Mademoiselle, vous êtes sur le chemin de l’enfer. Cette liaison avec votre patron est abominable. Ne rendez donc pas cet homme et sa famille malheureux !

Elle m’a répondu :

– Je ne peux pas rompre, car j’aime cet homme.

– Je veux bien le croire, ai-je répliqué, mais il a une femme et des enfants. Vous êtes cruelle.

J’ai ressenti combien la pensée de cette liaison la tourmentait, mais elle n’arrivait pas à la rompre. Aussi étais-je heureux de pouvoir lui dire :

– C’est vrai, nous ne pouvons pas briser nous-mêmes les chaînes du péché. Mais dans la Bible, nous lisons : «Celui que le Fils affranchit est réellement libre.» Faites appel à Jésus. Il est capable de rompre ce genre de liaison douteuse.

Il y a une strophe de cantique que j’aime beaucoup chanter :

Jésus est venu, les chaînes se brisent,  
Les liens de la mort se cassent en deux.

Le libérateur est entré en lice.  
Les sauvant pleinement, le Fils de Dieu  
Mène à la gloire des pécheurs qu'on méprise.  
Jésus est venu, les chaînes se brisent.

Ayant été pasteur dans une grande ville, j'ai souvent vu des chaînes se briser.

Or, pour être libérés de nos liens sexuels et pour échapper à la détresse qu'ils provoquent, tous, jeunes et vieux, nous avons besoin du Sauveur. Jésus nous offre une libération réelle et complète. Faites-en donc l'expérience! Vous avez besoin d'un Sauveur. Sinon, vous mènerez toute votre vie une existence absolument lamentable.

### **Le monde a soif d'«Agapé»**

Il faut que j'ajoute ceci. Bien des femmes seules me disent : «Nous avons dépassé la quarantaine, et aucun homme ne nous a épousées. Que faire?»

Je dois avouer que je suis pacifiste à cent pour cent, et que je le suis devenu en voyant la détresse de ces femmes. Pendant la Deuxième Guerre mondiale, cinq millions de jeunes Allemands ont laissé leur vie sur le champ de bataille. Ce qui veut dire que cinq millions de jeunes filles n'ont pas pu réaliser leur rêve le plus cher, celui de rendre un homme heureux, que cinq millions de jeunes filles de notre pays sont condamnées à rester seules. Ai-je besoin d'autres raisons pour être contre la guerre? Essayez d'imaginer le désarroi de ces cinq millions de jeunes filles allemandes. Les hommes qu'elles voulaient rendre heureux sont enterrés dans nos cimetières militaires. A ces jeunes filles, j'aimerais dire : «Pour l'amour de Dieu, n'essayez pas de dérober par le péché ce dont vous avez été privées. Ne troublez pas la paix des ménages. C'est un danger, une tentation de plus en plus forte au sein de notre peuple.» «Alors, que faire?» demandent-elles. Et je leur réponds : «Si telle est votre situation, acceptez-la. On n'est pas forcément à plaindre quand on n'est pas marié.»

La Bible nous parle d'une femme seule du nom de Tabitha. Elle vivait à Joppé, l'actuelle Jaffa. Au moment de sa mort, l'apôtre Pierre se trouvait justement dans les parages. On le fit appeler. Lorsqu'il entra dans la chambre mortuaire, il en eut le souffle coupé. Il s'était certainement dit : «Je trouverai sans doute cette brave fille toute seule, étendue sur son lit.» Mais la chambre

était pleine de monde. Une veuve qui était là lui dit : « Cette robe, c'est Tabitha qui me l'a faite. » Un aveugle lui raconta : « J'étais si seul ! Et tous les dimanches après-midi, de trois à quatre, Tabitha venait me faire la lecture. C'était la plus belle heure de ma semaine. » Il y avait aussi des enfants, de petits gamins qui se mirent à parler : « Quand nous rentrions de l'école, nous trouvions la clef sous le paillason. Personne ne s'occupait de nous. Jusqu'au jour où Tabitha est venue et a pris soin de nous. » Pierre avait compris. « Cette Tabitha a eu une vie bien plus riche que certaines femmes mariées qui, vivant avec un mari ennuyeux, ont fini par s'aigrir. »

En allemand et en français, il y a un seul mot pour désigner l'amour. En grec, il y en a deux. Or, le Nouveau Testament a été écrit en grec. L'amour dont nous avons parlé au début est exprimé par le mot grec « éros » ; c'est de là que vient le terme « érotisme ». Mais l'autre mot que l'on traduit par amour, « agapé », désigne l'amour de Dieu, cet amour que je peux transmettre aux autres.

Jeunes filles qui n'avez pu vous marier, acceptez votre situation – et remplissez votre vie d'« agapé ». Le monde a soif de cet amour-là !

Vous permettez que je me répète ? C'est à Dieu de décider de ce qui est bien et de ce qui est mal. Or Dieu exige la pureté chez les jeunes et la fidélité dans le mariage. Et si notre chemin ne conduit pas au mariage, il s'agit de l'accepter.

## **Un amour auquel nous n'avons aucun droit**

Pour terminer, je voudrais vous reparler de Jésus. Je suis en train de traiter le thème : « Notre droit à l'amour ». Il est un amour auquel nous n'avons aucun droit, mais qui nous est offert gratuitement. C'est l'amour du Seigneur Jésus. Nous sommes pécheurs. Et nous avons besoin d'un Sauveur. J'aimerais partager avec vous une expérience que j'ai faite.

C'était sous le Troisième Reich. On venait de m'emprisonner une nouvelle fois à cause de ma foi. L'aumônier de la prison m'avait rendu visite et m'avait dit : « Vous avez très peu de chances de vous en tirer. » Et il était reparti. Je restais donc seul dans ma cellule. Celle-ci était très étroite. Tout en haut, une mince fente laissait passer un peu de lumière. Il faisait froid, et j'étais gelé. Toute l'atmosphère dans laquelle j'étais plongé était glaciale. J'avais la nostalgie de ma femme, de mes enfants, de mon ministère, de mes jeunes – car j'étais aumônier de jeunes. J'étais

assis là, sans le moindre espoir de jamais sortir de là. Lorsque la nuit tomba, je fus envahi d'un profond désespoir. Je ne sais pas si vous connaissez ce sentiment. Mais à cet instant précis – je ne peux vous donner que mon témoignage – le Seigneur Jésus entra dans ma cellule. Il est vivant. Il peut passer par les portes verrouillées. Et c'est ce qu'il fit. Il plaça devant mes yeux sa mort sur la croix, cette mort qu'il a soufferte à cause de mes péchés. Et il me souffla à l'oreille : «Je suis le bon Berger. Le bon Berger donne sa vie pour ses brebis.» A cet instant, un tel flot d'amour vint se déverser sur moi que je ne pus presque pas le supporter. C'était de trop pour mon cœur. Et je compris que cet amour-là, je ne l'avais pas mérité, je n'y avais aucun droit, il m'était offert gratuitement.

Cet amour de Jésus vous est aussi accessible. Pourquoi laisser passer ce flot, alors qu'il veut se répandre dans votre cœur ?

## *Peut-on parler à Dieu ?*

En Souabe, on raconte une charmante historiette. Une troupe de funambules venait d'arriver dans un village et se préparait pour la représentation qui devait avoir lieu le soir même. La corde était déjà tendue entre les deux piliers, lorsqu'une femme passa par là avec son enfant. Celui-ci se tourna vers sa mère et lui demanda :

– Maman, est-ce qu'on peut vraiment marcher sur la corde ?

Et sa mère de lui répondre :

– Bien sûr qu'on le peut, si on sait le faire ! Moi, je ne sais pas le faire.

Ceci m'amène à ma première remarque :

### **On peut parler à Dieu, si on sait le faire**

Dieu étant présent, on peut lui parler. Mais beaucoup d'entre vous doivent admettre comme la mère de l'enfant : « Je ne sais pas le faire. » Bien sûr qu'on peut parler à Dieu ! Vous pouvez parler à Monsieur Dupont – pourquoi ne pourriez-vous pas parler au Dieu vivant ? Il est là... Mais savez-vous le faire ?

Très jeune, on m'a appris le cantique :

Petits enfants, quelqu'un nous aime  
Par-delà le ciel bleu...

Et j'ai pensé : « Cela n'a pas de sens de continuer à prier, car jamais je ne pourrai crier assez fort pour que Dieu m'entende par-delà le ciel bleu. » Les Russes ont ironisé à ce sujet : « Nous avons envoyé nos spoutniks dans l'espace. S'il y avait un Dieu, nous l'aurions rencontré. »

Bien des gens sont perplexes et se posent la question : « Où donc est Dieu ? Par-delà le ciel bleu ? Tout là-haut ? Et à quelle distance ? A cent, à mille kilomètres d'ici ? » Laissez-moi vous répondre le plus clairement possible : nulle part dans la Bible, il n'est dit qu'il se trouve « par-delà le ciel bleu ». Au contraire, elle affirme qu'en réalité, Dieu n'est pas loin de chacun de nous. On y lit cette prière : « Tu es derrière moi, devant aussi. » Ceci ne se

comprend que si l'on tient compte du fait que nos sens ne peuvent percevoir qu'un monde tridimensionnel et que Dieu n'est pas limité à ces trois dimensions, tout en étant tout proche de nous.

Chaque fois que vous avez mal agi, il était là, tout proche de vous, et il a gardé le silence. Il est des personnes d'un certain âge qui lui ont pendant plus de quarante ans jeté leurs péchés à la face, et il continue de garder le silence.

On peut parler à Dieu, c'est évident. Mais il en va pour celui qui prie comme pour le funambule : il peut le faire s'il sait le faire. La majorité des hommes, hélas, doivent reconnaître qu'ils ne savent pas prier. Et vous, pourquoi ne pas être honnête et l'admettre également ? On peut parler à Dieu si on sait le faire. Mais on ne sait pas le faire.

C'est là un des traits caractéristiques les plus alarmants de notre époque : on n'est plus capable de prier et, de ce fait, on ne peut plus croire. L'écrivain Franz Werfel a écrit un roman intitulé *Le ciel détourné*. Une des phrases de ce livre me poursuivra tant que j'aurai affaire aux hommes. La voici : «Le signe distinctif des temps modernes est l'abêtissement métaphysique de l'homme.» L'adjectif «métaphysique» désigne les réalités éternelles qui font partie d'une autre dimension. L'«abêtissement métaphysique» consiste dans le fait que l'homme est à ce point abruti par la radio, la télévision, les discussions, la publicité, les idéologies, la politique, les voisins, les tensions au travail qu'il n'arrive plus à tableur sur la présence de Dieu et la possibilité de lui parler. Peut-on parler à Dieu ? On le pourrait, si on n'était pas abêti par un siècle de rationalisme.

Un jeune de seize ans m'a raconté un jour une des expériences les plus bouleversantes qu'il a faites pendant la guerre. Sa batterie venait de subir un bombardement aérien et, sortant le premier de la casemate, il vit un de ses camarades qui gisait là, le ventre ouvert. Il voulut lui porter secours, mais le blessé lui dit :

– Cela ne sert plus à rien, je vais mourir. Ce qu'il me faut, c'est quelqu'un qui prie avec moi. Rends-moi ce service, mon garçon.

Mais le garçon répondit :

– Dans les Jeunesses hitlériennes, on m'a appris à jurer, mais pas à prier.

Il courut chercher le capitaine.

– Mon capitaine, venez vite.

Le capitaine se mit à genoux près du pauvre homme dont les intestins sortaient par la blessure au ventre.

– Que veux-tu, camarade ?

– Je vais mourir, mon capitaine. Priez donc avec moi.

– Juste ciel! s'écria le capitaine. Je ne sais pas prier.

Et il alla chercher un sous-lieutenant. Finalement, ils se tinrent tous là, ces hommes aguerris, sûrs d'eux, capables de raconter la blague la plus osée et de lâcher le juron le plus grossier – mais pas un ne put prier, ne fût-ce qu'un «Notre Père». Le jeune homme me dit: «J'étais là et j'ai pensé: Si je me tire de cette sale guerre, la première chose que je ferai, ce sera d'aller quelque part où je pourrai apprendre à prier, car je ne veux pas crever misérablement comme ce pauvre type.»

Telle est la situation actuelle. Que je me trouve chez un chef d'entreprise ou parmi les ouvriers – l'un se croit trop intelligent pour prier, l'autre est sous la férule de la libre pensée. Nous ne savons plus parler à Dieu. Ce que Franz Werfel, cet homme sensé, appelle «l'abêtissement métaphysique» est une affreuse catastrophe. Il n'est pas surprenant que l'on se trouve complètement désemparé au moindre coup dur. A Essen, il m'est arrivé d'être dans le même abri que certaines grandes gueules qui clamaient la victoire finale du Führer et la grandeur du Reich allemand. Mais lorsque les bombes se mettaient à tomber, ces mêmes personnes hurlaient de peur. Nous avons prié avec elles et leur avons chanté des cantiques pour les aider à tenir le coup, car elles-mêmes ne savaient pas prier. Oui, c'est une véritable catastrophe lorsqu'un homme ne sait pas prier.

Tout récemment, j'avais en face de moi un homme intelligent, cultivé, qui me déclara en souriant:

- Pasteur, cela n'avance à rien de prier.
- Ne dites donc pas de bêtises! répliquai-je, indigné.
- Comment? fit-il, ébahi.

Et moi de lui répondre:

– Vous me faites la même impression qu'un amputé de la jambe qui dirait à qui veut bien l'entendre: «Cela ne sert à rien de faire du ski.» Comme lui, vous n'y comprenez rien.

Je veux bien que l'on discute de l'utilité du ski, mais pas avec des amputés de la jambe. Pourtant, c'est exactement ce que nous faisons lorsque nous parlons de la prière. Nous ne savons pas prier. Mais cela ne nous empêche pas de nous lever et de dire: «Cela n'a pas de sens de prier.» En m'écoutant, vous vous rendez sans doute compte que je n'ai plus beaucoup de respect pour les hommes de mon peuple, du moins sur ce point. J'ai mes raisons, croyez-moi. Plus nous nous montrons lamentables, plus nous nous mettons à crâner. Si seulement je pouvais vous convaincre de vous retirer en un endroit tranquille et de dire à Dieu: «Seigneur,

tu sais que la chose la plus élémentaire qu'un chrétien devrait faire, c'est prier. Et cela, je ne sais pas le faire.»

Devant l'abêtissement de notre pauvre peuple, je ressens non seulement de la colère, mais aussi une profonde tristesse. Je suis troublé à la pensée que l'Eglise fait comme s'il allait de soi que les gens savent encore prier. C'est sans doute aussi le cas chez vous : à Noël on voit des gens à l'église qui autrement n'y mettent jamais les pieds. L'église est pleine à craquer ce jour-là. Et lorsque le pasteur dit : «Nous allons prier» – c'est justement cela qui me trouble – tout le monde joint les mains et incline la tête. J'aurais alors envie de crier : «Ne faites donc pas semblant ! Il n'y en a pas un sur dix qui sache prier. Vous jouez tous la comédie.» Ai-je raison ou non ? Il en va de même lors des cérémonies de mariage ou des enterrements. Le pasteur dit : «Nous allons prier», et les hommes restent immobiles, leur couvre-chef à la main, pensant que le fait de regarder leur chapeau équivaut à une prière. Puis après le service, on va boire un verre.

Lorsque j'étais sous les drapeaux, en 1914, on nous obligeait à aller à l'église. Au préalable, l'adjudant nous avait donné les instructions suivantes : «Vous gagnerez votre banc sans bruit. Là, vous resterez debout, le casque à la main, et vous compterez lentement jusqu'à douze. Ensuite vous pourrez vous asseoir.» Les gens qui observaient les soldats se disaient : «Ces hommes prient avec ferveur.» En réalité, ils étaient en train de compter lentement jusqu'à douze, avant de s'asseoir ! J'ai l'impression qu'à un mariage ou à un enterrement, lorsqu'on leur dit : «Nous allons prier», les gens ne comptent pas même jusqu'à douze. Une profonde tristesse m'étreint à la pensée qu'autrefois, lorsqu'on disait : «Nous allons prier», les gens priaient effectivement, sans jouer la comédie.

Le célèbre explorateur d'Afrique centrale David Livingstone – un des plus grands hommes de l'Histoire, connu pour son courage, son intelligence et son érudition – mourut de la façon suivante : Accompagné de ses porteurs indigènes, il parcourait le cœur de l'Afrique. Un matin, ses porteurs venaient d'emballer les affaires et de démonter les tentes. Seule la tente de Livingstone était encore debout. En effet, ses compagnons savaient que le matin, il priait, il parlait à son «Tuan» céleste – son Dieu. Mais ce jour-là, cela durait plus longtemps que d'ordinaire. Aussi le chef des porteurs finit par jeter un coup d'œil par une fente de la tente. Et que vit-il ? Son maître était encore à genoux. Ils attendirent jusqu'à midi avant d'oser ouvrir la tente. Il était toujours à genoux. Mais son cœur avait cessé de battre.

Ce grand homme, ce bel esprit, est donc mort à genoux, en prière. Et le petit bourgeois allemand ose affirmer : «Cela n'a pas de sens de prier», au lieu d'avouer, les larmes aux yeux, qu'il ne sait plus prier. Livingstone savait prier. Et il est mort à genoux. Nous, nous mourons à l'hôpital à l'aide de piqûres. Nous ne supporterions pas de mourir, si les médecins ne nous administraient pas de stupéfiants. Livingstone n'en avait pas besoin. Il parlait à Dieu. Et c'est en s'entretenant avec lui qu'il est entré dans l'éternité.

Qu'en est-il de la prière en famille ?

Chez nous à la maison – nous étions huit enfants – les choses se passaient ainsi : le matin, nous nous réunissions tous avant le petit déjeuner. Après avoir chanté un cantique – «Brillante étoile, étoile du matin» ou «Loué soit Dieu, le Seigneur» – nous lisions un passage de la Bible, et mon père terminait par la prière. Même quand je ne voulais plus rien savoir de Dieu, la pensée me poursuivait qu'à la maison on priait pour moi. Et quand je finis par tout jeter par-dessus bord et que, jeune officier, je m'engageai sur une très mauvaise voie, la prière de mes parents fut comme une amarre qui me retenait.

Avez-vous encore le culte de famille ? Maris, un jour Dieu vous demandera des comptes et vous tiendra pour responsable de la perte de votre femme et de vos enfants, si vous n'avez pas bien dirigé votre maison. De quelle façon commence-t-on la journée dans votre foyer ? Par le chant d'un cantique, la lecture d'un texte biblique, la prière ? Ah, vous ne savez pas prier ? Que ferez-vous le jour où l'un de vos enfants vous demandera : «Papa, ce matin, c'est à toi de prier avec nous ?»

Un jour, un homme très distingué d'Essen me demanda de venir le voir chez lui. Là, assis avec sa femme, il me dit :

– Une chose incroyable vient de se produire. Notre fils de seize ans rentre un soir de votre réunion de jeunes et nous demande :

– Pourquoi ne prie-t-on pas chez nous ?

Je lui explique :

– Tout cela, on ne le fait que pour la forme. Il n'y a rien derrière.

Mais il continue à me questionner :

– Papa, que penses-tu du Saint-Esprit ?

– Je n'en pense rien du tout.

– C'est là ce qui fait le malheur de notre famille, déclare-t-il avec conviction. Il nous faut un père qui sache demander à Dieu le Saint-Esprit.

Tel est le récit que me fit cet homme. Je lui posai alors la question :

– Voulez-vous que je passe un savon à votre fils pour avoir été un peu insolent envers son père ?

– Pas du tout, me répondit-il. Il me semble que si mon fils a raison, je suis en bien mauvaise posture.

Je ne pus que répliquer :

– Vous êtes effectivement en mauvaise posture. Votre fils a raison.

– C'est aussi ce que je crains, avoua-t-il. Que dois-je faire ?

Subitement, cet homme avait compris qu'il avait manqué à son devoir le plus élémentaire, en tant que père de famille. Il ne vous suffit pas d'acheter des vêtements à vos enfants et de leur donner à manger. Vous, pères, avez une responsabilité plus grande encore : savez-vous prier ?

Pour illustrer ma pensée, je me servirai d'une légende que se racontent les marins. D'après elle, un vaisseau fantôme hanterait les sept océans. Bien qu'il n'ait pas d'équipage, aucune tempête n'a pu le couler jusqu'à présent. Supposons qu'un autre navire le voie soudain surgir à l'horizon. Que fera-t-il ? Il essaiera certes de le contacter par radio, mais n'obtiendra jamais de réponse. Nous ressemblons à ce vaisseau fantôme. Dieu essaie d'entrer en contact avec nous. Il le fait par toutes sortes d'événements et d'expériences – mais surtout par sa Parole. Mais nous ne savons pas lui répondre. Des vaisseaux fantômes – voilà ce que nous sommes !

Un jour où je parlais de ces choses, un jeune enfant a demandé à sa mère : « Dis, maman, pourquoi le monsieur a grondé comme ça ? » J'espère que vous comprenez que je n'ai pas l'intention de gronder qui que ce soit, mais que mon cœur déborde de compassion pour notre pauvre peuple en voyant ce qui est advenu de lui – intellectuels et ouvriers, hommes et femmes, jeunes et vieux. On ne sait plus invoquer Dieu ; et pourtant Dieu est tout proche.

Bien des gens se disent chrétiens et se réclament de l'Eglise, mais ils ne savent pas prier. Au cours de mes visites, je rencontre souvent des personnes qui me disent : « Nous sommes très pratiquants, Monsieur le Pasteur. Ma mère connaissait bien le pasteur Durand. L'avez-vous connu ? Non ? Ma mère le connaissait très bien. » Et moi de leur répondre : « Si vous ne connaissez pas Jésus, vous irez tout droit en enfer avec votre pasteur Durand. La question primordiale est de savoir si vous savez invoquer le nom de Jésus, si vous savez prier. » Je vous en prie, posez-vous vous-même la question : « Est-ce que je sais prier ? Est-ce que je prie ? » et répondez-y.

A présent, vous allez peut-être me dire : «Cela suffit, pasteur Busch. Dites-nous maintenant comment apprendre à prier.» J'y arrive.

## Comment apprendre à prier ?

### *Le cri du nouveau-né*

Comment apprend-on à parler ? Vous rappelez-vous vos premiers balbutiements ? Non ? Moi non plus. Mais si vous voulez apprendre à prier, il vous faut d'abord pousser le cri du nouveau-né. Je m'explique.

Le Seigneur Jésus raconta un jour l'histoire suivante : Deux hommes se rendirent à l'église au même moment. L'un des deux était un homme distingué et influent. Il alla se mettre tout devant et se mit à prier : «Mon Dieu, je te remercie de ce que je suis quelque'un de bien.» Dieu s'était déjà bouché les oreilles. Cet homme pouvait parler autant qu'il voulait – Dieu n'écoutait plus. Et cela est vrai. L'autre homme était un personnage peu recommandable, un marginal un peu hors-la-loi sur les bords. Il faisait du marché noir, de la contrebande ou quelque chose dans ce goût-là. La Bible l'appelle un «publicain». Au moment où il pénètre dans l'église, il est saisi par la solennité du lieu et prend peur. Il reste près de la porte et se dit : «Ce n'est pas un endroit pour moi. Au bistrot, l'ambiance me convient, et je me sens à l'aise. Mais pas ici.» Il est sur le point de faire demi-tour, lorsqu'il se souvient soudain de la raison qui l'a amené en ce lieu. Il a une profonde nostalgie de Dieu. N'est-ce pas notre cas à tous ? Rentrer à la maison, chez notre Père . . . Non, il ne peut revenir sur ses pas, cet homme-là. Mais il ne peut pas non plus avancer davantage. Se rappelant ce qu'a été sa vie, il joint les mains et ne dit qu'une courte phrase : «O Dieu, aie pitié de moi, qui suis un pécheur !» D'après la Bible, les armées du ciel se mirent alors à chanter de joie. Un homme était parvenu à la vie.

Le voici, le cri du nouveau-né : «J'ai péché.»

Lors de la naissance de mon fils aîné, j'assistai à l'accouchement. Ce fut une naissance très difficile, et j'ai dû penser à la parole de Jésus : «Quand une femme va mettre un enfant au monde, elle est triste.» Par moments, j'avais l'impression que la femme que j'aimais et dont je tenais la tête était presque à bout de forces. Et voilà que soudain j'entendis crier une petite voix. L'enfant était là. Une nouvelle vie. Ce cri n'avait rien d'un chant harmonieux. Mais

lorsque je l'ai entendu, j'ai pleuré comme une Madeleine. Vous me comprenez, n'est-ce pas ? J'étais bouleversé par ce cri – le premier cri d'une nouvelle vie.

Le premier cri poussé par celui qui naît de nouveau, par l'homme qui s'est enfin approché de la lumière de la vérité, le voici : «J'ai péché. O Dieu, aie pitié de moi, qui suis un pécheur.» Toutes vos litanies resteront sans effet, si au départ il n'y a pas le cri du nouveau-né. Je n'ai encore jamais vu un enfant qui s'est mis dès le début à prononcer de grands discours. Cela commence toujours par le cri du nouveau-né. Il en va de même pour celui qui entre dans le Royaume de Dieu.

Ce cri du nouveau-né, l'avez vous poussé ? Non ? Alors, pour l'amour du ciel, allez vous recueillir en un endroit tranquille. Mon but n'est pas de faire de la publicité pour l'Eglise, mais j'aimerais arrêter quelques-uns d'entre vous sur le chemin de l'enfer. Et cela ne va pas sans le cri du nouveau-né : «J'ai péché. O Dieu, aie pitié de moi, qui suis un pécheur.»

Lorsque le fils prodigue revint à la maison, la première chose qu'il dit en voyant son père fut : «Mon père, j'ai péché contre Dieu et contre toi.» A l'instant même où vous prononcerez ces paroles, Jésus, le Fils de Dieu, viendra au-devant de vous et vous dira : «Mon ami, je suis mort pour tes péchés. J'ai payé ta dette.»

### *Seul un enfant de Dieu sait vraiment prier*

J'ai rencontré l'autre jour une personne de ma connaissance qui a trois charmants enfants, un garçon et deux fillettes. Alors qu'ils s'approchaient de moi, j'observais la façon dont ces enfants assaillaient leur père de questions et de remarques, au point que celui-ci avait du mal à leur répondre. Arrivé à leur hauteur, je leur dis : «Bonjour Monsieur Un tel, bonjour les enfants.» Dès qu'ils eurent entendu ma salutation, ces derniers se turent comme par enchantement. L'étranger que j'étais les avait réduit au silence. En somme, un enfant ne peut vraiment parler qu'en présence de son père ou de sa mère. Dès qu'un étranger arrive, il est gêné.

De même, nous ne pouvons vraiment prier que si nous sommes enfants de Dieu. Par conséquent, si nous ne savons pas prier, c'est parce que nous ne sommes pas enfants de Dieu.

Oh, je sais, nous sommes pratiquants, nous avons fait notre confirmation, nous allons à l'église à Noël, nous disons poliment bonjour au pasteur ou au curé. Un évangéliste disait un jour de certains : «Ce sont des lièvres baptisés!» Lorsque quelqu'un lui

demanda ce qu'il voulait dire par là, il répondit : «Si vous attrapez un lièvre et que vous le baptisiez, il s'empressera de regagner les champs dès que vous l'aurez lâché. Ces gens-là font exactement la même chose : à peine baptisés, les voilà qui retournent dans le monde.» Chers amis, dans ce cas, on est incapable de prier. Seul un enfant de Dieu sait vraiment prier. Et de ce fait, seul un enfant de Dieu peut être réellement heureux.

Il faut donc que vous deveniez enfant de Dieu. Vous ne l'êtes pas par nature. Vous avez peut-être un vernis chrétien, mais vous n'êtes pas enfant de Dieu. On ne devient enfant que par la naissance. Et on ne devient enfant de Dieu que par la nouvelle naissance. Il faut que deveniez enfant de Dieu – et vous saurez prier. Un enfant de Dieu ne peut plus vivre sans la prière. Pour lui, la prière est un peu comme la respiration. Mes jeunes plaisaient parfois en se disant l'un à l'autre : «N'oublie pas de respirer!» Et vous, vous négligez la respiration de l'âme, vous oubliez de prier. Il vous faut absolument devenir enfant de Dieu.

Je vais vous dire en peu de mots comment on le devient : uniquement par Jésus-Christ. Celui-ci disait : «Je suis la porte. Celui qui entre par moi sera sauvé.» A travers l'épais brouillard de ce monde, Jésus s'approche de vous – Jésus, cet homme portant les marques des clous sur le corps. Jusqu'à présent, vous ne vous êtes pas soucié de lui. Ce qu'on vous disait de lui vous semblait déraisonnable, insensé. Pourtant, il vient à votre rencontre. Et il se peut que vous saisissiez soudain qui il est : «Toi, l'homme venu d'une autre dimension, toi, le Fils du Dieu vivant, tu n'es nul autre que mon Sauveur.»

Le premier pas que j'ai à faire pour devenir enfant de Dieu, c'est de reconnaître en Jésus mon Sauveur. Le second, c'est d'adopter à son égard une attitude de confiance : il peut mettre de l'ordre dans ma vie, me délivrer de mon angoisse, de mon sentiment de culpabilité, des péchés de ma jeunesse. Dans l'Ancien Testament, un homme de Dieu s'écrie : «Tu prends soin de mon âme.» Tout d'un coup, on arrive à faire confiance à Jésus, au point de rompre avec le passé et de remettre toute sa vie entre ses mains. C'est ce que nous appelons la conversion. Et c'est ce que j'ai vécu, lorsqu'à l'âge de dix-huit ans j'ai mis fin à ma vie de péché pour me livrer à Jésus. Personne n'a pu le faire pour moi. Et moi je ne peux pas non plus le faire pour vous. Il faut que la chose se fasse entre vous et lui. Risquez le coup, et dites-lui :

Prends ma vie, elle doit être  
A toi seul, ô divin Maître.

A l'instant même où vous faites ce pas, vous devenez enfant de Dieu. En dépit de l'avis de ceux qui pensent qu'on peut être sauvé d'une autre façon, je répète: Il n'y a qu'une seule porte qui vous permette d'entrer dans le royaume de Dieu – c'est Jésus-Christ, mort et ressuscité pour vous. Faites le pas vers lui, et il vous accueillera.

Une fois enfant de Dieu, vous saurez prier. Votre misère prendra fin, car vous pourrez épancher votre cœur en la présence de Dieu, vous pourrez lui parler comme un enfant à son père.

Je suis pasteur depuis de longues années et j'ai eu affaire à un grand nombre de personnes. Je suis convaincu à présent que chaque homme cache au fond de son cœur un secret qu'il traîne partout avec lui. Mais lorsque je deviens enfant de Dieu, je peux ouvrir mon cœur à Jésus et lui confier mon secret: le péché que je ne peux pas lâcher, ma relation douteuse, la faute dont le souvenir me hante. Je peux lui dire ce que je n'oserais confier à aucun homme.

A la fin d'un camp de vacances, plusieurs de mes jeunes nous firent part de leurs expériences. L'un d'entre eux, un garçon de dix-huit ans, raconta: «Bien que me disant chrétien, j'étais sur le point de tout jeter par-dessus bord. Un soir, avant d'aller à l'étude biblique, j'ai prié: «Seigneur Jésus, si ce soir tu ne me parles pas personnellement, je laisserai tout tomber. Je ne peux pas venir à bout de mes problèmes, en particulier de ceux que me pose la vie dans une grande ville, si tu ne m'éclaires pas.» Il poursuivit: «En rentrant à la maison, ce soir-là, tout s'était clarifié. Il avait répondu à ma prière et m'avait parlé personnellement.» Le récit de ce jeune m'a profondément ému. Dans ses moments de doute et de désespoir, il a crié à Jésus – et il a été exaucé. A combien plus forte raison est-on exaucé lorsqu'on prie en tant qu'enfant de Dieu.

Ma mère vivait à Hulben, près d'Urach, dans le Jura souabe. Pendant la guerre, elle m'écrivit un jour: «Je me suis réveillée à trois heures cette nuit. J'ai soudain pensé à mes enfants au front, à mes petits-enfants, à vous dans les zones de bombardement et à Elisabeth au Canada dont je suis sans nouvelles. Et l'inquiétude s'est emparée de moi. J'avais l'impression que quelqu'un me serrait la gorge avec des gants de fer. Ne pouvant plus le supporter, je me suis mise à prier: «Seigneur Jésus, dis-moi quelque chose. Je ne peux plus supporter le fardeau de mes soucis.» Puis j'ai allumé la lumière et j'ai pris ma bible – Heureux celui qui a toujours sa bible sur la table de chevet! – et je l'ai ouverte. Mes yeux sont tombés sur cette parole: «Déchargez-vous sur lui de tous vos soucis, car il prend soin de vous.» La lettre de

ma mère se terminait par ces mots : «Alors j'ai tout remis entre les mains de mon Sauveur, j'ai éteint la lumière et je me suis endormie.» N'est-ce pas merveilleux ? Lorsqu'on est enfant de Dieu, on peut faire ce genre d'expérience.

Je me souviens que ma mère m'a dit un jour : «Hier soir, j'étais tellement fatiguée que je ne pouvais même plus prier. J'ai simplement dit : «Bonne nuit, cher Sauveur!»» En l'écoutant, je me suis dit : «C'est ainsi que les enfants de Dieu parlent à leur Seigneur, de façon toute naturelle.» Et il veille vraiment sur eux. De jour et de nuit, mon Sauveur est près de moi, car je lui appartiens et je peux compter sur lui en toute circonstance.

Avez-vous bien saisi ? Si l'on ne sait pas prier, c'est une catastrophe de premier ordre. Je souhaite donc que vous poussiez le cri du nouveau-né : «J'ai péché, Seigneur, aie pitié de moi, qui suis un pécheur.» Et je souhaite que vous ne trouviez pas de repos avant d'être devenu enfant de Dieu, avant d'appartenir à Jésus-Christ. A ce moment-là, je n'aurai plus de soucis à me faire pour vous.

## *Comment vivre quand on ne peut plus croire ?*

### **On ne peut pas s'en sortir sans la foi**

Il faut d'emblée que je vous le dise : sans la foi, il est impossible de se tirer d'affaire dans la vie. Et je ne sais que conseiller. Car on ne peut rien pour celui qui ne croit pas. Je vais vous expliquer pourquoi.

Pour vous, Dieu n'est peut-être qu'un concept théologique, qu'une idée philosophique ou qu'une force de la nature. Mais en fait, Dieu est une personne. Il vit réellement et remplit tout en tous. Et si je ne suis pas en paix avec Dieu, si je ne suis pas en règle avec lui, si je ne suis pas son enfant, je passe à côté de la réalité. Et c'est dangereux.

Lorsque, tout jeune officier pendant la Première Guerre mondiale, je compris soudain : «Dieu est là !», ce fut l'heure H de ma vie. Je me sentis comme quelqu'un qui heurte un mur avec sa voiture. Auparavant, je prétendais, comme tant d'autres, croire au bon Dieu. Mais je n'avais pas saisi qu'il est une réalité. Et voilà que tout à coup, je me trouvais face à la réalité de Dieu !

Un des psaumes de la Bible dépeint d'une façon particulièrement saisissante cette réalité de Dieu. Quoiqu'on fasse, on ne peut lui échapper. «Si je monte aux cieux, tu y es.» L'astronaute américain John Glenn a déclaré que ce qui l'avait le plus bouleversé dans sa capsule spatiale, c'était la pensée : Dieu est aussi là ! «Si je monte aux cieux – ou si je file dans l'espace – tu y es !» Si je m'enfouissais à plus de mille mètres de profondeur, dans la galerie la plus basse d'une mine, je rencontrerais Dieu ! Le psalmiste va jusqu'à dire : «Si je me couche au séjour des morts, t'y voilà.» Récemment, lorsque j'ai pris l'avion pour la Californie, ma femme m'a glissé dans la valise un billet sur lequel elle avait inscrit un verset de ce psaume. Je l'ai lu en défaisant mes bagages à San Francisco : «Si je prends les ailes de l'aurore, et que j'aille habiter à l'extrémité de la mer, là aussi ta main me conduira». Oui, Dieu est la grande réalité.

Et parce qu'il est la grande réalité, je ne peux le laisser de côté impunément. Si je vis sans tenir compte de son existence, en méprisant ses commandements, en ne sanctifiant pas le

dimanche, en commettant l'adultère, en mentant, en n'honorant pas mes parents, en ne rendant pas gloire à Dieu – je passe à côté de la réalité. Et il m'est alors impossible de me tirer d'affaire dans la vie. Regardez autour de vous ! Les gens n'arrivent pas à s'en sortir, même ceux qui gagnent beaucoup d'argent. Ils sont profondément inquiets. Rien ne va dans leur vie privée. Et tout va de travers dans leur vie de famille. Comment vivre quand on ne peut plus croire ? On n'arrive pas à se tirer d'affaire dans la vie et on est démuné face à la mort ! Sans aucun doute, d'ici cent ans, plus aucun de nous ne sera là. Nous serons tous passés de l'autre côté.

Si vous pensez : «Une fois dans la tombe, il n'y a plus rien. Nous sommes bel et bien morts!», réfléchissez donc un peu. A qui se fier : à son propre cœur ou à la Parole de Dieu ? Comment réagir face à la mort, si la pensée s'impose à vous : «Je ne peux rien emporter de tout ce que j'ai amassé» ? On a construit une petite maison. Pas moi, mais vous peut-être. Moi, j'ai ma belle bibliothèque. Mais de tout ce qui m'est cher, je ne peux rien emporter. Et de tous ceux qui me sont chers, je ne peux emmener personne. Il n'est qu'une chose que l'on emporte avec soi dans l'éternité : c'est sa culpabilité devant Dieu. Imaginez-vous un instant sur votre lit de mort. Soudain, la pensée vous vient : «Il va falloir tout laisser. Tout, sauf les transgressions et les péchés commis depuis ma jeunesse. Et mes fautes me suivront jusqu'en la présence du Dieu saint et juste.» Comment vous en sortir devant le tribunal de Dieu sans la foi en celui qui justifie l'impie ? Ne l'oubliez pas, il vous faudra un jour comparaître devant lui !

Le Seigneur Jésus, qui est pourtant si miséricordieux, a dit un jour : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps» – pourtant ces gens-là me feraient peur, mais il dit d'eux : «C'est du menu fretin ! Ne les craignez pas. Je vous montrerai qui vous devez craindre. Craignez celui qui a le pouvoir de jeter dans la géhenne» – et comme s'il en avait des frissons dans le dos, Jésus répète : «Oui, je vous le dis, c'est lui que vous devez craindre.»

Il y a de cela quelques années vivait en Norvège un professeur célèbre du nom de Hallesby. J'ai eu le privilège de faire sa connaissance. C'était un homme extraordinaire, un de ces Norvégiens placides et graves. Pendant toute une semaine, il a parlé chaque soir à la radio. Je n'ai pas de peine à l'imaginer devant le micro, disant : «Il se peut que, ce soir, vous vous endormiez paisiblement dans votre lit et que, demain matin, vous vous réveilliez en enfer ! Je voudrais vous avertir.» Ces mots ont déclenché une tempête de protestations. Car les Norvégiens sont tout à fait «dans le vent», et ils jouent dans notre monde moderne

un rôle fantastique. Un journaliste du plus grand quotidien d'Oslo publia un éditorial, dans lequel il dit à peu près ceci : « Nous ne sommes plus au moyen-âge. Il est tout à fait inadmissible qu'une institution moderne comme la radio soit utilisée pour débiter de telles balivernes ! » Et lorsqu'un grand journal sort un article de ce genre, toutes les petites publications s'y mettent à leur tour. La presse tout entière répétait donc : « Nous ne sommes plus au moyen-âge. Comment un professeur peut-il encore parler de l'enfer ! » Tant et si bien que la radio d'Oslo pria le professeur Hallesby de faire une mise au point. Ce dernier revint donc devant le micro, et voici ce qu'il dit : « Je dois tirer cette affaire au clair. Eh bien, soit ! Il se peut que ce soir vous vous endormiez paisiblement dans votre lit et que demain matin vous vous réveilliez en enfer ! Je voudrais vous avertir. » Ce fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase ! On interrogea tous les évêques de Norvège : « L'enfer existe-t-il ou non ? » Même le magazine d'information *Der Spiegel*, en Allemagne, reprit l'affaire à son compte et publia un long article sur « la querelle de l'enfer en Norvège ».

Un an à peine après cette histoire, je vins à Oslo parler aux étudiants et faire le soir quelques réunions publiques. En arrivant, je dus tenir une conférence de presse. Les reporters des différents journaux s'étaient réunis à mon hôtel. Chose curieuse, j'avais à ma droite le journaliste qui avait commencé la polémique, et à ma gauche le professeur Hallesby qui représentait la presse protestante. On m'interrogea. Le journaliste en question attaqua le premier :

– Pasteur Busch, me dit-il, je suis en désaccord avec le professeur Hallesby. Vous êtes un homme moderne. A votre avis, l'enfer existe-t-il, oui ou non ?

– Mais bien sûr, répondis-je, l'enfer existe. Cela va de soi.

– Ça alors, je ne comprends pas que vous puissiez affirmer une chose pareille, répliqua-t-il.

Je repris :

– Je vous expliquerai très volontiers pourquoi. Je crois que l'enfer existe, parce que Jésus l'a dit. Et je me fie sans réserve à la parole de Jésus. Il en savait plus long sur ce sujet que tous les gens sensés.

La Parole de Dieu dit : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité ». Et c'est parce que Dieu nous a indiqué comment vivre et comment mourir en paix que j'insiste sur la nécessité de la foi. Comment vivre et me tirer d'affaire, si je ne peux plus croire ? Je suis absolument incapable de m'en sortir !

Laissez-moi vous expliquer cela d'une autre façon encore. Imaginez que vous ayez un joli petit poisson rouge. Un jour, une idée vous passe par la tête: «Pauvre petite bête, condamnée à rester tout le temps dans cette eau froide! Attends, je vais t'arranger cela!» Et vous le sortez de l'eau, vous le frottez avec une serviette éponge et vous le mettez dans une belle cage dorée. Vous lui donnez la meilleure nourriture – je ne sais pas au juste ce que mangent les poissons rouges – disons, des œufs de fourmis ou quelque chose dans ce goût-là. Vous lui donnez donc ces œufs de fourmis – les plus beaux, les plus gras – et vous lui dites: «Cher petit poisson rouge, une si jolie cage dorée, des œufs de fourmis si appétissants, un air si pur! Maintenant, tu as la belle vie!»

Que va faire le poisson rouge? Va-t-il frétiller de plaisir et vous répondre: «Merci. Oh! merci»?

Non, pas du tout! Il se débattrait comme un fou pour pouvoir respirer. Et s'il savait parler, il vous dirait: «Je ne veux pas de ta cage dorée ni de tes œufs de fourmis. Je veux retourner dans mon élément, dans l'eau.»

Eh bien! voyez-vous, notre élément à nous, c'est le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui nous a créés, nous aussi. «Toute vie émane de toi!», ainsi commence un hymne suisse. Dieu est notre élément. Et aussi longtemps que je n'ai pas la paix avec Dieu, je peux toujours donner à mon âme une cage dorée – vous voyez ce que je veux dire: l'homme d'aujourd'hui donne à son âme tout ce qui lui paraît désirable, des plaisirs, des voyages, de la bonne chère, du bon vin – mon âme se débat et dit: «Tout cela, au fond, je n'en veux pas. Je veux être dans mon élément, je veux la paix avec Dieu!» Ne soyez donc pas si cruel avec vous-même! Votre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il ait trouvé le repos dans le Dieu vivant. Comme le poisson veut être dans son élément, votre âme veut être à Dieu pour être dans son élément.

Comment s'en sortir, si l'on ne peut plus croire? Je ne puis que répondre: «On ne s'en sort jamais, ni dans la vie, ni dans la mort, ni dans l'éternité!» Et si vous objectez: «Dans l'ensemble, les gens ne s'en tirent pas trop mal!», je vous dirai: «C'est à voir!» Prenez un homme comme Goethe. Il était beau, il était riche, il était ministre, il était intelligent. Bref, il avait tout ce qu'on peut souhaiter. Mais vers la fin de sa vie, il avoua à Eckermann que s'il additionnait ses heures de bonheur, il n'arriverait pas à un total de trois jours. Il n'avait pas la paix. C'est donc vrai qu'on ne peut pas s'en sortir sans la foi.

C'était la première chose que je voulais vous dire. Et voici la deuxième:

## Il est important d'avoir la vraie foi

Ce qui importe, en effet, c'est que vous ayez la vraie foi, celle qui sauve.

Il est vrai que tout homme croit en quelque chose. Encore jeune étudiant, j'étais un jour à la maison chez ma mère. Une dame vint lui rendre visite. Comme ma mère était sortie, je dis à cette dame :

– Madame, ma mère n'est pas là. Il faudra vous contenter de ma présence.

– Très aimable, répondit-elle poliment.

Lorsque je l'eus invitée à s'asseoir, elle me demanda :

– Et que faites-vous ?

Je lui dis que j'étudiais la théologie.

– Quoi ? s'exclama-t-elle, la théologie ? Qui est encore croyant de nos jours ? C'est impossible !

Et faisant allusion à Goethe – cela se passait à Francfort, la ville où Goethe a vécu – la vieille dame déclara fièrement :

– Nous avons la foi de Goethe. Le christianisme est démodé, fini.

Voyant que la discussion devenait pénible et ne voulant pas m'engager dans une dispute avec cette dame âgée, je changeai de sujet de conversation :

– Madame, puis-je vous demander comment va votre santé ?

Elle répondit rapidement, en tapotant la table :

– Je touche du bois ! Voyons, on ne pose pas ce genre de question.

– Excusez-moi, répliquai-je. Mais pourquoi dites-vous : « Je touche du bois ! » ?

– Pour éviter que cela me porte malheur.

– Ah bon, constatai-je, vous avez rejeté la foi au Dieu vivant, mais vous avez foi dans le fait de toucher du bois ! C'est étrange. Sans doute avez-vous gagné au change !

A ce moment-là, j'ai compris que chacun a une certaine foi. Reste à savoir si c'est la vraie foi, la foi qui sauve. A notre époque, on entend dire : « L'essentiel, c'est de croire ! » Et l'un ajoute : « Moi, je crois au bon Dieu ! », l'autre : « Je crois à la nature ! », un autre encore : « Je crois au destin ! » ou : « Je crois à la providence ! » Non, mes amis, l'essentiel, c'est d'avoir la vraie foi, une foi qui apporte la paix, la paix avec Dieu, la paix du cœur. Il me faut une foi qui sauve de l'enfer, une foi dont je ressens les effets dès maintenant parce qu'elle me donne une vie nouvelle. Sinon, je fais fi de la foi. Bien des gens, à une certaine époque, ont cru en l'Allemagne, au Führer, à la victoire finale. Qu'en est-il advenu ? Ne voyez-vous

pas qu'il existe une fausse foi ? Moi, il me faut la vraie foi, celle qui sauve !

Mais la vraie foi, la foi qui sauve, c'est, en un mot, la foi en Jésus, le Fils du Dieu vivant. La foi en Jésus-Christ. Pas la foi en un fondateur de religion – ils sont déjà assez nombreux – mais la foi en Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant.

Dans la Bible, on nous raconte une très belle histoire qui illustre bien ce qu'est la foi en Jésus, la foi qui sauve.

Suivez-moi, en pensée, deux mille ans en arrière, hors des portes de la ville de Jérusalem sur une colline appelée le Calvaire, le «lieu du crâne». Ne prenez pas garde à la foule qui hurle et qui crie. Ne faites pas attention aux mercenaires romains qui montent la garde et qui se partagent les vêtements des condamnés en tirant au sort. Mais levez les yeux. Sur la croix du milieu est cloué le Fils de Dieu, le visage ensanglanté par la couronne d'épines qu'on lui a enfoncée sur la tête. C'est Dieu qui pend là. A sa droite on a crucifié un meurtrier. A sa gauche un deuxième. Soudain, la nuit tombe. La mort approche. Et voilà que tout à coup l'un des deux meurtriers se met à crier : «Ecoute, toi, là au milieu, tu as dit que tu étais le Fils de Dieu. Si c'est vrai, si tu n'es pas menteur, descends de la croix, et sauve-moi, moi aussi.» C'est facile à comprendre. Au moment de mourir, l'homme dit des choses qu'il ne dirait pas autrement. Ensuite, c'est l'autre meurtrier qui prend la parole. Il s'adresse à son compagnon et lui dit : «Tu ne crains toujours pas Dieu ?» C'est par là qu'il faut commencer : reconnaître que Dieu est saint et sa colère terrible.

Lorsque, pendant la dernière guerre, les bombes tombaient sur nos villes, les gens étaient déconcertés. Peut-être est-ce la faute des églises si personne n'a averti : Dieu peut être terrible ! Il peut laisser faire ! «Ne crains-tu toujours pas Dieu ?» On devrait le crier sur les toits de nos grandes villes : «Ne craignez-vous toujours pas Dieu ?» On voudrait le hurler dans les agences et les bureaux où l'on ne pense qu'à gagner de l'argent : «Ne craignez-vous toujours pas Dieu ?» On voudrait le dire aux jeunes qui vivent dans l'impureté : «Ne craignez-vous toujours pas Dieu ? Qu'avez-vous donc dans la tête ? Etes-vous aveugles ?» Il faut commencer par là et reconnaître que Dieu est saint et sa colère terrible.

Mais le malfaiteur, le meurtrier continue à parler : «Pour nous, c'est justice, car nous recevons ce qu'ont mérité nos crimes.» Voilà le deuxième pas qui mène à la foi et au salut : il reconnaît sa culpabilité.

J'ai rencontré bien des gens qui m'ont dit :

– Je ne peux pas croire.

Je leur ai demandé :

– Avez-vous reconnu que vous êtes coupable devant Dieu ?

Et ils m'ont répondu :

– Je n'ai rien à me reprocher.

J'ai dû leur dire :

– Tant que vous vous leurrerez vous-même, vous ne parviendrez pas à la lumière.

Tout récemment, j'ai rencontré quelqu'un qui me disait aussi :

– Je n'ai rien à me reprocher.

J'ai répliqué :

– Mes félicitations ! Je ne pourrais pas en dire autant. Dans ma vie, il y a toujours quelque chose qui cloche.

Cette personne répondit alors :

– Oh, bien sûr, si l'on regarde au détail.

– C'est précisément au détail que Dieu regarde, lui répliquai-je. Ne continuez donc pas à vous leurrer vous-même.

Voyez-vous, vous ne parviendrez à la vraie foi, à la foi qui sauve, qu'à condition d'appeler le mal par son nom : vos pratiques sexuelles irrégulières : fornication, vos infidélités conjugales : adultère, vos tromperies : non pas astuce, mais mensonge, votre égoïsme : non pas un légitime amour de soi, mais une forme d'idolâtrie, parce que vous êtes devenu votre propre dieu. C'est donc là le deuxième pas vers la foi et le salut : appeler le péché par son nom et reconnaître devant Dieu : « Seigneur, je mérite ta condamnation. » Il est effarant de constater la façon dont les gens de notre époque essaient de se persuader que tout est bien ! Dieu sera obligé de nous arracher un jour ce masque de devant les yeux.

Finalement, le malfaiteur s'est adressé à Jésus et lui a dit : « Mais toi, tu n'as rien fait de mal. Pourquoi t'a-t-on attaché à la croix ? » Et à cet instant précis, il a compris : « C'est pour moi qu'il est cloué là. C'est pour ôter mon péché. » Et il s'écrie : « Seigneur, souviens-toi de moi, quand tu viendras dans ton règne ! » Il a fait le troisième pas, il a cru que Jésus pouvait sauver pour l'éternité, parce qu'il est mort à notre place. Et la réponse de Jésus ne se fit pas attendre : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. »

Voyez-vous, c'est cela la foi qui sauve. Je prends conscience de la sainteté de Dieu. Je sais que je suis perdu. Mais je reconnais en Jésus, qui est mort sur la croix pour moi, mon unique chance de salut. Sans cette foi, vous ne vous en sortirez pas. Mais avec cette foi, vous pouvez être sûr de vous tirer d'affaire. C'est tout ce que je peux vous dire.

Des gens m'ont reproché d'être trop simpliste. Je ne pouvais

que leur répondre : «Je regrette. Mais il n'y a pas d'autre moyen de se tirer d'affaire dans la vie, dans la mort et devant le tribunal de Dieu.» En tant que pécheur, il me faut venir à Jésus, me repentir et avouer mes péchés, puis répéter avec foi :

Oui, je puis croire,  
Oui, je veux croire  
Que Jésus-Christ est mort pour moi !  
Sa mort sanglante  
Et triomphante  
Me rend libre par la foi.

Je voudrais que vous n'oubliez plus jamais ces mots : «Jésus-Christ est mort pour moi!» Lorsque vous vous lèverez demain matin, il faudrait que cela résonne dans votre tête : «Jésus-Christ est mort pour moi!» Quand vous serez au travail, en plein dans la routine de la journée, il faudrait que vous y pensiez : «Jésus-Christ est mort pour moi!» Si Dieu vous fait grâce, le moment viendra où vous pourrez le louer et dire : «Pour moi ! Je peux donc croire !» A l'instant même où vous aurez saisi cela, vous serez devenu enfant de Dieu. Car Jésus dit : «Je suis la porte. Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.»

Mais je dois encore aborder un troisième point. Bien des gens me disent : «Pasteur Busch, c'est bien beau, ce que vous dites-là. Mais je ne peux pas le croire.» C'est ce genre de réflexion que je voudrais maintenant examiner. Elle est faite, en général, par quatre catégories de personnes. Il y a

## **Les gens qui ne peuvent pas croire**

### *Parce qu'ils ne sont pas religieux*

Cette première catégorie de personnes me dit le plus souvent : «Je ne peux pas croire tout simplement parce que je ne suis pas religieux. Vous, Pasteur, vous l'êtes, mais pas moi.» Là-dessus, je ne peux que répliquer : «Figurez-vous que, moi non plus, je ne suis pas religieux». En effet, je n'attache que très peu d'importance aux cloches, à l'encens et à toutes ces choses. Je suis content d'avoir toujours prêché, à Essen, ces dernières années, dans une salle où il n'y avait qu'un bon orchestre de cuivres. Pas d'orgues et pas de cloches – et cela ne m'a jamais manqué. Je n'y suis pas hostile, mais je n'en ai pas besoin. Je suis si peu religieux !

Lorsque Jésus, le Fils de Dieu, était sur terre, il existait des gens très religieux. Il y avait les scribes, les sacrificateurs, les pharisiens – tous des gens très religieux. Parmi eux, les sadducéens étaient de tendance plutôt libérale. C'était le genre de personnes qui diraient aujourd'hui: «Je cherche Dieu dans la nature.» Et ce sont ces gens-là, les gens religieux, qui ont crucifié le Fils de Dieu. Jésus ne faisait tout simplement pas leur affaire. Et puis, il existait des gens pas du tout religieux: les prostituées, les trafiquants – la Bible les appelle publicains – les artisans pris par leur travail, qui devaient lutter pour leur pain quotidien, un homme distingué du nom de Zachée, qui avait de l'argent à ne plus savoir qu'en faire. C'était tous des gens sans foi ni loi! Pourtant ce sont eux qui se sont tournés vers Jésus. Pourquoi? Parce qu'ils se disaient: «Nous sommes coupables devant Dieu. Tout n'est pas en règle dans notre vie. Mais voici quelqu'un qui va nous sauver et faire de nous des enfants de Dieu.» Et ils ont cru en Jésus.

Non, le Seigneur Jésus n'est pas venu rendre les gens religieux plus religieux encore, mais il est venu sauver les pécheurs de la mort et de l'enfer, et en faire des enfants de Dieu. Et s'il en est qui disent: «Je ne peux pas croire parce que je ne suis pas religieux», je leur répondrai sans hésiter: «C'est vous qui avez le plus de chances de devenir enfants de Dieu.» Pécheurs, nous le sommes tous – et nous le savons tous! Mais: «Jésus est mort pour moi!» Je le répète: Jésus n'est pas venu rendre les gens religieux plus religieux, mais faire de pécheurs perdus des enfants du Dieu vivant.

### *Parce qu'ils ne veulent pas croire*

La deuxième catégorie de personnes dit aussi: »Je ne *peux* pas croire». Mais en fait, pour être honnêtes, elles devraient dire: «Je ne *veux* pas croire.» Car si ces gens venaient à la foi, toute leur vie en serait changée. Et cela, ils ne le veulent pas. Ils savent pertinemment que tout ne tourne pas rond dans leur vie. Pour devenir enfants de Dieu, il leur faudrait donc venir à la lumière. Et cela, ils ne le veulent pas. Car leurs collègues les regarderaient de travers. Et que dirait toute la parenté, s'ils devenaient subitement chrétiens? Non, mieux vaut laisser tomber! Si vous rencontrez des gens qui vous disent: «Je ne peux pas croire», observez-les de plus près pour voir si, au fond, ils ne devraient pas plutôt dire: «Je ne veux pas croire».

Il y a dans la Bible un récit bouleversant. Jésus, le Fils de Dieu, est assis sur le Mont des Oliviers. A ses pieds s'étale la ville de

Jérusalem sous l'éclat aveuglant du soleil. Et un peu plus loin, juste en face, s'élève la colline du Temple avec son splendide sanctuaire, dont les païens eux-mêmes disaient qu'il aurait dû figurer parmi les merveilles du monde. Il a tout cela devant lui. Mais tout à coup, les disciples voient avec effroi des larmes couler sur les joues de Jésus. Consternés, ils fixent sur lui un regard interrogateur. Alors le Seigneur s'exclame : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes et vous ne l'avez pas voulu ! Maintenant, vous êtes sous le jugement de Dieu. Votre ville vous sera laissée déserte. » Il y a là une des paroles les plus bouleversantes de la Bible : « Vous ne l'avez pas voulu ! » Les gens de Jérusalem disaient aussi : « Nous ne pouvons pas croire » – mais en fait, ils ne voulaient pas croire.

Or, celui qui ne veut pas croire n'y est pas obligé. Me permettez-vous de le dire ? Dans l'Eglise, il y a encore toutes sortes de contraintes. Mais dans le royaume de Dieu, tout se fait de plein gré. Celui qui veut vivre sans Dieu en a le droit. Dieu s'offre à nous. Mais nous pouvons le refuser. Voulez-vous vivre sans Dieu ? Vous en avez le droit. Voulez-vous vivre sans faire la paix avec Dieu ? Vous en avez le droit. Voulez-vous vivre sans prier ? Vous en avez le droit. Voulez-vous vivre sans la Bible ? Vous en avez le droit. Voulez-vous transgresser les commandements de Dieu ? Vous en avez le droit. Voulez-vous profaner le dimanche, voulez-vous forniquer, tromper, voler ? Vous en avez le droit. Celui qui ne veut pas du Sauveur que Dieu a envoyé pour sauver les pécheurs a le droit de le rejeter. Celui qui veut courir en enfer en a le droit. Dieu ne force personne.

Seulement mettez-vous bien dans la tête que vous devrez en subir les conséquences. Dieu vous offre par Jésus le pardon et la paix. Vous pouvez dire : « Je n'en ai pas besoin ! Je n'en veux pas ! » Et vous pouvez continuer à vivre ainsi. Mais ne vous imaginez pas que dans les cinq dernières minutes de votre vie, juste avant de mourir, vous pourrez saisir ce que Dieu vous a offert votre vie durant. Vous avez le droit de refuser l'offre de paix que Dieu vous fait en Jésus, mais dans ce cas, il vous faudra passer l'éternité sans avoir la paix avec Dieu. Et c'est cela l'enfer.

L'enfer est le lieu où l'on est débarrassé de Dieu pour toujours. Il ne vous adressera plus d'appel. Plus rien ne vous attirera à lui. Vous voudrez peut-être prier, mais vous ne le pourrez plus. Vous voudrez peut-être invoquer le nom de Jésus, mais vous ne vous en souviendrez plus. Vous n'êtes pas obligé, certes, d'accepter le message que je vous apporte. Vous pouvez ne pas vous convertir

à Jésus. Mais mettez-vous bien dans la tête que c'est l'enfer que vous choisissez! Vous avez toute liberté de le faire!

«Et vous ne l'avez pas voulu!» dit le Seigneur Jésus aux habitants de Jérusalem. Il ne les a pas forcés. Mais ce qu'ils ont choisi était horrible.

### *Parce qu'ils en ont tellement vu dans leur vie*

La troisième catégorie de personnes qui disent: «Je ne peux pas croire», avance une curieuse explication. Ce ne sont jamais des femmes, mais toujours des hommes.

Voici ce qu'ils affirment:

– Pasteur, j'en ai vu, dans la vie! Je ne peux plus croire.

Je demande généralement:

– Que s'est-il donc passé dans votre vie? La mienne non plus n'a pas été monotone.

– Oui, mais on m'en a fait voir de toutes les couleurs. Et je ne peux tout simplement plus croire.

Ce genre de phrase déambule comme un fantôme dans le monde des hommes. Quand je l'entends, j'ai l'habitude de me moquer un peu de ces hommes et de leur dire:

– Mais vous croyez à ce qui se trouve écrit dans l'indicateur des chemins de fer? Vous croyez à ce que vous dit l'agent de police, à qui vous demandez un renseignement?

– Mais oui.

– Alors ne dites plus: «Je ne crois plus à rien», mais dites: «Je ne crois plus à rien, sauf à ce qui se trouve écrit dans l'indicateur des chemins de fer et à ce que dit la police.»

Et on pourrait continuer ainsi. Mais je pense que vous avez compris. Dans des cas de ce genre, je termine en disant:

– Voyez-vous, dans ma sombre vie, dans ma vie de péché, d'impureté, de ténèbres et d'erreur, Jésus est intervenu. Et j'ai reconnu qu'il était le Fils de Dieu, l'envoyé de Dieu. Je lui ai donné ma vie, à lui qui a tant fait pour moi. Et si vous pensez ne plus pouvoir croire en personne et à rien, pourquoi ne croiriez-vous pas à ce que dit celui qui a donné sa vie pour vous? Oui, lui, vous pouvez le croire!

C'est quand même étrange! Vous croyez tant de choses. Mais vous dites non à la seule personne en qui vous pouvez avoir pleinement confiance, à la seule personne dont on n'a jamais été déçu! Et vous dites que vous avez vu trop de choses dans la vie? Je pense plutôt que vous n'en avez pas assez vues!

*Parce que quelque chose les a scandalisés*

La quatrième catégorie de personnes qui prétendent ne pas pouvoir croire, ce sont celles qui ont été scandalisées par l'église ou qui sont rebutées par ses pratiques, ses traditions ou ses enseignements.

Une jeune étudiante est assise en face de moi. Elle me dit :

– J'étudie les sciences naturelles.

A quoi je réplique :

– C'est très bien, Mademoiselle. Mais qu'est-ce qui ne va pas ?

Et elle de me répondre :

– Pasteur, j'ai assisté à l'une de vos conférences. Je sens que vous avez quelque chose que je voudrais avoir, moi aussi. Mais je ne peux pas croire. Voyez-vous, je ne peux pas accepter les dogmes et traditions de l'Eglise. J'aurais l'impression d'avaler une botte de paille.

Je ne peux m'empêcher de rire et je lui dis :

– Mademoiselle, vous n'avez pas besoin d'avaler une botte de paille. Avez-vous déjà entendu parler de Jésus ?

– Oui, me répond-elle.

Je poursuis :

– Que diriez-vous si je prétendais que Jésus est un menteur ?

– Je vous dirais que je ne peux pas croire pareille chose.

– Vous croyez donc que Jésus a dit la vérité ?

– Oui, je le crois.

– Mademoiselle, existe-t-il une personne au monde à qui vous oseriez dire : «Je crois que tu n'as jamais menti» ?

– Non, dit-elle, cela je ne le dirais à personne.

Et moi de conclure :

– Mademoiselle, de ce que vous venez de me dire, il ressort que vous croyez déjà. Vous accordez votre confiance à Jésus. C'est inouï ! Vous tenez le bon bout : vous croyez que Jésus dit la vérité. Or, la Bible dit : «La vie éternelle, c'est qu'ils connaissent celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.» Ce n'est pas la peine de vous battre avec les dogmes et les traditions de l'Eglise. Du brouillard de ce monde, quelqu'un sort à votre rencontre. Et vous voyez toujours plus distinctement les marques des clous et les traces de la couronne d'épines. Elles attestent qu'il a pris sur lui vos fautes et qu'il vous a aimée, alors que personne d'autre ne vous aimait encore. Qu'en voyant Jésus, vos yeux puissent s'ouvrir et que vous puissiez lui dire : «Mon Seigneur, mon Sauveur et mon Dieu !» Croire ne veut pas dire : avaler des dogmes comme de la

paille, parce que le pasteur l'a dit. Non, croire c'est connaître Jésus-Christ!

«Ah mais! dit quelqu'un, moi, je ne peux pas croire, parce que les pasteurs...» Et c'est parti! Et l'on m'en raconte sur les pasteurs! L'un a eu des histoires de femmes. L'autre a levé le pied avec la caisse. Partout, il y a eu des ennuis avec les pasteurs. «Alors, comment voulez-vous que je puisse encore croire!» Et le rouge me monte à la figure, car je me connais bien moi-même. Certes, je n'ai encore jamais levé le pied avec la caisse. Mais si les gens savaient tout ce qui se passe en moi, ils verraient bien que je ne suis pas parfait non plus.

Que répondre?

Je vous ferai remarquer que nulle part dans la Bible, il n'est dit: «Crois en ton pasteur, et tu seras sauvé.» Mais il est dit dans la Bible: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé.»

Un pasteur est – oui, je sais que ce n'est pas toujours le cas, mais s'il «fonctionne» à peu près normalement – le pasteur est un poteau indicateur qui oriente vers Jésus. Qu'un poteau indicateur soit un peu de travers, tordu ou délavé par la pluie, cela ne gêne pas trop. Pourvu que je puisse voir ce qu'il indique.

Pour ma part, je n'irai pas écouter un pasteur qui n'oriente pas les gens vers Jésus, le Fils de Dieu crucifié et ressuscité. Mais je ne vais pas me fâcher à cause du poteau indicateur qui m'indique le chemin et le but. Non, je prendrai le chemin qui mène au but. Et voici ce but:

Jésus est venu,  
lui, source de la grâce!

Pensez-vous vous présenter devant le Dieu vivant, au Jugement dernier, et lui dire: «Seigneur, je n'ai pas voulu de ton salut, je n'ai pas accepté le pardon de mes péchés parce que le pasteur ne valait rien»? Est-ce ainsi qu'un jour vous vous tiendrez devant Dieu? Cela me fait penser à ce garçon qui disait: «C'est bien fait pour mon père si j'ai les mains gelées. Il n'avait qu'à m'acheter des gants!»

Non, mes amis, ce n'est pas juste de dire: «Je ne peux pas croire!» Il est une Parole de Jésus qui me semble d'une importance capitale: «Si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra si ma doctrine est de Dieu». La question est donc de savoir si je suis prêt à obéir et à faire, jusque dans les moindres détails, ce que j'ai reconnu être vrai. Alors, je pourrai aller de l'avant.

## **Que faire si l'on ne peut pas croire?**

Je vais vous le dire en quelques mots :

### *Demandez à Dieu de vous éclairer*

Il est tout près de vous. Dites-lui : «Seigneur, fais-moi donc avoir la foi. Fais-moi voir la lumière!» Il exauce ce genre de prière.

### *Comptez sur la présence de Dieu*

Jésus est là. Recueillez-vous et dites-lui : «Seigneur Jésus, je veux te donner ma vie». C'est ce que j'ai fait quand, dans mon incrédulité, j'ai pris peur et que j'ai entendu parler de Jésus.

### *Lisez la Bible*

Chaque jour, passez un quart d'heure en tête-à-tête avec Jésus. Lisez un passage de la Bible et écoutez ce que Dieu veut vous dire. Lisez en tendant l'oreille. Puis joignez les mains et dites-lui : «Seigneur Jésus, j'ai tant de choses à te dire. Je n'arrive pas à m'en sortir. S'il te plaît, aide-moi!»

### *Restez en contact avec d'autres chrétiens*

Mettez-vous en rapport avec des gens qui prennent, eux aussi, Dieu au sérieux. Ne restez pas seul! Il n'y a pas de voyageur solitaire sur le chemin du ciel. Recherchez la communion avec des chrétiens qui suivent le même chemin!

## *Comment vivre si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements ?*

Au Wurtemberg, on entend parfois dire : «Maintenant, ce n'est plus de la rigolade !» Et c'est ainsi que je voudrais introduire notre sujet. Car nous allons aborder des questions très sérieuses.

«Comment vivre si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements ?» Il faut d'emblée préciser que la question est mal posée : «...*si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements.*» En fait nous le traînons tous avec nous. Nos fautes et manquements nous suivent partout où nous allons. C'est pourquoi je suis tellement heureux de pouvoir parler d'une chose absolument merveilleuse, d'un cadeau qui comble l'homme de richesse et de bonheur. Cette chose, on ne peut l'acheter dans aucun pays du monde. Même si vous étiez milliardaire et que, pour l'acquérir, vous étiez prêt à dépenser toute votre fortune, vous ne pourriez l'acheter. Vous ne pouvez pas non plus vous la procurer par relation – même si souvent, de nos jours, l'on peut obtenir par relation ce qui ne peut pas être acquis par de l'argent. Il n'y a aucun moyen de vous la procurer vous-même. Vous ne pouvez l'avoir qu'en la recevant comme un cadeau. Cette chose merveilleuse, grandiose, incomparable dont je vous parle et que l'on ne peut ni acheter ni obtenir par relation, c'est le pardon des péchés.

Vous êtes peut-être déçu. En lisant les mots «pardon des péchés», il se peut que vous fassiez la moue et me posiez la question :

### **En ai-je vraiment besoin ?**

Je suis persuadé que la majorité des gens pensent : «Le pardon des péchés ? Pas besoin.» Récemment, un jeune homme m'a expliqué cela de la façon suivante : «Nous vivons à une époque où l'on crée le besoin par la publicité. Nos arrière-grands-parents ne connaissaient ni le chewing-gum ni la cigarette. Par une publicité inlassable à la radio, à la télévision et sur les panneaux d'affichage, nous avons été conditionnés petit à petit, au point que nous croyons à présent ne plus pouvoir nous passer de cigarettes, par exemple. On suscite un besoin, puis on peut se mettre à vendre.»

Et il poursuivit : «L'Eglise agit aussi ainsi. Elle dit aux gens : «Vous avez besoin de pardon», et ensuite elle le leur vend. En fait, nous n'en avons nullement besoin, mais c'est vous qui créez le besoin pour pouvoir vendre votre marchandise.»

En est-il ainsi ? Supposez que vous interrogiez un passant dans la rue :

– Bonjour. Comment vous appelez-vous ?

– Je m'appelle Dupont.

– Bien. Monsieur Dupont, avez-vous besoin du pardon de vos péchés ?

– Bah ! J'aurais besoin de 6000 francs, mais pas du pardon de mes péchés.

Est-ce exact ? Avons-nous créé un besoin qui n'existait pas à l'origine pour ensuite y répondre au moyen de la Bible ?

Non, non et non ! C'est une grave erreur, une profonde erreur que de croire cela. Rien ne nous est plus nécessaire que le pardon des péchés. Qui croit pouvoir s'en passer ne connaît pas le Dieu saint et redoutable. On a tant parlé de l'amour de Dieu que nous ne savons plus du tout que le Dieu de la Bible est un Dieu terrible. Ce qui m'a réveillé de ma vie de péché, c'était la pensée qui m'est soudain venue : Il y a de quoi avoir peur de Dieu. Celui qui dit : «Je n'ai aucun besoin de pardon» ne connaît pas le Dieu vivant, qui peut faire périr à la fois le corps et l'âme dans l'enfer. Hé oui ! il y a un enfer, une perdition éternelle. C'est Jésus qui le dit, et lui doit savoir de quoi il parle. Si le monde entier s'écrie : «Nous n'y croyons pas», le monde entier périra. Jésus sait ce qui nous attend dans l'au-delà, et il nous met en garde contre la perdition. Et nous ? Tout en traînant le poids de nos fautes et manquements, nous osons dire : «Nous n'avons pas besoin de pardon. L'Eglise crée là un besoin qui n'existe absolument pas.» C'est stupide. Rien ne nous est plus nécessaire que le pardon des péchés.

Il y a quelques années, j'ai tenu une conférence dans la belle ville de Zurich, au Palais des Congrès, devant un très nombreux auditoire. Bien des personnes durent rester debout, le dos au mur. Parmi elles, je remarquai deux messieurs qui s'entretenaient gaiement et dont le comportement montrait à l'évidence qu'ils étaient venus par pure curiosité. L'un d'eux portait une jolie barbiche – cela m'avait frappé et je m'étais dit : «Dommage que je ne puisse pas en porter une comme la sienne !» En commençant ma conférence, je me promis d'essayer de capter l'intérêt de ces deux messieurs. Et effectivement, ils furent très attentifs jusqu'au moment où je prononçai pour la première fois le mot «pardon». Un sourire moqueur se dessina alors sur les lèvres du monsieur à la

barbiche, et je le vis chuchoter quelque chose à l'oreille de son compagnon. La salle était très vaste, et comme les deux hommes se trouvaient tout au fond, je ne pus entendre ce qu'il disait. Mais je pus le deviner à l'expression de son visage. Ce dut être quelque chose de ce genre: «Le pardon des péchés – le baratin type des pasteurs! Juste ciel!» Et il dut penser: «Je ne suis tout de même pas un criminel. Je n'ai pas besoin du pardon des péchés, voyons!» N'est-ce pas aussi ce que vous vous dites? En tout cas, en voyant la réaction de cet homme, j'ai senti la colère m'envahir. Je sais que la colère n'est pas bonne aux yeux de Dieu, mais je n'ai pas pu la retenir. «Un instant, dis-je alors, je vais garder le silence pendant trente secondes, durant lesquelles chacun pourra répondre par oui ou par non à la question que je vais vous poser: «Voulez-vous renoncer au pardon de vos péchés pour toute l'éternité, simplement parce que vous pensez ne pas en avoir besoin?»» Et pendant une demi-minute, un silence profond plana sur ces milliers de personnes. Et soudain je vis l'homme à la barbiche devenir tout pâle et s'appuyer contre le mur, tellement il était effrayé. Il dut se dire: «A présent, je prétends ne pas être un criminel; mais quand le moment sera venu de mourir, quand les choses deviendront vraiment sérieuses, je serai bien content d'avoir le pardon de mes péchés. Je ne voudrais pas y renoncer pour toute l'éternité.» Vous non plus, non?

Il existe un dicton que j'ai entendu un nombre incalculable de fois dans ma vie: «Bien faire et laisser dire.» Mais figurez-vous que je ne l'ai jamais entendu de la bouche de gens de moins de quarante ans! Les plus jeunes savent très bien que leur vie n'est pas sans faute. C'est seulement une fois que nous avons réussi à étouffer notre conscience que nous arrivons à proférer un mensonge aussi grossier. Si donc quelqu'un affirme: «J'ai pour principe de bien faire et de laisser dire», je riposte: «Tu as plus de quarante ans. Si tu parles ainsi, c'est que tu es atteint d'artériosclérose. Tu as étouffé ta conscience.» En effet, aussi longtemps que notre conscience n'est pas tout à fait étouffée, nous savons très bien que ce dont nous avons le plus besoin, c'est le pardon de nos péchés.

Il y a quelques années, Bill Haley donna un spectacle à Essen. Il fait partie de ces musiciens modernes que je qualifierais de «rouleurs de hanches». Des milliers de jeunes s'étaient rassemblés dans la «Grugahalle» pour l'écouter, lui et son orchestre. Dès le premier morceau, les spectateurs se mirent à démolir la salle. Les dégâts s'élevèrent à environ 60 000 marks. Un jeune policier me confia par la suite: «J'étais assis tout devant, et il fallut que je m'agrippe à ma chaise pour ne pas faire avec.» Le lendemain du

spectacle, en traversant le centre-ville, je vis trois jeunes qui avaient tout à fait l'air d'avoir participé à la soirée en question. J'allai vers eux et leur dis :

– Bonjour. Je parie que vous étiez hier soir au show de Bill Haley.

– Bien sûr, Pasteur.

– Ah bon, nous sommes en pays de connaissance. Tant mieux.

Ce que j'aimerais savoir, c'est ce qui vous a poussés à démolir la salle.

– Pasteur Busch, me répondit l'un d'entre eux, on l'a fait par désespoir.

– Par désespoir ? A quel sujet ?

– Nous n'en savons rien.

Un grand théologien et philosophe danois, Sören Kierkegaard, raconte qu'enfant, il allait souvent se promener avec son père. Parfois, celui-ci s'arrêtait et, regardant son fils d'un air pensif, lui disait : « Cher enfant, tu portes en toi un désespoir tacite. » En lisant cela, j'ai pensé : « Lorsqu'on a été pasteur dans une grande ville durant quarante ans, on sait que cela finit par atteindre chaque être humain. »

Et vous ? Etes-vous aussi en proie à ce désespoir caché ? Je vais vous dire quelle en est l'origine. Pour cela, faisons un voyage d'exploration au fond de notre cœur. Je vais me servir d'une illustration. Etant pasteur dans la Ruhr, je suis souvent descendu au fond de la mine. C'est une expérience très intéressante. On vous fait mettre une tenue de mineur et un casque, puis c'est la descente à toute allure dans la benne, disons jusqu'au huitième niveau. Peut-on aller plus bas ? Sans doute, mais on n'y va pas, car tout en bas, il y a le borbier. C'est là que s'amassent les eaux d'infiltration du puits de la mine. Depuis que je suis à Essen, le câble de levage s'est rompu une seule fois. Ce jour-là, la benne a filé sans s'arrêter jusqu'au borbier. C'était affreux !

La mine et son borbier me font penser à l'homme. Comme chacun le sait, il y a plusieurs « niveaux » dans notre vie. Extérieurement, on peut paraître très gai, alors qu'intérieurement c'est tout le contraire. Tout en arborant un large sourire, on peut avoir la mort dans l'âme. Nous donnons parfois l'impression de nous faire un jeu de la vie, alors qu'au plus profond de nous-mêmes, dans le secret de notre cœur, se cache un sombre désespoir. Cela est reconnu par les médecins, les philosophes, les psychologues, les psychiatres. On en parle dans les films et dans les romans. Il est inquiétant de voir la façon dont le désespoir ou l'angoisse font quelquefois surface. Un psychiatre me confiait un jour : « Vous ne pouvez vous faire une idée du nombre de jeunes qui viennent me consulter. »

Pourtant, la plupart des gens ne cherchent même pas à savoir d'où proviennent leur désespoir ou leur angoisse. Ils essaient simplement de s'en débarrasser, en s'enivrant ou en se droguant. N'est-il pas plus intelligent de voir les choses en face ?

On croit volontiers que c'est à notre époque que l'on a découvert que le désespoir est ancré au plus profond du cœur humain. Mais, chose étonnante, la Bible a déjà constaté ce fait il y a près de deux mille ans. Elle parle en effet de «l'âme découragée». Elle nous montre aussi les raisons profondes de notre désespoir : depuis la chute, nous vivons éloignés de Dieu, hors de notre élément, et nous redoutons le jour où nous devons comparaître devant lui. Pour aller au fond des choses, le plus grand problème de notre vie est notre culpabilité envers Dieu. Et face à ce problème, nous sentons bien notre incapacité de nous en sortir tout seuls. D'où le sombre désespoir au tréfonds de notre âme.

Avons-nous besoin du pardon de nos péchés ? Bien sûr que oui. Il nous est plus nécessaire que n'importe quoi d'autre.

Et le péché, c'est quoi ? Le péché, c'est tout ce qui nous sépare de Dieu. Nous naissons pécheurs. Permettez-moi d'illustrer cela de la façon suivante :

Un enfant né pendant la guerre en Angleterre n'avait certainement rien contre nous les Allemands. Mais il ne faisait pas moins partie du camp ennemi. De la même façon, en naissant dans le camp hostile à Dieu, en venant littéralement «au monde», nous sommes déjà par nature séparés de Dieu. Par la suite, nous nous éloignons toujours davantage de lui, au fur et à mesure que le mur de notre culpabilité s'élève entre lui et nous. Chaque transgression d'un de ses commandements est comme une pierre que nous ajoutons à ce mur. Le péché est une réalité effrayante.

Laissez-moi vous raconter comment j'ai pris conscience pour la première fois de la terrible réalité du péché et de son irréversibilité. J'avais un père extraordinaire avec lequel j'entretenais une merveilleuse relation. Un jour, alors que j'étais installé dans la mansarde de notre maison pour préparer un examen, j'entends appeler en bas :

– Wilhelm !

Je me penche par la fenêtre et demande à mon père qui m'appelle :

– Qu'est-ce qui se passe ? Il y a le feu ?

– Je dois aller en ville, me répond-il. Voudrais-tu m'accompagner ? C'est tellement plus agréable d'y aller à deux !

– Mais papa, je suis en train de réviser une question importante pour mon examen. Cela tombe très mal.

– Tant pis, j'irai seul.

Quinze jours plus tard, il était mort. Or la coutume chez nous veut qu'une fois le corps mis en bière, les fils du défunt se relaient pour le veiller.

La nuit est silencieuse. Tout le monde dort, sauf moi qui suis assis à côté du cercueil ouvert. Je me souviens soudain de la requête que mon père m'avait adressée, quinze jours plus tôt, de l'accompagner en ville et de mon refus. Je le regarde et lui dis :

– Oh papa, répète ta requête. Si tu le veux, je ferai cent kilomètres avec toi.

Mais sa bouche reste muette. Et je compris à cet instant précis que mon manque de gentillesse était une terrible réalité sur laquelle je ne pouvais plus revenir, même si j'avais eu l'éternité devant moi.

Avez-vous déjà réfléchi au nombre de fautes et de manquements qui encombrant notre vie ? Comment vivre, si l'on traîne avec soi un tel poids ? Sans le pardon de nos péchés, nous ne nous en sortirons pas.

Et comment affronter la mort ? Voulez-vous emporter vos fautes avec vous dans l'éternité ? J'essaie souvent d'imaginer mes derniers moments. A mon âge, c'est normal, n'est-ce pas ? Je me vois donc en train de tenir la main d'un être cher. Puis vient le moment où il faut que je la lâche, elle aussi. Et ma barque glisse dans le grand silence jusqu'en la présence de Dieu. Oui, il n'y a pas l'ombre d'un doute, vous comparaitrez un jour devant lui. Avec toutes vos fautes, avec tous vos manquements, vous devrez faire face au Dieu vivant et saint. Cela vous glacera d'une indicible épouvante de découvrir que vous avez emporté toute la masse de vos fautes et manquements.

Avons-nous besoin du pardon de nos péchés ? Il nous est plus nécessaire que n'importe quoi, même que le pain quotidien.

## **Mais où le trouver ?**

Est-il possible d'effacer le passé ? Et si oui, où trouver le pardon de nos fautes ?

Je viens de raconter ce qui s'est passé entre mon père et moi. Plus jamais je ne pourrai revenir sur ma faute. M'avez-vous compris ? Il nous est impossible de réparer le mal que nous avons

commis. Il en subsiste les effets devant Dieu. Le chèque est remis à l'encaissement.

Il y eut un homme du nom de Judas qui trahit son Maître pour trente pièces d'argent. Mais il fut pris de remords et retourna vers les gens auxquels il l'avait livré pour leur rapporter l'argent. Il leur dit :

– J'ai mal agi. Reprenez votre argent. Je veux réparer ma faute.

Mais eux de lui répondre, en haussant les épaules :

– Que nous importe ? Cela te regarde.

Vous pouvez vous adresser à qui vous voulez, on vous répondra toujours : «Cela te regarde.»

Existe-t-il malgré tout une possibilité d'effacer nos fautes et manquements, de régler notre litige avec Dieu ? Où se trouve-t-elle ? Où peut-on obtenir le pardon de ses péchés ?

A ces questions, les hommes de la Bible donnent une réponse unanime, chaleureuse, jubilante. De la Genèse à l'Apocalypse, dans l'Ancien comme dans le Nouveau Testament, la même vérité revient sans cesse : on peut obtenir le pardon de ses péchés.

Mais où cela ? Suivez-moi hors des portes de Jérusalem sur la colline du Calvaire. Nous ne prêterons aucune attention à la foule rassemblée, ni aux deux criminels qui se trouvent sur la croix de droite et sur celle de gauche. Nous ne tiendrons compte que de l'homme cloué sur la croix du milieu. Qui est-il ? De toute évidence, ce n'est pas un homme comme nous. Un jour, il s'est présenté à la foule et il l'a mise au défi de le convaincre de péché. Personne n'a relevé le défi, car on ne pouvait rien lui reprocher. Plus tard, il s'est trouvé impliqué dans un procès, et il a été interrogé par les autorités romaines et par le sanhédrin juif. Ils n'ont trouvé aucune raison de le condamner.

Non, ce n'est pas un homme comme nous. Il n'a pas besoin de pardon, parce qu'il n'a pas péché. Pourtant, c'est lui qui est attaché là-haut sur cette croix ! Qui est-il ? Il n'est pas originaire du monde des hommes. Mais il est venu vers nous d'une autre dimension, du monde de Dieu. Je parle de Jésus, le Fils de Dieu. Et c'est lui qui est attaché sur cette croix ? Pourquoi ? Comment ? Dieu est juste, mes amis. Il ne peut laisser le péché impuni. Il l'a donc chargé sur son Fils qui l'a expié à notre place. «Le châtiment qui nous donne la paix est tombé sur lui.» Tel est le cœur du message de la Bible : le jugement de Dieu a atteint Jésus, pour que nous puissions trouver la paix. C'est donc là que nous pouvons obtenir le pardon de nos péchés.

Où puis-je être débarrassé du poids de mes fautes et manquements ? Où puis-je recevoir la paix avec Dieu ? Au pied de la croix

de Jésus. «Le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché.»  
Que nous puissions tous en faire notre profit!

Un Américain du nom de William L. Hull a publié un livre très intéressant. Il était l'aumônier d'Adolf Eichmann, le meurtrier de millions de Juifs. Il l'a visité treize fois durant sa détention, a eu de longs entretiens avec lui, a entendu ses dernières paroles, l'a accompagné jusqu'à la potence et était présent lorsque ses cendres ont été dispersées dans la Méditerranée. Il a fait paraître l'essentiel de ses conversations avec Eichmann dans un ouvrage intitulé *La lutte pour une âme*.

Il écrit au début: «Mon objectif était de sauver cet abominable pécheur pour qu'il n'aille pas en enfer.» Mais il est bouleversant de constater que cet homme, qui depuis son bureau a assassiné des millions de personnes et plongé le monde dans tant d'atroces souffrances, a osé dire jusqu'au dernier moment: «Je n'ai besoin de personne qui soit mort pour moi. Je n'ai pas besoin du pardon de mes péchés, et je n'en veux pas.»

Voulez-vous marcher sur les traces d'Eichmann et mourir comme lui? Non? Si vous ne le voulez pas, convertissez-vous de tout votre cœur à Jésus, le Fils de Dieu, qui est le seul être au monde capable de pardonner nos péchés parce qu'il est mort pour les expier.

Lorsque le pasteur Hull s'entretenait avec Eichmann, il avait presque peur d'offrir à un homme comme lui le pardon des péchés par le sang de Jésus. Etait-il possible qu'un criminel de cette envergure puisse être pardonné?

Oui, oui, certainement. «Le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché.» Mais je dois confesser mes péchés, puis lui dire, les regards fixés sur la croix:

Oui, je puis croire,  
Oui, je veux croire,  
Que Jésus-Christ est mort pour moi!  
Sa mort sanglante  
Et triomphante  
Me rend libre par la foi.

La Bible utilise différentes images pour nous faire comprendre le lien entre la crucifixion et la résurrection du Seigneur Jésus – en effet, il n'est pas resté dans la tombe, mais il est ressuscité le troisième jour et à présent il est vivant, comme vous le savez sans doute – et le pardon de nos péchés.

Elle se sert ainsi de l'image du garant. Un garant répond de la

dette d'autrui et s'engage à payer à sa place si celui-ci ne peut pas le faire. Quelqu'un doit payer. Il en va toujours ainsi dans la vie. Or, chaque fois que je pêche, je contracte une dette envers Dieu. Et comme le dit la Bible: «Le salaire du péché, c'est la mort.» Ce qui signifie que Dieu exige notre mort en paiement de notre péché. Mais voilà que Jésus intervient et subit la mort pour notre péché afin que nous ayons la vie sauve. Il devient notre garant devant Dieu. Il vous appartient donc à présent de choisir: ou bien vous payez vous-même votre dette et allez en enfer, ou bien vous venez à Jésus en lui disant: «Seigneur Jésus, je veux croire que tu as payé ma dette. Merci.»

Voici le témoignage d'un homme qui a fait le bon choix:

Jésus, en payant ma dette,  
A grand prix m'a racheté,  
Près de lui ma place est prête  
Au ciel, pour l'éternité.

Ceci nous amène à la deuxième image employée par la Bible: celle du rachat. Imaginez un homme tombé entre les mains d'un marchand d'esclaves. Il ne peut pas se racheter lui-même. Mais voilà qu'un homme qui lui veut du bien s'approche de son maître et lui dit: «Combien coûte cet esclave? Je le rachète.» A partir de quel moment recouvrera-t-il la liberté? A l'instant où le dernier centime aura été payé. Sur le Calvaire, le Seigneur Jésus a payé le prix de votre rachat jusqu'au dernier centime. Vous pouvez le croire et vous approprier la liberté qu'il vous a acquise. Jésus rachète, Jésus libère les esclaves du péché. Comme le chante E. Sagnol:

Libre en regardant au Calvaire,  
Libre par ta mort salutaire,  
Libre car j'entendis ta voix,  
Libre par le sang de ta croix.

Et ce n'est pas tout. Une autre image qui revient souvent dans la Bible est celle de la réconciliation. Le païen le moins éclairé sait qu'il a besoin de réconciliation. C'est la raison pour laquelle il y a dans presque toutes les religions des prêtres qui cherchent à apaiser la divinité par des sacrifices de propitiation. Mais Dieu n'en agréé qu'un seul: celui de «l'agneau de Dieu qui ôte le péché du monde». Une foule de prêtres ont offert d'innombrables sacrifices. Jésus est lui-même le prêtre qui nous réconcilie avec Dieu. Mais il

est en même temps le sacrifice propitiatoire pour nos péchés. Oui, lui seul peut rétablir la paix entre Dieu et nous. Avec Auguste Glardon disons-lui :

A toi seul, sainte victime,  
Agneau mis à mort pour moi,  
Dont le sang lava mon crime,  
A toi seul s'attend ma foi.

Une autre image biblique est celle de la purification. Un chrétien écrivit à ses frères : «Il nous a aimés et nous a lavés de nos péchés par son sang.»

Vous connaissez sans doute l'histoire du fils prodigue qui a abouti chez les cochons. Nombreux, hélas, sont ceux qui ont suivi la même filière. On ne peut que s'exclamer : «Quel dommage de gâcher ainsi sa vie !» Mais un jour, le fils prodigue se ressaisit. Et le voilà qui retourne à la maison, tel qu'il est, et qui se jette dans les bras de son père. Il n'a pas commencé par prendre un bain et acheter un complet et des souliers neufs. Non, il est rentré tel qu'il était. Et c'est son père qui s'est chargé de ses ablutions et de sa nouvelle garde-robe. Nombreux sont ceux qui pensent devoir s'amender avant de devenir chrétiens. C'est une erreur catastrophique. Nous pouvons venir à Jésus tels que nous sommes, sales et dégoûtants. Il est prêt à nous accueillir avec tout ce qui a souillé notre vie. Et ensuite, c'est lui qui nous lave et nous rend propre. Il fait toutes choses nouvelles. «Le sang de Jésus son Fils nous purifie de tout péché.» Ainsi en témoigne l'apôtre Jean. Et nous pouvons en témoigner à notre tour.

Je ne peux pas faire allusion à toutes les images qui reviennent dans la Bible. Mais j'espère que vous vous mettrez à la lire vous-même, de façon à connaître toujours mieux son merveilleux message de pardon.

Comment vivre si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements ? On ne peut s'en sortir ! Mais tout change lorsqu'on a trouvé Jésus et fait, grâce à lui, l'expérience du pardon de ses péchés. C'en est fini de la peur et du sombre désespoir. Se livrer à Jésus, en effet, ce n'est pas une démarche triste et pénible ; au contraire, c'est passer de la nuit de l'angoisse à la clarté du soleil printanier de la grâce. C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur.

Résumons. Avons-nous besoin du pardon de nos péchés ? Bien sûr. Où le trouvons-nous ? Auprès de Jésus, le Sauveur crucifié et ressuscité.

## Comment me l'approprier ?

Il se peut qu'arrivé à ce stade, vous vous disiez – du moins je l'espère : «Ce doit être merveilleux de savoir que ses péchés sont pardonnés. Mais comment s'approprier ce pardon ? On n'en parle pas dans le journal. Aucun roman moderne ne traite ce sujet. Et je ne connais aucun film qui puisse me le dire.» Là est la question : comment me l'approprier ?

Dans une telle démarche, il n'est pas aisé de s'aider mutuellement. Le mieux, me semble-t-il, c'est de vous retirer dans un lieu tranquille, aujourd'hui même, et de faire appel au Seigneur Jésus. Comme vous le savez, il est ressuscité. Il est vivant. Dans la Bible, ceux qui ont la foi sont décrits comme «ceux qui font appel au nom de Jésus». A votre tour, faites appel à lui.

Vous savez sans doute ce qu'est un appel. Eh bien, vous disposez d'une ligne directe qui vous relie à Jésus. Il se peut qu'elle n'ait encore jamais servi jusqu'ici. Hélas, trois fois hélas ! Mais maintenant, passez-lui un appel. Vous n'avez même pas besoin de composer un numéro. Dites simplement : «Seigneur Jésus !» et vous l'aurez à l'autre bout du fil. Le contact avec lui sera établi. En réalité, c'est cela prier.

Et ensuite, qu'allez-vous dire ? Tout ce que vous avez sur le cœur. Par exemple : «Seigneur Jésus, j'ai une liaison douteuse et je n'arrive pas à rompre. Mais je sais que c'est mal. Seigneur, aide-moi.» Ou bien : «Seigneur Jésus, mes affaires ne sont pas claires. Depuis des années, je fais de fausses déclarations d'impôts. Et si j'engage une procédure de redressement, je risque de faire faillite. Seigneur, aide-moi.»

Ou encore : «Seigneur Jésus, je trompe ma femme. Et je ne peux pas m'en sortir. Seigneur, aide-moi.» Vous comprenez, sur cette ligne vous pouvez confier au Seigneur Jésus ce que vous n'oseriez dire à personne d'autre. Il vous entend. Videz-lui votre cœur. Avouez toutes vos fautes. Cela vous libérera.

Puis demandez-lui : «Seigneur Jésus, le pasteur Busch prétend que, grâce à ton sang, tout peut s'arranger. Est-ce vrai ?» Posez-lui la question. Faites appel à lui aujourd'hui même. Engagez le dialogue avec Jésus sur cette ligne qui est restée si longtemps inutilisée. Prolongez votre appel autant que vous voudrez. Il vous écoutera. Oui, joignez-vous à «ceux qui font appel au nom de Jésus».

«D'accord, me direz-vous. Mais quand je lui aurai tout dit, lui ne me dira rien.» Que si ! Ecoutez-moi bien. Je vais vous indiquer la ligne où vous pourrez l'entendre vous parler. Prenez un Nouveau

Testament. Laissez l'Ancien Testament pour plus tard, car au début, il est trop difficile. Ouvrez votre Nouveau Testament à l'Évangile de Jean et commencez par sa lecture. Puis vous continuerez par l'Évangile de Luc. Lisez-les comme vous liriez un article de journal. Vous ne tarderez pas à remarquer qu'au travers de ces textes, Jésus vous parle. C'est d'ailleurs ce qui différencie la Bible de tout autre livre. Sur cette ligne-là le Seigneur me parle.

Quelqu'un me disait un jour : «Lorsque je veux entendre Dieu, je vais en forêt.» Je lui ai répondu : «C'est absurde. Quand je suis en forêt, j'entends le bruissement des arbres, le chant des oiseaux et le murmure des ruisseaux. C'est très beau. Mais la forêt ne me dit pas si, oui ou non, mes péchés sont pardonnés, ni comment je peux recevoir un cœur nouveau et trouver grâce auprès de Dieu. Cela, Dieu ne me le dit que par la Bible.»

Réservez chaque jour un quart d'heure pour vous recueillir et entrer en contact avec Jésus. Faites appel à lui et dites-lui absolument tout : «Seigneur tu vois qu'aujourd'hui j'ai tant à faire et que je n'arriverai jamais à tout finir.» Oui, vous pouvez tout lui confier. Puis ouvrez votre Nouveau Testament et lisez la moitié d'un chapitre en priant : «Seigneur Jésus, maintenant c'est à toi de me parler.» Et tout d'un coup vous tomberez sur une parole de Dieu qui est juste pour vous. Vous vous direz : «Ceci, il me le dit à moi.» Soulignez le passage et, éventuellement, inscrivez la date dans la marge.

Jeune homme, je suis un jour entré dans une maison. Sur le piano était posée une bible. L'ayant prise en mains, je constatai que de nombreux passages étaient soulignés en vert ou en rouge et que des dates avaient été inscrites dans la marge. Comme la famille était nombreuse, je voulus savoir à qui appartenait la bible. On me répondit : «C'est la bible de notre Emmi.» J'ai observé Emmi de plus près – et je l'ai épousée. Car c'était le genre de femme que je voulais, une femme qui avait compris que c'est sur cette ligne que Jésus nous parle, et sur aucune autre.

Lorsque les gens se disputent au sujet de la Bible, je suis toujours mal à l'aise. Je les entends dire : «La Bible a été écrite par les hommes» et d'autres inepties du même genre, et je trouve cela très pénible.

Durant la Première Guerre mondiale, j'ai servi un certain temps comme téléphoniste. A l'époque, on ne connaissait pas encore la télégraphie sans fil. Nous avions de petits appareils, auxquels on raccordait les fils. Un jour, je dus me rendre à un poste d'observation situé sur une hauteur. Aucun abri n'y avait été aménagé. J'étais donc couché sur l'herbe et j'essayais d'établir la liaison

avec la batterie. Soudain, je vois arriver sur le sommet un fantassin légèrement blessé. Je lui crie :

– Hé ! toi là-bas. Mets-toi à plat ventre. Nous sommes repérés. Ils ne vont pas tarder à nous arroser.

Il se jette à terre, rampe jusqu'à moi et me dit :

– J'ai reçu une balle qui me vaudra une permission. Je vais pouvoir rentrer chez moi. Mais dis donc, ton appareil est drôlement vieux.

– Oui, dis-je à mi-voix, c'est un ancien modèle.

– Les serre-fils ont du jeu.

– Oui, les serre-fils ont du jeu.

– Et là, il y a un bout qui manque.

Je finis par éclater :

– Ecoute, maintenant ferme-la ! Je n'ai pas le temps d'écouter tes critiques. Je dois me concentrer sur la liaison.

Avec la Bible, c'est pareil. Moi, je veux écouter la voix de Jésus— et les gens viennent me dire :

– La Bible a été écrite par les hommes.

Je ne peux que leur répondre :

– Fichtre ! Taisez-vous donc ! C'est là que j'entends la voix de Jésus.

Vous voyez où je veux en venir. Ne vous laissez pas bernier. Il parle sur cette ligne-là.

Et recherchez la communion avec des gens qui veulent aussi suivre ce chemin-là.

Lorsque j'aborde ces sujets dans mes entretiens avec les gens, on me réplique toujours : « Bah ! Tout cela est vieux jeu. De toute façon, à l'église, on ne voit plus que des gens du troisième âge. » C'est la raison pour laquelle je suis heureux d'avoir été aumônier de jeunes pendant plus de trente ans et d'avoir fait la connaissance de quantité de jeunes qui pourraient venir confirmer que le pardon des péchés est une réalité, que l'on peut parler avec Jésus et qu'il répond.

Recherchez la communion de ceux qui ont fait de telles expériences avec Jésus. Oui, l'on peut trouver des gens qui veulent aussi marcher avec Jésus sur le chemin qui conduit au ciel.

Jésus se tient maintenant devant vous, et il vous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, parce que vous traînez avec vous le poids de vos fautes et de vos manquements, et je vous donnerai du repos. Oui, je peux vous offrir le pardon de vos péchés. »

## *Comment vivre quand les autres nous tapent sur les nerfs ?*

Il nous arrive à tous que les autres nous tapent sur les nerfs, n'est-ce pas ? C'est même monnaie courante. Parfois, pas une journée ne se passe sans que quelqu'un de notre entourage ne nous énerve ou ne nous agace. Et souvent c'est réciproque : les autres éprouvent la même chose à notre égard. Ainsi, nous nous portons mutuellement sur les nerfs. Oh, ce n'est pas vrai pour tout le monde ! Ma femme, par exemple, ne me tape jamais sur les nerfs. Mais d'autres par contre m'exaspèrent. Pas vous ? Bien sûr que si. Cela crée des frottements continuels dans les familles, avec les voisins, au sein des entreprises – et même dans les milieux chrétiens. Le monde en est saturé. Nombreux sont les gens qui pourraient dire : « J'aurais la belle vie, si celui-ci ou celle-là n'existait pas. » Car pour eux, la personne en question n'est pas seulement une écharde dans la chair, mais leur bête noire. Il faut donc bien aborder la question : Comment vivre quand les autres nous tapent sur les nerfs ?

Mais ce problème s'insère dans tout un contexte. C'est un peu comme quand quelqu'un toussote : il peut avoir quelque chose de grave aux poumons. Dans ce cas, des bonbons pour la toux n'arrangeront strictement rien. Il faut un examen approfondi et une thérapie appropriée. Vous voyez où je veux en venir : le fait que nous nous tapions réciproquement sur les nerfs est le symptôme d'un mal plus grave dont souffre l'humanité. Il y a des raisons plus profondes que, disons, le caractère désagréable de la voisine. Il est dû à la maladie dont est atteint le monde dans lequel nous vivons.

### **Le monde dans lequel nous vivons**

Je dois ma conception du monde à la Bible. A mon avis, elle est la seule valable. Toutes les autres seront de toute façon périmées au bout d'une vingtaine d'années.

Or, la Bible affirme qu'au début, après que Dieu l'eut créé, le monde était parfait. Adam ne tapait pas sur les nerfs d'Eve et vice versa. Une parfaite harmonie régnait entre eux – et entre Dieu et

eux. De sorte que le Créateur ne tapait pas sur les nerfs des hommes, ni les hommes sur ceux du Créateur. Ils étaient tous un : Dieu et les hommes, et les hommes entre eux. Il n'y avait pas la moindre faille dans leurs relations.

Mais, d'après le récit biblique, une catastrophe eut lieu tout au commencement de l'histoire de l'humanité : la chute. L'homme fut mis à l'épreuve : il ne devait pas manger du fruit d'un certain arbre. Dieu le lui avait défendu. Mais cela le tenta, et, libre de son choix, il opta pour le mal – la désobéissance. Il prit le fruit défendu, et au moment de sa chute se produisit la rupture.

D'une part, ce fut la rupture avec Dieu. Celui-ci chassa l'homme du paradis et plaça des chérubins à son entrée. C'est de ce moment-là que date notre séparation d'avec Dieu. Depuis lors, nous irritons Dieu, et il nous irrite. La preuve est qu'il suffit de parler de Dieu aux gens pour qu'ils s'énervent et vous répliquent : «Taisez-vous ! On ne sait même pas s'il y a un Dieu.» Entre Dieu et nous, il y a un abîme.

Mais d'autre part, ce fut aussi la rupture entre les hommes. On n'a qu'à penser aux enfants d'Adam et Eve pour constater que les hommes commençaient à se taper sur les nerfs.

Ils sont deux frères. Entre frères, il arrive souvent qu'on se tape sur les nerfs. Ces deux-là, Caïn et Abel, sont très différents, bien que l'on ne puisse dire exactement pourquoi. Un jour, Caïn, le cultivateur, se trouve au champ avec sa pioche. Et il voit passer Abel, son frère. Je m'imagine sans peine sa réaction : «Qu'il fiche le camp, ce faux jeton tout sucre et tout miel. Je ne peux pas le voir.» Mais Abel s'approche et lui dit quelques mots. Caïn empoigne alors sa pioche et en laboure le visage qu'il hait, ne s'arrêtant que lorsqu'il voit son frère mort à ses pieds.

Mes amis, nous sommes des gens civilisés, et c'est pourquoi nous ne nous tuons pas à coups de pioche. Mais si vous lisez le journal, vous savez que cela arrive quand même de temps en temps. Et si je pense aux procès des assassins du Troisième Reich, je dois me dire : «Leur mentalité était la même que celle de Caïn : ils étaient animés de haine envers leurs semblables.» Et pour assouvir cette haine, ils ont fait périr des centaines de milliers de personnes.

Caïn reprend ses esprits lorsqu'il voit son frère mort à ses pieds. D'abord, il est un peu effrayé. Puis il saisit sa pioche, creuse un trou, y roule le cadavre et le recouvre de terre. Il regarde autour de lui et se dit : «Il n'y avait personne dans les parages. Personne n'a rien vu.»

Nous les hommes, nous pensons toujours que puisque per-

sonne n'a rien vu, il ne s'est rien passé! Ainsi, que de sombres histoires les gens ne traînent-ils pas avec eux!

Caïn s'enfuit. Il commence à se sentir inquiet. Soudain une voix l'interpelle :

– Caïn!

– Quelle est cette voix qui m'appelle?

– Caïn!

Un frisson d'angoisse l'envahit, car il sait tout d'un coup que c'est Dieu qui a prononcé son nom. Il était là. Il a tout vu et n'a pas soufflé mot.

– Caïn! Où est ton frère Abel?

Caïn cherche à se défendre :

– Je ne suis pas la nurse de mon frère Abel. On ne m'a pas chargé de le garder.

– Caïn, lui dit Dieu, la voix du sang de ton frère Abel crie de la terre jusqu'à moi.

Ce récit illustre bien la rupture qui s'est produite au moment de la chute. Les hommes n'ont plus les mêmes relations entre eux : quelque chose s'est brisé. Ils se tapent mutuellement sur les nerfs. Cette rupture a aussi affecté leurs rapports avec Dieu. Comme le montre notre récit, Dieu tape sur les nerfs de Caïn – comme il agace certains d'entre vous. Et cependant, on ne peut pas se débarrasser de son prochain – ni de Dieu.

Tel est le monde dans lequel nous vivons.

## **Les conseils ne servent à rien**

On a beau parler du «bon Dieu». Entre Dieu et nous, il y a un mur, un abîme. Pendant la dernière guerre, tandis que ma maison et la moitié de la ville d'Essen brûlaient, une femme se précipita vers moi, en criant :

– Comment votre Dieu peut-il permettre cela?

– Il le peut, lui répliquai-je. Car il se pourrait qu'il soit votre ennemi.

Depuis la chute, les relations sont rompues entre Dieu et l'homme. Nous nous sommes éloignés de Dieu et nous n'avons plus les mêmes rapports avec les hommes. C'est là la raison profonde pour laquelle les autres nous tapent sur les nerfs. Si votre voisine vous exaspère, cela est dû en dernière analyse à la chute – au fait que nous sommes des hommes déchus, séparés de Dieu. Et tous les conseils n'y changeront rien.

L'autre jour, je me trouvais à la frontière suisse. A l'intérieur du

poste frontière, il y avait un joli poster au mur avec ces mots : «Ensemble, cela va mieux.» Je me suis dit : «C'est clair. Mais cela ne m'aide guère quand quelqu'un me tape sur les nerfs.» Sur un autre poster je lisais l'autre jour : «Soyez aimables avec autrui.» Les Américains ont mis des affiches à chaque coin de rue avec le slogan : «Keep smiling!» – «Souriez!» Mais tout cela ne change rien à la situation. Tous ces conseils ne servent à rien.

Je me souviens d'une famille que je fréquentais, alors que j'étais étudiant en théologie. Elle était complètement désunie. Tous ses membres habitaient le même village, mais ils étaient tous brouillés entre eux. Dans mon enthousiasme de débutant, je les avais réunis un soir dans la louable intention de les réconcilier les uns avec les autres. J'ai dépensé beaucoup de salive. Vers onze heures, j'avais tout réglé, et ils se donnèrent la main. Ravi, je me dis : «Tu feras un jour un bon pasteur. C'est un excellent début.» Je rentrai joyeux et dormis paisiblement. Le lendemain matin, je rencontrai une jeune femme qui faisait partie de la famille réconciliée. Je lui dis :

– C'était beau de voir comment les choses se sont arrangées hier soir.

– Beau ? répliqua-t-elle. Ne savez-vous donc pas ce qui s'est passé après ?

– Quoi donc ? lui demandai-je en pâlisant.

Sur le chemin du retour, la dispute avait repris. Et après, ce fut pire qu'avant. Vous riez ? Eh bien, moi, je n'ai pas ri. Je pris ce jour-là brutalement conscience de la terrible réalité de la chute : nos relations avec Dieu et avec le prochain sont brisées – et même le conseil le plus pertinent ne sert à rien.

On m'écrit fréquemment : «Cher pasteur, à tel ou tel endroit, j'ai des parents qui sont brouillés. Ne pourriez-vous pas aller les voir ?» Je refuse d'y aller, parce que je sais que cela ne sert à rien de leur donner des conseils. Pensez un instant aux personnes qui vous tapent sur les nerfs. J'aurais beau vous donner mon avis sur ce que vous devriez faire, ce serait parfaitement inutile. Cela est tragique, même si, à première vue, cela peut sembler comique. Je m'explique. Imaginez que je sois en visite dans une famille. Arrive le fils de dix-sept ans, décontracté, en blue-jeans délavés, les cheveux à la «Beatles». La moutarde monte au nez du père – un fonctionnaire consciencieux et correct. Il explose : «Mais regardez-moi cela, regardez-moi cela !»

Le sang du père ne fait qu'un tour, alors qu'il se trouve face à son garçon. Ou prenez le cas d'une gentille maman chrétienne, un peu légaliste sur les bords. Sa fille se met un peu de rouge à lèvres. Et

la maman de s'exclamer : «Ce qu'elle peut me taper sur les nerfs!» Et la fille de dire à son tour : «Ce qu'elle peut me taper sur les nerfs!» N'en est-il pas partout ainsi? Un homme en instance de divorce auquel je disais que le divorce est un péché me répliqua : «Monsieur le pasteur, taisez-vous! Rien que la façon dont ma femme sirote sa soupe me tape sur les nerfs.»

Vous trouvez cela amusant? Moi, cela m'épouvante. Vous pensez que ces choses sont sans importance? Non, ce ne sont pas des bagatelles. Ce sont les symptômes du monde malade, déchu, rebelle, dans lequel nous vivons comme des êtres sans Dieu.

L'exaspération peut parfois revêtir des formes très graves. Je connais à Essen une jeune fille complètement paralysée par la sclérose en plaques. Elle habite une petite maison. A côté vit un jeune homme, égoïste et brutal, qui regarde la télé tous les soirs en mettant le son aussi fort que possible. Chaque soir, la jeune fille malade entend tout à travers la mince cloison qui sépare les deux maisons. Un jour, elle a supplié le jeune homme de baisser un peu le son de son téléviseur. Mais il a fait le contraire : il l'a fait jouer encore plus fort. Et il faut qu'elle le supporte, année après année, soirée après soirée, heure après heure. Voilà le genre de brutes que nous sommes. C'est écœurant! Pouvez-vous imaginer à quel point cet homme tape sur les nerfs de la pauvre jeune fille, et vice versa? Un combat silencieux se livre à travers cette cloison et rend la vie extrêmement pénible.

Jeune pasteur, j'eus une année 150 confirmands. Je décidai d'aller les voir tous chez eux. Ils habitaient dans des H. L. M. Chez le premier auquel je rendis visite, il y avait la bagarre. Chez le deuxième, c'était pareil. Chez le troisième, également. Un jour, au catéchisme, je demandai à ceux chez qui il n'y avait pas de disputes de se lever. Seulement trois ou quatre se levèrent.

– Et chez tous les autres, il y a la bagarre?

– Oui.

Me tournant vers ceux qui s'étaient levés, je leur demandai pourquoi il n'y avait pas de disputes chez eux.

– Parce que nous, nous habitons seuls, fut leur réponse.

Telle est la situation. Et l'on s'attend à ce que nous fassions contre mauvaise fortune bon cœur, que nous soyons gais et joyeux, que nous nous appliquions à notre travail, alors que nous vivons sous une tension nerveuse continuelle. Lorsqu'un objet nous tombe sur le pied, cela fait mal. Mais lorsque les autres nous tapent sans arrêt sur les nerfs, cela devient insupportable.

## Dieu intervient

Si c'était tout ce que j'avais à dire, j'aurais mieux fait de me taire. Mais j'ai un message fabuleux, un message bouleversant à vous annoncer : au sein de cet énervement, de cet agacement réciproque, Dieu intervient dans son inconcevable miséricorde. Il ne reste pas passif face à la situation lamentable de ce monde. Non, il intervient.

Et il le fait de façon merveilleuse. Tel est le message de la Bible – un message à vous couper le souffle. Il abat le mur qui nous sépare de lui et vient à nous en la personne de son Fils Jésus. Si les gens de notre époque refusent l'évangile parce qu'ils le jugent dénué d'intérêt, loin de militer contre l'évangile, cela témoigne de la bêtise de nos contemporains qui, en rejetant Jésus, repoussent leur seule planche de salut. Pour des êtres qui, comme nous, sont brouillés avec Dieu et avec leur prochain, quelle chance inespérée que la destruction du mur qui nous séparait de Dieu et la venue de son Fils Jésus qui inaugure le changement le plus radical de notre situation !

### *Jésus nous offre la paix avec Dieu*

A présent, je voudrais vous montrer qu'en Jésus est réuni tout ce qu'il y a de meilleur. Jamais il n'y a eu de rupture entre Dieu et lui. Il est le Fils de Dieu. L'autre jour, quelqu'un me disait :

– Jésus était un homme comme nous, tout au plus un fondateur de religion.

– Nous ne parlons sans doute pas de la même personne, lui ai-je répondu. Moi, je fais allusion à celui qui a dit : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. »

Oui, c'est à lui que je pense, à lui, le Fils du Dieu vivant, le tout autre, l'être prodigieux qui a fait irruption dans notre monde perdu et maudit. Il n'y a pas eu de rupture entre Dieu et lui. Et personne ne lui a jamais tapé sur les nerfs, pas même Judas qui l'a pourtant trahi. Au contraire, Jésus a aimé Judas jusqu'au bout. Je voudrais vous faire voir Jésus sous cet éclairage, comme le seul homme à qui personne n'a tapé sur les nerfs.

Prenez le récit de son dernier repas avec les disciples, la veille de sa mort. En Orient, comme vous le savez, on ne s'assied pas sur des chaises, mais on s'allonge sur de grands coussins disposés tout autour de la table. J'ai du mal à m'imaginer comment on pouvait manger dans une telle position – ce qui est certain, c'est qu'il est impossible de se servir d'une fourchette et d'un couteau en

étant couché. Mais eux mangeaient ainsi. Au préalable, ils ôtaient leurs sandales et avaient l'habitude de se laver les pieds. Or, les disciples avaient fait ce jour-là un long trajet à pied avec Jésus. Fatigués, ils enlevèrent leurs sandales et se jetèrent sur les coussins. Et j'imagine Pierre regardant Jean et lui faisant signe des yeux, comme s'il voulait lui dire :

– Il faudrait que l'un de nous aille chercher de l'eau et une éponge pour laver les pieds des autres. Pour une fois, tu pourrais le faire. Tu es le plus jeune. Jean, à toujours vouloir t'esquiver, tu vas finir par me taper sur les nerfs !

Mais Jean hausse les épaules, en se disant :

– Ce Pierre m'énerve. Il veut toujours me faire la leçon parce que je suis le plus jeune. Jacques pourrait tout aussi bien aller chercher l'eau et l'éponge pour le lavage des pieds.

Mais Jacques pense de son côté :

– Pourquoi justement moi ? Je suis un des disciples préférés du Maître. Que Matthieu s'en occupe pour une fois !

Et ainsi, ils se tapent réciproquement sur les nerfs, parce que chacun cherche à esquiver la corvée ennuyeuse.

Mais voilà que Jésus se lève. Les disciples pâlisent : «Ce n'est tout de même pas lui qui va le faire ?» Si, c'est lui. Il revient, portant le tablier du domestique de la maison et tenant dans ses mains la bassine avec l'eau et l'éponge, et il se met à laver les pieds de ses disciples. Ceux de Judas, de Pierre, de Jean, de Jacques, de Matthieu. J'étais sur le point d'ajouter : et les miens !

C'était bien lui, le Fils de Dieu, qui réunit dans son être tout ce qu'il y a de meilleur. Dieu est en lui, et il aime son prochain.

Mais à présent, je vais vous montrer Jésus là où j'aime le mieux le contempler : sur la croix. Laissez-moi vous entraîner hors des portes de Jérusalem, sur la colline où vocifère la populace, où les soldats romains montent la garde, armés de leurs lances, où se dressent les trois croix. Celui dont je vous parle se trouve sur la croix du milieu, une couronne d'épines sur le front. Fixez sur lui toute votre attention, car c'est pour vous qu'il agonise et qu'il meurt, pour vous arracher à votre misère et vous réconcilier avec Dieu.

Voulez-vous que l'obstacle qui s'est mis entre Dieu et vous soit écarté ? Approchez-vous de la croix de Jésus. Ce Jésus, qui est mort et ressuscité pour vous, vous a été envoyé par Dieu comme messenger de paix. Ne vous laissez pas arrêter par vos doutes, même s'ils sont très nombreux. Faites confiance à Jésus et apportez-lui le poids de vos fautes. Puis dites-lui : « Désormais, c'est à toi que je veux appartenir. » Je vous assure que si vous

faites ce pas, Dieu vous fera don de sa paix. Paul l'affirme clairement dans sa lettre aux Romains: «Etant donc justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.» Oui, Jésus est le messenger de paix envoyé par Dieu. Accueillez-le. Il est affreux de penser à tous ceux qui ont entendu parler de lui sans accepter son offre de paix pour autant. Ne faites pas comme eux. Laissez-moi plaider avec vous. Par amour pour votre âme, dites oui à l'offre de paix que Dieu vous fait par Jésus.

Aujourd'hui même, j'ai eu un entretien avec quelques journalistes. Nous en sommes venus à nous demander ce que l'on pouvait encore prendre au sérieux à notre époque. Je leur ai dit sans ambages: «Je dois vous avouer en toute franchise qu'après avoir vécu deux guerres et le régime nazi, je ne sais vraiment pas ce que je pourrais encore prendre au sérieux. Les belles paroles que nous servent nos penseurs et nos politiciens ne sont pas prises au sérieux par ceux qui les prononcent – et moi, je devrais y croire? Non, je ne saurais à quoi me fier ici-bas, si ce n'est à l'offre de paix que Dieu me fait par Jésus-Christ.»

Cette offre, je peux la prendre au sérieux. C'est la seule chose à laquelle on puisse encore se fier. Et cela vaut la peine qu'on y réfléchisse. Si donc vous faites partie de ces gens désabusés qui disent: «On ne peut plus se fier à personne», l'évangile est juste ce qu'il vous faut; car en Jésus-Christ, Dieu vous a pris terriblement au sérieux. A votre tour, prenez au sérieux l'offre de paix qu'il vous fait par Jésus.

Jésus rétablit le contact entre Dieu et nous. Vous me direz peut-être: «Mais je suis pratiquant, je paie ma part de l'impôt ecclésiastique!» A quoi cela vous sert-il, si vous n'avez pas la paix avec Dieu? Laissez-moi vous le répéter, Jésus est mort pour vous. Il a pris sur lui toutes vos fautes, pour que vous puissiez venir à lui, vous jeter à ses pieds et lui dire: «Seigneur, je viens à toi, sachant fort bien que je suis un pécheur perdu. Mais je crois en toi. Je t'accepte comme mon Sauveur.» Vous pouvez ainsi accéder à la vie, à la paix avec Dieu.

### *Jésus nous offre la paix avec notre prochain*

En faisant irruption dans une vie, Jésus apporte non seulement la paix avec Dieu, mais aussi celle avec le prochain. On cesse alors de se taper sur les nerfs.

Il se peut qu'il y ait parmi vous des chrétiens formidables. Mais tant que les autres vous taperont sur les nerfs, il y aura quelque chose qui cloche chez vous. C'est clair? Vous me direz peut-être:

– Mais vous ne connaissez pas ma voisine – une vraie peau de vache !

Et moi, je vous répondrai :

– Tant que vous ne l'aimez pas, il y aura quelque chose qui cloche chez vous. Car au moment où Jésus entre dans notre vie, nous cessons d'avoir les nerfs à fleur de peau et d'être continuellement agacés par notre entourage.

Jésus nous offre en effet la paix avec Dieu et la paix avec celui qui nous tape sur les nerfs. S'il y a donc des gens qui vous exaspèrent, il vous faut Jésus. A part lui, rien d'autre ne vous aidera. Et ces tensions finiront par vous achever nerveusement. Oui, il faut que Jésus vous donne la paix avec Dieu, qu'il entre dans votre vie. Alors seulement, cela ira bien aussi avec les autres.

J'ai un excellent ami qui habite un bel appartement, mais dont le propriétaire n'est pas facile à vivre et très près de ses sous. Récemment, ce dernier lui écrivit une lettre insolente : « Vous ferez ceci et vous ferez cela et vous paierez tant et tant. » Mon ami me raconta ce qui se passa par la suite :

– En lisant la lettre, la moutarde me monta au nez. Je m'assis à mon bureau pour lui répondre sur-le-champ. Or, à cet instant précis m'apparut l'image de Jésus, mort pour moi – mais aussi pour mon propriétaire. Je ne pus écrire la lettre. Par contre, je suis allé le voir et lui ai dit :

« Monsieur, pensez-vous vraiment qu'il faille adopter ce ton dans nos échanges ? Nous sommes tous deux, me semble-t-il, des gens à qui l'on peut parler. Pourquoi ne pas nous asseoir et discuter calmement de ces choses ? Je vous aime bien, et il n'est pas nécessaire que vous me parliez de cette manière-là. »

Le propriétaire fut complètement désarmé, et il n'y eut pas de brouille. Au contraire, les deux devinrent de bons amis – le propriétaire difficile et le disciple de Jésus-Christ.

Je vais vous raconter une autre histoire, tout aussi belle que celle-ci. Je connais un homme du nom d'Erino Dapozzo, qui a travaillé comme évangéliste en France. Il est revenu avec un bras tout abîmé de son séjour en camp de concentration. Un jour, il m'a raconté un épisode de sa vie que je n'oublierai jamais : « Dans le camp de concentration où j'étais interné, le chef du camp me fit chercher un jour vers midi. On me conduisit dans une pièce où l'on avait disposé un seul couvert sur la table. Le chef du camp entra. J'avais une faim de loup. Et cet homme se mit à table et se fit servir un repas de roi. Moi, je devais me tenir au garde-à-vous et le regarder manger un plat après l'autre. Il se léchait les babines, tandis que je mourais de faim. Mais le pire allait encore venir.

Lorsqu'on lui servit le café, il sortit un petit paquet qu'il posa à côté de sa tasse. Puis il me dit :

– Regardez ce paquet. C'est votre femme qui vous l'a envoyé de Paris. Il est rempli de biscuits.

Je savais qu'on n'avait pas grand-chose à manger en France, et que ma femme avait dû se priver pour me faire ces petits gâteaux. Et voilà que cet homme se mit à les manger, l'un après l'autre. Je le suppliai :

– Donnez m'en au moins un, juste un, pour que je le garde en souvenir de ma femme. Je vous promets, je ne le mangerai pas.

Mais en riant, il les mangea jusqu'au dernier.»

Dans des moments comme celui-là, l'exaspération atteint son point culminant et se mue en haine. Dapozzo poursuivit son récit :

«Soudain, je sus ce que signifie cette parole de la Bible : «L'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs.» Je ressentis de l'amour pour cet homme. Je pensai : «Pauvre homme, tu n'as personne qui t'aime. Tu es entouré de haine. Quel privilégié je suis, en tant qu'enfant de Dieu.»»

Il a eu de la compassion pour le chef du camp. Celui-ci ne lui tapait plus sur les nerfs. Et il a dû le sentir, car il s'est levé précipitamment et est sorti.

Après la guerre, Dapozzo alla lui rendre visite. En le voyant devant sa porte, cet homme pâlit :

– Vous voulez vous venger ?

– Oui, répondit Dapozzo, je vais me venger. Je voudrais boire une tasse de café avec vous. Dans la voiture, j'ai apporté un gâteau. Nous pourrions ainsi boire et manger ensemble.

Bouleversé, l'Allemand se rendit soudain compte qu'un homme qui s'est soumis à Jésus-Christ n'est plus sous l'emprise de la haine, qu'il a été libéré du bouillonnement de l'exaspération, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans son cœur.

En tant que vieux pasteur dans une grande ville, j'ai souvent entendu les gens se plaindre :

– Je me sens si seul(e). Personne ne m'aime.

Je ne peux plus entendre cela. J'ai envie de répondre à ces gens-là :

– Et vous ? Dites-moi, à combien de personnes avez-vous témoigné de l'affection ?

Il n'est, en effet, pas très logique de dire qu'il n'y a pas d'amour dans le monde, si l'on est soi-même un glaçon.

Après avoir compris cela, je me suis dit : «Je voudrais aussi témoigner de l'amour à autrui.» Mais je me suis très vite rendu compte que cela m'était impossible. Notre cœur est tellement

égoïste. Je sais bien qu'il y a des gens auxquels nous nous attachons parce qu'ils nous sont sympathiques. Mais les autres, ceux qui nous tapent sur les nerfs ?

Je me rappelle une conversation que j'ai eue avec un ouvrier communiste. Il me disait :

– Nous avons manifesté en faveur des coolies de Shanghai.

– C'est épatant ! lui répondis-je. Et où en sont vos relations avec votre voisin ?

Il explosa :

– Celui-là, si je le rencontre, je lui casse la figure !

Il n'est pas trop difficile d'aimer quelqu'un qui est à l'autre bout du monde. Mais les choses se compliquent lorsqu'il s'agit de quelqu'un qui vit dans notre entourage.

Or, je pense que le monde ne changera qu'à condition que j'arrive à aimer mon prochain, y compris celui qui est difficile à vivre, qui est dangereux ou qui me veut du mal. Cela ne va pas tout seul. C'est un cadeau de Dieu. Cela n'est pas facile, j'en ai moi-même fait l'expérience. Lorsque Jésus entre dans notre vie, nous fait don de la paix avec Dieu et veut ensuite nous donner aussi la paix avec notre prochain, cela fait en effet très mal. Car il nous montre que nous énervons les autres beaucoup plus qu'ils ne nous énervent, qu'il est donc plus pénible pour eux de nous supporter que l'inverse. Depuis que je connais Jésus, il a souvent mis le doigt sur mes torts à l'égard des autres. Et j'apprécie toujours davantage le fait que Jésus est mort pour moi sur la croix et qu'il m'accorde le pardon de mes péchés.

Jésus peut produire en nous la plus grande révolution du monde. Mais pour cela, il faut l'accepter, lui. De ce fait, je vous prie de ne pas vous borner à écouter mes paroles, mais de prendre Jésus au sérieux. J'aimerais tant que vous puissiez dire : « J'ai trouvé Jésus et lui m'a trouvé. »

## *Il faut que ça change, mais comment ?*

Du temps de ma jeunesse, on se passionnait pour les nouvelles de Max Eyth, auteur qui entre-temps est tombé dans l'oubli. Il était ingénieur de profession et tirait les thèmes de ses livres avant tout des débuts de l'ère technique. Une de ses nouvelles était intitulée *Tragédie professionnelle*. Il y présente un jeune ingénieur qui, par un étrange concours de circonstances, reçoit un jour une commande très importante. On lui demande de construire un pont au-dessus d'un fleuve à un endroit où celui-ci est devenu un véritable bras de mer. La difficulté du projet s'accroît encore du fait que le pont sera soumis à l'action de la marée montante et descendante. Or, au début de l'ère technique, on ne disposait pas encore des moyens modernes.

Le jeune homme construit donc le pont géant. Une fois le pont achevé, on fête son inauguration à grand renfort de musique, de drapeaux et de journalistes. Un train fait traverser le pont aux notabilités. Le jeune ingénieur est le point de mire de tout le pays. Son nom figure à la une de tous les journaux. Sa réputation est faite.

A Londres, il ouvre un très vaste bureau d'architecte et épouse une femme riche. Il a tout ce qu'il veut. Et pourtant, un étrange secret, partagé uniquement par sa femme, obscurcit sa vie. Au début de l'automne, il disparaît soudain. Il part voir son pont. Et lorsque, la nuit, la tempête fait rage et la pluie tombe en rafales, il se tient, enveloppé dans son imperméable, au pied de son pont et il a peur. Il ressent littéralement la force de la tempête qui se déchaîne contre les piles. Et à chaque fois, il refait les calculs pour s'assurer qu'elles sont assez solides, qu'il a correctement évalué la force du vent. La tempête apaisée, il rentre à Londres et redevient l'homme célèbre qui occupe une place si importante dans la vie mondaine de la métropole. Personne ne peut déceler la peur secrète qui le ronge : «Le pont est-il correctement construit ? Est-il assez solide ?» Ces questions angoissantes le tourmentent jour et nuit et assombrissent chaque moment de sa vie.

Puis, Max Eyth décrit de façon bouleversante comment, par une terrible nuit de tempête, l'ingénieur, étreint par la peur, surveille une nouvelle fois son pont. Il voit un train s'y engager. Il suit du

regard les lanternes rouges accrochées au dernier wagon. Soudain, elles ont disparu, et il sait que le train vient de se précipiter dans les eaux profondes de la mer déchaînée. Le pont s'est effondré par le milieu.

Lorsque, jeune homme, je lus cette nouvelle pour la première fois, la pensée me traversa l'esprit: «En somme, elle raconte l'histoire de chaque être humain.» Nous travaillons tous à la construction du pont de notre vie. De temps en temps, au cours d'une nuit d'insomnies ou après un événement particulièrement marquant, la peur nous étreint: «Ai-je construit correctement le pont de ma vie? Est-il assez solide pour pouvoir résister aux tempêtes de l'existence?»

Instinctivement, nous savons qu'il y a quelque chose d'anormal: le pont de notre vie n'est pas tout à fait au point. C'est la première chose que j'aimerais vous montrer:

## **Il y a quelque chose d'anormal**

En tant que pasteur dans une grande ville, j'ai souvent eu l'occasion de demander aux gens: «Dites donc, votre vie est-elle parfaitement en ordre?»

Jamais encore, je n'ai rencontré quelqu'un qui n'ait fini par avouer: «Parfaitement en ordre? Non. Dans bien des domaines, il faudrait que les choses aillent autrement.»

Je ne peux évidemment pas vous dire quel est le point faible du pont de votre vie. Mais vous savez très bien que certaines choses devraient aller différemment.

Aussi, de temps en temps, prenons-nous de bonnes résolutions: «Je vais changer. Dans tel ou tel domaine, je dois absolument m'amender.» Sincèrement, croyez-vous qu'un homme puisse changer? Non, au fond, il en est incapable. La Bible le dit avec un réalisme brutal: «Un Ethiopien peut-il changer sa peau, et un léopard ses taches? De même, pourriez-vous faire le bien, vous qui êtes accoutumés à faire le mal?»

Le monde abonde en leçons de morale et en bonnes résolutions, mais aucun être humain ne peut changer par lui-même. C'est une parole dure. Et je suis souvent bouleversé en rencontrant certaines personnes qui savent pertinemment que le pont de leur vie n'est pas tout à fait au point.

Parfois, elles me demandent: «Mais que faire? Nous sommes incapables de changer.» Et c'est juste: l'impudique ne peut pas se

donner un cœur pur ; le menteur ne peut pas dire la vérité ; l'égoïste ne peut pas brusquement devenir altruiste – même s'il réussit à feindre d'aimer un peu, ce peu d'amour sera entaché d'égoïsme ; et le malhonnête ne peut pas se muer en honnête homme. Si seulement je vous connaissais suffisamment pour pouvoir vous dire où est le point faible du pont de votre vie ! Mais Dieu le sait et il peut vous le montrer.

La Bible nous présente là une vérité bouleversante. En effet, ce n'est pas ma pensée que je développe, mais je vous transmets ce que dit la Parole de Dieu. Et, voyez-vous, elle nous adresse un message inouï, à vous couper le souffle. Le voici : Le Dieu vivant a envoyé quelqu'un dans le monde qui peut nous transformer et changer toute notre vie. Et cette personne n'est autre que son Fils, le Seigneur Jésus-Christ.

### **Tout peut changer**

Mes amis, j'ignore si c'est par la faute de l'Eglise que les gens s'imaginent que l'évangile est une histoire à dormir debout. En ce qui me concerne, je trouve son message extraordinaire. Dieu a envoyé son Fils dans le monde pour nous donner une chance. Et Jésus fait cette déclaration époustouflante : «Voici, je fais toutes choses nouvelles.» Lui seul peut changer l'être humain.

J'ai connu des alcooliques qui ont été délivrés, de vieilles femmes égoïstes au point de tourmenter tout le monde autour d'elles qui ont changé d'un jour à l'autre et se sont mises à penser aux autres, des hommes obsédés par le sexe qui ont retrouvé la pureté d'un enfant. Jésus transforme. Il arrive – et voici que toutes choses deviennent nouvelles. Ce n'est pas un conte de fées – je pourrais encore citer quantité d'exemples.

C'est la raison pour laquelle nous avons besoin de ce Sauveur, nous qui savons pertinemment que le pont de notre vie n'est pas tout à fait au point. Nous avons besoin du Seigneur Jésus – non pas d'une forme de christianisme, mais du Christ. Comprenez-moi, ce qu'il nous faut, ce n'est ni une religion, ni des dogmes, ni l'appartenance à une église, mais le Sauveur vivant. Et il est là. Vous pouvez faire appel à lui aujourd'hui même et lui avouer toute la misère de votre vie. Voilà le message extraordinaire que j'ai à vous annoncer.

Laissez-moi illustrer ce que je viens de dire par un exemple. Récemment, j'ai passé une semaine à Munich. Au cœur de la ville, il y a un immense parc : le Jardin anglais. Comme mon hôtel se

trouvait à deux pas de ce parc, je m'y suis promené tous les matins. A l'entrée du parc, un petit pont de bois enjambe une rivière. A gauche du pont, l'eau de la rivière franchit un barrage et forme ainsi une petite chute. Au bas de la chute j'aperçus un jour un morceau de bois qui dansait dans l'eau. Comme j'avais le temps, j'ai observé comment la bûche tournait inlassablement en rond. Par moments, on avait l'impression qu'elle allait être entraînée par le courant, ce qui lui aurait permis de continuer sa course. Mais le remous finissait toujours par la happer à nouveau. Lorsque je revins le lendemain, le morceau de bois était toujours là. Il avait l'air de vouloir se laisser entraîner par le courant, mais à chaque fois, il était repris par le tourbillon. Pouvez-vous imaginer la scène ? Il y avait un courant relativement fort – mais le bout de bois continuait à tourner en rond.

Telle est la vie de la plupart d'entre nous. Elle décrit sans cesse les mêmes vieux cercles: les mêmes péchés, les mêmes détresses, la même impiété, le même désespoir au fond du cœur. Chaque jour, le même quotidien, la même routine. On tourne inlassablement en rond. Mais tout près, il y a le courant. Il émane de Jésus, le Fils de Dieu. Ce Jésus est mort pour nous sur la croix. Vous pouvez me croire, si Dieu a laissé mourir son Fils d'une mort aussi cruelle, il y avait une raison à cela, même si pour le moment elle vous échappe. Contemplez-le, en esprit, alors qu'il agonise sur la croix. Il doit y avoir un sens à cette mort. Vous ne pouvez donc pas passer outre sans au moins essayer de comprendre ce qui est en train de se passer ! Puis le troisième jour, Dieu l'a fait sortir vivant du tombeau. Or, de ce Jésus émane un courant libérateur. Mais hélas, nous sommes comme ce morceau de bois dans le Jardin anglais. Nous tournons continuellement en rond sur nous-mêmes.

Je pensais cette fois-là, dans le parc de Munich : « Il suffirait de pousser légèrement le morceau de bois pour qu'il soit happé par le courant. » Mais je ne pouvais pas l'atteindre sans risquer de tomber à l'eau.

Nous, nous ne sommes pas un morceau de bois. Le pas hors du cercle vicieux, le pas vers le courant libérateur, qui émane du Fils de Dieu, nous devons le faire nous-mêmes. Et une fois que nous l'avons fait, nous constatons que Dieu y a aussi mis la main. Mais pour le moment, je dois insister sur le fait que c'est vous qui devez faire le pas vers ce courant libérateur. Il y a d'ailleurs des personnes qui sentent très nettement que Dieu agit dans leur cœur pour qu'ils fassent le pas qui les fera sortir du vieux cercle vicieux en les entraînant vers le courant libérateur qui émane de Jésus.

## De deux choses l'une

Je vais essayer d'illustrer cela à l'aide de deux récits bibliques. L'apôtre Paul avait été incarcéré à Césarée, la ville où résidait le gouverneur romain. Le nouveau procureur de la Judée était un Romain du nom de Festus. Celui-ci reçut un jour la visite du roi juif Agrippa et de sa sœur Bérénice, qui lui dirent :

– Festus, tu détiens ici un prisonnier fort intéressant du nom de Paul et au fond, nous aimerions bien entendre cet homme.

Le lendemain donc, on prépare la salle d'audience. Festus, Agrippa et Bérénice y font leur entrée en grande pompe, avec les tribuns et les principaux de la ville. Sur l'ordre de Festus, on fait entrer l'accusé. Mais en l'espace de quelques minutes, les rôles sont inversés : l'accusé, ce n'est plus Paul, mais toute la société réunie autour de lui. Il se tient là et prononce un discours d'une rare puissance spirituelle, s'efforçant de faire comprendre à ses auditeurs qui est Jésus. Plutôt que d'insister sur leur péché, il leur dépeint le Fils de Dieu – celui qui a dit : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » Il leur dit à peu près ceci : « Vous, avec votre soif de vivre, votre conscience chargée, votre nostalgie de Dieu, votre peur de la mort, écoutez-moi bien ! Jésus vous tend la main et vous dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés ! » »

C'est ainsi qu'il exalte ce Jésus qu'il a lui-même rencontré un jour. Quand il a fini de parler, le gouverneur Festus lui dit : « Paul, tu as la parole facile. Mais il y a un peu de folie dans ce que tu dis. Tu te laisses emporter par ton tempérament. » Festus n'a rien compris. La Bible dit de certaines personnes : « Leur cœur est insensible comme la graisse. » Des cœurs comme enduits de graisse, sur lesquels tout glisse – cela existe, peut-être même parmi vous. En tous cas, Festus en avait un. Mais Agrippa est tout bouleversé et il prononce une parole qui m'émeut profondément : « Paul, pour un peu tu m'aurais persuadé de devenir chrétien. » Là-dessus, il se retire. Et les choses en restent là. Comme pour le morceau de bois dans le Jardin anglais, sa vie continue à décrire les mêmes cercles, dans le même tourbillon, le même quotidien, le même genre d'existence – jusqu'à la mort, jusqu'à l'enfer.

Et chez vous ? Les choses en restent-elles aussi là ? Dans ce cas, Jésus est mort en vain pour vous. Et sa résurrection ne vous est d'aucune utilité. Il n'y a pour vous ni pardon, ni liberté, ni paix avec Dieu. Il ne restait plus qu'un pas à faire : « Pour un peu je serais devenu croyant. » Cela n'est-il pas bouleversant : des gens soi-disant chrétiens, mais qui ne sont pas enfants de Dieu ; des

gens soi-disant chrétiens, mais qui vont à la perdition ; des gens soi-disant chrétiens, mais qui n'ont pas la paix ?

Et maintenant je vais vous raconter le deuxième récit qui est le contre-pied de l'autre. L'apôtre Paul arrive un jour à Philippi, ville européenne où l'on trouve de tout : lieux de plaisir, théâtre, cabarets, bref tout ce que l'on trouve dans une ville qui se respecte. Et puisque dans une telle ville il faut aussi une prison, il y en avait une à Philippi. Cet établissement était administré par un ancien officier romain qui avait peut-être été nommé à ce poste à cause d'une ancienne blessure. Un jour, on amène à ce geôlier – c'est ainsi que la Bible l'appelle – deux prisonniers peu ordinaires : l'apôtre Paul et Silas, son compagnon. Ils avaient prêché l'évangile dans la ville avec une rare puissance. Mais comme il s'ensuivit des troubles parmi la population, les autorités de la ville les firent battre de verges et jeter en prison.

On remet donc Paul et Silas entre les mains du geôlier, en lui recommandant de les garder en lieu sûr jusqu'au lendemain. Et lui, une vieille baderne qui ne connaît que sa consigne, acquiesce :

– Les garder en lieu sûr ? C'est d'accord, j'y veillerai.

Au fond de la prison, il y a une cellule où l'eau suinte le long des murs. C'est là qu'il les amène et fixe leurs pieds dans des blocs de bois. Si vous me demandiez quelle était la religion de cet homme, je vous répondrais : la même que celle de la plupart d'entre vous. Il croyait au bon Dieu, peut-être même à plusieurs bons dieux. Car, à cette époque-là, à Rome, on avait sa religion, mais on ne la prenait pas au sérieux. Exactement comme chez nous. Arrivez-vous à présent à vous mettre dans la peau du personnage ? Soudain, il se produit quelque chose d'étrange, que l'on ne pourra jamais complètement éclaircir. Tout d'abord, vers minuit, Paul entonne un chant de louange en l'honneur de Jésus. Sans doute lui a-t-il fallu tout ce temps pour digérer le traitement injuste qu'il a subi : les coups, l'incarcération, les cepts aux pieds. Ce genre de chose est difficile à avaler. Mais tout d'un coup, la pensée lui vient : « Le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, m'a racheté par son sang. Je suis à présent enfant de Dieu. J'ai la paix avec lui. Et même ici, je suis dans sa main. » Et il se met à chanter un cantique de louange. Silas se joint à lui, et chante la deuxième voix, ou la basse. C'est magnifique ! Les autres prisonniers les écoutent, sidérés, car jamais encore on n'avait entendu de tels sons dans la prison. Et pour cause ! Au cours de mes détentions, j'ai appris à connaître les prisons de la police d'Etat. Tout ce qu'on y entend, ce sont des jurons et des cris et des plaintes et le hurlement des gardiens. Lorsque j'ai entonné un jour un cantique de louange, on m'a fait

taire immédiatement. Aujourd'hui, on a compris qu'il est dangereux de laisser un prisonnier chanter les louanges de Dieu. Mais cette fois-là, ce n'était pas encore le cas. Paul et Silas continuent donc à chanter. Bien sûr, cela étonne le geôlier.

– Sapristi! Que peuvent-ils bien chanter?

Il tend l'oreille.

– Mais ce sont des chants religieux! A-t-on jamais vu cela: prendre ces choses au sérieux, et de surcroît ici, en prison? Dans cette espèce de trou, là en bas, il y a de quoi vous mettre le moral à plat. Et ces gens-là chantent en l'honneur de leur Dieu?

Il se recouche. Mais il est à peine au lit qu'il ressent les secousses d'un violent tremblement de terre. C'est Dieu qui l'a provoqué. Les portes de la prison s'ouvrent. Les chaînes des prisonniers se rompent. Le geôlier saute de son lit, s'habille tant bien que mal et constate que les portes sont ouvertes.

– Grand Dieu! Les prisonniers sont partis. On va m'exécuter. Je suis foutu.

Il est sur le point de se suicider, lorsque Paul crie d'en bas:

– Ne te fais pas de mal. Nous sommes tous là.

La Bible ne dit rien de ce qui s'est passé en son for intérieur. Mais tout à coup, il a compris: «Il existe certainement un Dieu vivant qui intervient en faveur de ses serviteurs. Tout au long de ma vie, je l'ai insulté par ma façon d'être et de faire. Il ne peut que me repousser, me rejeter. Car il connaît mon péché, il sait toutes les saletés que j'ai faites. Oui, il existe un Dieu vivant – et moi je suis perdu.» Il se précipite dans la cellule de Paul et s'écrie:

– Messieurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé?

Il se rend compte que sa vie est comme le morceau de bois dans le Jardin anglais. Il ne fait que tourner en rond. Les choses en sont toujours au même point. Mais à présent, la question est vitale:

– Que puis-je faire pour atteindre le courant libérateur?

S'il nous l'avait posée à nous, nous lui aurions peut-être prêché un sermon ou fait la morale. A la place de Paul, il se peut que nous lui ayons d'abord demandé de nous faire sortir de prison. Mais Paul répond sur-le-champ:

– Ce qu'il te faut, c'est le Seigneur Jésus – crois en lui, et tu seras sauvé, toi et ta famille.

Le geôlier a très peu de connaissances. Il sait vaguement que ce Jésus sauve de la colère de Dieu, du jugement, de l'enfer – et de notre ancienne façon de vivre. Mais à cet instant précis, il reçoit le choc salutaire qui l'arrache à son ancienne façon de vivre et l'entraîne vers le courant libérateur qui émane de Jésus. Il appartient maintenant à Jésus.

La Bible rapporte ensuite comment cet homme a fait sortir Paul de son cachot et lui a lavé ses blessures, a écouté attentivement ce que Paul lui a enseigné au sujet de Jésus et s'est fait baptiser la nuit même, pour témoigner de son appartenance à Jésus. Le récit se termine par ces mots: «Il se réjouit avec toute sa famille de ce qu'il avait cru en Dieu.» Il suivait à présent le courant de la vie, il avait trouvé la paix avec Dieu.

De l'un il est dit que pour un peu il serait devenu chrétien. L'autre s'est vu poussé dans le courant libérateur qui émane de Jésus. Qu'advient-il de vous ?

## **Prenez l'offre de Jésus au sérieux**

Il faut que ça change, mais comment? Tout d'abord, il faut que vous connaissiez Jésus.

C'était juste après la guerre. Le proviseur d'un lycée me téléphona :

– Monsieur le pasteur, me dit-il, j'ai ici quinze jeunes gens. Ils ont passé leur baccalauréat à l'armée. Mais celui-ci n'est valable qu'à condition qu'ils suivent pendant un semestre des cours de rattrapage. Ce sont d'anciens lieutenants de l'armée de l'air, des capitaines d'infanterie et d'artillerie, et d'autres officiers subalternes. Inutile de vous dire qu'ils sont très contrariés de devoir retourner sur les bancs de l'école. Seriez-vous d'accord de leur donner des cours de religion ?

J'ai accepté – et j'y suis allé avec crainte et tremblement. Ils étaient assis là dans leurs uniformes délabrés, ces jeunes guerriers devenus gris au combat.

– Bonjour, leur dis-je en entrant. Je dois vous donner des cours de religion.

Je n'ai pas pu continuer, car déjà l'un d'entre eux s'était levé et ouvrait le débat :

– Comment Dieu a-t-il pu permettre cette horrible guerre ?

Et un autre enchaînait :

– Où est donc l'amour de Dieu ? Il se tait, tandis que des millions de Juifs crèvent dans les chambres à gaz.

Des questions du même genre pleuvaient ainsi de tous côtés. Finalement, j'ai levé la main et j'ai dit :

– Un instant ! Vous y allez comme un aveugle qui prendrait la barre d'un navire en plein brouillard. Parler de Dieu de cette façon n'a aucun sens. Il nous est totalement inconnu et caché. Il ne s'est révélé que par Jésus, et, avant de poursuivre, il nous faut d'abord

savoir qui est Jésus. Messieurs, nous ne reprendrons la discussion qu'après avoir examiné la révélation de Dieu. C'est ce qui nous occupera ces prochains temps. La prochaine fois, apportez vos bibles.

Ils les apportèrent, et la lecture commença: «Au commencement, Dieu créa les cieux et la terre.» Puis ce fut le récit de la chute et celui du jugement de Dieu sur l'humanité déchue. Ils furent tous très impressionnés par cette parole de la Bible: «Tu sauras et tu verras que c'est une chose mauvaise et amère d'abandonner l'Eternel, ton Dieu.» Les peuples se sont rendu compte de cela, et également les individus. Puis nous avons lu l'histoire de Jésus. D'une seule traite, nous avons écouté le récit de sa mort et de sa résurrection. Cette heure-là me restera toujours gravée dans la mémoire: pendant que l'un d'entre eux lisait à haute voix, il y eut soudain un profond silence dans la classe. Nous retenions notre respiration, en écoutant les grandes choses que Dieu a faites en Jésus-Christ – et une telle œuvre s'opéra en eux qu'ils n'eurent plus aucune envie de continuer le genre de discussion stérile qu'ils avaient engagée au début. Ces jeunes se disaient tous chrétiens, mais ils ne savaient rien du Dieu vivant qui est venu vers nous en Jésus-Christ et qui a accompli tout ce qui était nécessaire à notre salut.

Oui, il faut que vous connaissiez Jésus. Et après? Eh bien, il faut prendre son offre au sérieux.

Jésus raconta un jour une parabole. Un roi organisa un repas de noces pour son fils. Il envoya ses serviteurs dire aux invités:

– Venez, car tout est prêt!

Et tous, l'un après l'autre, se mirent à s'excuser. Le premier dit:

– Je suis en train de traiter une affaire importante, et il faut que je m'en occupe sur-le-champ.

De nos jours, on me dit fréquemment: «Vous êtes pasteur – ce n'est pas pareil lorsqu'on est dans les affaires: on ne peut pas faire comme on veut.» Le second avait une autre excuse:

– Merci pour l'invitation, mais je viens de me marier. Vous comprenez, en pleine lune de miel, on ne peut pas se préoccuper d'autre chose.

En fin de compte, personne n'y alla. En y réfléchissant, j'ai essayé d'imaginer l'attitude ultérieure de ces gens. Ils ont dû se dire:

– Au fond, j'aurais dû accepter l'invitation au festin du fils du roi, mais il y a eu un empêchement...

N'est-ce pas aussi ce que vous dites: «Au fond, je devrais devenir enfant de Dieu, mais je n'y arrive pas. Oui, au fond...» Oh,

je vous en prie, par la foi acceptez l'invitation du Fils de Dieu !

Tant de personnes me disent :

– Moi aussi, je crois.

Je sais bien que nous les Allemands, nous avons cru à un tas de choses sous le Troisième Reich : au Führer, à l'Allemagne, à la victoire finale, à l'arme miraculeuse, etc. Mais ce qu'il me faut, ce n'est pas une croyance quelconque, c'est la paix avec Dieu. Et celle-ci, je ne peux l'obtenir que par Jésus. Laissez-moi vous montrer, à l'aide de quelques exemples, ce que signifie avoir la foi.

Au début de mon ministère pastoral, j'ai fait du porte à porte dans un quartier très méfiant. Partout, on me claquait la porte au nez en disant :

– Nous ne voulons rien acheter.

Je mettais le pied dans l'entrebâillement de la porte et répondais :

– Je n'ai rien à vendre. Je suis pasteur.

– Nous n'avons pas besoin de calotin.

J'entraï un jour dans un logement dont la porte donnait directement sur la cuisine. Un jeune homme marchait de long en large dans la pièce, l'air furieux.

– Bonjour, dis-je.

– Salut.

– Je suis le pasteur.

– Quoi, un calotin ? hurla-t-il en s'arrêtant net. Il ne manquait plus que cela. Sortez en quatrième vitesse ! Je ne crois plus à rien. J'ai perdu ma foi en l'humanité.

Il venait sans doute d'avoir un coup dur. Je lui répondis :

– Jeune homme, on peut se donner la main. Moi aussi, j'ai perdu ma foi en l'humanité.

– Que dites-vous là ? fit-il, ébahi. En tant que pasteur, vous devriez chercher à maintenir la foi en l'humanité.

– Vous croyez ? répliquai-je. Je regrette, mais je l'ai perdue. J'ai fait la guerre. Et quand je pense aux obscénités, à toutes les saletés, à ce désert d'égoïsme qu'est le monde, non merci, je ne crois plus en l'humanité.

– Vous avez raison, concéda-t-il. Mais alors, comment se fait-il que vous soyez pasteur ?

– Oh ! c'est que j'ai reçu une foi nouvelle, une foi que rien ne peut plus ébranler.

– Ha ! je serais bien curieux de savoir de quel genre de foi il s'agit.

Je pus alors lui annoncer l'évangile :

– Il s'agit de ma foi totale en Jésus-Christ, venu comme Sauveur du monde.

– Jésus-Christ ? fit-il, étonné. Mais cela, c'est le christianisme. Je pensais qu'il était fini, révolu.

– Pas du tout. Il prend vraiment son essor là où toutes les autres croyances se sont volatilisées.

Je souhaiterais tant que vous jetiez toutes vos fausses croyances par-dessus bord pour parvenir, vous aussi, à la foi en Jésus-Christ.

Tout de suite après la guerre, je fis l'acquisition d'une vieille Opel P4 parce que j'avais l'intention de beaucoup voyager. C'était une véritable pièce de musée. Lorsque je me suis amené la première fois dans ma petite P4 toute bringuebalante, un ami s'est écrié :

– Ça alors ! Le pasteur roule en voiture. Il va falloir capitonner les arbres.

Un peu vexé, j'ai répliqué :

– Tu insinues que je ne sais pas conduire ?

– Mais si, tu as ton permis de conduire.

– Alors monte, on va faire un tour.

– Non merci, je n'ai pas encore fait mon testament !

Au même moment, ma femme vint à passer.

– Emmi, tu viens faire un tour ?

Elle monta dans la voiture, sans hésiter. Et rassurez-vous : elle est toujours en vie ! Lorsqu'elle quitta la terre ferme pour monter dans l'auto, elle confia sa vie entre mes mains. Faites-en de même à l'égard de Jésus-Christ : remettez-lui votre vie sans crainte et sans réserve.

Récemment j'ai lu le récit bouleversant d'un épisode de la Deuxième Guerre mondiale qui s'est déroulé à Stalingrad, au moment où la ville était complètement encerclée par les armées russes. Le dernier avion allemand assurant la liaison avec l'arrière venait d'atterrir. On y avait entassé des blessés. Mais d'autres soldats arrivèrent – blessés plus légèrement ou à moitié morts de froid – et ils voulurent aussi monter. Mais il était plein à craquer. Alors ils s'accrochèrent à l'avion, s'agrippant là où leurs mains pouvaient trouver un appui : aux poignées de porte, au train d'atterrissage. Puis l'avion décolla. A l'arrivée, il n'y avait plus un seul de ceux qui s'étaient accrochés à l'avion. Les mains gelées, ils avaient été emportés par la tempête. Seuls ceux qui se trouvaient à l'intérieur furent sauvés.

En lisant ce récit, je n'ai pu m'empêcher de faire un parallèle entre l'évangile de Jésus, le Fils de Dieu, mort et ressuscité pour nous, et cet avion de sauvetage. Il nous permet lui aussi d'échapper à la perdition. Il y a largement assez de place. Mais, hélas, tant de gens ne sont pas vraiment à l'intérieur, ils ne sont jamais

montés dans l'avion, mais ils se contentent de s'accrocher à l'extérieur de la carlingue. Ils vont à l'église une fois par an, à Noël. Ils ont été baptisés – ce qui ne les empêche pas de croire et de faire comme tout le monde. Et lorsqu'ils meurent, il faut que le pasteur atteste qu'ils ont été de braves gens. Mais au fond, ils sont toujours restés à l'extérieur. Et sans l'ombre d'un doute, ils seront un jour emportés par la tempête. Seuls ceux qui sont à l'intérieur seront sauvés. En faites-vous partie ?

L'enfer sera rempli de gens qui ont entendu parler de Jésus, mais qui ne sont pas montés avec lui. Avez-vous saisi l'image ? Croire en Jésus, c'est monter avec lui. Faites-le ! Il est le seul à qui vous puissiez confier votre vie sans crainte et sans réserve.

Pour terminer, j'aimerais une dernière fois vous présenter la croix de Jésus-Christ. Suivez-moi en esprit sur la colline du Calvaire, à l'extérieur des portes de Jérusalem. Là, le Fils de Dieu est cloué sur une croix. Et au pied de cette croix se trouve le seul endroit du monde où un homme puisse obtenir le pardon de ses péchés et voir sa vie changer complètement.

Dans la cathédrale de Lübeck, une très belle et très vieille église, se trouve un admirable retable représentant la crucifixion et peint au 15<sup>e</sup> siècle par Hans Memling. En 1942, alors qu'après un bombardement aérien cette église était devenue la proie des flammes, au risque de sa vie, un soldat inconnu se précipita avec quelques amis à l'intérieur du sanctuaire pour sauver cette œuvre d'art. Peu de temps après la guerre, j'ai donné une série de conférences à Lübeck. Un jour, le conservateur du Musée des Beaux-Arts vint me voir et me dit :

– J'ai dans ma cave le célèbre retable de Memling. Si vous voulez le voir, je vous le montrerai très volontiers.

C'était bien sûr une belle occasion à saisir. Le conservateur du musée me fit donc descendre avec un ami dans sa cave. C'était un tableau magnifique : les soldats à cheval avec leurs lances, les mercenaires jetant les dés, la foule bigarrée, les femmes en larmes, les pharisiens aux regards moqueurs. Et par-dessus tout ce monde, les trois croix. Soudain, mon regard fut attiré par un détail fort étrange : au beau milieu de la cohue, au pied de la croix de Jésus, il y avait un espace libre. J'en fis la remarque aux autres :

– C'est tout de même étrange qu'au beau milieu de cette foule, directement au pied de la croix, il y ait comme une place vide. A quoi l'artiste a-t-il bien pu penser ?

Ces peintres du moyen-âge voulaient transmettre un message par leurs tableaux ; c'étaient en quelque sorte déjà des expressionnistes. Mon ami m'expliqua :

– Voilà, me semble-t-il, ce qu'il voulait dire : à cet endroit, juste au pied de la croix, il y a une place libre. Tu peux t'y mettre, si tu veux.

Il m'arrive souvent de penser à ce tableau lorsque nous chantons :

Jésus, Jésus mon Sauveur,  
A l'ombre de ta croix,  
Devant ton immense douleur  
Je t'adore et je crois.  
Là, mes ténèbres sont lumière,  
Et mon fardeau n'est plus.  
Humble à tes pieds, dans la poussière,  
Tiens-moi toujours, Jésus.

Oui, je me réjouis qu'à l'ombre de la croix de Jésus, le Fils de Dieu, il y ait un espace libre – une place pour moi. Et pour vous aussi. Allez-vous encore attendre longtemps pour vous y mettre ?

## *Très peu pour moi!*

Chaque époque produit ses propres formules et locutions que l'on rabâche et ressasse à la première occasion, comme si elles se prêtaient à toutes les circonstances. C'est le cas de la formule de négation: «Très peu pour moi!» qui date du début du siècle et qui signifie: «Je n'en veux à aucun prix; la chose est exclue.» On s'en sert pour se battre, pour donner un coup à autrui, et parfois pour se porter un coup mortel à soi-même. Cette formule peut donc devenir extrêmement dangereuse, au point de mettre une vie en péril. Mais elle peut aussi jouer un rôle très positif. Tout dépend de l'emploi que l'on en fait. C'est ce que nous allons voir à présent.

### **On ne l'utilise pas quand il le faudrait**

Il y a dans la Bible une histoire très ancienne, mais toujours actuelle, qui illustre bien cet aspect de la question. Je vais vous la raconter.

Vous avez sans doute entendu parler d'Abraham, de cet homme de Dieu dont il est dit tout au début du récit biblique: «Abraham eut confiance en l'Eternel, qui le lui imputa à justice.» C'était le genre d'homme qui, tout en étant très conscient des fautes qu'il commettait, vivait dans une telle intimité avec Dieu qu'il les lui confessait dès qu'il les avait reconnues, acceptant par la foi la réconciliation que Dieu lui offrait. Or, Abraham se trouva un jour dans une position très délicate par rapport à Lot, son neveu. La Bible rapporte qu'Abraham était très riche en troupeaux, et que Lot, qui voyageait avec lui, avait aussi des brebis et des bœufs. Et ce qui devait arriver arriva: «Il y eut querelle entre les bergers des troupeaux d'Abraham et les bergers des troupeaux de Lot.» Du coup, un conflit ouvert risquait d'éclater entre oncle et neveu – par manque d'espace vital. Les démêlés entre les bergers de l'un et ceux de l'autre devenaient de plus en plus menaçants. Après chaque nouvel incident, ils couraient vers leurs maîtres respectifs et leur rapportaient, tout excités, propos et gestes de leurs antagonistes. La situation se détériorait visiblement. Si vous aviez été à la place d'Abraham, qui était de beaucoup l'aîné de Lot,

qu'auriez-vous fait ? Si moi, j'avais été l'oncle de Lot, je crois que je lui aurais dit :

– En voilà des manières ! Cela dépasse la mesure ! Va-t'en d'ici.

Et je pense que Lot aurait riposté :

– Jamais de la vie ! Je maintiens mes droits. C'est à toi de partir.

Les chamailleries n'auraient ainsi pas eu de cesse. Mais au moment où il semblait que la rupture entre Abraham et Lot était inévitable, le vieillard pieux se tient en la présence de Dieu. En regardant son neveu, il se dit : « Un conflit ? Une rupture ? Très peu pour moi ! Très peu pour moi ! » Puis il pose la main sur l'épaule de Lot et lui dit :

– Qu'il n'y ait point, je te prie, de dispute entre toi et moi, car nous sommes frères.

Puis il lui propose un arrangement à l'amiable qui risque fort de tourner à son désavantage. Mais qu'importe : « Une dispute ? Très peu pour moi ! »

Vous avez sans doute connu ce genre de situation, où quelqu'un agissait à votre égard de la manière la plus provocante. Avez-vous aussi pensé : « Une dispute ? Très peu pour moi ! » Est-ce ainsi que vous avez réagi ? Je crains fort que non. Vous avez sans doute préféré relever le défi, ce qui fait que vous êtes encore en bisbille avec Madame Durand ou avec votre voisin. Que de fois cette petite formule : « Très peu pour moi ! » aurait été de mise ! Le Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit lui-même : « Heureux ceux qui procurent la paix » ? Si notre christianisme a si peu d'impact, n'est-ce pas parce que dans les moments critiques nous n'arrivons pas à dire : « Une dispute ? Très peu pour moi ! » et que nous flanchons lamentablement dans ce genre de situation ?

Laissez-moi vous raconter une autre histoire biblique que j'aime beaucoup. C'est celle d'un jeune homme du nom de Joseph, qui fut vendu par ses frères. Esclave, il arriva en Egypte, pays très vaste et hautement civilisé, et fut acheté par un homme riche du nom de Potiphar, qui avait de nombreux esclaves et de somptueuses demeures. Dans sa jeunesse, Joseph avait conclu une alliance avec le Dieu vivant. Ce tout jeune homme avait dit à Dieu : « Je veux t'appartenir. » Et maintenant, il se retrouve tout seul en Egypte. Il voit les autres esclaves voler et mentir. Mais il ne fait pas comme eux. On se moque de lui. Mais il gagne la confiance de son maître qui commence à lui confier des responsabilités. Voyez-vous, même si l'on nargue parfois les croyants, on aime faire appel à eux pour certaines tâches, parce que l'on sait qu'ils sont honnêtes et véridiques. C'est ainsi que Joseph, arrivé à l'âge adulte, fut établi par son maître sur sa maison et sur tout ce qui lui appartenait. La

Bible va jusqu'à dire : «Potiphar n'avait avec lui d'autre soin que celui de prendre sa nourriture.» Il aurait peut-être aussi aimé se décharger de cela sur Joseph, mais c'était la seule chose dont il devait s'occuper lui-même.

Joseph était devenu un très bel homme. Et il s'habillait avec goût et élégance. Il n'est donc pas surprenant que la jeune épouse de son maître ait fini par le remarquer. C'était une païenne – et une femme désœuvrée, car Madame Potiphar avait à son service une flopée d'esclaves qui la déchargeaient de tout. Or, comme le dit le proverbe : «L'oisiveté est la mère de tous les vices.»

Un jour, elle porte les yeux sur Joseph et commence à lui faire du charme. Mais Joseph n'y prête aucune attention. C'est alors que se produit cette scène troublante où, se trouvant seule dans la maison avec Joseph, elle se dresse tout d'un coup devant lui, en proie à une passion effrénée, et le saisit par le vêtement, en le suppliant de coucher avec elle. La Bible raconte ensuite, en des termes d'une beauté extrêmement touchante, comment, après un moment de réflexion, Joseph lui répond :

– Très peu pour moi ! Très peu pour moi ! Un adultère ? Très peu pour moi !

C'est ainsi que nous nous exprimons. Mais les gens de la Bible utilisaient un langage bien plus beau. Joseph a admirablement bien choisi ses mots :

– Comment ferais-je un aussi grand mal et pécherais-je contre Dieu ?

C'était sa façon de dire : «Très peu pour moi !»

Nous nous sommes tous trouvés à un moment ou un autre dans ce genre de situation, où nous avons été tentés par le péché qu'on ne veut plus considérer comme tel, le péché de l'impudicité. Avons-nous aussi réagi en disant : «Dieu me voit. Très peu pour moi» ? Que ressentons-nous en voyant l'attitude de Joseph ? Je crains fort que si nous avons été à sa place, il ne nous serait pas venu à l'esprit de dire : «Très peu pour moi ! Très peu pour moi !» par respect pour le commandement de Dieu qui veut que nous restions chastes et purs dans nos paroles et nos actes. Cette formule ne nous remonte pas souvent à la mémoire dans ces moments-là. Mais Dieu s'en souvient. Le jour venu, il se rappellera chacun de nos péchés. Quel dommage qu'à l'instant décisif, la petite formule : «Très peu pour moi !» ne nous vienne pas à l'esprit ! Ce serait pourtant une excellente façon de réagir à l'heure de la tentation, lorsque nous sommes sur le point de fouler aux pieds l'un des commandements de Dieu. C'est d'ailleurs un des traits

caractéristiques de notre époque: on ne tient plus compte des commandements de Dieu.

J'ai été invité un jour à parler devant tous les pasteurs de Hanovre à l'occasion de la consécration de leur nouvel évêque. Lui-même avait suggéré le thème de mon discours: «Que manque-t-il aux pasteurs et paroisses de notre ville?» Voici ce que je leur ai dit en substance:

– En somme, je n'ai qu'une seule chose à dire: ce qui nous manque à tous, c'est la peur de devoir aller en enfer, de voir Dieu prendre les choses au sérieux et se montrer intraitable sur la question de ses commandements.

«Très peu pour moi!» est une excellente formule à utiliser lorsque l'esprit du siècle nous tente de fouler aux pieds les commandements de Dieu.

La Bible nous décrit une scène saisissante. Le Fils de Dieu est au sommet d'une montagne très élevée. Et le diable – vous ne croyez pas en son existence? Il n'en est pas moins réel, je vous le garantis – se tient à ses côtés, lui montre tous les royaumes du monde et leur gloire, et lui dit:

– Je te donnerai toutes ces choses, si tu fléchis un instant – juste un instant – le genou devant moi.

Mais le Fils de Dieu lui répond:

– Très peu pour moi! Le monde entier peut fléchir le genou devant toi – très peu pour moi!

En fait, il l'a bien mieux dit:

– Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu le serviras, lui seul.

Si seulement la formule: «Très peu pour moi!» nous venait toujours à l'esprit au bon moment, n'est-ce pas? C'est tellement dommage que nous ne l'utilisions pas quand il le faudrait.

## **On l'utilise quand il ne le faudrait pas**

Hélas, mes amis, la plupart d'entre nous se servent de la formule à mauvais escient.

J'ai devant moi un jeune homme – un type épatant, comme diraient certains. Je lui dis:

– Bigre! Que ne pourrais-tu pas faire de ta vie, si tu te décidais à la confier à Dieu!

Mais lui de me répondre:

– Bof! Très peu pour moi!

Nous traitons Dieu comme... Je vais vous le dire à l'aide d'un exemple. Mon médecin m'ayant prescrit une promenade quoti-

dienne d'une heure, je pris tout récemment un chemin qui longeait la Gare du Sud à Essen. Et voilà qu'au beau milieu du chemin, je vis un vieux canapé. N'en ayant plus l'utilité, ses propriétaires l'avaient abandonné dans le jardin public à la faveur de la nuit, en se disant : «La ville n'a qu'à se débrouiller pour le faire enlever.» Je m'imagine ainsi l'histoire du vieux canapé : Un jeune couple l'avait hérité d'une grand-mère qui était décédée. Mais ayant un appartement moderne avec des meubles neufs, le mari dit à sa femme :

– Qu'allons-nous faire de ce vieux canapé ? Il ne va pas bien avec le reste de nos meubles. Et on ne sait jamais, il pourrait s'y cacher de la vermine. Le plus simple, c'est de nous en débarrasser.

Et ils le déposèrent dans le jardin public. C'est exactement ainsi que l'homme d'aujourd'hui procède avec le Dieu vivant. Celui-ci ne s'accorde plus avec notre style de vie. Il ne convient plus à notre société moderne pluraliste. Il ne cadre plus avec notre mentalité. Qu'allons-nous faire de lui ? Déposons le vieux canapé à l'église ! De toute façon, elle est fermée en semaine.

Mes amis, le Dieu vivant n'est pas un vieux canapé. Est-ce bien clair ? Il n'est pas une vieillerie dont nous pouvons nous débarrasser à notre gré, parce que nous la trouvons démodée. Avez-vous seulement une idée de ce qu'est le Dieu vivant ? Peut-être l'Eglise est-elle en partie responsable du fait que Dieu nous pose des problèmes. Normalement, la simple mention de son nom devrait suffire à nous faire froid dans le dos. Mais on se retranche derrière un mur d'indifférence. Très peu pour moi !

Essayons de remonter de l'effet à la cause. Un peu partout, on entend dire que l'Occident tout entier est malade. Pas seulement physiquement, par la multiplication des cas de cancer, de leucémie, d'infarctus et de toutes sortes d'autres maladies, mais aussi spirituellement. Et c'est le plus terrible : l'homme moderne souffre d'une carence spirituelle. C'est la seule explication à l'augmentation alarmante des cas de dépression. Comme le disait un médecin suisse très perspicace : «Notre époque souffre du manque de Dieu.» Au moyen-âge, on tablait encore sur Dieu – les cathédrales le montrent bien. Mais par la suite, on a essayé de se débarrasser de lui. Le marxisme n'est en somme qu'une gigantesque tentative pour mettre Dieu au rancart. On a essayé de le remplacer par la technique. Les savants ont usé leur plume à vouloir prouver qu'il n'existait pas. Les masses ont vociféré : «La religion est l'opium du peuple.» Le bambin le plus bête se demandait où Dieu pouvait bien se cacher ; et, tout en continuant à sucer son pouce, il s'exclamait : «Je ne l'ai encore jamais vu, il ne

doit donc pas exister.» Oui, on a tout fait pour essayer de se défaire de Dieu.

Et le résultat ? Tous ces efforts se sont soldés par un échec : on n'a pas pu se débarrasser de Dieu. Je cherche encore l'athée honnête qui ose affirmer avec conviction que Dieu n'existe pas. Ce genre de personne est aujourd'hui introuvable. Et si l'on devait la trouver, elle serait tellement bête qu'on ne pourrait pas en tenir compte. Un des fondateurs de la physique nucléaire moderne, le professeur Max Planck, a publié peu avant sa mort une brochure intitulée *Religion et science*, dans laquelle il déclare : «Pour nous scientifiques, il va aujourd'hui de soi que le Créateur est l'aboutissement de toutes nos connaissances.» Vous voyez donc qu'on n'a pas pu éliminer Dieu.

J'ai donné récemment une série de conférences dans une petite ville de l'ancien duché de Berg. Un soir, en sortant de l'église, je vis un groupe de jeunes gens d'environ vingt ans qui traînaient dans les parages.

– Pourquoi n'entrez-vous pas ? leur demandai-je.

– Hum.

– Ce n'est pas une réponse. Dis-moi, fis-je en m'adressant à l'un d'entre eux, crois-tu que Dieu existe ?

– Je n'en sais rien.

– Mais c'est terrible. Ou bien il existe, et tu dois lui livrer ta vie, ou bien il n'existe pas, et tu dois sortir de l'église. As-tu déjà demandé ta radiation ?

– Non.

M'adressant à un autre, je continue :

– Et toi, crois-tu que Dieu existe ?

– Oui, je le crois.

– Alors dis-moi : observes-tu ses commandements ?

– Bof, non !

J'ai ainsi fait le tour du groupe, et pas un seul de ces jeunes n'a osé nier l'existence de Dieu. Mais aucun d'entre eux ne voulait sérieusement se donner à lui. Et c'est partout pareil.

Au cours de mes visites, les hommes me disent : «Je crois qu'il y a un bon Dieu, mais je laisse aux autres le soin d'aller à l'église.» On ne nie pas Dieu, mais on ne veut pas pour autant lui livrer sa vie.

Le problème de Dieu reste sans solution. Et les problèmes irrésolus provoquent des complexes, des maladies nerveuses ou mentales qui finissent par démolir l'homme. Nous nous détruisons donc en n'ayant pas le courage d'élucider l'affaire de Dieu. A l'église, il y a dix femmes pour un homme qui assiste au culte. Où sont les autres hommes ? Je vous garantis qu'avant même d'aller

en enfer, vous allez dépérir intérieurement, parce que vous n'avez ni le courage de livrer votre vie à Dieu ni les moyens de vous débarrasser de lui.

Face à une telle situation, nous les chrétiens, nous avons une nouvelle sensationnelle à annoncer. Ce Dieu que nous traitons de façon si odieuse a abattu le mur qui nous séparait de lui et est venu à nous en la personne de Jésus. Un Sauveur divin est apparu sur la terre. Et il n'a pas seulement vécu parmi nous, il est aussi mort sur la croix pour nous. Dieu pouvait-il faire plus pour vous que de mourir à votre place sur la croix ? Puis il est ressuscité des morts, battant la mort en brèche et frayant le chemin de la vie. Et vous ? Pour toute réponse, vous dites : « Hé oui, c'est très bien ! Cela vaut la peine d'être entendu. Mais très peu pour moi ! » Une telle inconséquence me donne la nausée, elle me rend littéralement malade.

Au début de mon ministère pastoral, j'avais dans ma paroisse un ouvrier qui m'envoyait toujours promener en se moquant de moi lorsque je voulais lui parler de Jésus. Un jour je lui demandai :

– Comment pensez-vous affronter la mort ?

Mais il me répondit :

– Vous les pasteurs, vous essayez toujours de nous faire peur en parlant de la mort. Très peu pour moi !

C'est ainsi qu'il me bravait – jusqu'au moment où il se trouva sur son lit de mort, âgé de moins de quarante ans. Sa femme me fit appeler en pleine nuit. J'accourus et lui dis :

– Le moment est venu où Jésus vous appelle pour la dernière fois.

C'était affreux. Il voulait prier, mais en était incapable. Je lui répétais des textes de la Bible, des paroles de grâce, mais il n'arrivait plus à les assimiler. Il avait dit : « Très peu pour moi ! » A présent, c'était Dieu qui ne voulait plus. Et il mourut en proie à un profond désespoir, sans avoir obtenu la paix avec Dieu.

Je vous en conjure, prenez cette nouvelle stupéfiante au sérieux : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Mais Jésus fait plus encore. Il nous adresse une parole extrêmement réconfortante : « Voici, je me tiens à la porte de ton cœur, et je frappe. » Il existe une grande variété de « chrétiens ». Il y a ceux qui se contentent de payer l'impôt ecclésiastique – des gens aimables, mais incroyablement ennuyeux. Il y a ceux qui ne vont à l'église qu'à Noël – je les plains, ces chrétiens des jours de fête. Il y a ceux qui envoient leurs femmes à l'église, mais n'y mettent jamais les pieds eux-mêmes – c'est affreusement peu. Il y a ceux

qui vous disent : «J'ai été baptisé» – pas mal, mais s'il n'y a que cela... Et il y a ceux qui ont entendu l'appel du Seigneur vivant : «Je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui» et qui lui disent : «Très peu pour moi!» C'est vraiment terrible ! «Seigneur Jésus, un peu de christianisme, je veux bien ; mais te laisser envahir ma vie, cela va trop loin. Très peu pour moi!» C'est ainsi que l'on se sert de la formule : «Très peu pour moi!» à mauvais escient.

Vous ne m'écouteriez pas, si vous n'aviez pas un peu d'intérêt pour l'évangile. Mais si vous voulez expérimenter la glorieuse réalité de Jésus, il vous faut prêter l'oreille à son appel, lui ouvrir la porte et l'accueillir dans votre vie.

**Il en est un qui aurait toutes les raisons de dire : «Très peu pour moi», et qui ne le dit pas.**

C'est le Seigneur Jésus lui-même. Il aurait effectivement toutes les raisons de dire : «Très peu pour moi», et il ne le dit pas. Dieu soit loué qu'il ne le dise pas !

Permettez-moi de vous raconter encore une histoire. Un poète danois du nom de Jacobsen a écrit une nouvelle émouvante, intitulée *La peste à Bergame*. Bergame est une petite localité italienne, près de Ravenne, construite à flanc de montagne et reliée au monde extérieur uniquement par un chemin rocailleux. D'après le récit de Jacobsen, au moyen-âge, la peste avait un jour éclaté dans cette petite ville. C'était affreux ! Jour et nuit, on sonnait le glas. Les gens criaient à Dieu et imploraient son secours. Mais rien n'y faisait. La peste sévissait toujours plus cruellement. Découragés, les habitants de la ville se dirent : «Dieu est mort.»

Et c'est le laisser-aller général. On roule les tonneaux hors des caves, et on se met à boire sans retenue, au point que bientôt hommes et femmes, ivres morts, s'enlacent et s'accouplent sans se soucier de l'identité de leur partenaire. La beuverie dégénère en une vraie bacchanale – l'orgie du désespoir. Pendant des jours et des jours, plus rien ne compte sinon de laisser libre cours à tous ses instincts. Parfois, au beau milieu de la danse, quelqu'un s'écroule, terrassé par la peste, mais personne n'y prend garde. L'orgie continue : «Mangeons et buvons, car demain nous mourons.»

Mais voilà que soudain tout le monde s'arrête net. On entend au loin un chant, un cantique. Tous se précipitent vers la porte de la ville. A leur grande surprise, ils voient une procession de pénitents

gravir le chemin de la ville en psalmodiant une litanie: «Kyrie eleison – Seigneur, aie pitié de nous!» En tête marche un jeune moine, portant une lourde croix de bois. La procession arrive aux portes de la ville. Mais les habitants de Bergame sont là et rient:

– Bande d'idiots! Ici, Dieu est mort. Arrêtez vos stupides litanies. Dieu est mort. Venez avec nous, mangeons et buvons, car demain nous mourrons.

Mais le moine en tête de la procession poursuit son chemin. Les portes de l'église sont ouvertes, bien que personne n'y ait plus mis les pieds depuis des jours. La procession y pénètre. Le moine adosse sa croix contre un pilier. Alors, la meute sauvage et effrénée de ces gens voués à la mort entre à son tour en vociférant et ricanant. Un apprenti boucher, hors de lui, le tablier taché de sang, s'approche de l'autel, brandit un calice en or, et crie:

– Buvez et enivrez-vous, car chez nous Dieu est mort.

Entre-temps, le moine est monté en chaire. Très pâle, par un geste de la main il fait signe à la foule de se taire. Le silence se fait. Et il se met à parler:

– Moi, je vais vous raconter quelque chose. Lorsque le Fils de Dieu fut attaché à la croix, qu'on lui eut enfoncé les clous dans les mains, le peuple tout autour se mit à se moquer de lui, à le narguer et à le ridiculiser. Même les deux malfaiteurs, crucifiés à sa droite et à sa gauche, joignirent leurs railleries à celles de la foule. A ce moment-là le Fils de Dieu se dit: «Est-ce pour ces gens-là, que pas même ma mort n'arrive à toucher, que je dois mourir? Dois-je donner ma vie pour cette humanité odieuse et endurcie?» Et s'écriant: «Très peu pour moi! Très peu pour moi!», il arracha de sa force divine les clous du bois, sauta de la croix, reprit aux mercenaires sa tunique d'un geste qui fit dégringoler les dés jusqu'au pied de la colline du Calvaire, la jeta sur ses épaules et monta au ciel en se répétant: «Très peu pour moi!» La croix resta vide. Et maintenant, il n'y a plus ni rédemption, ni salut, ni vie éternelle. Il n'y a plus que la mort et l'enfer.

Sur ces mots, le moine s'arrête. Dans l'église règne un silence de mort. L'apprenti boucher est descendu depuis un moment de l'autel. Il se trouve à présent sous la chaire. Le calice lui a glissé des mains. «Il n'y a plus ni rédemption ni salut...» Brusquement, l'apprenti boucher fait trois pas en avant, pointe la main vers le moine et crie d'une voix tranchante:

– Toi là-haut, remets le Sauveur en croix. Remets le Sauveur en croix.

Mes amis, le moine n'a pas relaté les faits tels qu'ils se sont déroulés. Voyez-vous, une des choses les plus étonnantes, c'est

justement que le Fils de Dieu n'ait pas dit : «Très peu pour moi!» Et qu'il continue en quelque sorte à se laisser crucifier par ces hommes qui disent : «Travail, plaisir, santé ont plus d'importance pour nous que le salut.»

Le Sauveur qui, jusqu'à ce jour, n'a cessé de nous suivre aurait toutes les raisons de nous dire : «Très peu pour moi ! Faites ce que vous voulez!» Si j'étais à la place de Jésus, je laisserais le monde courir à sa perte. Mais lui, le Fils de Dieu, ne dit pas : «Très peu pour moi!» Il continue à aller à notre recherche. Combien de temps faudra-t-il encore qu'il vous suive ? Quand finirez-vous par comprendre qu'il veut vous avoir à lui ? Quand vos yeux vont-ils s'ouvrir ? Quand lui direz-vous : «Mon Sauveur, mon Rédempteur» ?

Brièvement, quelques mots sur mon dernier point :

### **«Sans moi vous ne pouvez rien faire»**

A ceux qui lui disent : «Très peu pour moi!», Jésus répond : «Sans moi vous ne pouvez rien faire.» Cela est parfaitement vrai. Tout ce que vous faites sans lui n'a aucune valeur à la lumière de l'éternité.

J'ai observé un jour des gamins qui se bagarraient dans la rue. Un petit bonhomme qui passait par là reçut aussi des coups, sans doute par mégarde. Alors que je me demandais s'il ne fallait pas m'interposer, je fus le témoin d'une scène touchante. Le petit réussit à se dégager de la mêlée. Ses yeux coulaient, son nez saignait, mais il partit au plus vite. Quand il se crut suffisamment en sécurité, il s'arrêta, se retourna et cria :

– Vous allez voir, je vais le dire à mon grand frère.

Du coup, tout était rentré dans l'ordre. Il avait un grand frère auquel il pouvait tout confier et qui était prêt à l'aider. Et j'ai pensé : «Mon petit ami, c'est chouette que tu aies un grand frère!» Une grande joie m'envahit, car moi aussi, j'en avais un qui se tenait à mes côtés – Jésus. Il est en effet merveilleux de voir comment ce grand frère intervient si puissamment en faveur des siens. Il va jusqu'à leur dire : «Sans moi vous ne pouvez rien faire.»

Comme le dit l'auteur du cantique :

Prends ma vie, elle doit être  
A toi seul, ô divin Maître.

Que sur les flots de mes jours,  
Ton regard brille toujours.

J'aimerais que vous disiez à votre Sauveur qui a tant fait pour vous : «Seigneur Jésus, sans toi je ne veux plus rien faire.»

## *Peut-on avoir une certitude en matière religieuse ?*

Non, il est évident qu'en matière religieuse, on ne peut avoir de certitude. La religion est, par définition, la recherche de Dieu par l'homme. Or, une telle recherche implique nécessairement une inquiétude, une incertitude perpétuelle. Il en va tout autrement pour l'évangile qui est la recherche de l'homme par Dieu. Aussi ferions-nous bien de formuler la question différemment : «L'évangile peut-il nous apporter une certitude ?»

### **On s'accommode d'un flou invraisemblable pour tout ce qui a trait à Dieu**

En premier lieu, je dois vous dire que nous les hommes d'aujourd'hui, nous sommes des gens bizarres. Le type le plus costaud, au moindre petit «bobo», se précipite chez son médecin et lui dit : «Docteur, là j'ai vraiment très mal. Qu'est-ce que c'est ?» On veut savoir exactement où l'on en est. Ou bien prenez le cas de quelqu'un qui cherche une employée de maison. Une jeune fille se présente.

– Bon, lui dit la maîtresse de maison, vous aurez votre chambre avec eau chaude et eau froide, téléviseur et chaîne. Je vous donnerai un jour de congé entier par semaine.

– Très bien, répond la jeune fille, mais je voudrais connaître la somme nette que je toucherai à la fin du mois.

– Eh bien, réplique la dame, nous nous mettrons d'accord sur ce point lorsque j'aurai vu comment vous travaillez.

– Jamais de la vie ! rétorque la jeune fille. Dans ces conditions, je préfère renoncer à la place. Je veux savoir à l'avance ce que je gagne.

La jeune fille a-t-elle raison ? Mais bien sûr. Quand on nous offre un emploi, la question la plus importante est bien celle du montant de notre salaire ou de l'échelon de notre traitement. Nous voulons savoir à quoi nous en tenir. Dans les questions d'argent, nous ne tolérons aucune incertitude. Et il en va de même pour tous les domaines de notre vie, sauf pour le plus important de tous : notre

relation avec Dieu. Là, nous nous contentons d'un flou invraisemblable.

Il y a bien des années, je tenais des réunions à Augsburg, sous une tente qui avait été dressée sur le Plärrer, la place où avait lieu la foire annuelle. Les organisateurs de ces réunions eurent une idée géniale. Le samedi soir, les boîtes de nuit étaient généralement combles. Ils décidèrent donc de prévoir une réunion le samedi à minuit. Mais on ne l'annonça pas, parce qu'on ne voulait pas y voir une flopée de chrétiens, venus par curiosité. Sur le coup de onze heures et demie, mes amis sautèrent donc dans leurs voitures pour aller cueillir les noctambules qui sortaient des boîtes de nuit fermant à minuit, ainsi que les garçons de café et les serveuses qui rentraient de leur travail. Les unes après les autres, les voitures déversaient ces personnes devant la tente. Et lorsqu'à minuit, je montai sur la plate-forme, j'eus devant moi un auditoire on ne peut plus inhabituel. Certains étaient légèrement gris. Juste devant moi était assis un gros bonhomme, un cigare à moitié mâché dans la bouche et un chapeau melon sur la tête. Je pensai en moi-même : «Pourvu que cela finisse bien!» Puis je me mis à parler. Au moment où je prononçai la première fois le nom de Dieu, le gros bonhomme au melon se mit à crier :

– Ça n'existe pas !

Tout le monde rit aux éclats. Mais moi, je me penche par-dessus le pupitre et lui demande :

– En êtes-vous absolument sûr ?

Il se gratte la tête, au point que son melon lui glisse sur le nez, roule son bout de cigare dans l'autre coin de la bouche et finit par dire :

– Après tout, personne ne sait rien de précis à son sujet.

Alors, je lui ris au nez et lui réponds :

– Désolé, moi, j'ai des renseignements sûrs.

– Ça alors, s'exclame-t-il. Et quelles sont vos sources ?

Je lui explique alors que c'est par Jésus que je suis parfaitement renseigné sur Dieu. A ce moment-là, un grand silence emplit la salle.

Avez-vous des certitudes au sujet de Dieu ? Je m'adresse là aux chrétiens : Pouvez-vous faire vôtres les paroles du cantique :

Je sais qu'en lui j'ai la vie,  
Il m'a sauvé dans son amour ?

Vous me répondrez sans doute : «J'espère bien.»

Il est tout de même étrange que pour tout ce qui a trait à Dieu,

païens et chrétiens se soient résignés à vivre dans l'incertitude. Si je traversais la ville et posais à tous les hommes que je croiserai la même question: «Dites-moi, croyez-vous que Dieu existe?» ils me répondraient tous: «Oui, il doit y avoir un Dieu.» Mais si je continuais mon interrogatoire, en leur demandant: «Lui appartenez-vous?» on me répondrait: «Je n'en sais rien.» De quel flou invraisemblable ne s'accommode-t-on pas dans un domaine pourtant aussi vital!

Un de nos jeunes vient tout récemment d'en faire la triste expérience. Il est étudiant et gagne un peu d'argent pendant les vacances en travaillant comme manœuvre dans une entreprise de construction. Un jour, ses camarades de travail apprennent qu'il est membre actif d'un mouvement de jeunesse protestant.

– Bougre! lui disent-ils. Tu vas chez le pasteur Busch?

– Oui.

Il s'ensuit une mise en boîte en règle.

– Tu vas sans doute le dimanche à l'église?

– Bien sûr.

– Tous les dimanches?

– Oui.

– Mais tu es complètement fou?

– Pensez-vous! Je vais même en semaine à l'étude biblique.

– Pas possible! C'est de la pure folie!

Et ils se mettent à cracher leur venin:

– Les calotins ne cherchent qu'à abrutir leurs ouailles!

– Le christianisme a lamentablement échoué après s'être démené pendant deux mille ans.

– La Bible est un amas de sottises.

Bref, le jeune homme est l'objet d'un harcèlement monstre. Mais comme il a une peau d'éléphant, il laisse tout glisser sur lui. A bout d'arguments, ses camarades finissent par se taire. Il leur dit alors:

– Si telle est votre attitude à l'égard du christianisme, je présume que vous êtes tous sortis de l'Eglise?

Silence général. Puis un des aînés reprend:

– Que veux-tu dire par sortir de l'Eglise? Fichtre! Je crois aussi au bon Dieu. Tu as l'air de penser qu'il n'y a que toi qui es chrétien. Je crois au bon Dieu tout autant que toi.

Et les autres de renchérir:

– Tu as une façon de te faire passer pour meilleur que les autres! Nous aussi, nous sommes chrétiens. Nous croyons également au bon Dieu.

Les rôles sont à présent inversés. Ils crient tous en chœur:

– Nous croyons aussi au bon Dieu. Nous sommes chrétiens au même titre que toi.

Quand ils se taisent, mon jeune ami leur demande :

– Mais alors, pourquoi vous moquez-vous de moi ?

Et eux de répondre :

– Bah ! Tu nous énerves. On ne peut pas discuter avec toi.

Ces ouvriers du bâtiment étaient des hommes costauds, capables, après avoir bien transpiré, de vider plusieurs canettes. Ils se moquaient royalement du christianisme, mais lorsqu'on les mit au pied du mur, tout ce qu'ils trouvèrent à dire, c'était : « Nous aussi, nous sommes chrétiens. » Que faut-il en penser ? N'est-ce pas bouleversant ? Pour tout ce qui touche à Dieu, on s'accommode du flou le plus complet. On se comporte tantôt en païen, tantôt en chrétien. Ai-je tort ? Je crains fort que la plupart d'entre vous ne vivent dans la même incertitude, la même confusion.

## **La Bible nous présente de glorieuses certitudes**

Il se peut que vous me répliquiez : « Mais, Pasteur Busch, la foi chrétienne n'a rien à voir avec des certitudes ! Le génie du christianisme ne réside-t-il pas dans le fait que l'on ne sait rien, mais que l'on croit tout ? » Il n'y a pas longtemps, un homme me répétait la fameuse phrase dont on m'a souvent rebattu les oreilles au cours de ma vie : « Je sais que deux et deux font quatre. Mais pour ce qui est de la foi chrétienne, on ne peut rien savoir, il faut se contenter de croire. » D'après cette conception des choses, on devrait donc, face aux vérités bibliques, mettre sa raison en veilleuse et nourrir une foi aveugle. Ce point de vue est partagé par la plupart des gens.

Quelqu'un d'autre me dira peut-être : « Mais, Pasteur Busch, vous les chrétiens, vous n'êtes pas même d'accord entre vous. Il y a les catholiques, les protestants et les sectes. Et parmi les protestants, il y a les luthériens, les réformés, les anglicans et bien d'autres encore. Qui a raison ? » Je pense que même la chrétienté est convaincue qu'au fond, la foi chrétienne est ce qu'il y a de plus flou, de plus incertain. Mais c'est une erreur monumentale.

En effet, je ne peux savoir ce qu'est la foi chrétienne que par le Nouveau Testament. Or, chacune de ses lignes contient des certitudes. Cela est hors de doute. Il est aberrant que la chrétienté puisse vivre dans un tel flou. Mais cela n'est pas la faute de l'évangile, absolument pas. Le Nouveau Testament abonde en glorieuses certitudes.

Parmi ces certitudes, il y a celle de l'existence de Dieu. Il n'est pas présenté comme l'Être suprême, la Providence, le Destin, le bon Dieu, mais comme le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Et ce Dieu-là existe. Comment le savons-nous? Il s'est révélé en la personne de son Fils. Nous pouvons en être tout à fait certains. Ouvrez la Bible à n'importe quelle page. Elle ne traite pas de problèmes religieux, elle atteste que Dieu existe. Et qu'il s'est révélé par Jésus-Christ. Et que l'homme qui vit sans Dieu vit de travers.

Il y a aussi la certitude que ce Dieu, qui peut détruire les peuples et exercer le jugement, m'aime d'un amour ardent. Nous n'en sommes pas réduits aux conjectures. Nous lisons dans la Bible : «J'ai l'assurance que ni la mort ni la vie ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur.» L'amour de Dieu se manifeste à nous en la personne de Jésus-Christ. Nous ne le supposons pas, nous le savons. Où apparaît l'amour de Dieu? Il s'est manifesté en Jésus-Christ. Le croyant peut chanter :

Mon Sauveur m'aime,  
Quel ferme appui pour ma foi!  
L'amour suprême  
Descend vers moi!  
Dieu vint sur la terre  
Vivre en homme de douleur;  
Voyant ma misère,  
Il m'ouvre son cœur.

En savez-vous quelque chose? En avez-vous la certitude?

Les hommes de la Bible avaient aussi la certitude de leur salut et de leur appartenance à Dieu. «Il nous a délivrés de la puissance des ténèbres et nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé». Les disciples de Jésus ont vécu un changement radical de leur existence – et ils le savent. Ou encore : «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie . . . » Pouvez-vous dire cela? Ou encore : «L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu.» Il y a un présent : «nous sommes».

La Bible abonde en certitudes. D'où vient alors cette phrase absurde : «Je sais que deux et deux font quatre. Mais pour ce qui est de la foi chrétienne, on ne peut rien savoir, il faut se contenter de croire»? Je sais que deux et deux font quatre. Mais je suis encore plus certain que Dieu existe. Je sais que deux et deux font

quatre. Mais je suis encore plus certain que Dieu nous aime en Jésus-Christ. Et tous ceux qui se sont convertis au Dieu vivant peuvent ajouter : « Nous savons que deux et deux font quatre. Mais nous sommes encore plus certains que nous sommes enfants de Dieu. »

Or, où trouve-t-on actuellement dans la chrétienté une telle certitude ? Où donc ? N'est-ce pas la preuve que nous nous sommes éloignés de la Bible et qu'il est grand temps d'y revenir ? Finissons-en avec notre mini-dose de christianisme ! Un soupçon de foi chrétienne ne sert à rien. Ce qu'il nous faut, c'est un christianisme foncièrement biblique qui prend Dieu au mot. Voilà ce qui s'impose – et ce qui paie : être certain que Dieu existe, qu'il m'aime et que je suis son enfant. Tout le reste ne sert à rien.

Or, il y a deux côtés à cette certitude chrétienne. Je sais objectivement que Dieu existe et que sa révélation en la personne de Jésus-Christ est authentique, même si le monde entier la rejette ; je sais que Jésus est mort pour réconcilier le pécheur avec Dieu et qu'il est ressuscité pour le sauver, même si personne ne saisit ce salut. Mais je sais aussi subjectivement que Dieu existe, qu'il s'est révélé en Jésus-Christ, qu'il est mort et ressuscité, parce que je me le suis approprié personnellement par un acte de foi conscient.

Et si dix mille savants affirmaient à un jeune croyant que Jésus n'est pas ressuscité, il pourrait leur dire : « Messieurs, sauf le respect que je vous dois, je sais que mon Rédempteur est vivant. » Si le monde entier le contredit, le croyant peut affirmer : « Je sais en qui j'ai cru. » Et si vous me submergiez d'arguments scientifiques, je vous répondrais : « J'en sais plus long que vous. » Si tout l'univers se mettait à douter, je dirais encore : « Je suis sûr de mon affaire. » Lorsqu'elle est fondée sur la Bible, la foi du chrétien est aussi solide que cela.

### **Avez-vous cette certitude ?**

A présent, je dois en effet vous poser la question : Avez-vous une telle certitude ? Ou bien vous manque-t-elle encore ? Si vous me répondez : « J'ai cru que j'étais chrétien, mais je ne le suis pas. Car dans mon esprit, tout est encore flou... » je n'aurai pas parlé en vain.

Je me souviens d'un camp de jeunes auquel j'ai participé en Hollande. Vers deux heures du matin, on frappe à la porte de ma chambre. J'ouvre et vois devant moi tout le groupe en pyjama.

– Qu'est-ce qui vous amène ici à une heure pareille ?

Et l'un d'eux de me répondre :

– Nous pensions être chrétiens. Mais nous venons de nous rendre compte que nous nous sommes trompés.

Et cela les avait troublés à tel point qu'ils voulaient tirer l'affaire au clair en pleine nuit.

C'est déjà énorme de reconnaître que, tout en portant le nom de chrétien, on est loin d'avoir l'assurance dont parle la Bible.

Charles Spurgeon, le célèbre prédicateur londonien qui a été à l'origine d'un puissant mouvement de réveil au siècle dernier, disait un jour : «La foi est un sixième sens.»

Comme vous le savez, nous avons cinq sens qui nous permettent de percevoir le monde extérieur : le goût, l'odorat, l'ouïe, le toucher et la vue. Par leur moyen, nous arrivons à nous y retrouver dans notre monde tridimensionnel. Un homme qui ne tient compte que de ce qu'il perçoit par ses sens raisonne ainsi : «Où Dieu peut-il bien se trouver ? Je ne le vois pas. Et Jésus non plus. Comment voulez-vous que j'y croie ?» Mais lorsque Dieu nous éclaire par son Esprit, il éveille en nous un sixième sens. Nous sommes alors non seulement capables de voir, de toucher, d'entendre, de sentir et de goûter, mais aussi de percevoir le monde spirituel. Comme le dit la Bible : «La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.» Cela, seul ce sixième sens peut le faire.

Récemment je suis allé voir à Essen un magnat de l'industrie. Il a son bureau dans un grand immeuble commercial qui surplombe la moitié de la ville. Après avoir traversé plusieurs antichambres, j'ai fini par me trouver assis en face de lui. Je lui fis part de l'objet de ma visite, et l'affaire fut réglée en cinq sec. Puis, on se mit à bavarder. Il me dit :

– C'est intéressant d'avoir une fois la visite d'un pasteur.

– Sans doute, lui répondis-je, cela doit être passionnant !

– Dites-moi, continua-t-il, j'ai parfois assisté dans l'après-guerre à des conférences théologiques. J'ai eu l'impression...

– Allez-y seulement, fis-je pour l'encourager, j'ai les nerfs solides.

– J'ai eu l'impression, reprit-il donc, que le christianisme manque un peu de clarté. On a traité des sujets comme «Le chrétien et l'économie», «Le chrétien et le réarmement», «Le chrétien et le désarmement», «Le chrétien et l'argent», «Le chrétien et son église». Mais on ne nous a jamais dit ce qu'était un chrétien. Apparemment, ces gens ne le savaient pas eux-mêmes.

Assis dans ce magnifique bureau, j'accusai le coup :

– Oh! ce n'est pas vrai! Vous avez dû vous tromper.

Etonné, il me demanda alors:

– Pouvez-vous me dire ce qu'est un chrétien?

– Mais oui, je vais vous l'expliquer de façon claire et nette. Il n'y a aucune confusion possible à ce sujet.

– Voyons donc, fit-il d'un ton légèrement moqueur. Les uns disent qu'un chrétien, c'est quelqu'un qui n'a jamais eu de démêlés avec la police; les autres croient qu'un chrétien, c'est tout homme qui a été baptisé et enterré religieusement.

– Monsieur le Président-directeur général, laissez-moi vous dire ce qu'est un chrétien. Tenez-vous bien! Un chrétien est un homme qui peut dire du fond du cœur: «Je crois que Jésus-Christ, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré par le Père de toute éternité, mais aussi vrai homme de vrai homme, né de la Vierge Marie, est mon Seigneur – celui qui m'a sauvé, moi pécheur perdu et condamné.» Monsieur le Président-directeur général, c'est vous le pécheur perdu et condamné!

Il acquiesça d'un signe de tête. Cela, il le comprenait – et était prêt à l'admettre.

– Bon, repris-je. «... celui qui m'a sauvé, moi pécheur perdu et condamné, qui m'a acquis et affranchi du péché, de la mort et de la puissance du diable.» Monsieur le Président-directeur général: «... acquis et affranchi de la puissance du diable»!

Il hocha de nouveau la tête. Il avait aussi quelques notions là-dessus.

Je poursuivis:

– «... acquis et affranchi, non par de l'argent ou de l'or, mais par son précieux sang, par ses souffrances et sa mort imméritées, pour que je lui appartienne.» Vous m'entendez bien, seul celui qui peut dire: «J'appartiens à Jésus. Il m'a affranchi du péché, de la mort et de l'enfer par son propre sang. J'en ai la certitude», seul celui-là est un chrétien, Monsieur le Président-directeur général.

Il y eut un moment de silence dans le bureau. Puis il me demanda:

– Comment y arriver? Comment y arriver?

Je lui répondis:

– Tout à l'heure, votre secrétaire m'a appris que vous alliez partir en vacances. Cet après-midi même, je vous enverrai un Nouveau Testament. Vous l'emporterez et lirez chaque jour un passage de l'Évangile de Jean, en priant. C'est ainsi que vous y arriverez.

En somme, la position chrétienne, décrite dans le Nouveau Testament, comporte la double certitude qu'objectivement les vérités bibliques sont fiables et que subjectivement je peux me les

approprié par la foi et être sauvé. Avez-vous une telle certitude ? En ce qui me concerne, je ne pourrais pas vivre si je n'avais pas l'assurance d'avoir été accepté par Dieu.

J'ai demandé un jour à un jeune homme :

– Aimes-tu le Seigneur Jésus ?

– Oui, me répondit-il.

– Sais-tu qu'il t'a accepté et que tu lui appartiens ?

– Je n'en suis pas tout à fait sûr. J'ai encore tant de luttes.

– Eh bien, lui répliquai-je, moi, je ne pourrais pas vivre ainsi. Il faut que j'aie la certitude d'être son enfant.

Celui qui se dit chrétien, mais ne sait même pas si Dieu existe – tout en sachant au centime près quelle est sa situation financière – n'est en réalité pas chrétien du tout. D'après le Nouveau Testament, n'est chrétien que celui qui peut affirmer : «Je sais que Jésus est devenu le maître de ma vie.»

Laissez-moi illustrer cela à l'aide d'une petite anecdote que vous connaissez peut-être déjà. Le général von Viebahn raconte qu'un jour, au cours d'une manœuvre, il avait traversé la forêt à cheval et s'était fait un accroc à son uniforme en restant accroché à un arbre. Pour un général, il est contraire aux convenances de se promener ainsi. Arrivé le soir au cantonnement, il vit quelques soldats assis sur un muret. Il arrêta son cheval et les interpella :

– Y a-t-il un tailleur parmi vous ?

L'un d'eux se précipita vers lui, se mit au garde-à-vous et répondit :

– Oui, mon général.

Le général von Viebahn lui ordonna :

– Venez de suite dans ma chambre à l'Agneau d'Or et raccommodez-moi mon uniforme.

– Mais je ne sais pas coudre, mon général.

– Quoi ? Vous ne savez pas coudre ? Vous êtes pourtant tailleur ?

– Excusez-moi, mon général. Je m'appelle Tailleur, mais je ne suis pas tailleur.

En racontant cette anecdote, le général von Viebahn fait le commentaire suivant :

– Il en va de même pour la plupart des chrétiens. En remplissant un formulaire, ils marquent sous la rubrique religion : chrétien protestant. En réalité, ils devraient plutôt écrire : «Je me dis chrétien, mais je ne le suis pas.»

Quelle situation déplorable – et combien dangereuse, puisqu'on n'est, de ce fait, pas encore sauvé !

Il me faut donc faire un pas de plus et poser la question :

## Comment obtenir cette certitude ?

Si vous désirez obtenir cette certitude, je vous conseillerai d'abord de la demander à Dieu, puis de vous mettre à lire régulièrement la Bible, un quart d'heure par jour. Je dois cependant faire une remarque importante: ce n'est pas par la raison, mais par la conscience que l'on parvient à la certitude de la foi.

De nos jours, à chaque fois que j'entame une conversation sur la foi chrétienne, les gens me disent :

– Monsieur le pasteur, vous savez, moi je ne peux pas croire. Il y a trop de contradictions dans la Bible.

– Des contradictions ?

– Oui, elle raconte par exemple qu'Adam et Eve eurent deux fils : Caïn et Abel. Or, Caïn tua Abel. Il ne resta donc plus que lui. Mais la Bible dit qu'il partit dans un pays éloigné et que là il chercha une femme. Si lui et ses parents étaient les seuls habitants de la terre, il ne pouvait donc pas aller ailleurs à la recherche d'une femme ! Monsieur le pasteur, cela ne colle pas !

Vous êtes-vous aussi heurté à cette objection ? J'ai l'impression que c'est l'argument clé dont se servent les hommes ici en Allemagne pour échapper à Dieu. Généralement je leur réponds de la façon suivante :

– Ce que vous dites-là est fort intéressant. Voici une bible: montrez-moi où il est dit que Caïn se rendit dans un pays éloigné pour y prendre femme ?

Ils se mettent alors à rougir. Et je continue :

– Si vous rejetez la Bible, grâce à laquelle des milliers d'hommes sensés sont parvenus à la foi, si vous pensez être plus intelligents qu'eux, vous avez certainement dû étudier la Bible à fond. Montrez-moi le passage où cela se trouve ?

Il s'avère qu'ils ne le savent pas. Je leur montre alors le texte de la Genèse. Là, il est dit : «Caïn s'éloigna de la face de l'Eternel, et habita dans la terre de Nod, à l'orient d'Eden. Là, Caïn connut sa femme.» Il l'avait donc emmenée avec lui. Et qui était-elle ? Dans le contexte, il est dit qu'Adam engendra des fils et des filles. Caïn a donc épousé une de ses sœurs. Il est d'ailleurs dit expressément dans la Bible que Dieu a voulu que tous les hommes sortent d'un seul sang. De ce fait, il a fallu qu'au début les frères et sœurs se marient entre eux. Plus tard, Dieu a interdit les mariages consanguins. C'est clair ? Bon, je tire mes conclusions :

– Vos objections s'écroulent comme un château de cartes.

Est-ce que mon homme va maintenant s'ouvrir à l'évangile ?

Jamais de la vie. Il a déjà une nouvelle objection sur les lèvres :

– Oui, mais dites-moi un peu, Monsieur le pasteur . . .

Et cela continue. Il est évident que même si je répondais à dix mille questions du même genre, cet homme ne modifierait en rien sa position. La foi ne jaillit pas d'un raisonnement, fût-il le plus logique et le plus convaincant, mais d'une conscience troublée.

Un de mes prédécesseurs à Essen, le pasteur Julius Dammann, fut l'artisan d'un réveil spirituel dans notre ville. Un jeune homme alla un jour le voir pour lui poser des questions du genre de celle sur la femme de Caïn. D'un geste de la main il les éluda, en disant :

– Jeune homme, Jésus-Christ n'est pas venu ergoter sur des vétilles, mais sauver les pécheurs. Le jour où vous aurez pris conscience de votre péché, vous pourrez revenir.

Ce sont les gens qui ont mauvaise conscience qui se disent : «Ça ne tourne pas rond dans ma vie, je n'arriverai jamais à m'en sortir», ce sont ces gens-là qui parviennent à la foi au Sauveur. Et la raison suit.

Un jour, j'entrai dans une chambre d'hôpital où six hommes étaient alités. L'accueil fut cordial :

– Monsieur le pasteur, c'est vraiment gentil d'être venu. Nous avons une question à vous poser.

– Très bien. Je vous écoute.

Du premier coup d'œil je sus qu'ils allaient me tendre un piège. L'un d'eux, sous le regard attentif de ses camarades, me demanda donc :

– Vous croyez sans doute en la toute-puissance de Dieu ?

– Oui, j'y crois.

– Voici donc ma question : Votre Dieu peut-il créer une pierre qui soit tellement lourde qu'il ne puisse lui-même la soulever ?

Vous avez compris l'astuce. Que je réponde oui ou non, la conclusion était la même : Dieu n'est pas tout-puissant. Je réfléchis un instant, me demandant si je devais lui expliquer cela. Mais comme cela me semblait trop bête, je lui posai à mon tour une question :

– Jeune homme, avant de vous répondre, j'aimerais savoir si cette question vous a causé des nuits blanches.

– Des nuits blanches ? fit-il d'un air ébahi. Ma foi non.

Je continuai :

– Voyez-vous, je dois ménager mes forces. Et je ne peux répondre qu'aux questions qui privent les gens de leur sommeil. Jeune homme, ayez la bonté de me parler de ce qui vous empêche de dormir.

Sa réponse ne se fit pas attendre :

– C'est le problème de ma petite amie. Elle est enceinte, et nous ne pouvons pas encore nous marier.

– Bon, si c'est cela qui vous cause des nuits blanches, parlons-en.

– Si vous voulez, opina-t-il d'un air étonné. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec la religion ?

– L'histoire de la pierre, lui répondis-je, n'a aucun rapport avec le christianisme. Mais il n'en est pas de même pour l'affaire de votre petite amie. Là, vous avez commis une faute. Vous avez transgressé le commandement de Dieu, en séduisant cette fille. Et à présent, vous êtes en train de vous casser la tête pour savoir comment vous tirer d'affaire, en commettant un péché encore plus grave. Voyez-vous, vous vous êtes embourbé dans la mauvaise voie. Votre seule chance de salut est de vous tourner vers Dieu – de vous repentir – et de lui dire : «J'ai péché.» A ce moment-là, le Sauveur pourra faire quelque chose pour vous.

Le jeune homme m'écoute attentivement. Et soudain, ses yeux s'ouvrent : «Jésus s'intéresse au poids qui pèse sur ma conscience. Il peut m'aider et sauver ma vie gâchée.»

Ce jeune homme voulut d'abord faire appel au raisonnement. Et il ne sortit que des sottises. Mais lorsque sa conscience fut troublée, il vit clair. Avez-vous compris à présent que pour parvenir à l'assurance du salut, cela ne sert à rien de s'attarder sur des questions épineuses comme celles auxquelles nous avons fait allusion ? Non, le seul moyen d'y arriver, c'est de donner raison à sa conscience, de s'écrier : «J'ai péché.» A ce moment-là, le Sauveur crucifié apparaît, et l'on sait que les péchés sont pardonnés. Le chemin du salut passe par la conscience, et non par la raison.

Si l'on veut donc obtenir cette certitude, il faut être prêt à courir un risque. Je m'explique. La plupart des églises ont de magnifiques vitraux multicolores. Lorsque vous les observez de l'extérieur, même en plein jour, ils semblent obscurs, et vous ne distinguez pas grand-chose des couleurs. Mais dès que vous pénétrez à l'intérieur de l'église, les couleurs prennent vie. Il en va de même pour la foi chrétienne. Vue de l'extérieur, elle semble obscure, hermétique. Mais il faut entrer, c'est-à-dire se hasarder à faire le pas vers Jésus. Il faut se donner au Sauveur et lui faire confiance. Alors tout s'éclaircit. C'est le pas de la mort à la vie – et l'on saisit en un clin d'œil toute la beauté du christianisme.

Un jour, Jésus prêchait, et des milliers de personnes l'écoutaient. Soudain, il leur fit comprendre qu'à moins d'un changement

radical dans leur vie, opéré par Dieu lui-même, ils ne pouvaient entrer dans le royaume de Dieu. Là-dessus, quelques hommes se lèvent, en disant :

– Venez, partons. Il exagère. Nous ne pouvons accepter cela.

Et ils s'en vont. Quelques femmes, les ayant vu se lever et partir, décident de suivre leur exemple. Puis c'est le tour d'une bande de jeunes de leur emboîter le pas. Finalement, toute la foule commence à se disperser. Cela dut être terrible. Imaginez que je sois en train de prêcher et que mes auditeurs se mettent à un moment donné à quitter la salle les uns après les autres. C'est ce qui est arrivé à Jésus. Tout d'un coup, il s'est retrouvé seul. Des milliers de personnes s'en sont allées pendant qu'il parlait, ne voulant plus l'écouter. Il ne reste que les douze apôtres. Si j'avais été à la place du Seigneur Jésus, j'aurais dit à ceux-ci : « Oh, je vous en supplie, vous au moins, restez avec moi ! Vous, mes fidèles, ne m'abandonnez pas ! » Mais Jésus réagit tout autrement. Vous savez ce qu'il leur dit ? Voici ses paroles :

– Vous pouvez aussi partir, si vous le voulez.

Dans le royaume de Dieu, la contrainte n'existe pas. C'est le seul royaume où il n'y ait pas de police. Il y règne une véritable liberté de choix : « Vous pouvez aussi partir, si vous le voulez. » Voilà ce que Jésus dit à ses disciples. Et ceux-ci durent être tirillés. Quand six mille personnes partent, on est tenté de faire comme eux. Les disciples auraient sans doute aussi aimé suivre le mouvement. Surtout que Jésus leur en laissait la possibilité : « Vous pouvez partir. » La porte était grande ouverte : « Si vous le voulez, vous pouvez vous perdre. Vous pouvez choisir de vivre sans Dieu. Vous pouvez courir droit en enfer. » Mais Pierre se met à réfléchir : « Où pourrais-je aller ? Où donc ? Me plonger dans le travail et trimer jusqu'à la fin de mes jours ? Me vautrer dans la fange du péché ? Et me trouver en fin de compte face à la mort et à l'enfer ? Cela n'a aucun sens. » Puis son regard s'arrête sur Jésus, et il est absolument certain d'une chose : seule une vie menée avec Jésus vaut la peine d'être vécue. Il lui dit donc :

– Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. Et nous avons cru et nous avons connu (ce qui équivaut à : nous avons la certitude) que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. Nous resterons avec toi.

Mes amis, c'est ainsi qu'on acquiert une certitude. On examine les chemins qui s'ouvrent devant soi, et l'on arrive à la conclusion que Jésus est notre seule chance de salut. Je vous souhaite de parvenir à la glorieuse certitude des disciples : « Nous avons cru et nous avons connu que tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant. »

Avant de terminer, je voudrais m'adresser particulièrement à ceux d'entre vous qui ont fait le premier pas de la foi, qui ont livré leur vie à Jésus-Christ, mais qui se disent : «Je n'ai pas l'assurance du salut. Comment puis-je l'obtenir? Il y a encore tant de péchés dans ma vie.» Voici ce que je voudrais vous dire : Pensez-vous qu'il faille attendre de ne plus pécher pour avoir l'assurance du salut? Dans ce cas, il vous faudrait patienter jusqu'à ce que vous soyez au ciel! Jusqu'à mon dernier jour, jusqu'à mon dernier souffle, j'aurai besoin du sang de Jésus pour le pardon de mes péchés.

Vous vous rappelez sans doute l'histoire du fils prodigue qui rentra à la maison en disant : «J'ai péché.» Son père le serra dans ses bras et lui fit fête. Maintenant, imaginez la scène suivante : Le lendemain matin, il fait tomber par mégarde sa tasse de café sur le sol. Il avait perdu l'habitude de manger à table, là-bas chez les cochons. Au moment donc où il entend sa tasse se briser en mille morceaux, il se met à jurer :

– Malédiction! Elle m'a échappé des mains.

Son père va-t-il le mettre à la porte, lui dire :

– Va-t-en, retourne à tes cochons!?

Jamais de la vie! Il dira, au contraire :

– Accepté, c'est accepté.

Et il ajoutera peut-être en se tournant vers son fils :

– Mon garçon, il faut tâcher de ne pas le refaire. On luttera ensemble pour que tu laisses les tasses de café sur la table, que tu ne jures plus et que tu te réhabitues peu à peu aux coutumes de la maison.

Mais il ne le renverra pas chez les cochons.

Lorsqu'un homme livre sa vie à Jésus, il ne tarde pas à faire la triste découverte que sa vieille nature n'a pas disparu et qu'il lui arrive encore de succomber au péché. Lorsque après votre conversion, vous essayez une telle défaite, ne désespérez pas, mais jetez-vous à genoux et dites trois choses à Dieu : premièrement : «Merci, Seigneur, de ce que je t'appartiens toujours»; deuxièmement : «Pardonne-moi en vertu de ton sang»; et troisièmement : «Libère-moi de l'emprise de ma vieille nature.» Mais avant tout, dites-lui votre reconnaissance pour le fait que vous êtes toujours son enfant.

En somme, l'assurance du salut me permet de dire : «Je suis revenu à la maison, chez mon père. Je mène le combat de la sanctification comme un fils qui est rentré définitivement chez lui, et non pas comme quelqu'un qui est mis à la porte et qui doit revenir après chaque bêtise. Ceux qui prêchent qu'il faut se réapproprier le salut quotidiennement annoncent un message

effroyable. Mes enfants n'ont pas besoin de se présenter chaque matin à mon bureau pour me demander: «Papa, pouvons-nous aujourd'hui redevenir tes enfants?» Ce *sont* mes enfants. Et celui qui est enfant de Dieu l'est pour de bon et mène sa lutte contre le péché, en étant et restant enfant de Dieu.

Je vous souhaite à tous d'acquérir la glorieuse certitude que vous êtes enfant de Dieu.

## *La religion est-elle une affaire strictement personnelle ?*

La plupart des gens le pensent. Ont-ils raison ? Le christianisme en particulier revêt-il ce caractère privé ? Ou, pour préciser la question, la foi ne regarde-t-elle que celui qui croit ?

Avant de donner une réponse, je vous poserai une question toute simple. Sur une pièce de cinq francs français, quelle empreinte voit-on : les mots «5 francs» ou la Semeuse ? Les deux, évidemment. Car toute pièce de monnaie a deux faces. Et il en va de même pour la foi chrétienne. Si elle est authentique et vivante, elle a deux faces : un côté strictement personnel et un côté notoire et public. Si l'un de ces aspects est absent, elle prête au soupçon.

Examinons ces deux faces de la foi authentique qui est le fruit de l'action du Saint-Esprit.

### **La foi chrétienne a un côté strictement personnel**

Pour illustrer cela, je vais commencer par vous raconter une histoire. Quelqu'un m'a un jour dit que je racontais beaucoup d'histoires. Je lui ai répondu :

– Il n'y a rien de déshonorant à cela. J'ai toujours très peur que les gens ne s'endorment à l'église. Si je leur raconte de temps en temps une anecdote, cela les tient éveillés.

Toute notre vie est d'ailleurs tissée d'histoires – et non de théories.

Dans la région de Ravensberg vivait au siècle dernier un prédicateur du nom de Johann Heinrich Volkening. Cet homme de Dieu fut à l'origine d'un puissant mouvement de réveil. Par sa prédication, toute la région autour de Bielefeld fut complètement transformée. Or, un soir, Volkening fut appelé au chevet d'un paysan opulent. Celui-ci possédait une grande ferme et avait une réputation d'homme honnête et travailleur. Mais il éprouvait une profonde aversion pour les réunions d'évangélisation. En fait, ne voulant pas admettre qu'il était pécheur, il ne voyait pas pourquoi il aurait eu besoin d'un Sauveur mort sur une croix. Son mot d'ordre était : «Bien faire et laisser dire.» Un jour donc, Volkening fut appelé à son chevet parce que le vieux paysan était mourant et qu'il voulait encore prendre la Cène. Volkening se rendit donc à la

ferme. C'était un homme de haute taille dont les yeux d'un bleu étincelant retenaient l'attention de tous. S'approchant du lit du paysan, il le regarde longuement sans souffler mot. Puis il lui dit :

– Hinrich, je suis inquiet, très inquiet à ton sujet. Le chemin que tu as suivi jusqu'ici ne mène pas au ciel, mais droit en enfer.

Et il se retourne et s'en va. Le paysan, rouge de colère, tempête :

– Et c'est ce qu'on appelle un pasteur ! Et cela prêche l'amour de Dieu !

Puis la nuit tombe. Mais le paysan, gravement malade, n'arrive pas à s'endormir. Sa conscience le tourmente :

– Tu n'es pas en route pour le ciel, mais pour l'enfer... Après tout, si c'était vrai ?

Quantité de péchés lui reviennent à la mémoire. Il n'a pas honoré Dieu comme il aurait dû. Et à l'occasion, il a su tromper les autres de façon fort rusée. Les nuits suivantes, l'angoisse l'envahit. Il n'est plus tranquille. Tout d'un coup, il sait qu'il a commis une multitude de fautes dans sa vie et qu'il n'a vraiment aucune raison de penser qu'il est enfant de Dieu. A présent, il aspire à faire demi-tour. Trois jours plus tard, il dit à sa femme :

– Va me chercher Volkening.

Il est tard dans la soirée. Mais Volkening accourt immédiatement.

Le paysan lui dit d'une voix très anxieuse :

– Pasteur, je crois qu'il faut que je fasse demi-tour.

– Oui, lui répond Volkening, avec l'âge on devient sage. Mais repentirs paniques – repentirs iniques ! Il faut quelque chose de plus profond.

Et il se retourne et s'en va. Le paysan est dans une colère noire. Cela vous aurait aussi mis en rage, n'est-ce pas ? En fin de compte, n'aurait-il pas mieux valu que Volkening se montre plus aimable avec le paysan ? Car cet homme n'était plus qu'à deux doigts de la mort. Mais Volkening vivait dans l'intimité de Dieu. Il savait donc ce qu'il disait. Trois jours plus tard, une détresse accablante envahit le paysan. Il sait qu'il va mourir. Et il se demande :

– Dans ma vie, quelle place y a-t-il eu pour l'amour, la joie, la paix, la patience, la bienveillance, la bonté, la fidélité, la douceur, la maîtrise de soi ?

Tout au long de sa vie, il a méprisé le Sauveur qui est mort pour lui. Il l'a repoussé chaque fois que, dans son amour, celui-ci s'est présenté à lui. Il se voit maintenant à un doigt de l'enfer – désespéré. Il implore sa femme :

– Va me chercher le pasteur.

– Non, lui répond-elle, je n'irai plus. De toute façon, cela ne servira à rien.

– Je t'en prie, va le chercher. Je vais en enfer.

Elle s'exécute. Lorsque Volkening arrive, il trouve un homme qui a compris ce que veut dire cette parole : «Ne vous y trompez pas : on ne se moque pas de Dieu. Ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi.» Il approche une chaise du lit et demande :

– Tu vas droit en enfer, n'est-ce pas ?

– Oui, je vais en enfer.

La voix de Volkening devient suppliante :

– Hinrich, dit-il, allons ensemble au Calvaire. Là, Jésus est mort aussi pour toi.

Et il lui parle d'un ton bienveillant de la façon dont Jésus sauve l'homme pécheur. D'abord, il faut que nous prenions conscience de notre état de péché, que nous cessions de répéter : «Bien faire et laisser dire» et que nous nous en tenions à la stricte vérité. Alors seulement, Jésus peut nous accorder son salut.

Tout d'un coup le paysan a compris : «Jésus est mort pour moi sur la croix. Il a expié mes péchés. Il peut me justifier en m'offrant la seule justice acceptable aux yeux de Dieu.» Et pour la première fois de sa vie, il prie vraiment : «O Dieu, sois apaisé envers moi, qui suis un pécheur. Seigneur Jésus, sauve-moi de l'enfer.» Volkening s'éloigne sans faire de bruit. Il peut partir tranquille, car cet homme invoque le nom du Seigneur. Or, il est dit trois fois dans la Bible : «Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.»

Le lendemain, lorsqu'il revient le soir, il trouve un homme en paix avec Dieu.

– Comment vas-tu, Hinrich ?

– Il m'a accepté – par grâce.

Un miracle a eu lieu.

Telle est l'histoire de la conversion de ce paysan orgueilleux. Maintenant je vais vous en raconter une autre. Un juif érudit vint une nuit auprès de Jésus et lui dit :

– Maître, je voudrais discuter avec toi de questions religieuses.

Et Jésus lui répondit :

– Ici on ne discute pas. Si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu.

– Comment cela ? répliqua le visiteur. Je ne peux pourtant pas retourner dans le ventre de ma mère et naître une seconde fois !

Mais Jésus reste sur ses positions :

– Si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

C'est là le côté strictement personnel de la foi chrétienne : il faut

que l'homme parvienne à la vie en entrant par la porte étroite, en naissant de nouveau par l'action miraculeuse du Saint-Esprit.

Il ne s'agit pas là de futilités théologiques. Non, il en va de votre sort éternel. Il se pourrait qu'au moment de votre mort, il n'y ait pas de Volkening à votre chevet. Vous feriez donc bien de m'écouter.

Naître de nouveau suppose que j'ai fini par donner raison à Dieu en admettant que je suis un homme perdu, que mon cœur est mauvais. Naître de nouveau suppose que je reconnais avoir besoin de Jésus, le seul Sauveur du monde. Naître de nouveau suppose de ma part une confession honnête de mes péchés: «Seigneur, j'ai péché contre le ciel et contre toi.» Naître de nouveau suppose de ma part un acte de foi: «Le sang de Jésus me purifie de tout péché. Il a payé ma dette et me justifie, en m'offrant la seule justice acceptable aux yeux de Dieu.» Naître de nouveau suppose de ma part le don total de ma vie à Jésus. Et naître de nouveau suppose que le Saint-Esprit rend témoignage à mon esprit que je suis enfant de Dieu – ou pour employer le langage biblique, qu'il m'a marqué de son sceau. Sans cette nouvelle naissance, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu. Mais celui qui est devenu enfant de Dieu en est sûr et certain.

Chers amis, si je suis en train de me noyer et que quelqu'un me sorte de l'eau, je sais que je suis sauvé lorsque je sens la terre ferme sous mes pieds et que je peux de nouveau respirer normalement.

Je le répète: c'est là le côté strictement personnel de la foi chrétienne. Chacun doit y passer soi-même s'il veut avoir la vie éternelle. Quand je regarde en arrière et pense à la façon dont je suis devenu enfant de Dieu, je dois admettre que cela tient du miracle. Je vivais loin de Dieu, commettant tous les péchés possibles et imaginables. Mais Jésus est entré dans ma vie. Maintenant je lui appartiens, et je voudrais avoir dix vies pour pouvoir arracher les hommes à la perdition en les amenant à Jésus-Christ. N'ayez point de cesse que vous ne soyez né de nouveau et que vous ne puissiez dire:

Toutes mes terreurs ont fui,  
Une douce paix m'inonde;  
O sécurité profonde:  
Il est à moi, je suis à lui.

Mais la nouvelle naissance n'est pas la fin de l'expérience du chrétien, elle n'en est que le commencement. Or, tout le long de sa vie, sa foi gardera ce cachet strictement personnel.

A partir du moment de ma conversion, j'ai su qu'il était indispensable d'écouter chaque jour la voix de mon nouvel ami. Je me suis donc mis à lire la Bible. Les gens s'imaginent de nos jours que seuls les pasteurs font cela. Près de chez moi, à Essen, il y a un jardin public. C'est là que j'aime aller, le matin, lire ma bible, en faisant les cent pas. Les gens qui habitent dans les parages m'observent parfois. L'un d'eux me dit l'autre jour : «Je vous vois chaque matin lire votre bréviaire.» Vous savez que ce sont les prêtres catholiques qui lisent le bréviaire. Mais cet homme ne pouvait concevoir que je lise un livre que n'importe quel laïc pouvait lire également. Contrairement à l'avis général, la Bible est un livre pour tout le monde.

Lorsque je fais un camp avec mon groupe de jeunes ici à Essen, nous nous réunissons chaque matin avant le petit déjeuner pour un quart d'heure de recueillement. Nous chantons d'abord un cantique comme «Chaque jour de ma vie», puis nous lisons les versets de la journée dans «Paroles et textes». Ensuite, j'indique un passage de la Bible, et chacun s'assied dans un coin et le lit pour soi. Ceux qui ont fait le premier pas vers Jésus, le pas de la foi, continuent à faire la même chose à la maison, parce qu'ils ne peuvent plus vivre sans écouter la voix du bon Berger et sans lui parler. Et si vous êtes dans le même cas, cultivez le côté personnel de votre foi en commençant à lire le Nouveau Testament. Ayez votre quart d'heure de recueillement le matin ou le soir.

Lorsque vous refermez votre Nouveau Testament, joignez les mains et dites : «Seigneur Jésus, maintenant il faut que je te parle. J'ai tant de choses à faire. Aide-moi à tout mener à bien. Préserve-moi de mes péchés favoris. Donne-moi de l'amour pour les autres. Et remplis-moi de ton Saint-Esprit.» Priez. Parlez à Jésus. Il est là et vous entend. La prière est aussi un aspect personnel de la foi chrétienne.

Il y a quelque temps, je disais à un homme qui venait de se convertir :

– Vous avez chaque jour besoin d'un quart d'heure de recueillement en la présence de Jésus.

Sur ce, il me répondit :

– Pasteur Busch, je ne suis pas pasteur comme vous. Vous avez le temps pour cela. Pas moi. J'ai un programme beaucoup trop chargé.

– Ecoutez-moi bien, répliquai-je. Vous n'arrivez jamais à tout finir, n'est-ce pas ?

– Non, jamais, avoua-t-il.

– Voyez-vous, cela provient du fait que vous n'avez pas votre

quart d'heure de recueillement. Si vous preniez l'habitude de parler chaque matin à Jésus, de lire de façon suivie quelques versets de l'Évangile et de prier ensuite, vous verriez que c'est un jeu de venir à bout de votre travail. Oui, plus vous aurez à faire, plus vous aurez besoin de ce moment de recueillement. Le quart d'heure deviendra peut-être même une demi-heure, pour que vous ayez le temps d'apporter au Seigneur tout ce qui vous préoccupe. Mais vous verrez, du coup tout ira mieux.

Si je vous dis ces choses, c'est que je fais aussi mes expériences dans ce domaine. Parfois, je suis à peine levé que le téléphone sonne. Puis je vais chercher le journal devant la porte. Et le téléphone sonne à nouveau. Ensuite arrive une visite. Je suis toute la journée sur les nerfs. Rien ne marche. Et soudain, je me dis : «Mais tu n'as même pas pris le temps de parler à Jésus et tu ne lui as pas donné l'occasion de te parler. Il n'est pas étonnant que les choses aillent de travers!»

Ce moment passé en la présence de Jésus est donc un des aspects du côté strictement personnel de la vie chrétienne.

Un autre est ce que la Bible appelle la crucifixion de la chair. Au fil des années, j'ai parlé à un grand nombre de personnes. Et presque toutes m'ont présenté leurs griefs et doléances. Les femmes se sont plaintes de leurs maris, et les maris de leurs femmes. Les parents ont maugréé contre leurs enfants, et les enfants contre leurs parents. Mais ils n'ont pas songé qu'en montrant quelqu'un du doigt pour dire : «C'est de sa faute si je ne suis pas heureux», ils pointaient trois doigts vers eux-mêmes. Si vous avez régulièrement votre moment de recueillement, vous verrez que Jésus ne tardera pas à vous montrer que vous êtes vous-même responsable de vos malheurs. Vos ennuis conjugaux ou familiaux sont dus au fait que vous ne vivez pas sous le regard de Dieu. Vos affaires ne marchent pas, parce que vous ne marchez pas avec Dieu. Le chrétien doit apprendre à crucifier chaque jour sa vieille nature.

Je vais vous faire part d'une expérience personnelle que je viens de faire. J'ai participé ces jours-ci à une semaine de retraite avec une cinquantaine de mes collaborateurs dans le travail parmi la jeunesse d'Essen. Ce fut très beau, plus beau que je ne pourrais le décrire. Nous étions si heureux d'être ensemble, et Dieu nous a richement bénis. Cependant, il y eut aussi quelques difficultés. Mais le dernier jour, avant de prendre la Cène, les uns après les autres se levèrent pour se dire mutuellement : «Je t'en prie, pardonne-moi ceci ou cela.» Moi-même, je dus aller vers trois de mes collaborateurs et dire à chacun :

– Je te prie de me pardonner de t'avoir parlé l'autre jour si rudement.

– Vous aviez pourtant raison, me répondit l'un d'entre eux.

– Mais pardonne-moi tout de même, le suppliai-je.

Ce n'est pas facile de s'humilier ainsi devant un jeune de vingt ans, mais je n'aurais pas eu la paix si je ne l'avais pas fait.

Si vous vous recueillez régulièrement en la présence de Jésus, vous apprendrez à votre tour à crucifier chaque jour votre vieille nature. Et vous verrez les choses s'arranger autour de vous. Ceci fait partie du côté strictement personnel de la foi du chrétien. Et si vous ignorez tout de cet aspect de la vie chrétienne, je vous en prie, cessez de vous dire chrétien.

Souvent, en marchant dans la rue, je raisonne ainsi. Les gens que je croise se disent tous chrétiens et presque tous paient l'impôt ecclésiastique. Si j'arrêtais quelqu'un au hasard et lui posais la question :

– Excusez-moi. Etes-vous chrétien ?

il me répondrait sans doute :

– Bien sûr. Vous ne me prenez tout de même pas pour un musulman !

Mais si je continuais en lui demandant :

– Dites-moi. Vous est-il arrivé de ne pas pouvoir dormir de joie, à la pensée que vous êtes chrétien ?

Il me répliquerait :

– Vous n'êtes pas un peu fou ?

N'ai-je pas raison ? La chrétienté n'éprouve aucune joie à la pensée de la foi qu'elle professe. On rouspète lorsqu'il faut payer l'impôt ecclésiastique, et c'est tout ! Pas la moindre trace de joie. Mais dès l'instant où vous expérimentez le miracle de la nouvelle naissance, vous savez ce que signifie cette parole de l'apôtre : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur. Je le répète, réjouissez-vous. »

J'ai lu dernièrement à mes jeunes un magnifique passage de la Bible : « Pour vous qui craignez mon nom se lèvera le soleil de la justice – une allusion prophétique à Jésus – et la guérison sera sous ses ailes. » C'est beau, n'est-ce pas ? Et le texte continue : « Vous sortirez, et vous sauterez comme les veaux d'une étable. » C'est admirablement dit – mais je rencontre rarement des chrétiens qui, dans leur joie d'appartenir au Seigneur, « sautent comme les veaux d'une étable ». Pour quelle raison ne ressentons-nous pas cette joie ? La réponse est simple : nous ne sommes pas de vrais chrétiens. Je ne peux m'empêcher de penser à ma mère. Chez elle, on voyait s'extérioriser cette joie intense dans le

Seigneur. Et j'ai connu bien d'autres chrétiens qui, comme elle, rayonnaient de joie. En avançant en âge, je voudrais moi aussi éprouver davantage la joie du Seigneur. Mais pour cela, il faut prendre l'évangile au sérieux et ne pas se contenter d'un vernis de christianisme.

Telle est donc la première face de la foi chrétienne – son côté strictement personnel.

Mais il y a aussi l'autre face. Une foi authentique et vivante a un côté notoire et public, que tout le monde peut voir.

## **La foi chrétienne a un côté notoire et public**

Cet aspect-là de la foi chrétienne est d'abord lié au fait que le chrétien participe à la communion des croyants. Il s'agit là d'un point très important. Le vrai chrétien se joint à ceux qui aspirent eux aussi au salut final.

Il y a le culte chaque dimanche. Pourquoi n'y assistez-vous pas ? «Mais je l'écoute à la radio», me répondez-vous. Je ne parle pas des malades. Pour eux c'est une excellente chose qu'ils puissent profiter du culte à la radio. Mais votre christianisme ne va pas très loin si vous n'avez pas envie de participer au vrai culte, au rassemblement des croyants. Le culte fait partie intégrante d'une vie chrétienne authentique.

Autour de l'an 300 après Jésus-Christ – il y a donc fort longtemps – régnait sur l'empire romain un homme prodigieux du nom de Dioclétien. D'abord esclave, puis affranchi, il avait gravi l'échelle sociale jusqu'au dernier échelon, jusqu'au trône du grand empire romain. A l'époque, le christianisme avait déjà pénétré partout, et l'empereur Dioclétien savait pertinemment que ses prédécesseurs avaient persécuté les chrétiens. Mais il se dit : «Moi, je ne serai pas si bête. Je ne vais pas persécuter les meilleurs éléments de l'empire. Ils n'ont qu'à croire ce qu'ils veulent. Sous mon règne, chacun pourra choisir librement sa religion.» Pour un empereur, c'était assez exceptionnel de faire preuve de tant de libéralisme. En général, les grands de ce monde aiment aussi dominer sur les consciences. Mais Dioclétien s'adjoignit un ancien berger du nom de Galère, qui devait un jour lui succéder comme César. Or, ce Galère lui tint à peu près ce langage :

– Dioclétien, tu vas voir que le jour où les chrétiens seront en majorité, il y aura de graves désordres. Ils ne cessent en effet de parler de leur roi Jésus. Nous devons faire quelque chose pour les arrêter.

– Bof, lui répondit Dioclétien, tu dérites des sornettes. Depuis 250 ans, mes prédécesseurs n'ont cessé de persécuter les chrétiens, sans jamais en venir à bout. Moi, je préfère ne pas y toucher.

Dioclétien avait beaucoup de bon sens. Mais Galère continua à lui casser les oreilles :

– Les chrétiens sont des gens à part. Ils prétendent avoir le Saint-Esprit que les autres n'ont pas et être les seuls à accéder au salut. Ce sont des orgueilleux et tu ferais bien de t'en débarrasser.

Mais Dioclétien maintint son refus. Cependant, Galère ne s'avoua pas vaincu. Il revint à la charge, jusqu'à ce que Dioclétien lui cédât :

– Bon. Mais nous nous bornerons à interdire les rassemblements des chrétiens.

Et un édit fut publié, stipulant qu'il était dorénavant interdit aux chrétiens de se réunir sous peine de mort. On avait le droit de garder sa foi, comme une affaire strictement personnelle, mais non de se rassembler entre chrétiens. Leurs anciens se sont donc réunis pour étudier la situation :

– Que faire ? Ne serait-il pas préférable de céder ? Chacun pourra faire ce qu'il voudra entre ses quatre murs. Personne ne remuera le petit doigt pour l'en empêcher.

Il est fort intéressant de noter leur conclusion :

– Nous réunir pour prier, chanter, prêcher, écouter et apporter notre offrande fait partie intégrante de notre foi chrétienne. Nous continuerons donc comme avant.

Et ils continuèrent à se réunir dans leurs églises. Galère triomphait :

– Tu vois, Dioclétien, ce sont des ennemis de l'Etat. Ils ne veulent pas se soumettre.

Il déclencha alors une des plus cruelles persécutions que les chrétiens aient jamais subies. Nombre de chrétiens cédèrent en se disant : « On peut aussi être chrétien en restant chez soi. Nous n'irons plus aux réunions. » Mais l'Eglise chrétienne fut d'un tout autre avis : « Ces gens-là sont des apostats. Quiconque cesse de fréquenter les rassemblements des chrétiens est un apostat. »

On devrait dire cela à nos chrétiens d'aujourd'hui. Il y a en effet bon nombre d'apostats de ce genre dans la chrétienté actuelle. Ces chrétiens d'autrefois avaient parfaitement raison de s'opposer à l'édit impérial, car il est clairement dit dans la Bible : « N'abandonnons pas notre assemblée, comme c'est la coutume de quelques-uns. » De nos jours, il faudrait plutôt dire : « ... comme c'est la coutume de presque tous. » C'est pourquoi je dirai à tous ceux qui

aspirent au salut final : Joignez-vous au rassemblement de ceux qui veulent sérieusement être chrétiens.

Il y a différentes possibilités de se rencontrer entre croyants : il y a l'église, les études bibliques dans les foyers, les cellules de prière, les groupes de jeunes. Je vous en prie, recherchez la communion d'autres chrétiens.

Un jour, un Français me disait : «Les uns aiment manger des harengs, les autres aiment aller à l'église.» Désolé, mais ce n'est pas vrai. C'est beaucoup plus sérieux que cela : Les uns vont en enfer, les autres recherchent la communion des croyants. Voilà la réalité.

Et si vous voulez vraiment vivre en disciple de Jésus, informez-vous à quel groupement vous pouvez vous rattacher, où vous pouvez apprendre davantage sur Jésus. Cela est primordial : il ne faut aller que là où l'on vous parlera de lui. Personne ne peut dire : «Chez moi, il n'y a rien.» On trouve partout des gens qui aiment le Seigneur Jésus. Ils sont peut-être peu nombreux. Ce sont parfois des gens un peu étranges. Mais peu importe. Votre foi chrétienne est une foi morte si vous ne participez pas à la communion des croyants.

Un rassemblement chrétien comporte au moins quatre éléments : le chant, l'enseignement, la prière et l'offrande. On devrait les retrouver dans chaque réunion. Il en était déjà ainsi du temps des premiers chrétiens, et c'est ainsi que doit s'extérioriser la vie nouvelle que Dieu a donnée au croyant.

Il n'existe qu'un seul type de foi chrétienne : celle qui s'exprime dans la communion des croyants. La Bible va jusqu'à affirmer : «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères.» Ceci implique que celui qui n'est pas attiré vers les autres chrétiens est encore spirituellement mort.

Je n'oublierai jamais les débuts extraordinaires de mon ministère à Bielefeld, où j'étais pasteur-adjoint dans un des quartiers de la ville. Nous n'étions qu'une poignée au culte qui avait lieu dans une salle paroissiale. Mais un samedi soir, Dieu permit que j'aie une discussion à la Maison du Peuple – une salle communiste – avec des militants, des libres penseurs, jusqu'à une heure du matin. A ce moment-là, le restaurateur nous mit à la porte. Dans la rue, il pleuvait. Pour la première fois, j'avais réuni autour de moi un auditoire composé d'une centaine d'hommes – tous des ouvriers de mon quartier. On s'était mis sous un lampadaire. Les hommes me posaient des questions, et je leur répondais. Nous avons parlé de Jésus et de sa venue d'un autre monde dans le nôtre. Ils avaient fini par admettre qu'ils étaient malheureux, qu'ils se leurraient en

prétendant ne jamais avoir commis de péchés et qu'ils croyaient au fond à l'éternité et au jugement de Dieu. Vers deux heures du matin, je leur dis :

– A présent, les amis, je vais rentrer chez moi. A neuf heures et demie, j'ai le culte. Je sais que vous aimeriez bien y venir, si vous n'aviez pas peur l'un de l'autre.

C'étaient tous des Westphaliens. En face de moi se trouvait un ouvrier du nom de B. qui devait avoir trente-cinq ans à l'époque – un vrai Westphalien.

– Moi, avoir peur ? fit-il. Pas question.

– Allons, du calme, répliquai-je. Qu'est-ce que tu entendrais à l'usine lundi matin, si dimanche tu étais allé à l'église ! Et cela te fait peur.

– Je n'ai pas peur, affirma-t-il une seconde fois.

Et moi de répéter :

– Allons donc, tu aimerais bien venir, mais . . .

– Bon. Demain matin, je viendrai, le recueil de cantiques sous le bras.

Et le dimanche matin – en fait, quelques heures plus tard – on vit ce brave Westphalien marcher dans la rue, le recueil de cantiques sous le bras, et entrer dans notre salle de culte. Tout le monde le connaissait dans le quartier. Le lundi soir, il vint me voir et me dit :

– Vous aviez raison. A l'usine ils se sont terriblement fâchés que je sois allé à l'église. J'ai vu le bluff de notre propagande : nous crions «Vive la liberté», et nous sommes les esclaves des hommes. J'ai tout envoyé promener, y compris leur bouquin sur la libre pensée. Parlez-moi maintenant de Jésus. Je voudrais en savoir davantage sur lui.

Ce fut le premier qui se soit converti par mon intermédiaire.

Tout commença ce dimanche matin, lorsqu'il se joignit à notre pauvre petite assemblée pour le culte. Il persévéra, et d'autres suivirent son exemple : une brèche avait été ouverte. Par la suite, Dieu a continué à agir parmi nous. Mais ce qui m'a frappé à l'époque, c'était que le moment décisif pour ces ouvriers était celui de leur entrée en contact avec les croyants.

Je vous en conjure, pour l'amour de votre âme et de son salut éternel : recherchez la communion des croyants. Je ne veux faire de propagande ni pour une église, ni pour un de ses serviteurs. Mon premier souci est le salut de votre âme.

Et en deuxième lieu, le côté notoire et public de la foi chrétienne apparaît dans le fait que chaque croyant est appelé à confesser de sa bouche ce qu'il a trouvé en Jésus.

En Allemagne, nous nous sommes mis dans une situation

absurde. Voici comment raisonnent nos ouailles : «Je paie l'impôt ecclésiastique et de ce fait, je me décharge sur le pasteur de la diffusion de l'évangile. Ce n'est plus mon affaire.» Je souhaiterais par moments que l'on abroge la loi sur l'impôt ecclésiastique pour que les chrétiens de notre pays se sentent davantage concernés par le témoignage rendu à Jésus. Qu'au lieu d'en laisser toute la charge au pasteur, ils y participent eux-mêmes dans leur entourage respectif : à l'usine, au bureau, à l'école – et à la maison.

Avez-vous déjà confessé Jésus-Christ, ne serait-ce que par une remarque du genre : «C'est vrai : Jésus est vivant», ou bien : «En blasphémant, vous outragez le nom que j'aime le plus au monde», ou encore : «Par vos histoires obscènes, vous traînez dans la boue une des merveilles de la création de Dieu» ? Lui avez-vous rendu témoignage, ne serait-ce qu'en disant : «J'appartiens à Jésus» ? Les gens n'en croiraient par leurs oreilles si nous nous y mettions tous ! D'ailleurs, il faut que je vous dise autre chose encore : aussi longtemps que nous n'avons pas le courage de parler de notre Sauveur, nous ne sommes pas vraiment chrétiens.

Jésus disait en effet : «Quiconque se déclarera publiquement pour moi, je me déclarerai aussi pour lui devant mon Père qui est dans les cieux ; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux.» Ce sera tragique, au Jugement dernier, de voir de soi-disant chrétiens se lever et dire :

– Seigneur Jésus, nous avons cru en toi,  
alors que Jésus, se tournant vers son Père, s'exclamera :

– Je ne les ai jamais connus !

– Mais, Seigneur, j'étais pourtant . . .

– Je ne te connais pas ! Ton voisin n'a jamais su qu'il courait droit en enfer. Tu ne l'as pas averti, alors que tu connaissais toi-même le chemin qui conduit à la vie. Tu t'es enfermé dans le mutisme à chaque fois que tu aurais dû ouvrir la bouche et prendre position pour moi.

– Oui, mais ma foi était si faible.

– Tu aurais dû confesser ta faible foi. Même une faible foi a un Sauveur puissant. D'ailleurs, je ne t'ai jamais demandé de confesser ta foi, mais de me confesser moi. Je ne te connais pas.

«Quiconque se déclare publiquement pour moi, je me déclarerai aussi pour lui devant mon Père qui est dans les cieux ; mais quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi devant mon Père qui est dans les cieux.» Telle est la parole de Jésus. Et il ne ment jamais. Quand aurons-nous le courage d'ouvrir la bouche et de parler de lui ?

Il faut que je vous raconte encore une histoire. Je parlais il y a quelques semaines dans une des villes du bassin de la Ruhr. Les réunions étaient organisées par mon jeune ami Gustav qui dirige un atelier de réparations dans un des garages de la ville. Ce Gustav est devenu un témoin joyeux et efficace de Jésus-Christ, parce qu'il a appris à prendre position pour son Sauveur au moment opportun. Un lundi matin, dans son atelier, chacun se mit à raconter ses «exploits» du dimanche. L'un disait :

– Nous nous sommes soulés de bière au point d'être ronds comme des barriques !

Un autre raconta en détail une histoire de filles.

– Et toi, Gustav, où étais-tu ? lui demanda-t-on.

Cette fois-là, il était encore apprenti mécanicien.

– Le matin, j'étais au culte, répondit-il. Et l'après-midi je suis allé à la réunion de jeunes au «Weigle-Haus», chez le pasteur Busch.

Il s'ensuivit une mise en boîte en règle. Et le petit apprenti se tenait là, tout penaud. Mais soudain, tandis que tous, apprentis, mécaniciens et contremaître, le narguaient à qui mieux mieux, une colère bleue le saisit et il se dit : «Pourquoi a-t-on le droit, parmi des gens qui se disent chrétiens, de se vanter des choses les plus ignobles, mais non de prendre position pour son Sauveur ?» Et à cet instant précis, il décida de gagner l'atelier à la cause de Jésus-Christ. Commencant par les autres apprentis, il prit chacun à part et lui dit :

– Si tu continues ainsi, tu vas te retrouver un jour en enfer. Viens, accompagne-moi dimanche à la réunion de jeunes au «Weigle-Haus». Là tu entendras parler de Jésus.

Lorsqu'il quitta l'atelier, après avoir réussi son examen de maîtrise, il était comme métamorphosé. J'ai pu moi-même m'en rendre compte. Tous les apprentis faisaient partie de notre groupe de jeunes. Trois des mécaniciens fréquentaient l'Union Chrétienne de Jeunes Gens. Dans l'atelier, plus personne n'osait tenir des propos obscènes. Lorsqu'un nouveau commençait à débiter des grivoiseries, on lui faisait signe de se taire ou on lui chuchotait à l'oreille :

– Tais-toi, Gustav risque de t'entendre.

Il s'attirait ainsi le respect de tous. Aujourd'hui, il a une très belle situation à la tête de l'équipe de mécaniciens d'un garage important. Dieu l'a visiblement béni, même sur le plan matériel.

Je répète donc ma question : Où sont aujourd'hui les chrétiens ayant le courage d'ouvrir la bouche et de se déclarer publiquement pour leur Seigneur ? Ce n'est pourtant que dans la mesure où nous confessons le Christ que nous grandissons spirituellement.

La foi chrétienne est-elle une affaire strictement personnelle ? Non. Nous avons l'obligation envers le monde de rendre témoignage à Jésus-Christ. Mettez donc fin à votre méprisable mutisme ! Sinon, Jésus vous désavouera au Jugement dernier.

Sous le Troisième Reich, nombre de mes jeunes gens de seize et dix-sept ans furent enrôlés dans l'Arbeitsdienst. Avant leur départ, je leur remis une petite bible, en leur faisant la recommandation suivante : « Lorsque vous aurez rejoint votre unité, posez dès le premier soir votre bible sur la table, ouvrez-la devant tout le monde et lisez-la. Cela fera l'effet d'une bombe. Mais le lendemain, ce sera passé. Si vous ne prenez pas position dès le premier jour, vous ne le ferez jamais. » Et mes jeunes firent ce que je leur avais dit. Dès le premier jour, la bible fut posée sur la table.

– Qu'est-ce que tu lis là ?

– La Bible.

Si une grenade à main avait explosé dans la pièce, la réaction n'aurait pas été pire ! C'est triste à dire, au sein de la chrétienté allemande, on peut lire n'importe quelle saleté, mais pas la Bible. Mon jeune ami Paul – il n'est, hélas, pas revenu du front – découvrit le lendemain matin, en ouvrant son armoire, que sa bible avait disparu. Il regarda autour de lui. Un de ses camarades se mit à ricaner, suivi bientôt par tous les autres.

– M'avez-vous chipé ma bible ? demanda-t-il.

– Hum...

– Où avez-vous mis ma bible ?

– Elle est chez l'adjudant-chef.

Il sut alors qu'on ne lui ferait pas de cadeau. Le service terminé ce soir-là, il chercha un coin tranquille et pria : « Seigneur Jésus, je suis tout seul. Je n'ai que dix-sept ans. Je t'en prie, ne me laisse pas tomber. Aide-moi à prendre position pour toi. »

Puis il s'en alla chez l'adjudant-chef. Il frappa à la porte.

– Entrez.

L'adjudant-chef était assis à son bureau sur lequel la bible de Paul était posée.

– Que veux-tu ?

– Mon adjudant, je vous en prie, rendez-moi ma bible. Elle m'appartient.

– Ah !

Il prit la bible en main et se mit à la feuilleter.

– Alors, c'est à toi qu'elle appartient ? Ne sais-tu pas que c'est un livre très dangereux ?

– Si, mon adjudant, je le sais. Elle l'est même quand elle est enfermée dans l'armoire. Même là, elle provoque le trouble.

L'adjudant-chef se redressa sur son siège.

– Assieds-toi un instant.

Puis il avoua :

– Dans le temps, j'ai aussi pensé faire des études de théologie.

– Mon adjudant a donc renié sa foi ? demanda Paul.

Suivit un entretien incroyable, au cours duquel cet homme d'environ quarante ans avoua au garçon de dix-sept :

– Au fond, je suis profondément malheureux. Mais je ne peux revenir en arrière – le prix est bien trop élevé.

– Mon pauvre adjudant ! Mais Jésus vaut largement tous les sacrifices !

L'adjudant-chef congédia le jeune homme en disant :

– Tu peux t'estimer heureux, mon garçon.

– Vous avez raison, mon adjudant, acquiesça Paul et il sortit du bureau sa bible sous le bras.

A partir de ce moment-là, plus personne ne lui fit la moindre remarque au sujet de sa bible.

Où sont aujourd'hui les chrétiens qui ont le courage de leurs convictions ?

La foi chrétienne est-elle une affaire strictement personnelle ?

Oui. La nouvelle naissance et la vie chrétienne se déroulent dans le secret du cœur du croyant.

La foi chrétienne est-elle une affaire strictement personnelle ?

Non. Les chrétiens se réunissent à l'église pour célébrer leur culte. Ils participent ensemble à des études bibliques dans les foyers, des cellules de prière, des groupes de jeunes, des cercles de dames et des réunions pour hommes. Ils ouvrent la bouche et se déclarent ouvertement pour leur Seigneur. Le monde doit remarquer que Dieu a allumé un feu sur la terre en la personne de Jésus-Christ.

## *Pour quand la fin du monde ?*

Il y a quelque temps, au cours d'un entretien avec un industriel, celui-ci me tapa sur l'épaule en disant :

– Pasteur, vous faites bien d'encourager les jeunes à avoir une bonne conduite.

– Pour être tout à fait honnête, je dois avouer que je ne compte pas beaucoup là-dessus. Il est écrit dans la Bible que le cœur de l'homme est mauvais dès sa jeunesse. Je ne crois donc pas que leur faire la leçon serve à grand-chose. Mon objectif est tout à fait différent.

– Ah bon ! Et quel est votre objectif ?

– Je voudrais voir ces jeunes se tourner vers Jésus-Christ et devenir enfants de Dieu dès maintenant et pour l'éternité.

– Pasteur, c'est bien beau, ce que vous dites là. Mais il faut avoir les pieds sur terre.

J'ai éclaté de rire, puis je lui ai demandé :

– Sur quelle terre, cher Monsieur ? N'avez-vous pas remarqué que, depuis un bon bout de temps, la terre vacille sous nos pieds ?

On n'a pas besoin d'être un grand patron dans l'industrie pour constater que le sol sous nos pieds n'est plus du tout sûr. C'est d'ailleurs ce qui effraie les gens d'aujourd'hui. Tout le monde aspire à la sécurité, mais chacun sait qu'on ne la trouve nulle part. Les uns ouvrent un compte bancaire en Suisse. Les autres se font construire un abri anti-atomique en Bolivie. La sécurité doit bien se trouver quelque part ! Mais au fin fond de nous-mêmes, nous savons tous qu'en dernière analyse la sécurité n'existe pas. Il n'est donc pas surprenant que la question de l'avenir de notre monde se pose de nos jours avec une nouvelle acuité. C'est incontestablement un signe de notre temps que de voir tant de personnes s'interroger sur l'imminence de la fin du monde.

Il y a quelques années parut une pièce de théâtre de l'écrivain suisse Dürrenmatt, intitulée *Les physiciens*. Cette pièce se termine par une scène au cours de laquelle l'un des physiciens fait un pronostic très sombre : il est inévitable que l'humanité utilise un jour la bombe atomique et se détruise ainsi elle-même. Et voici textuellement la conclusion de la pièce : « Quelque part dans l'espace, la terre radio-active continuera à tourner indéfiniment et

inutilement.» On a l'impression de la voir de ses propres yeux, cette terre déserte tournant dans l'espace, sans vie et sans but!

Lorsqu'un auteur moderne parle avec une franchise aussi brutale de la fin du monde, ceci mérite réflexion. Je refuse cependant de croire qu'il a raison et qu'un jour il n'y aura plus qu'une terre radio-active tournant sur elle-même quelque part dans l'espace. Je sais que si je faisais part de mes réserves à Monsieur Dürrenmatt, il me demanderait sans doute :

– Pourquoi rejetez-vous ma théorie ? N'est-elle pas l'aboutissement logique de ce qui se passe sous nos yeux ?

Mais je lui répondrais :

– La Bible est d'un tout autre avis. Dans l'évangile, le Seigneur Jésus a laissé entendre que le genre humain ne disparaîtrait pas avant la fin du monde. En dépit des vraisemblances de votre hypothèse, les choses ne se passeront pas comme vous le pensez.

Tout dépend, bien sûr, de l'autorité à laquelle nous nous fions. Or, à mon avis, il y a deux manières d'interroger l'avenir qui sont absolument à proscrire.

Il y a d'abord celle d'un Joseph Goebbels qui consiste à imaginer purement et simplement ce que sera le futur. Il me semble l'entendre encore déclamer : « Dans cinq ans, nos villes allemandes seront plus belles que jamais. » En somme, on se contente de projeter ses propres désirs sur la voile qui cache l'avenir.

Les soi-disant Témoins de Jéhovah sont passés maîtres en prédictions de ce genre. Certains de nos aînés se souviendront des affiches que l'on voyait à tous les coins de rues en 1925 : « Des millions d'hommes actuellement en vie ne verront jamais la mort. » Ce slogan émanait des Etudiants de la Bible. Or, il y eut dans les vingt années qui suivirent plus de morts qu'à n'importe quelle autre période de l'Histoire. On avait simplement vu l'avenir en rose. Par la suite, ils ont changé de nom et sont devenus les Témoins de Jéhovah. Et ils sont sans doute en train de se forger de nouvelles images du futur.

En second lieu, il y a la divination. J'avoue que je n'y entends goutte. Je ne cherche même pas à en savoir plus long sur cette manière plus ou moins occulte d'interroger l'avenir – qu'il s'agisse de voyance, de spiritisme, de cartomancie, d'astrologie, de radiesthésie, d'horoscope ou d'autres pratiques de ce genre. Je vous dirai pourquoi. Dieu a dit dans sa Parole : « Vous n'observerez ni les serpents ni les nuages pour en tirer des pronostics. » Et un peu plus loin : « Ne vous tournez point vers ceux qui évoquent les esprits, ni vers les devins ; ne les recherchez point, de peur de vous souiller

avec eux.» Et ailleurs encore : «Qu'on ne trouve chez toi personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de magicien, d'enchanteur, personne qui consulte ceux qui évoquent les esprits ou disent la bonne aventure, personne qui interroge les morts. Car quiconque fait ces choses est en abomination à l'Éternel.» Et dans un dernier texte : «Si quelqu'un s'adresse aux morts et aux esprits, pour se prostituer à eux, je tournerai ma face contre cet homme, je le retrancherai du milieu de mon peuple.»

Or, comme je ne veux absolument pas être en abomination à Dieu, ni être retranché de son peuple, je préfère ne pas me mêler de ces choses. Et si, par hasard, vous vous y êtes laissé prendre, je vous en supplie, pour l'amour de votre âme et de son salut, jetez-vous à genoux, criez à Jésus, confessez-lui ce péché et implorez son pardon.

Pour ma part, j'ai décidé de me fier à la Bible, la Parole de Dieu. Elle s'est imposée à moi comme autorité, parce qu'elle porte en quelque sorte le sceau de la vérité en elle-même. Les hommes qui l'ont rédigée pouvaient dire : «Ainsi parle l'Éternel.» La seule manière fiable de se renseigner sur l'avenir est donc de se mettre à l'écoute de la Bible.

A l'époque où la dernière guerre battait son plein, la Gestapo m'interdit de poursuivre mon ministère itinérant. Je n'avais l'autorisation de parler qu'à l'intérieur de l'agglomération d'Essen. Chaque soir, je dirigeais une étude biblique quelque part dans une cave de cette ville ravagée par les bombes. Mais le jour, j'avais beaucoup de temps libre. J'en ai profité pour étudier à fond le dernier livre de la Bible, celui de l'Apocalypse de Jean. J'ai surtout été frappé par l'actualité de son message. Et je me suis promis de partager avec d'autres les leçons que j'en ai tirées.

Essayons de voir ensemble ce que la Bible enseigne au sujet de l'avenir.

## **Jésus revient**

La Bible l'affirme clairement. Le retour en gloire de Jésus-Christ est l'événement capital vers lequel converge l'attente de tous les chrétiens. Au moment de l'ascension de Jésus, ses disciples le virent disparaître dans une autre dimension. Il est dit qu'«une nuée le déroba à leurs yeux». Et voilà que soudain deux envoyés de Dieu leur apparurent et leur dirent : «Ce Jésus reviendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel.» Oui, Jésus revient. Venant d'une autre dimension, celle de Dieu, et environné

de gloire, le Seigneur Jésus fera un jour irruption dans notre monde tridimensionnel. Telle est l'espérance du chrétien.

Il faut que je vous raconte de quelle manière cette vérité extraordinaire s'est imposée à mon esprit. Je venais de m'installer dans un district minier de l'agglomération d'Essen, où, jeune pasteur âgé de vingt-sept ans, je devais exercer mon ministère parmi douze mille mineurs dont aucun ne s'intéressait au message que je voulais leur annoncer. Au centre de cette cité minière se trouvait une grande place, déserte et triste, entourée d'habitations ouvrières. A l'un des coins de la place se dressait une maisonnette assez vétuste. C'est là que j'ai aménagé une petite salle et commencé une étude biblique.

C'était beau de voir arriver les gens, les uns après les autres : quelques mineurs communistes et libres penseurs qui voulaient savoir ce que le calotin pouvait bien raconter, quelques petites vieilles, une poignée d'enfants et deux ou trois jeunes gens. Mais ce qui est curieux, c'est que cet embryon d'église avait le don d'exaspérer toute la population de la cité. Si bien qu'on venait nous déranger à chaque réunion. Un jour, on nous cassa les vitres. Nous avons donc posé des volets. Mais alors, ils se mirent à lancer des pierres contre les volets, ce qui faisait un bruit de tonnerre. Une autre fois, ils vinrent jouer au foot avec des boîtes de conserve juste devant la porte de la salle de réunion, si bien qu'à l'intérieur on ne s'entendait plus parler. Un soir, ils défilèrent avec des pipeaux devant notre local, chantant à tue-tête :

Aucune autorité ne nous fait peur,  
Ni celle de Dieu ni celle de l'empereur.  
Et s'il faut nous faire pardonner,  
Nous saurons bien nous débrouiller !

Et nous, dans la salle, nous chantions :

Le Seigneur m'aime,  
Bonheur suprême,  
Le Seigneur m'aime,  
Il est amour.

Un beau jour, les choses se gâtèrent tout à fait. On aurait dit que tout l'enfer s'était déchaîné. Puis il se passa quelque chose de bizarre. Un objet lourd cogna contre la porte et retomba par terre avec fracas. Je me dis : « Ils ont lancé une bombe. » A cet instant, j'entendis nos adversaires détalier à toute vitesse. Parmi nous, il y

eut un moment d'attente angoissée. Dehors, le calme était revenu. J'ouvris précipitamment la porte. A mes pieds, à moitié dans une flaqué d'eau, je vis un grand crucifix de métal que je connaissais bien. Ils l'avaient arraché d'un foyer catholique du voisinage et l'avaient jeté contre notre porte, comme pour nous dire : «Le voilà, votre Christ. Qu'il traîne dans la boue!»

C'était une sombre soirée de novembre. Il pleuvait. Et par terre, dans la flaqué d'eau, gisait le crucifix. J'étais debout au bord de la place désolée, entourée de grands immeubles et de puits de mine. Derrière moi se pressait la petite assemblée, tremblante et frémissante de peur. Nos yeux étaient rivés sur l'image du Sauveur crucifié qui traînait à nos pieds dans la flaqué d'eau. Je n'ai pu m'empêcher de penser : «Dieu aurait eu mille raisons d'abandonner le monde à son triste sort. Mais il ne l'a pas fait. Au contraire, il lui a envoyé son Fils. Et celui-ci a fait une chose inouïe: il s'est chargé de nos fautes et s'est laissé clouer à la croix. Et que fait l'homme ?

Au lieu de tomber à genoux devant ce Sauveur, il prend son image et la flanque dans la boue. C'est comme s'il crachait dans la main que Dieu lui tend!»

Ces gens éprouvaient au moins encore de la haine pour Jésus. De nos jours, on ne se donne même plus la peine de le haïr. On jette le crucifix dans la boue par pure indifférence.

Ce soir-là, une colère sourde couvait en moi. Je me disais : «Et Dieu, que va-t-il faire à présent ? Enverra-t-il le feu du ciel pour les consumer?» Mais le feu ne descendit pas du ciel. Seule la pluie tombait à verse. Et le crucifix gisait toujours dans la flaqué d'eau. On entendait au loin des rires moqueurs. Ils se fichaient de moi. Mais soudain la pensée me vint : «Les choses n'en resteront pas là. Le Fils de Dieu qui a donné sa vie pour le monde ne sera pas toujours un objet de risée. Non, on n'en restera pas là. En cet instant, il voile encore sa puissance et sa majesté. Mais le jour viendra – et c'est tout à fait logique – où le monde qui l'a méprisé devra reconnaître en lui le seul Sauveur de l'humanité et le Roi souverain de l'univers. Il reviendra dans sa gloire.»

Ce soir-là, sous la pluie, entouré de ma petite assemblée sur la place désolée où gisait le crucifix dans sa flaqué d'eau, m'appréhant à retourner dans notre salle, je pus pour la première fois me réjouir vraiment à la pensée du retour de Jésus-Christ. Lorsque j'eus repris place derrière mon pupitre, j'ouvris l'Évangile de Matthieu au chapitre 24 et je lus : «Et ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire.» Depuis lors, je n'ai cessé de m'en réjouir.

Oui, en voyant à quel point mon Sauveur est méprisé – ce Sauveur qui délivre de la mort, pardonne les péchés, rend heureux et donne la vie éternelle – je me réjouis de savoir que le jour approche où le manteau de l'opprobre lui glissera des épaules et où il apparaîtra dans la gloire.

En pénétrant la première fois dans la grande salle du «Weigle-Haus», notre maison de jeunes à Essen, j'aperçus une seule toile au mur. Dans cette salle où des centaines de jeunes se réunissaient pendait un tableau représentant le retour de Jésus : dans le bas une ville ; au-dessus, des nuages ; sur les nuées, un cheval blanc ; et assis sur cette monture, lui, le Roi, la main levée – une main portant encore la marque du clou qui l'avait percée lors de la crucifixion. Me tournant vers mon prédécesseur, le pasteur Weigle, je lui dis :

– C'est le seul tableau que tu as mis au mur ? Il ne me semble pas à sa place dans une maison de jeunes.

– Mon cher ami, me répondit-il, ces jeunes sont toute la semaine à l'école, au bureau, à l'usine ou au fond de la mine. Lorsqu'ils parlent de leur foi en Jésus-Christ, ils n'entendent que sarcasmes et railleries. Et s'ils refusent de pécher comme les autres, on leur tombe dessus et on les tourne en dérision. Il n'est donc pas étonnant qu'ils soient souvent découragés. Aussi, lorsqu'ils se retrouvent dans cette salle, cette toile les rassure.

Jésus-Christ est Seigneur !

Il est sorti du tombeau,

Il est Seigneur.

Tout genou fléchira,

Toute langue confessera

Que Jésus est Seigneur.

J'ai connu moi-même la force de cette merveilleuse espérance. C'était sous le Troisième Reich. On venait de m'arrêter après une grande réunion à Darmstadt où j'avais annoncé l'évangile. J'étais assis dans la voiture de police aux côtés d'un commissaire S.S. Des centaines de personnes se pressaient autour de nous. Le soldat S.S. qui conduisait l'auto reçut l'ordre de démarrer. Mais le moteur de la voiture s'y refusa. Bien que la voiture fût sans doute en excellent état, elle ne voulait pas partir. «Démarré donc», criait le commissaire. Mais cela ne servait à rien : le moteur continuait à faire grève. Et voilà qu'au beau milieu de la foule, un jeune homme gravit les marches de l'église et se mit à chanter d'une voix perçante :

Jésus s'est humilié ;  
Aussi Dieu l'a couronné,  
Dans le ciel l'a fait asseoir  
Sur son trône en tout pouvoir,  
Afin qu'au nom de Jésus  
Tout genou soit abattu  
Et que dans tout l'univers  
Résonne un puissant concert :  
Jésus-Christ est Seigneur !

Le jeune homme disparut dans la cohue. A ce moment-là, la voiture démarra. Je me tournai vers le commissaire et lui dit :

– Mon pauvre ami, je suis du côté du Vainqueur.

Il sursauta et me dit à voix basse :

– Autrefois, je faisais aussi partie de l'Union Chrétienne de Jeunes Gens.

–Tiens, lui répondis-je, et aujourd'hui vous arrêtez les chrétiens ? Pauvre homme, je ne voudrais pas être à votre place.

Et nous avons poursuivi notre route jusqu'à la prison. Mais mon horizon s'était élargi : j'avais devant les yeux la glorieuse perspective du retour de Jésus-Christ.

Plus les temps deviennent difficiles, plus l'attente de l'avènement de Jésus-Christ prend de l'importance pour le croyant.

En somme, la venue en gloire du Seigneur Jésus sera sa troisième venue. Il est venu une première fois lors de son incarnation. Mis au monde par Marie, il était emmailloté et couché dans une crèche à Bethléhem. C'est l'événement que nous célébrons à Noël, du moins si nous savons encore de quoi il retourne, à savoir que le Fils de Dieu s'est fait homme pour devenir notre frère et faire de nous des enfants de Dieu.

La seconde venue de Jésus se fait en esprit – aujourd'hui, à l'instant même où je vous parle. Il a dit : «Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui.» Savez-vous pourquoi nous annonçons l'évangile ? C'est pour vous faire entendre la voix du Seigneur Jésus qui voudrait venir à vous et entrer dans votre vie – aujourd'hui. Dans la Bible, il est écrit : «A tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu.» Ouvrez-lui donc votre cœur.

Et la troisième fois, il viendra dans sa gloire. C'est l'aboutissement logique des choses. Au moment de son retour, nous aurons épuisé tous les systèmes de gouvernement possibles et imaginables : la monarchie absolue et constitutionnelle, la démocratie présidentielle et populaire, la dictature, et que sais-je encore. Et

nous aurons reconnu que tout cela ne valait pas grand-chose. Il faudra bien que Jésus, mon Roi, vienne pour montrer que lui sait gouverner.

## Signes avant-coureurs du retour de Jésus

La Bible affirme que l'Histoire continuera son cours un bon bout de temps – des siècles durant. Puis viendra de façon quasi imperceptible la période où elle touchera à sa fin. Pour désigner cette période, j'utiliserai une expression qui ne se trouve pas dans la Bible. Nous parlerons de *l'époque de la fin*.

La Bible prédit une période de désarroi général, au cours de laquelle les hommes seront incapables de venir à bout de leurs problèmes. Affolés, ils ne sauront plus où donner de la tête. Le Seigneur Jésus a fait allusion à quatre traits caractéristiques de cette période de la fin.

Il a évoqué le *désordre politique* de cette période, lorsqu'il a déclaré: «Une nation s'élèvera contre une autre nation, un royaume contre un autre royaume.» A aucune époque comme de nos jours, les diplomates n'ont tenu autant de conférences onéreuses. A aucune époque comme aujourd'hui, le réarmement ne s'est fait, aux frais de la population, de façon aussi absurde. Avec les sommes investies dans l'armement atomique, on pourrait construire des villes entières et mettre à jamais fin à la crise du logement. Au lieu de cela, on dit de tous côtés: «Il faut pousser au réarmement.» Le plus petit Etat veut avoir sa bombe atomique. Pourtant, jamais non plus il n'y a eu une telle nostalgie de paix. Chaque pays affirme la vouloir à tout prix. Aucun ne veut la guerre. Mais chacun s'engage comme un fou dans la course aux armements. Ne sommes-nous pas en présence du chaos politique de l'époque de la fin?

En deuxième lieu, Jésus mentionne le *désarroi économique* de cette période. «Il y aura des famines en divers lieux.» La terre produit suffisamment de nourriture pour que tous les hommes puissent manger à leur faim. Et il n'y a jamais eu autant d'économistes qualifiés qu'à notre époque. Jamais non plus, l'économie mondiale n'a été d'une telle complexité. Malgré cela, les rapports de l'O.N.U. révèlent que la moitié de l'humanité ne mange pas à sa faim. Dans une société aussi hautement civilisée et qui dispose d'une abondance aussi considérable de biens que la nôtre, ne devrait-on pas pouvoir rassasier le monde entier? Mais on n'y arrive pas. Et la crise économique ne cesse de s'aggraver.

Le troisième signe distinctif de l'époque de la fin auquel Jésus fait allusion est la *confusion religieuse*. Jésus la décrit en ces termes: «Si quelqu'un vous dit alors: Le Christ est ici, ou: Il est là, ne le croyez pas. Car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes; ils feront de grands prodiges et des miracles, au point de séduire, s'il était possible, même les élus.»

J'avais récemment un jeune homme en face de moi qui me disait:

– On ne sait plus qui croire. Il y a les catholiques romains, les orthodoxes, les réformés, les luthériens, les méthodistes, les baptistes, l'Armée du Salut, les pentecôtistes, les Témoins de Jéhovah, les musulmans, les bouddhistes, et tous les autres. Où est la vérité?

J'ai ri et lui ai répondu:

– Jeune homme, ne perdez pas courage! A en croire la Bible, la situation ira encore en s'empirant.

Tel est en effet un des signes de l'époque de la fin. Parce qu'ils ne veulent plus s'orienter à l'aide de la Parole de Dieu, les hommes sont désorientés par le diable. Et Dieu le permet. «Le Christ est ici... Il est là.»

Il y a en matière religieuse une confusion effarante. Lorsque je vois la population des grandes villes courir d'un spectacle religieux à un autre, cela me fait dresser les cheveux sur la tête. A ce propos, je voudrais profiter de l'occasion pour vous dire qu'aucun évangéliste – fût-il le plus éloquent et le plus convaincant – ne pourra jamais vous sauver. Seule une rencontre personnelle avec le Sauveur peut vous arracher à la perdition éternelle.

Il reste un dernier signe de l'époque de la fin: le *retour du peuple juif en Palestine*. La création de l'Etat d'Israël me paraît être un des signes des temps les plus révélateurs. Certains n'y voient rien de spécial. Mais quand je me suis récemment arrêté à la frontière suisse et que j'ai vu juste devant moi, au poste de douane, une voiture portant l'immatriculation de l'Etat d'Israël, je n'ai pu m'empêcher de penser: «Les prophéties bibliques sont en train de s'accomplir. Même les plaques de voiture le proclament.»

Mon père m'a raconté qu'en 1899, on avait proposé aux Juifs Madagascar comme terre d'asile. Ils auraient répondu: «Pas question! Nous avons reçu la promesse de retourner au pays de nos pères.» Le monde entier pensait alors qu'il était impossible qu'une pareille chose se réalise. Et pourtant l'Etat d'Israël existe bel et bien aujourd'hui.

On peut donc dire que ce qui caractérise l'époque de la fin, c'est le fait que, malgré tous ses progrès, l'humanité est de plus en plus

désemparée face aux problèmes qui se posent à elle. L'impuissance humaine apparaît au grand jour. Quelle sera la durée de l'époque de la fin, je suis incapable de vous le dire. La Bible n'indique pas de dates. Mais elle nous exhorte à veiller. S'adressant aux chrétiens, Paul déclare : « Nous ne dormons pas comme les autres. Nous sommes des enfants du jour et nous sommes sobres. »

Au moment où cette époque de désarroi sera à son paroxysme – avant le retour de Jésus – commencera la période de l'Antéchrist que j'appellerai *le temps de la fin*. Nous sommes déjà en plein désarroi, et notre époque réclame à cor et à cri la venue de « l'homme fort ». Une fois le désarroi à son comble, ce potentat, qui se dira le libérateur du monde, fera son apparition. Ce ne sera pas le Christ, mais l'Antéchrist.

La Bible nous le décrit comme un dictateur émergeant de la mer des nations et s'emparant de la domination du monde. Sous ses ordres, ce monde sera unifié une dernière fois. Cette période de l'Histoire sera marquée par l'obstination humaine. Ce sera l'ultime tentative de l'humanité de chercher son salut dans un programme économique et politique qu'elle aura échafaudé elle-même. Il est fascinant de lire la description biblique de cette dernière dictature. Pour en comprendre le langage imagé, il faut que le Saint-Esprit nous éclaire. Jean le voyant nous dit : « Je me tins sur le sable de la mer. » Soudain, il vit monter de la mer une bête – un monstre géant qui avait dix cornes et sept têtes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des noms de blasphème. Comment expliquer cette description impressionnante ?

La mer est le symbole des nations de la terre. Quiconque a vécu près de la mer sait à quel point elle peut être agitée. Elle n'est en fait jamais parfaitement calme. Il en va de même pour les nations et les peuples de la terre : il y a toujours un endroit où cela bouge et bouillonne.

Le dernier « libérateur » du monde émergera de la mer des nations. Les grands hommes politiques des dernières décennies se sont tous donnés pour des libérateurs. Et ils sont tous sortis de la masse, que ce soit le petit Corse Napoléon, le petit caporal de la Première Guerre mondiale Adolf Hitler ou le cordonnier Staline. Ils ont tous été des précurseurs de l'Antéchrist et ont tous été acclamés par une population enthousiaste qui criait : « C'est un des nôtres ! »

Mon libérateur, par contre, ne monte pas de la mer des nations. Il descend du ciel – du monde de Dieu. Car il est le Fils du Dieu vivant.

L'Antéchrist est symbolisé par une bête. Qu'est-ce que cela signifie ? La Bible dit de l'homme qu'il a été créé à l'image de Dieu. Plus je me tourne vers Dieu, plus je deviens humain. Mais plus je me détourne de Dieu, plus je deviens bestial. Nietzsche, le célèbre adversaire du christianisme, disait un jour : «L'homme le plus noble, c'est la brute blonde.» Il avait vu juste. L'Antéchrist sera un homme complètement détaché de Dieu. Il lui aura tourné le dos. Et c'est ce qui fera de lui la bête, la bête sans cœur.

Ce sera une bête ayant plusieurs têtes. Qu'est-ce que cela veut dire ? Simplement qu'il ne sera pas sot. On dira de lui : «Il a de la tête.» Et sa gueule sera comme une gueule de lion. Ce qui veut dire qu'il couvrira le monde par sa propagande. Nous avons eu un avant-goût, chez nous en Allemagne, de cette gueule de lion hurlant par tous les haut-parleurs. Je n'ai pas de peine à imaginer le nivelage opéré par la propagande insensée qui marquera l'avènement de l'Antéchrist. Et elle connaîtra tous les succès, cette ultime tentative de l'homme de sauver le monde sans avoir à recourir à son Sauveur, le Seigneur Jésus-Christ, ni à passer par la repentance et la conversion. Tous les problèmes de l'humanité trouveront une solution : ceux d'ordre politique par la création d'un empire mondial, ceux d'ordre économique par la distribution de cartes d'alimentation et ceux d'ordre religieux par l'instauration du culte de l'Antéchrist.

Il est inquiétant de voir avec quelle rapidité le monde actuel fonce dans cette direction-là.

Durant ce temps de la fin, le monde entier sera soumis à l'Antéchrist. Seuls les chrétiens refuseront de l'adorer. Chacun devra porter une marque sur le front. Mais les chrétiens n'en voudront pas. Ils diront : «Notre Sauveur à nous, c'est Jésus-Christ.» On se mettra alors à les persécuter. Comme le prédit la Bible, «personne ne pourra acheter ni vendre sans avoir la marque». A ce propos, un exégète souabe du nom d'Auberlen écrivait il y a plus de 150 ans : «Nous ne ne comprenons pas très bien le sens de ces mots, mais le moment venu, les circonstances clarifieront les idées.» Ceci s'est partiellement réalisé, à présent que nous avons connu certains régimes totalitaires. On sait maintenant ce que cela signifie de ne plus recevoir de permis de séjour, de carte de pain, de permis de travail. On peut continuer à pratiquer sa foi, si l'on veut – et si l'on est prêt à perdre sa patrie et ses droits. Oui, nous voyons ces choses se produire sous nos yeux.

Quand j'ai lu ces lignes, j'ai été bouleversé et j'ai pensé : «Et dire qu'il y a des gens qui s'imaginent que la Bible est dépassée ! Ce

n'est pas la Bible qui est démodée, ce sont nos idéologies. La Bible, elle, est tournée vers l'avenir.»

L'Antéchrist tolérera n'importe quoi, sauf le témoignage rendu au véritable Libérateur, le Seigneur Jésus-Christ. C'est pourquoi les chrétiens seront persécutés sans trêve et sans merci.

Un jour où je parlais de tout cela à mes enfants, ma petite fille se mit à pleurer.

– Mon enfant, lui dis-je, pourquoi pleures-tu ?

– Mais cela peut arriver d'un jour à l'autre, me répondit-elle en sanglotant.

– Oui, lui dis-je, c'est possible.

– Et qu'est-ce qui se passera si je ne peux rester fidèle au Seigneur ?

– Ce serait terrible. Mais pour le moment, tu n'as qu'une chose à faire : rester chaque jour attachée à lui.

Ce temps de la fin peut fondre sur nous dès demain. Nous n'aurons alors plus la possibilité de rencontrer Jésus. Il n'y aura plus de culte. Les cloches seront fondues pour fabriquer des statues à la gloire de l'Antéchrist. Les églises seront transformées en musées où l'on exposera des photos de jeunesse de l'Antéchrist. Les hommes réclameront alors à grands cris une parole de consolation. Mais ayant rejeté le seul et unique consolateur, Jésus-Christ, ils n'en trouveront pas d'autre. Dans leur désolation, ils seront à la merci de leurs semblables. Les chrétiens pourront s'estimer heureux, même s'ils doivent affronter la mort. Car dans ces jours difficiles, ils auront, eux, un Consolateur.

J'ai été ému en lisant la parole de Jésus : «Les hommes rendront l'âme de terreur dans l'attente de ce qui surviendra pour la terre.» Par contre, l'Apocalypse laisse entendre que l'Antéchrist remplira le monde de fanfares et de drapeaux. Comment concilier ces deux affirmations ? D'une part, il est question de terreur et d'attente, de l'autre, de succès retentissants. Mais depuis les événements de 1933, je sais que le monde peut être à la fois rempli de vivats, de fanfares et de drapeaux et miné par la terreur et l'attente de ce qui adviendra.

Lorsque l'Antéchrist sera au faite de sa puissance, triomphant et certain d'avoir définitivement éliminé Jésus-Christ, Dieu interviendra par la venue en gloire de son Fils. Après cela, on ne lit plus grand-chose de l'Antéchrist, sinon que Jésus le détruira par le souffle de sa bouche.

Plus les temps s'assombrissent, plus les contours effrayants du désarroi de l'humanité et du règne de l'Antéchrist se précisent,

plus les lecteurs de la Bible lèvent la tête. Car ils attendent le retour de Jésus.

## **Evénements consécutifs au retour de Jésus**

Là encore, la Bible ne trace que les grandes lignes. Elle affirme d'abord que Jésus régnera mille ans sur la terre. Il semblerait qu'elle emploie une fois de plus un langage imagé pour nous dire que Jésus régnera pendant une période prolongée. Au fond, tout cela est parfaitement cohérent : d'abord la manifestation du désarroi de l'homme, puis l'ultime tentative de l'humanité rebelle de sauver le monde et enfin le règne de mon Roi. Lui sait régner. Pour en avoir la preuve, allez voir dans un foyer dont Jésus est le Roi – car ce genre de foyer existe – et vous sentirez, dès que vous en aurez franchi le seuil, qu'il y règne une autre atmosphère.

J'ai connu un jeune couple dont le mari vint un jour me dire :

– Je suis prêt à capituler devant Dieu. Jusqu'à ce jour, j'ai nié son existence. J'ai même parlé publiquement contre lui. Maintenant je n'en peux plus.

Et il vida son sac. Il avoua que son mariage était un échec. Il me dit :

– Je voulais montrer qu'on pouvait être heureux en ménage sans croire en Dieu.

Et puis tout avait mal tourné. A deux pas de la dépouille de leur premier enfant, sa femme et lui s'étaient battus. Il dut admettre : «Dieu est contre nous. Je rends les armes.» Le service d'enterrement que je présidais fut bouleversant. Au centre, le cercueil de l'enfant. D'un côté, le mari et son escorte. De l'autre, sa jolie jeune femme, serrant les dents, avec sa suite. Deux mondes, deux clans – et entre les deux, l'enfant mort. Il a fallu plus d'un an à la jeune femme pour parvenir, elle aussi, à la foi en Jésus-Christ. Je n'oublierai jamais le petit mot qu'elle m'envoya le matin de Pâques : «Il est aussi ressuscité dans mon cœur.» Ensuite, ils se sont mariés – car ils vivaient en concubinage – et ont tout repris à zéro. Très indépendants de nature, fiers de leur intelligence, ils ont pourtant connu une merveilleuse entente. Le mari m'expliqua un jour comment cela s'était fait :

– Autrefois, me dit-il, tout allait de travers chez nous.

Je l'interrompis :

– Et pourquoi est-ce que ça va bien maintenant ?

Rayonnant, il me répondit :

– Parce qu'à présent, c'est Jésus qui règne chez nous. Ma

femme ne dit plus: «C'est moi qui commande!» et moi, je ne lui réponds plus: «Non, c'est moi qui commande!» Mais ensemble, nous nous demandons ce que le Seigneur veut de nous. Et ça marche.

Ce fut pour moi comme un trait de lumière. Si c'est si merveilleux quand Jésus règne dans un foyer, que sera-ce lorsqu'il sera roi de toute la terre? Ce règne de mille ans sera quelque chose de magnifique. Vous vous imaginez – Jésus, roi! «O jour de gloire dont toi, ô Jésus, tu seras le soleil!»

Après ce règne de Jésus, l'humanité sera une dernière fois mise à l'épreuve pour voir si les cœurs ont vraiment changé. Le diable sera délié, et il s'avérera que le fond du cœur de l'homme est resté essentiellement pareil. La Bible laisse entendre qu'il y aura un dernier soulèvement contre Dieu. Et ensuite viendra la fin du monde. Tous les systèmes solaires se désintégreront. Le ciel et la terre passeront. Ensuite, il est dit: «Puis je vis un grand trône blanc et celui qui était assis dessus. Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône. Des livres furent ouverts. Quiconque ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu.»

Quelqu'un m'a demandé un jour:

– Où le trône sera-t-il placé si tout a disparu?

Je lui ai répondu:

– Ne t'inquiète pas de cela. Pense plutôt à la façon dont tu comparaitras devant ce trône.

On peut en effet être damné. Pour ma part, je préférerais que cette vérité ne figure pas dans la Bible. Mais celle-ci nous place devant l'effroyable éventualité d'une damnation éternelle.

Je vais vous raconter une anecdote. On donnait une réception dans un château en Ecosse, et la conversation tomba sur le christianisme. Les invités étaient assis autour d'une cheminée où brûlait un grand feu. S'adressant à la maîtresse de maison, un vieux monsieur très élégant lui dit:

– A vous entendre, vous devez être chrétienne. Croyez-vous tout ce qui est écrit dans la Bible?

– Oui.

– Que les morts ressusciteront?

– Oui.

– Que nous serons tous jugés?

– Oui.

– Et que tous ceux dont le nom n'est pas inscrit dans le livre de vie iront en enfer?

– Oui, je le crois.

L'homme se leva, traversa la salle et sortit une perruche d'une cage accrochée dans un coin de la pièce. Puis il s'approcha de la cheminée et fit mine de jeter l'oiseau au feu. Effrayée, la dame se précipita sur lui :

– Mais que faites-vous là ? La pauvre bête !

L'homme se mit à rire :

– Vous voyez, Madame, vous avez pitié de cet oiseau. Et celui que vous appelez le Dieu d'amour jetterait des millions d'êtres humains en enfer ? Un drôle d'amour que le sien !

Il y eut un moment de silence. Puis la dame répondit :

– Vous vous trompez, Monsieur. Dieu ne jette personne en enfer. Nous y courons nous-mêmes. Mais Dieu veut que tous les hommes soient sauvés.

La Bible nous brosse un tableau redoutable du Jugement dernier, en nous décrivant le tribunal de Dieu : « Et je vis les morts, les grands et les petits, qui se tenaient devant le trône de Dieu. »

Mais, de toutes ses forces, l'homme rejette le message du jugement. « Ce n'est pas vrai », dit-il. A l'usine, un collègue de travail demanda à l'un de mes jeunes amis :

– Crois-tu vraiment au Jugement dernier ?

– Oui, j'y crois.

L'autre se moqua :

– Ecoute, mon vieux. Combien y a-t-il actuellement d'hommes sur terre ? Et combien sont morts jusqu'à ce jour ? Essaie d'imaginer tous ces gens comparissant individuellement devant Dieu – et le temps que ça prendrait ?

Mais le jeune homme répondit :

– A ce moment-là, nous aurons tout le temps, car il n'y aura plus rien d'autre à faire.

Oui, Dieu aura le temps pour nous. Il nous montrera pour la dernière fois qu'il nous prend au sérieux en nous jugeant individuellement. Il nous l'a déjà montré lorsque son Fils est mort pour nous. Même si vous ne prenez pas votre vie au sérieux, si vous la gaspillez dans le péché et l'insouciance – Dieu vous prend encore au sérieux ! Cela apparaîtra au jour du jugement.

Voici comment s'achèvent les perspectives d'avenir que nous ouvre la Bible : « Nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera. » Et elle dépeint ce monde nouveau avec des couleurs surréalistes, qui font ressortir la seule et grande réalité : Dieu a atteint son but. Ceux dont le nom est inscrit dans le livre de vie peupleront ce monde nouveau. Ils seront à son image, à l'image du Fils de Dieu. Ce sera un monde sans police, sans prison, sans tribunal, sans démon, sans guerre, sans

douleur, sans péché, sans mort. Lisez pour vous-même les admirables chapitres 21 et 22 de l'Apocalypse. Ce sont des tableaux surréalistes, qui dépassent notre compréhension, car nous ne connaissons que ce monde de péché, de mort et de souffrance. Pour ma part, je veux y être un jour – dans le monde nouveau de Dieu. Pas vous ?

## De deux choses l'une

Je voudrais encore tirer une conclusion de ce que je viens de dire. Plus j'étudie la description des choses de la fin dans la Bible, plus je suis frappé par le fait qu'en somme il n'y aura plus que deux catégories d'hommes : les sauvés et les perdus.

Si vous me dites : «Mais presque plus personne ne se soucie de Jésus», voici la seule réponse que je puisse vous donner : «C'est qu'hélas, il y aura beaucoup de perdus.» Nos ancêtres priaient, en pensant au royaume de Dieu : «S'il n'y en a que peu qui y entreront, laisse-moi être de leur nombre.»

Mon ami Paul Humburg nous racontait un jour un de ses rêves :

– C'était le jour du Jugement dernier. J'entendis Jésus dire aux perdus : «Eloignez-vous de moi, maudits !», comme cela est écrit dans la Bible. Et je les vis s'en aller à pas de loup, courbant l'échine, tremblants de peur, désespérés. Soudain, j'entendis l'un d'entre eux dire à son compagnon : «L'as-tu remarqué, toi aussi ?» Et l'autre acquiesça : «Oui, je l'ai remarqué. La main qui nous a repoussés était percée. Elle l'a été pour nous sur la croix. Mais nous n'en avons pas tenu compte. A présent, c'est justice que nous soyons perdus.»

Il est mort aussi pour vous. Peu importe que vous ayez la foi ou non. Jésus est mort pour vous. Venez donc à ce Sauveur. Vous me direz peut-être :

– Mais moi, je suis pécheur.

Et moi, je vous répondrai :

– Ce sont les pécheurs qu'il est venu sauver. Et, pécheurs, nous le sommes tous.

Si quelqu'un affirme être bon, il ment comme un arracheur de dents. Il n'y a pas plus perdu que celui qui dit ne pas avoir besoin de sauveur. Il est à ce point perdu qu'il ne s'en rend même pas compte.

Dans la description que la Bible fait du monde à venir, il est dit que la nouvelle Jérusalem est édiflée sur douze énormes pierres précieuses. Et sur ces pierres précieuses sont gravés les noms

des douze apôtres, témoins de l'évangile. J'ai essayé de m'imaginer cela. Sur une pierre se trouve le nom de *Pierre*, sur une autre celui de *Jean*, sur une autre celui de *Jacques*. Et sur une quatrième se trouve le nom de *Matthieu*. Savez-vous d'où il sortait, ce Matthieu? C'était un terrible trafiquant, un spécialiste du marché noir et de l'escroquerie. Un jour qu'il était assis à faire sa sale besogne, Jésus vint à passer et lui dit de le suivre. Alors Lévi – c'était son nom à l'époque – laissa tout en plan et partit avec Jésus. Il vit Jésus mourir pour lui. Il le vit ressusciter et retourner dans le monde invisible. Il le vit envoyer le Saint-Esprit.

Plus tard, ses amis lui dirent: «Tu as vu tant de choses, en suivant Jésus. Mets-les donc par écrit.» C'est ce qu'il a fait. Et ainsi est né l'Évangile selon Matthieu, que nous avons dans la Bible et par le moyen duquel des millions d'hommes ont trouvé Jésus.

Matthieu, son nouveau nom – le nom de cette fripouille que Jésus a sauvée – sera inscrit, bien en vue, dans le monde nouveau. Telle est la force de la grâce de Jésus-Christ. Telle est la puissance de son salut.

Cette grâce voudrait accomplir son œuvre en vous. Ne lui résistez pas, il en va de votre salut – dès maintenant et pour l'éternité!

## *A quoi bon vivre avec Dieu ?*

On pourrait aussi énoncer le sujet de ma conférence\* de la façon suivante : Vaut-il la peine d'être chrétien ? En guise d'introduction, je citerai une parole de la Bible qui se trouve au début de l'Épître aux Ephésiens : «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ!» Ce texte évoque en effet d'une manière admirable la richesse de la bénédiction à laquelle le chrétien a accès grâce à Jésus-Christ. Mais avant d'entrer dans le vif du sujet, il me faut aborder deux questions préalables.

### **Vivre avec Dieu n'est pas une illusion**

Sur ce point je suis catégorique : la vie chrétienne n'est pas une pure imagination ni le fruit d'une illusion. Je vais vous le prouver.

Un pasteur dans une grande ville a toutes sortes de contacts intéressants : témoin la conversation suivante que j'ai eue récemment avec un jeune.

– Mon ami, lui dis-je à brûle-pourpoint, tu pourrais faire quelque chose de formidable de ta vie, si tu la donnais à Dieu.

– Allons, pasteur Busch, gardez les pieds sur terre : Dieu n'existe pas.

– Première nouvelle ! m'exclamai-je.

– Ecoutez-moi bien, reprit-il. Autrefois, se sentant démunis face aux forces de la nature, les hommes se sont figurés qu'il existait des puissances supérieures, capables de les secourir. Ils leur donnèrent divers noms comme Allah, Dieu, Iahvé, Bouddha, et que sais-je encore. Mais depuis, il s'est avéré que tout cela n'était que pure imagination et qu'en fait, le ciel était vide.

Voilà le genre de propos que tenait le jeune homme. Quand il eut fini, je lui répondis :

– L'ennui, mon cher, c'est que tu ne connais pas Jésus.

\* Ce fut la dernière conférence de Wilhelm Busch. Il la donna le 19 juin 1966 à Sassnitz, sur l'île de Rügen. Le lendemain, sur le chemin du retour, Dieu le rappela à lui.

– Jésus? fit-il. Mais c'est un de ces nombreux fondateurs de religion.

– C'est en cela que tu te trompes. Laisse-moi te dire qui est Jésus. C'est justement depuis que je le connais que je sais que Dieu existe. Sans Jésus, nous serions dans le noir complet à son sujet.

Là-dessus, je me mis à lui expliquer qui était Jésus.

Qui est Jésus? Je vais essayer de vous le faire comprendre à l'aide d'une illustration.

Dans ma vie, je suis passé par de rudes épreuves. A plusieurs reprises, j'ai été jeté en prison, non pour un crime que j'aurais commis, mais pour mes convictions religieuses. A l'époque hitlérienne, on n'aimait pas beaucoup les pasteurs travaillant comme moi parmi la jeunesse. Aussi m'a-t-on incarcéré dans de sinistres maisons d'arrêt. La pire de ces prisons a été un grand bâtiment en béton dont les murs étaient tellement minces qu'on entendait tousser à l'étage en-dessous et que l'on sursautait chaque fois qu'un détenu tombait du lit au troisième étage. On m'avait enfermé dans un étroit réduit.

Or, voici qu'un jour on amena un nouvel occupant dans la cellule voisine. C'était également un prisonnier de la Gestapo. Il devait être au comble du désespoir, car à travers la mince cloison qui nous séparait, je pouvais entendre, la nuit, ses sanglots étouffés alors qu'il se tournait et retournait sur son grabat. C'est terrible d'entendre un homme pleurer. Pendant la journée, nous n'avions pas le droit de nous allonger, et je l'entendais aller et venir dans sa cellule: deux pas et demi dans un sens, puis deux pas et demi dans l'autre. On aurait dit un animal en cage. Parfois, il poussait des gémissements. Et moi, à deux pas de lui, je jouissais de la présence du Seigneur et j'avais sa paix dans mon cœur. Aussi me disais-je: «Tu devrais aller le voir et lui parler, car, après tout, tu es pasteur!» Je finis donc par sonner le gardien. Lorsqu'il se présenta, je lui dis:

– L'homme dans la cellule voisine est désespéré et il finira par craquer. Je vous en prie, permettez-moi d'aller le voir et de lui parler. Je suis pasteur.

– Bon. J'irai demander.

Une heure plus tard, il était de retour avec la réponse:

– Refusé. Ce genre de chose n'est pas permis.

Ainsi, je n'ai jamais vu l'homme dans la cellule voisine. Pourtant, la distance qui nous séparait n'excédait pas la largeur d'une main. Je n'ai jamais su quel était l'aspect de son visage ni quel était son âge. Mais j'ai pu percevoir la profondeur de son désespoir. Parfois,

debout devant la cloison qui me le cachait, je pensais: «Si seulement je pouvais démolir ce mur et aller vers cet homme.» Mais j'étais incapable d'y faire la moindre brèche, même en le martelant de toutes mes forces.

Or, Dieu, le Créateur du ciel et de la terre, se trouve dans une situation analogue à celle dans laquelle je me trouvais alors. Nous sommes enfermés dans ce monde visible, tridimensionnel. Et Dieu est tout près. La Bible dit: «Tu m'entoures par derrière et par devant.» Il n'est donc séparé de nous que par une largeur de main. Mais entre lui et nous, il y a le mur d'une autre dimension. Pourtant, ses oreilles perçoivent très nettement les cris de la détresse humaine. Il entend les blasphèmes des gens aigris, les sanglots des personnes seules, les lamentations des familles en deuil, les soupirs des victimes de l'injustice. Tout cela pénètre jusqu'au cœur de Dieu, un peu comme le désespoir du détenu de la cellule voisine me parvenait à moi.

Eh bien, figurez-vous que Dieu a fait ce que je ne pouvais pas faire. Un jour, il a démolit le mur qui se dressait entre lui et nous et a fait irruption dans notre monde en la personne de son Fils. M'avez-vous bien compris? En Jésus-Christ, Dieu lui-même est descendu sur la terre, au beau milieu des souillures et des souffrances de ce monde. Depuis que je connais Jésus, je sais que Dieu existe. Et je répète souvent que, depuis la venue de Jésus, l'athéisme n'est rien d'autre qu'une forme d'ignorance.

Laissez-moi à présent vous parler de ce Jésus. Si j'é m'écoutais, lors de chacune de mes conférences, je ne raconterais que la vie de Jésus. Mais les soirées seraient trop courtes pour un sujet aussi vaste et glorieux. Jésus naquit donc à Bethléhem. Puis il grandit et devint un homme. Extérieurement, rien ne transparaissait de sa gloire divine. Et cependant, les gens étaient attirés par lui. Ils sentaient instinctivement que c'étaient l'amour et la grâce de Dieu qui étaient descendus vers eux.

A cette époque-là, le pays de Canaan, où Jésus vivait au sein de son peuple, était occupé par des troupes étrangères – celles des Romains. Dans la ville de Capernaüm, la garnison romaine était sous les ordres d'un centenier. Notons en passant que, tout en croyant à un grand nombre de dieux, les Romains n'en avaient en fait aucun. Or, un des serviteurs du centenier de Capernaüm auquel celui-ci tenait énormément tomba gravement malade. Son maître fit venir plusieurs médecins, mais aucun ne put le guérir. Il n'était plus qu'à un doigt de la mort lorsque le centenier se rappela soudain un certain Jésus dont il avait entendu parler. «Peut-être pourrait-il m'aider, se dit-il. Je vais tâcher de le voir.» Et ce non-

croyant, cet homme élevé dans le paganisme, se rendit chez Jésus et lui dit :

– Seigneur Jésus, mon serviteur est malade, ne pourrais-tu pas le guérir ?

– Bien sûr, j'irai avec toi, répondit Jésus.

– Mais il n'est pas nécessaire que tu te déranges, objecta le centenier. Lorsque je donne un ordre, il est exécuté sur-le-champ. Toi aussi, tu n'as qu'à dire un mot, et mon serviteur sera guéri.

En d'autres termes, ce centenier païen venait de déclarer :

– Il t'est possible de faire l'impossible. Tu es Dieu en personne.

Jésus se retourna alors et dit à la foule qui le suivait :

– Je n'ai jamais trouvé une telle foi, pas même en Israël.

Dans notre langage d'aujourd'hui, c'est comme s'il avait dit : «Une foi comme celle de cet athée, je ne l'ai jamais trouvée, pas même dans l'Eglise.» Le centenier avait compris qu'en Jésus, Dieu lui-même était descendu vers nous.

Il faut que vous connaissiez la vie de Jésus. Je vous en prie, procurez-vous un Nouveau Testament. Lisez l'Evangile de Jean, puis les autres Evangiles. Ce sont d'admirables récits de la vie de Jésus. Aucun périodique ne contient d'aussi belles histoires que celles qui sont rapportées dans le Nouveau Testament.

Cependant, Jésus, le Fils de Dieu, n'est pas uniquement venu dans le monde pour guérir le serviteur de ce centenier et attester ainsi que Dieu existe. Il a fait bien plus : en descendant vers les hommes, il est venu leur offrir la paix avec Dieu.

Car entre Dieu et nous, il n'y a pas que le mur d'une autre dimension – il y a aussi celui de notre péché. Vous est-il déjà arrivé de mentir ? Oui ? Vous avez ainsi posé une pierre entre Dieu et vous. Avez-vous vécu une journée sans Dieu, sans prière ? Oui ? Cela fait une pierre de plus. Impureté, adultère, vol, profanation du dimanche, sans compter les mille et une petites choses qui n'en sont pas moins des violations de la loi de Dieu – et à chaque fois une pierre s'y est ajoutée. Nous avons tous collaboré à l'érection de ce mur qui sépare l'homme de Dieu. Mais Dieu est un Dieu saint. Et de ce fait, je ne peux prononcer son nom sans soulever inéluctablement le problème de mon péché, de ma culpabilité. Cette affaire doit donc être tirée au clair. Dieu prend le péché très au sérieux. Je connais des gens qui se disent : «Comme Dieu doit être content que je crois encore en lui.» Bonté divine ! Cela ne suffit pas, tant s'en faut. Le diable «croit aussi en Dieu» : il n'est certainement pas athée. Il sait parfaitement que Dieu existe. Mais il n'est pas en paix avec Dieu pour autant. Je ne peux être en paix avec Dieu qu'une fois que le mur du péché entre Dieu et moi a été

détruit. Et c'est pour cela que Jésus est venu – pour abattre le mur de notre culpabilité. Pour pouvoir le faire, il a fallu qu'il se laisse clouer sur la croix. Il savait que quelqu'un devait subir le châtement du péché – soit les hommes, soit lui. Pour devenir plus personnel, je devrais dire : soit Wilhelm Busch, soit Jésus. Et c'est ainsi que lui, l'innocent, a pris la place du coupable et a porté la peine de mon péché – et du vôtre.

J'aimerais une fois de plus vous dépeindre le Seigneur Jésus sur la croix. Pour moi, c'est le tableau le plus cher au monde. Contemplez-le, cloué sur cette croix, celui par qui Dieu a détruit le mur qui nous séparait de lui pour venir dans notre monde de misère. Contemplez-le, suspendu au bois maudit, celui dont la Bible dit : «Dieu a fait retomber sur lui l'iniquité de nous tous.» Il porte en quelque sorte sur ses épaules toutes les pierres du mur de notre péché et il fait ce que nul autre n'aurait pu faire : il les ôte. Lisez-le vous-même dans la Bible. Là, sur la croix, se réalise la prophétie d'Esaië : «Le châtement qui nous donne la paix est tombé sur lui.»

J'ai un ami en Suisse avec lequel j'ai fait de très beaux voyages. Après avoir mangé ensemble, il nous fallait bien sûr chaque fois payer l'addition. Et la question se posait : Qui va payer ? Lequel de nous deux a le portefeuille le mieux garni ? La réponse était évidente. Je pouvais dire à mon ami : «Pour cette fois, je te laisse payer!» Mais il *fallait* que quelqu'un règle la note. Et il en va de même pour la dette que nous avons envers Dieu du fait de nos péchés et transgressions. Quelqu'un doit la payer.

Ou bien vous croyez que Jésus l'a fait pour vous, ou bien vous devrez un jour régler vous-même la note. C'est pour cela que j'attache une telle importance à Jésus. Je m'accroche à lui, parce que c'est lui qui a payé pour moi.

Ce Jésus n'est pas resté dans la tombe. La mort n'a pas pu le retenir. N'est-ce pas merveilleux ?

Mais voilà que trois jours après la crucifixion, un homme est abîmé dans ses réflexions. Il se demande : «Qu'en est-il au juste de Jésus ? A présent, il est mort. J'ai vu comment on a déposé son corps dans le tombeau et roulé la pierre devant l'entrée. Etait-il ou non le Fils de Dieu ?» Cet homme s'appelle Thomas. Et tandis qu'il est en train de ruminer son doute, il voit accourir ses amis, exultant de joie :

- Il est vivant. Ne fais plus cette tête d'enterrement. Il est vivant.
- Qui est vivant ?
- Mais Jésus, voyons.
- Pas possible !

– Mais si. Nous avons vu le tombeau vide. Nous pouvons le jurer. Et puis nous l'avons rencontré.

– A-t-on jamais vu cela ? se dit Thomas. Quelqu'un qui ressuscite des morts ? Si c'était vrai, il serait effectivement le fils de Dieu. Dieu se serait prononcé pour lui.

Mais Thomas reste sceptique.

– On m'a si souvent pris pour dupe dans ma vie. Je ne crois plus que ce que je vois.

Et se tournant vers les autres, il s'exclame :

– Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, si je n'y mets mon doigt et si je ne mets ma main dans son côté, je ne croirai pas.

Les disciples ont beau s'égosiller, Thomas ne cesse de répéter, l'air incrédule :

– Je ne le crois pas.

Huit jours plus tard, il se trouve chez ses amis, lorsque soudain Jésus leur apparaît en disant :

– La paix soit avec vous !

Puis, se tournant vers Thomas, il lui dit :

– Avance ton doigt ici et regarde mes mains ; avance ta main et mets-la dans mon côté. Cesse de douter et crois.

Alors le pauvre douteur tombe à genoux et s'écrie :

– Mon Seigneur et mon Dieu.

Vous comprenez à présent pourquoi je dis que vivre avec Dieu n'est ni illusion ni pure imagination. Dieu n'est pas un concept vague, comme on le prétend parfois : « Il doit y avoir un Dieu quelque part, mais personne ne sait exactement comment il est. » Non. La possibilité de vivre avec Dieu découle du fait que le Fils de Dieu est venu et qu'il est mort et ressuscité pour moi. C'est pourquoi je peux avoir des renseignements exacts et précis sur Dieu.

C'était une des questions préalables qu'il me fallait aborder avant de traiter notre sujet : A quoi bon vivre avec Dieu ? Je passe à présent à la seconde :

## **Que faut-il faire pour vivre avec Dieu ?**

Que de fois ne m'a-t-on pas dit :

– Pasteur Busch, on vous envie. Vous avez quelque chose que les autres n'ont pas.

Et j'ai répondu :

– Ne dites pas de bêtises. Vous pouvez aussi l'avoir. Jésus est également là pour vous.

Généralement, on mettait alors la question sur le tapis :

– Que faut-il faire pour vivre avec Dieu ?

A cette question, la Bible répond clairement, en une seule phrase :

– Crois au Seigneur Jésus-Christ.

Mais avant d'essayer de vous amener à cette foi, il faut que je précise le sens du mot «croire». Car bien des gens ont une notion tout à fait fautive de la foi. Si l'on a une montre, on peut la regarder et dire : «Je sais qu'il est exactement sept heures vingt.» Mais si l'on n'en a pas, on se contente de dire : «Je crois qu'il est sept heures vingt.» Or l'idée est assez répandue que la foi est une sorte de connaissance vague et incertaine. Mais si vous prenez cette parole de la Bible : «Crois au Seigneur Jésus-Christ», le mot «croire» a un sens totalement différent. Lequel ? Je vais vous le montrer à l'aide d'une anecdote.

J'avais donné une série de conférences à Oslo, la capitale de la Norvège. Le samedi matin, je devais rentrer par avion, car le lendemain il fallait que je parle à Wuppertal, à l'occasion d'un grand rassemblement. Dès mon arrivée à l'aéroport, les choses commencèrent à aller de travers. On annonça que mon vol était retardé d'une heure à cause du brouillard. Enfin, l'avion décolla en direction de Copenhague où nous devions changer d'appareil. Nous survolions déjà la capitale danoise, lorsque le pilote changea soudain de cap, prenant la direction de la Suède. Il nous expliqua par haut-parleur que, Copenhague étant complètement dans le brouillard, il était impossible d'y atterrir et que nous nous dirigeons sur Malmö. Je ne voulais pas à aller à Malmö en Suède. Je tenais absolument à me rendre à Düsseldorf pour gagner Wuppertal où je devais parler le lendemain. Finalement, nous avons atterri à l'aéroport de Malmö. En arrivant, nous avons constaté que l'aérogare grouillait de monde. Les avions continuaient à arriver, cet aéroport étant le seul dans toute la région qui ne fût dans le brouillard. Comme Malmö ne disposait que d'installations réduites, il n'y avait plus un seul siège disponible dans l'aérogare. J'avais fait la connaissance d'un commerçant autrichien. Nous nous demandons ce qui allait se passer : «Qui sait, nous serons peut-être encore debout ici demain matin. Nous finirons par ne plus pouvoir tenir sur nos jambes.» Tout le monde rouspétait, maugréait, gémissait et posait des questions, comme toujours en pareille circonstance.

Soudain, une voix annonça par les haut-parleurs : «Dans quelques minutes, un quadrimoteur partira en direction du sud. Nous ne savons pas si l'appareil atterrira à Hambourg, Düsseldorf ou

Francfort, mais les voyageurs à destination de l'Allemagne peuvent embarquer.» Nous ne savions pas trop que faire. A côté de nous, une femme se mit à crier :

– Moi, je n'y mets pas les pieds. C'est trop risqué.

Je lui dis :

– Ma chère madame, personne ne vous oblige à prendre ce vol. Vous pouvez très bien rester ici.

De son côté, mon ami autrichien opinait :

– Un vol en plein brouillard, ce n'est pas la solution idéale. Surtout qu'on ne sait pas où l'on va atterrir.

Au même instant, je vis passer près de moi le pilote de l'appareil qui venait d'être annoncé. Je fus frappé par l'expression sérieuse et réfléchie de son visage. On voyait bien qu'il ne prenait pas les choses à la légère, mais qu'il agissait de façon responsable. J'en fis la réflexion à mon ami autrichien :

– Cet homme a la tête sur les épaules. On peut lui faire confiance.

Puis j'ajoutai :

– Venez, embarquons.

Et nous sommes montés dans l'avion. Dès l'instant où l'on verrouilla la porte de la carlingue, nous savions que nous étions à la merci de cet homme. Mais nous avions confiance en lui. J'avais remis ma vie entre ses mains. Après avoir atterri à Francfort, je dus voyager toute la nuit pour rentrer à la maison. Mais je finis par arriver à destination. Voilà le sens du mot «croire» : c'est «se confier à quelqu'un».

Que faut-il que je fasse pour vivre avec Dieu? «Crois au Seigneur Jésus-Christ.» En d'autres termes: Embarque-toi avec lui. En montant dans l'avion, j'avais eu l'impression que mon brave ami autrichien aurait aimé avoir un pied sur la terre ferme et l'autre dans l'avion. Mais cela n'était pas possible. Il fallait ou bien rester dehors, ou bien se remettre tout entier entre les mains du pilote. Il en va de même pour Jésus. Vous ne pouvez d'un pied vivre sans lui et de l'autre vous embarquer avec lui. Cela ne va pas. Croire au Seigneur Jésus-Christ, vivre avec Dieu, cela nécessite de ma part un abandon total:

Prends ma vie, elle doit être  
A toi seul, ô divin Maître.

D'ailleurs, que puis-je trouver de mieux que de me fier au Fils de Dieu? Aucun homme au monde n'a fait autant pour moi que Jésus. Il m'a tant aimé qu'il a donné sa vie pour moi. Et pour vous aussi.

Personne ne nous a aimés comme lui. Et il est ressuscité des morts. Pourquoi ne confierais-je pas ma vie au Vainqueur de la mort ? Ce serait insensé de ne pas le faire. A l'instant où je livre ma vie à Jésus, je commence à vivre avec Dieu. Je veux donc lui répéter les paroles du cantique :

Ton amour me réclame,  
Me voici, cher Sauveur.  
Prends mon corps et mon âme  
Pour prix de ta douleur.  
Oui, mon âme ravie,  
Désormais ne veut plus  
Que vivre de ta vie,  
A ta gloire, ô Jésus.

Et vous ? Si vous désirez lui livrer votre vie, vous « embarquer avec lui », vous remettre entre ses mains, je vous en prie, dites-le lui. Il est là, à vos côtés. Il vous entend. Dites-lui : « Seigneur Jésus, je t'abandonne ma vie. Prends-la. » Le jour où j'ai mis un terme à mon incrédulité et à ma vie dépravée, en acceptant Jésus comme Seigneur et Sauveur – le jour de ma conversion – j'ai prié : « Seigneur Jésus, je te donne maintenant ma vie. Je ne peux pas te promettre de mieux faire. Car pour cela, il faut que tu me donnes un cœur nouveau. J'ai un sale caractère, mais avec tout ce qui est en moi, je me livre à toi. Fais, toi, quelque chose de valable de ma vie. » Ce fut le moment de ma vie où, des deux pieds, je m'embarquais avec Jésus, confiant la direction de mon existence à celui qui m'avait racheté par son sang.

Et si l'on veut progresser dans cette vie avec Dieu, que faut-il faire ? Comme je l'ai souvent répété, trois choses sont absolument indispensables : la Parole de Dieu, la prière et le partage avec d'autres chrétiens.

On ne peut vivre avec Dieu sans qu'il nous parle. C'est pourquoi il est nécessaire de se procurer une Bible ou un Nouveau Testament et de consacrer chaque jour un quart d'heure à sa lecture. Ce que vous ne comprenez pas, laissez-le simplement de côté pour le moment. Plus vous avancerez dans votre lecture, plus le texte se clarifiera et dévoilera à vos yeux les merveilles de Dieu. Mon cœur déborde souvent de joie à la pensée que j'appartiens à ce merveilleux Sauveur et que j'ai le privilège de l'annoncer à d'autres. Oui, celui qui vit avec Dieu est appelé à transmettre cette vie à son entourage.

Au premier impératif de la croissance chrétienne, la Parole de

Dieu, vient s'ajouter le deuxième : la prière. Jésus vous entend. Vous n'avez pas besoin de faire un grand laïus. Si vous êtes mère au foyer, il suffira de lui dire : « Seigneur Jésus, aujourd'hui tout va mal. Mon mari est de mauvaise humeur, les enfants ne veulent pas écouter, c'est jour de lessive et il me manque cent francs pour payer le loyer. Seigneur Jésus, je t'apporte tous ces tracas et les dépose à tes pieds. Fais que mon cœur soit quand même rempli de joie, parce que je peux vivre avec toi. Et aide-moi à m'en sortir. Merci, Seigneur Jésus, de pouvoir te faire pleinement confiance. » Vous voyez où je veux en venir : On peut dire à Jésus tout ce que l'on a sur le cœur – absolument tout. Et on peut aussi lui demander : « Seigneur Jésus, fais que je te connaisse toujours mieux et t'appartienne encore davantage. »

Le troisième impératif de la progression chrétienne est le partage avec d'autres chrétiens, avec ceux qui veulent aussi vivre avec Dieu. Récemment, quelqu'un me disait :

– Je voudrais croire, mais je ne progresse pas.

Je lui répondis :

– Ce qui vous manque, c'est le contact avec des croyants.

– Mais ces gens-là ne me conviennent pas, objecta-t-il.

– Dans ce cas, lui répliquai-je, il n'y a rien à faire. Si vous voulez un jour vivre avec eux au ciel, il faut que vous vous y exerciez dès ici-bas. Dieu ne peut pas les tailler sur mesure, exprès pour vous.

Adolescent, j'ai connu un directeur de banque de Francfort, un vieux monsieur qui me racontait souvent ses expériences de jeunesse. Lorsqu'il eut passé son baccalauréat, son père lui dit un jour : « Tiens, voilà tant et tant d'argent. Je te permets de faire le tour de toutes les capitales européennes. » Quelle aubaine pour un jeune de dix-huit ans qu'une offre pareille ! On voudrait pouvoir faire comme lui. Mais voici le récit que me fit le vieux banquier : « Je savais fort bien qu'il me serait facile, dans ces grandes villes, de sombrer dans le péché et la honte. Mais je voulais suivre Jésus. Je mis donc mon Nouveau Testament dans ma valise et chaque jour, avant de quitter ma chambre d'hôtel, j'avais un moment de recueillement où j'écoutais la voix de Jésus et où je lui parlais. Partout où j'allais, je me mettais à la recherche d'autres chrétiens. J'en ai rencontrés à Lisbonne, à Madrid, à Londres . . . Mais c'est à Paris que j'ai eu le plus de peine à en trouver. Je me suis renseigné à droite et à gauche pour savoir s'il y avait quelque disciple du Seigneur Jésus. Finalement, on m'indiqua un cordonnier en disant :

– Celui-là lit aussi la Bible. »

Et on vit le jeune homme distingué descendre les marches de

l'escalier qui conduisait à l'atelier du cordonnier. Etant entré dans l'échoppe, il demanda à l'artisan :

– Connaissez-vous Jésus ?

Pour toute réponse, les yeux du cordonnier se mirent à briller. Alors, le jeune homme lui fit cette proposition :

– Je viendrai tous les matins prier avec vous, si vous le permettez. A ses yeux, le partage avec d'autres chrétiens était en effet d'une importance primordiale.

Telles étaient les questions préalables que je devais examiner avec vous : Vivre avec Dieu n'est pas une illusion ; la preuve nous en est donnée par la venue de Jésus. Mais comment faire pour avoir cette vie avec Dieu ? «Crois au Seigneur Jésus-Christ.» J'en arrive à présent à la question qui constitue le thème même de ma conférence :

## **A quoi bon vivre avec Dieu ?**

Si je voulais décrire tous les bienfaits qui découlent de notre vie avec Dieu et de notre communion avec Jésus, j'y serais encore à Noël sans avoir pour autant épuisé le sujet.

Je n'oublierai jamais ce que mon père m'a dit juste avant de mourir à l'âge de 53 ans – c'était une de ses dernières paroles : «Wilhelm, je te charge de dire à tous mes amis et connaissances combien Jésus a su me rendre heureux, tout le long de ma vie et à l'heure de ma mort.» Lorsqu'un homme est à l'article de la mort, il ne fait plus le malin, il ne parle plus pour ne rien dire. Et si en agonisant, il vous dit combien Jésus a su le rendre heureux, tout le long de sa vie et même à l'heure de sa mort, croyez-moi, cela vous touche au plus profond de vous-même. Et vous ne pouvez éluder la question : Et moi, comment réagirai-je, lorsque mon heure sonnera ?

Au début de mon ministère pastoral, dans une localité du bassin de la Ruhr, j'ai été témoin d'une scène absolument remarquable. Une grande réunion avait été organisée, au cours de laquelle un homme très cultivé avait tenu un discours de plus de deux heures pour prouver que Dieu n'existait pas. Il avait fait étalage de toute son érudition. La salle était comble et l'atmosphère enfumée. Les applaudissements éclataient de toutes parts : «Hourra ! Il n'y a pas de Dieu. Nous pouvons faire comme nous voulons.» Lorsque l'orateur s'assit, celui qui présidait la réunion se leva en disant : «Le débat est ouvert. Que ceux qui veulent prendre la parole s'annoncent.» Personne, bien sûr, n'avait le courage de le faire. Chacun se

disait : « On ne peut pas contredire un homme aussi cultivé. » Il y en avait sans doute beaucoup qui n'étaient pas d'accord, mais nul ne semblait avoir assez de cran pour monter sur l'estrade devant un millier de personnes qui exprimaient bruyamment leur approbation. Ah si, une voix de femme s'éleva du fond de la salle. C'était celle d'une vieille grand-mère, une de ces femmes au bonnet noir, originaire de Prusse-Orientale, comme on en voit beaucoup dans le bassin de la Ruhr. L'homme qui présidait la réunion lui dit :

- Grand-mère, vous voulez dire quelque chose ?
- Oui, j'aimerais dire quelques mots.
- Bon. Venez ici sur l'estrade.
- N'ayez crainte, fit-elle, je viens.

Cela se passait autour de 1925. La brave femme s'avança d'un pas décidé, monta sur l'estrade et se plaça derrière la table du conférencier. Et voici ce qu'elle dit :

– Monsieur, vous nous avez parlé deux heures durant de votre incroyance. Permettez-moi de vous parler pendant cinq minutes de ma foi. J'aimerais vous dire ce que mon Seigneur, mon Père céleste, a fait pour moi. Quelques années après notre mariage, mon mari a été victime d'un accident au fond de la mine, et on me l'a ramené mort à la maison. Je me retrouvais donc seule avec trois enfants en bas âge. A l'époque, on ne recevait pas grand-chose à titre d'aide sociale. J'aurais pu désespérer en voyant le corps inanimé de mon mari. Mais Dieu est intervenu. Il m'a consolée comme personne d'autre n'a pu le faire. Ce que les gens me disaient entrait par une oreille et sortait par l'autre. Mais lui, le Dieu vivant, a su me consoler. Je lui ai dit : « Seigneur, à présent c'est toi qui devras être le père de mes enfants. » (C'était émouvant d'entendre la façon dont la vieille dame racontait son histoire !) Bien souvent, le soir, je ne savais pas où trouver l'argent pour donner à manger à mes enfants le lendemain. J'en parlais alors à mon Dieu : « Seigneur, tu connais ma détresse. Aide-moi. »

Et tournée vers l'orateur, elle poursuivit :

– Il ne m'a jamais laissé tomber. Non, jamais. Le chemin était parfois bien sombre, mais il ne m'a pas une seule fois fait faux bond. Et Dieu a fait bien plus encore pour moi. Il a envoyé son Fils, le Seigneur Jésus-Christ, qui est mort et ressuscité pour moi, et qui m'a lavé de tous mes péchés par son sang. A présent, je suis une vieille femme, et je vais bientôt mourir. Mais, voyez-vous, il m'a donné l'assurance de la vie éternelle. Lorsque je fermerai les yeux ici-bas, je me réveillerai au ciel, parce que j'appartiens à Jésus-Christ. Voilà ce que Dieu a fait pour moi. Et maintenant, j'ai une

question à vous poser. Dites-nous, Monsieur, ce que votre athéisme a fait pour vous ?

Le conférencier se leva, tapa sur l'épaule de la vieille dame et dit :

– Bah ! Loin de moi la pensée de miner la foi de cette brave grand-mère. Pour les vieilles personnes, la religion a son utilité.

Vous auriez dû voir la réaction de notre grand-mère. Joignant les gestes à la parole, elle s'exclama :

– Non, non et non ! Venons-en au fait. Je vous ai posé une question, et je veux une réponse. Je vous ai dit ce que mon Seigneur a fait pour moi. A présent, c'est à vous de me dire ce que votre athéisme a fait pour vous.

Il y eut un silence embarrassé. Notre grand-mère était une femme avisée.

Aujourd'hui, alors que l'évangile est attaqué de tous côtés, je pose moi aussi la question : Que retirez-vous de votre incrédulité ? Je n'ai en tout cas pas l'impression que les hommes ont le cœur en paix et sont plus heureux pour autant. Non, mes amis.

A quoi bon vivre avec Dieu ? En ce qui me concerne, je n'aurais pas pu supporter les difficultés de la vie si, grâce à Jésus, je n'avais pas eu la paix avec Dieu. J'ai connu des moments où j'ai cru que mon cœur allait se briser. Pas plus tard qu'aujourd'hui, j'ai appris qu'il y a eu près d'ici un terrible accident qui a plongé deux familles dans le deuil. Si j'ai bien compris, des enfants se sont fait écraser par une voiture. Un malheur est si vite arrivé. Et soudain, toute présomption s'évanouit. On ne peut que tendre la main dans l'obscurité et s'écrier : « N'y a-t-il personne pour m'aider ? » Oui, c'est dans l'épreuve que l'on apprécie tout ce que Jésus est et fait pour les siens.

Lorsque nous nous sommes mariés, j'ai dit à ma femme : « Je voudrais avoir six fils, et il faudra qu'ils jouent tous de la trompette. » Je rêvais d'avoir ma propre fanfare à la maison. En effet, nous avons eu six enfants : quatre filles et deux garçons. Mais j'ai perdu mes deux fils. Dieu me les a repris l'un après l'autre dans des conditions tragiques. Je n'arrive pas à comprendre. Toute ma vie, en tant qu'aumônier de jeunes, j'ai eu à m'occuper des garçons des autres – et les miens . . . Je me souviens que, le jour où j'ai appris la mort du deuxième, j'allais et venais avec le sentiment qu'on m'avait enfoncé un poignard dans le cœur. Et les gens défilaient pour nous présenter leurs condoléances. Mais leurs paroles ne parlaient pas au cœur, elles n'accrochaient pas. J'étais aumônier de jeunes, et je me disais : « Ce soir, il faudra que j'aille à la maison de jeunes et que j'annonce joyeusement la

Parole de Dieu à 150 jeunes gens.» Et mon cœur saignait. Alors, je me suis enfermé, je suis tombé à genoux et j'ai prié: «Seigneur Jésus, tu es vivant, aie donc pitié de moi.» Puis j'ai ouvert mon Nouveau Testament et j'ai lu: «Jésus leur dit: Je vous donne ma paix.» Je savais que «ce que sa bouche a dit, sa main l'accomplira». J'ai donc continué à prier: «Seigneur Jésus, je ne cherche pas à comprendre pourquoi tu m'as fait cela, mais je t'en prie, donne-moi ta paix. Remplis mon cœur de ta paix.» Et il l'a fait. Je peux l'attester ici devant vous.

Le jour viendra où vous aussi, vous aurez besoin de lui, parce que personne d'autre ne pourra vous consoler. Ce jour-là, lorsque les hommes ne pourront rien pour vous, combien vous apprécierez de connaître Jésus, qui vous a racheté en versant son sang sur la croix et qui est ressuscité, et de pouvoir lui dire: «Seigneur, donne-moi ta paix.» Comme un fleuve immense, cette paix inonde le cœur de celui qui la lui demande. Ceci s'applique au moment le plus pénible de notre vie – celui de la mort. Comment réagirez-vous, lorsque votre heure sonnera? Personne ne pourra vous aider. Vous serez obligé de lâcher la main de l'être qui vous est le plus cher au monde. Comment cela se passera-t-il? Vous devrez comparaître devant Dieu. Allez-vous vous présenter à lui avec tous vos péchés? Ah! quand on peut saisir la forte main du Sauveur et lui dire: «Tu m'as racheté par ton sang précieux. Tu as pardonné toutes mes fautes», on peut mourir en paix.

A quoi bon vivre avec Dieu? Je vais vous dire ce que je retire de ma vie avec lui: la paix avec Dieu, la joie dans le cœur, l'amour pour Dieu et pour le prochain – au point de pouvoir aimer mes ennemis et tous ceux qui me tapent sur les nerfs – la consolation dans le malheur – au point que pour moi le soleil brille chaque jour – l'assurance de la vie éternelle, le Saint-Esprit, le pardon des péchés, la patience... Oh, je pourrais poursuivre l'énumération pendant longtemps!

Mais il faut que je termine. Je le ferai par une strophe de cantique que j'aime beaucoup:

Jésus, mon Roi, mon Maître,  
N'es-tu pas tout pour moi?  
La source de mon être,  
Le rocher de ma foi,

Le soleil qui m'éclaire,  
Le ciel qui me sourit,  
L'eau qui me désaltère,  
Le pain qui me nourrit.

On trouve tout pleinement en Jésus. Je vous souhaite de connaître cette richesse et ce bonheur.

## *Note biographique*

Né en 1897 à Wuppertal-Elberfeld, Wilhelm Busch passa sa jeunesse à Francfort-sur-le Main où il termina avec succès ses études secondaires. Ce fut pendant la Première Guerre mondiale que, jeune lieutenant, il livra sa vie à Jésus-Christ. Après ses études de théologie à Tübingen, il fut nommé pasteur à Bielefeld, puis dans un district minier, avant d'exercer durant des décades le ministère d'aumônier de jeunes à Essen. En même temps, il fit périodiquement des séries de réunions d'évangélisation en Allemagne et ailleurs. Sous le régime hitlérien, sa foi et son engagement au sein de l'église confessante l'amènèrent souvent en prison. Après la fin de la Deuxième Guerre mondiale, il reprit son ministère itinérant. En 1966, le Seigneur le rappela à lui à Lübeck, au retour d'une série de réunions d'évangélisation qu'il avait faite à Sassnitz, sur l'île de Rügen.

## *Table des matières*

Préface . . . . .	5
Dieu, je veux bien, mais pourquoi me faudrait-il Jésus? . . . .	7
Pourquoi suis-je sur terre? . . . . .	22
Je n'ai pas le temps! . . . . .	33
Attention, danger de mort! . . . . .	46
Que devons-nous faire? . . . . .	61
Comment Dieu peut-il permettre cela? . . . . .	74
Notre droit à l'amour . . . . .	92
Peut-on parler à Dieu? . . . . .	105
Comment vivre quand on ne peut plus croire? . . . . .	116
Comment vivre si l'on traîne avec soi le poids de ses fautes et manquements? . . . . .	130
Comment vivre quand les autres nous tapent sur les nerfs? . . . . .	143
Il faut que ça change, mais comment? . . . . .	154
Très peu pour moi! . . . . .	167
Peut-on avoir une certitude en matière religieuse? . . . . .	177
La religion est-elle une affaire strictement personnelle? . . . .	192
Pour quand la fin du monde? . . . . .	207
A quoi bon vivre avec Dieu? . . . . .	224
Note biographique . . . . .	238

**ebv 101**

102 06 22

M 08 1090

ISBN 3 7085 7101-6